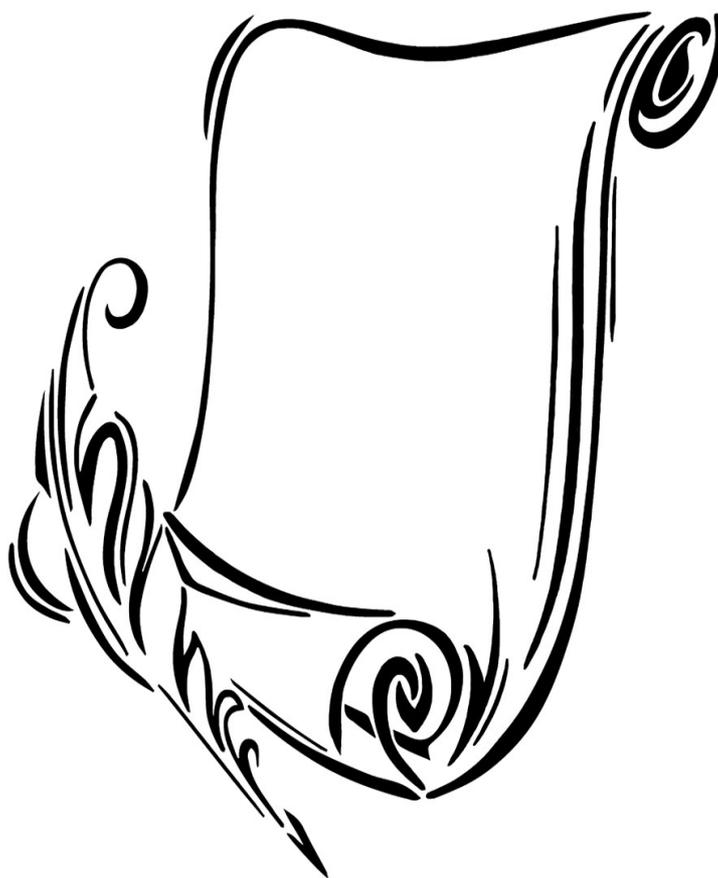


Approches épistémologiques pour l'histoire des sciences du langage

édité par
Ekaterina VELMEZOVA et Sébastien MORET



Cahiers du CLSL, № 65, 2021

Unil

UNIL | Université de Lausanne

**Approches épistémologiques
pour
l'histoire des sciences du langage**

Cahiers du CLSL, n° 65, 2021

Ont déjà paru dans cette série:

- Mélanges en hommage à M. Mahmoudian (1999, n° 11)
Le paradoxe du sujet: les propositions impersonnelles dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Descriptions grammaticales et enseignement de la grammaire en français langue étrangère (2002, n° 13)
Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne (2003, n° 14)
Pratiques et représentations linguistiques au Niger (2004, n° 15)
Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (2004, n° 17)
Le slipping dans les langues médiévales (2005, n° 18)
Travaux de linguistique (2005, n° 19)
Un paradigme perdu: la linguistique marriste (2005, n° 20)
La belle et la bête: jugements esthétiques en Suisse romande et alémanique sur les langues (2006, n° 21)
Études linguistiques kabyles (2007, n° 22)
Langues en contexte et en contact (2007, n° 23)
Langage et pensée: Union Soviétique, années 1920-30 (2008, n° 24)
Structure de la proposition (histoire d'un métalangage) (2008, n° 25)
Discours sur les langues et rêves identitaires (2009, n° 26)
Langue et littératures pour l'enseignement du français en Suisse romande: problèmes et perspectives (2010, n° 27)
Barrières linguistiques en contexte médical (2010, n° 28)
Russie, linguistique et philosophie (2011, n° 29)
Plurilinguismes et construction des savoirs (2011, n° 30)
Langue(s). Langage(s). Histoire(s). (2011, n° 31)
Identités en confrontation dans les médias (2012, n° 32)
Humboldt en Russie (2013, n° 33)
L'analyse des discours de communication publique (2013, n° 34)
L'édification linguistique en URSS: thèmes et mythes (2013, n° 35)
Mélanges offerts en hommage à Remi Jolivet (2013, n° 36)
Histoire de la linguistique générale et slave: «sciences» et «traditions» (2013, n° 37)
Ireland and its Contacts/L'Irlande et ses contacts (2013, n° 38)
La linguistique urbaine en Union Soviétique (2014, n° 39)
La linguistique soviétique à la recherche de nouveaux paradigmes (2014, n° 40)
Le niveau méso-interactionnel: lieu d'articulation entre langage et activité (2014, n° 41)
L'expertise dans les discours de la santé. Du cabinet médical aux arènes publiques, (2015, n°42)
L'école phonologique de Leningrad: histoire et modernités, (2015, n°43)
Le malentendu dans tous ses états, (2016, n°44)
Nouvelles technologies et standards méthodologiques en linguistique, (2016, n°45)
Aleksandr Potebnja, langage, pensée, (2016, n°46)
Rozalija Šor (1894-1939) et son environnement académique et culturel, (2016, n°47)
Perspectives on English in Switzerland, (2016, n°48)
Cinquante nuances du temps et de l'espace dans les théories linguistiques, (2016, n°49)
Le palimpseste gotique de Bologne. Études philologiques et linguistiques, (2016, n°50)
Les communautés suisses de Crimée et de la mer Noire: langues et traditions, (2017, n°51)
Historiographie et épistémologie des sciences du langage: du passé vers le présent (2018, n°52)
Linguistique et philosophie du langage, (2018, n°53)
Investigating journalism practices (2018, n°54)
La communication digitale 1 (2018, n°55)
Mélanges offerts en hommage à Marianne Kilani-Schoch (2018, n°56)
Le *Cours de linguistique générale*: réception, diffusion, traduction (2018, n°57)
La médiation des savoirs sur le langage (2019, n°58)
Se mettre en scène en ligne. La communication digitale 2 (2019, n°59)
Hommage à Rudolph Wachter (2019, n°60)
Interlinguistique et espérantologie (2019, n°61)
Méthodes et modèles de l'apprentissage des langues anciennes, vivantes et construites, hier et aujourd'hui (2020, n°62)
Les communautés en ligne (2021, n°64)

Les Cahiers du CLSL peuvent être commandés à l'adresse suivante:

CLSL, Faculté des Lettres, Anthropole

CH-1015 LAUSANNE

Renseignements: <http://www.unil.ch/clsl>

Approches épistémologiques pour l'histoire des sciences du langage

Édité par
Ekaterina Velmezova et Sébastien Moret

Illustration de couverture:
dessin d'E. Velmezova
«Inspiration» (2017)

Cahiers du CLSL, n° 65, 2021

The logo of the University of Lausanne (UNIL) is a stylized, cursive script of the word 'Unil' in a dark grey color.

UNIL | Université de Lausanne

Les Cahiers du CLSL
(ISSN print 2674-1415)
(ISSN online 2813-0103)
sont une publication du Centre de Linguistique et des
Sciences du Langage de l'Université de Lausanne
(Suisse)

Centre de Linguistique et des Sciences du Langage
Quartier UNIL-Dorigny, Bâtiment Anthropole
CH-1015 Lausanne

Table des matières

Ekaterina VELMEZOVA

Présentation _____ 7

La linguistique dans ses rapports à d'autres disciplines: perspectives historico-épistémologiques

Sylvie ARCHAIMBAULT

Construire la linguistique comme discipline pluridisciplinaire _____ 13

Winfried NÖTH

Linguistics and semiotics in the framework of sciences in general _____ 29

Herman PARRET

Anton Marty et Edmund Husserl: le débat de la psychologie et de la logique concernant le langage _____ 51

Anne-Gaëlle TOUTAIN

Qu'est-ce qu'un problème linguistique? _____ 75

Ekaterina VELMEZOVA & Kalevi KULL

Franco Moretti on semiotics and academic mobility _____ 91

Linguistique et didactique dans leur(s) histoire(s)

Roger COMTET

L'histoire de la science du langage et la didactique des langues _____ 105

Daria ZALESSKAYA

La présentation de la langue russe dans les manuels ASSiMiL entre 1948 et 1991 _____ 133

**Des linguistes renommés et leur rôle
dans l'histoire des sciences du langage**

Vladimir ALPATOV

La place de Jan Baudouin de Courtenay dans l'histoire des sciences du langage _____ 151

Alessandro CHIDICHIMO

Charles Bally et Ferdinand de Saussure: collaboration, identité et diffusion des études saussuriennes _____ 171

Margarita MAKAROVA

L'interférence d'Uriel Weinreich et le bilinguisme littéraire _____ 203

Sébastien MORET

Antoine Meillet s'entretient avec la revue Esperanto _____ 227

Elena SIMONATO

Les colonies italophones de Crimée. Le regard d'un linguiste soviétique __ 237

Abstracts / Résumés _____ 247

PRÉSENTATION

Ekaterina VELMEZOVA

Université de Lausanne

ekaterina.velmezova@unil.ch

L'étude de l'histoire et de l'épistémologie des idées linguistiques constitue l'un des centres du travail de recherche actuellement mené par les linguistes de la partie slave de la Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud de l'Université de Lausanne. Instaurée chez les slavistes lausannois par le professeur Patrick Sériot, cette direction de travail se poursuit toujours après son départ à la retraite en 2014. Nous continuons à donner des cours sur l'histoire de la linguistique¹; les écoles doctorales se poursuivent elles aussi². De plus, nous continuons à organiser, de manière régulière, des séminaires bimensuels où les doctorants ont la possibilité de présenter leurs recherches et d'échanger entre eux des opinions et des projets. Des thèses consacrées à l'histoire et à l'épistémologie des sciences du langage dans le «monde slave» continuent à être soutenues à notre Section; nous continuons à organiser des colloques sur l'histoire des idées linguistiques³, etc. En travaillant principalement sur l'histoire et l'épistémologie

¹ Par exemple, des cours sur l'histoire de la linguistique dans l'histoire de la littérature, sur les discussions au sujet du langage et de la pensée dans l'histoire du «monde slave», sur les liens entre la linguistique et la biologie dans l'histoire des idées, sur l'histoire et l'épistémologie de la linguistique indo-européenne, etc. Il est probable, cependant, que, dans nos cours tout comme dans nos recherches, la partie épistémologique prenne actuellement plus de place qu'il y a encore une dizaine d'années: souvent ce sont des problèmes contemporains qui nous font nous adresser à l'histoire des idées, à la recherche de réponses à des questions *actuelles*.

² À partir de 2015, elles ont été consacrées à des problèmes comme «L'histoire des idées linguistiques en tant que problème linguistique» (2015), «La dimension interdisciplinaire dans les sciences du langage à l'épreuve de l'histoire des idées linguistiques» (2016), «L'histoire des idées linguistiques dans l'enseignement des sciences du langage: aspects didactiques et épistémologiques» (2017), «L'histoire des sciences du langage à l'épreuve des approches historiographique et épistémologique» (2018), «L'histoire des idées linguistiques dans le miroir de l'Histoire» (2019), «L'histoire des sciences du langage à travers les activités éditoriales» (2020).

³ Mentionnons-en quelques-uns: en 2016, pour célébrer le centième anniversaire de la publication, sous le nom de Ferdinand de Saussure, du *Cours de linguistique générale*, nous avons organisé un colloque international consacré à cet événement; dans le cadre du grand colloque *Gatherings in Biosemiotics – 2017*, une journée entière a été consacrée à des exposés sur l'histoire et l'épistémologie de la linguistique en lien avec l'évolution de la biologie; deux colloques sur la notion de loi dans l'histoire intellectuelle ont été organisés en 2018 – à Lausanne et à Saint-Petersbourg – avec la participation des slavistes lausannois; en 2019, en collaboration avec nos collègues germanistes et romanistes, un colloque sur l'histoire des formalismes européens a été organisé; l'année 2020 a été celle des 70 ans de la discussion

des sciences du langage en Europe centrale et orientale, nous collaborons avec des collègues qui étudient l'histoire de la linguistique dans d'autres régions et dans d'autres «traditions académiques»; ainsi, durant ces dernières années, de nombreux collègues historiens des idées linguistiques se sont arrêtés à Lausanne pour participer à nos colloques, à nos écoles doctorales, à nos cours et séminaires, ainsi que pour proposer leur expertise sur les travaux de nos étudiants et de nos doctorants ou pour discuter de projets de collaboration. La plupart des textes réunis dans ce recueil sont précisément les travaux présentés lors de ces rencontres – aussi bien par les chercheurs lausannois que par nos collègues d'autres pays (au total, nous publions dans ce livre, en français et en anglais, les textes de chercheurs venant de six pays: Suisse, France, Belgique, Russie, Estonie et Brésil).

Par rapport à leur thématique, les articles de ce recueil ont été divisés en plusieurs groupes⁴ (pourtant, précisons tout de suite que cette division est conventionnelle et qu'une autre répartition aurait également été possible).

La première partie du recueil est consacrée au problème des rapports de la linguistique avec d'autres disciplines dans une perspective historico-épistémologique. Elle s'ouvre par l'article de Sylvie Archambault (Paris) qui discute de la situation au tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, quand la philologie a été abandonnée au profit de la linguistique: dans ce travail d'élaboration disciplinaire et scientifique, la linguistique était d'emblée conçue comme une science pluridisciplinaire, ce dont témoignent les travaux, entre autres, de Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929). Winfried Nöth (São Paulo) poursuit ces réflexions en discutant des rapports entre la linguistique et la sémiotique dans le cadre général des divisions disciplinaires, et cela durant plusieurs siècles. Le nom de Ferdinand de Saussure (1857-1913) apparaît dès le début du texte, en lien avec l'analyse des réflexions concernées menées au début du XX^{ème} siècle; le célèbre linguiste genevois occupe également une place centrale dans le texte d'Anne-Gaëlle Toutain (Berne) qui discute du structuralisme en faisant, entre autres, apparaître la différence cruciale de problématique qui sépare «la théorie saussurienne de la langue» de sa «réélaboration structuraliste». Herman Parret (Louvain) met au centre de sa contribution «le débat de la psychologie et de la

linguistique organisée en URSS par Staline, discussion qui a changé de manière radicale l'évolution des sciences humaines soviétiques, et, à cette occasion, nous avons organisé un colloque.

⁴ À l'intérieur de ces groupes, les textes ont été rangés d'après l'ordre alphabétique des noms de famille de leurs auteurs.

logique concernant le langage» en parlant d'Anton Marty (1847-1914) et d'Edmund Husserl (1859-1938). Cette partie du recueil se termine par une interview avec Franco Moretti, spécialiste renommé des études littéraires qui discute de l'analyse littéraire et de la sémiotique en parlant, entre autres, de ses expériences de travail dans plusieurs «traditions académiques» (ce texte a été préparé par Ekaterina Velmezova [Lausanne] et Kalevi Kull [Tartu]).

La deuxième partie du livre – «La linguistique et la didactique dans leur(s) histoire(s)» – commence par un article de Roger Comtet (Toulouse) qui, en retraçant «à grands traits» l'histoire de la linguistique et son traitement par les chercheurs des deux derniers siècles, s'arrête plus particulièrement sur la science-pilote du siècle passé, la phonologie, en discutant des grammaires françaises du russe publiées au XX^{ème} siècle. La contribution de Daria Zalesskaya (Lausanne) est consacrée, quant à elle, aux manuels de russe de la série ASSiMiL publiés entre 1948 et 1991.

De «grands noms» parcourent plusieurs textes de la troisième partie du présent recueil, qui traitent de linguistes renommés et de leur rôle dans l'histoire des sciences du langage. Vladimir Alpatov (Moscou) discute de la place de J. Baudouin de Courtenay dans les sciences du langage en général. Alessandro Chidichimo (Genève) parle des rapports entre Charles Bally (1865-1947) et F. de Saussure, entre autres dans le contexte de la diffusion des idées saussuriennes. Margarita Makarova (Lausanne) met au centre de son article l'héritage intellectuel d'Uriel Weinreich (1926-1967) en réfléchissant sur le phénomène du «bilinguisme littéraire», tandis qu'un autre chercheur lausannois, Sébastien Moret, analyse les rapports d'Antoine Meillet (1866-1936) avec la revue *Esperanto*. Enfin, Elena Simonato (Lausanne) propose une étude des travaux de Vladimir Šišmarev (1874-1957), l'un des plus célèbres linguistes-romanistes de l'Union soviétique, consacrés aux communautés italophones de Crimée.

La richesse thématique présentée dans ce recueil reflète en grande partie la diversité des sujets abordés dans les études et les recherches des historiens de la linguistique qui travaillent actuellement à l'Université de Lausanne, ainsi que des chercheurs qui viennent collaborer avec notre équipe. Nous ferons en sorte de conserver cette diversité dans le futur.

P.S. Les éditeurs de ce volume tiennent à remercier Anna Isanina, Malika Jara, Arianna Sullivan et Kirsten Stirling pour leur aide dans le travail sur ce recueil.

La linguistique dans ses rapports à d'autres disciplines:
perspectives historico-épistémologiques

CONSTRUIRE LA LINGUISTIQUE COMME DISCIPLINE PLURIDISCIPLINAIRE

Sylvie ARCHAIMBAULT

Eur'Orbem, CNRS/Paris-Sorbonne

sylvie.archaimbault@sorbonne-universite.fr

Résumé

Au tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, l'abandon de la philologie au profit de la linguistique, discipline nouvelle dans ses objectifs comme dans ses méthodes, était déjà bien engagé. Dans ce travail d'élaboration disciplinaire et scientifique, la linguistique est d'emblée conçue comme une science pluridisciplinaire, seule capable d'affronter la complexité du langage humain. Plusieurs grands linguistes du temps ont insisté sur le fait que la linguistique touche à plusieurs sciences à la fois et qu'elle doit savoir les intégrer toutes. Nous nous appuyons sur deux articles de Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929), publiés en 1904 dans la célèbre encyclopédie Brokgauz et Efron pour prendre la mesure d'une injonction pluridisciplinaire qui conserve toute son actualité.

Mots-clés: philologie, linguistique, pluridisciplinarité, complexité, Jan Baudouin de Courtenay

1. Introduction

Cet article traite de la dimension interdisciplinaire dans les sciences du langage à l'épreuve de l'histoire des idées linguistiques.

J'ai choisi, pour en traiter, de réfléchir à des moments, dans l'histoire de la linguistique, où la question de la complexité de l'objet s'est imposée comme une donnée essentielle, nécessitant l'élaboration d'une discipline générale, pluridisciplinaire, pour répondre au défi que posait cette complexité. On le constatera d'emblée, l'interdisciplinarité et la pluridisciplinarité ne se recouvrent pas. Ces délimitations ne sont pas toujours strictes, mais il y a lieu, dans un premier temps, de rappeler quelques données du lexique pour clarifier ce dont nous parlerons. Ce sera l'occasion d'une réflexion un peu plus large sur les places respectives que peuvent occuper aujourd'hui les disciplines – et nous pensons prioritairement à la nôtre, la linguistique – et l'interdisciplinarité. Ensuite, nous nous pencherons sur le dessein qui présida à la fondation de la linguistique en tant que discipline autonome, au tournant du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle. C'est le besoin d'une science générale, capable de prendre en charge la multiplicité des problèmes relatifs au langage, relevant à la fois de la physiologie, de la

psychologie, de la culture, de l'histoire... qui impose sa marque, en aboutissant *in fine* à la création d'une discipline en elle-même pluridisciplinaire. Cette injonction de complexité nous a paru très bien synthétisée dans un imposant article intitulé «Linguistique» [*Jazykoznanie*] que Jan Baudouin de Courtenay¹ a rédigé pour l'Encyclopédie Brokgauz et Efron², article³ auquel nous nous attacherons. Enfin, nous tirerons quelques conclusions sur la nécessité qu'il y a à résister au présentisme qui voudrait bien régner en maître sur la construction des savoirs aujourd'hui.

2. Les disciplines, l'inter-, la pluridisciplinarité

Le flou qui entoure les termes composés dérivés à partir de *discipline* a été maintes fois remarqué. *Disciplinarité*, forme suffixée à laquelle ne renvoie aucune entrée dans le dictionnaire, dénote un halo entourant la *discipline*. Elle entre en composition avec les différents morphèmes. Ainsi lit-on chez Edgar Morin:

«Revenons sur les termes d'interdisciplinarité, de multi- ou polydisciplinarité et de trans-disciplinarité qui n'ont pas été définis parce qu'ils sont polysémiques et flous. Par exemple, l'interdisciplinarité peut signifier purement et simplement que différentes disciplines se mettent à une même table, à une même assemblée, comme les différentes nations se rassemblent à l'ONU sans pouvoir faire autre chose que d'affirmer chacune ses propres droits nationaux et ses propres souverainetés par rapport aux empiètements du voisin. Mais inter-disciplinarité peut aussi vouloir dire échange et coopération, ce qui fait que l'inter-disciplinarité peut devenir quelque chose d'organique»⁴.

C'est bien la question des frontières disciplinaires, vues comme étanches et liées à des prérogatives ou souverainetés, qu'il s'agit de dépasser.

«Enfin, ce n'est pas seulement l'idée d'inter- ou de transdisciplinarité qui est importante. Nous devons "écologiser" les disciplines, c'est-à-dire tenir compte de tout ce qui est contextuel y compris des conditions culturelles et sociales, c'est-à-dire voir dans quels milieux elles naissent, posent des problèmes, se sclérosent, se métamorphosent. Il faut aussi du métadisciplinaire, le terme "meta" signifiant dépasser et conserver. On ne peut pas briser ce qui a été créé par les

¹ Voir plus loin à son sujet.

² Encyclopédie composée de 86 volumes, publiée entre 1890 et 1906, qui réunit des articles rédigés par les meilleurs spécialistes russes du moment (voir plus loin).

³ Boduën de Kurtenè 1904b.

⁴ Morin 1994.

disciplines; on ne peut pas briser toute clôture, il en est du problème de la discipline, du problème de la science comme du problème de la vie: il faut qu'une discipline soit à la fois ouverte et fermée»⁵.

Depuis les années 1990, les institutions scientifiques ont cherché à encourager les chercheurs à sortir du cadre strict de leur discipline et à promouvoir une co-construction des savoirs compatible avec le développement des financements de recherche par projet. Les travaux sur l'interdisciplinarité n'ont cessé de croître, tandis que se développaient à leur suite des études réflexives sur cette pratique. Parmi celles-ci, des études critiques qui éclairent la promotion d'un fonctionnement de la recherche désormais piloté par l'aval, c'est-à-dire par la demande sociale, et se questionnent sur les places respectives que se doivent d'occuper les disciplines et l'interdisciplinarité. Cette dernière ne cesse en effet de grignoter la place dévolue aux disciplines, ce qui a pour effet de désarticuler la production de connaissances fiables et précises, comme l'analyse bien Édouard Kleinpeter⁶. C'est l'occasion de rappeler les caractéristiques d'un fonctionnement disciplinaire qu'il synthétise dans ses différentes dimensions, théorique, pratique et sociologique:

«Les disciplines peuvent être analysées à la fois en tant qu'unités épistémologiques (lois et principes, ontologies, etc.), cognitives (méthodologies, pratiques, critères d'évaluation, etc.) et contextuelles ou sociologiques (dynamique du système de publication, ouverture "à l'extérieur" de la science, groupes au sein desquels les chercheurs se connaissent, se reconnaissent, se cooptent, etc.). Ce type d'organisation a des vertus qui ne sont plus à démontrer. Il permet de circonscrire des domaines de compétence, de garantir une connaissance précise, de construire des objets de recherche non triviaux. La catégorisation du savoir se caractérise alors par sa puissance explicative et investigatrice»⁷.

L'injonction interdisciplinaire à laquelle nous sommes actuellement soumis et qui vise à transgresser les barrières disciplinaires a ses adeptes et ses détracteurs; le débat entre eux n'est pas clos, bien qu'il ait perdu de son acuité. Pour les premiers, dont fait partie la philosophe et sociologue autrichienne Helga Nowotny, très active dans les instances européennes de recherche, «[l]a science fonctionne sur le régime des "programmes" de recherche, avec pour critère

⁵ *Ibid*

⁶ Kleinpeter 2013.

⁷ *Ibid.*: 124.

essentiel la *robustesse sociale*»⁸. Pour les seconds, l'interdisciplinarité induit la menace d'une dissolution des institutions disciplinaires et des communautés qui les sous-tendent et, à ce titre, doit être freinée.

Au début du XX^{ème} siècle, les théoriciens de la Science asseyent celle-ci sur les disciplines aux frontières nettes, même si les cas de la linguistique ou de la statistique paraissent à part, considérées qu'elles sont comme des sciences sociales⁹.

Quant aux linguistes eux-mêmes, ils s'attachent justement à constituer une discipline à la fois une et plurielle, en une démarche que l'on peut qualifier de pluridisciplinaire, en cohérence avec la complexité de son objet. C'est dans ce sens que s'expriment Antoine Meillet (cité ci-dessous) ou, un peu plus tard, Joseph Vendryès¹⁰:

«Le langage est chose complexe, et qui relève de plusieurs sciences: la physique, parce qu'il se compose de sons, la physiologie, parce que ces sons sont obtenus au moyen de mouvements musculaires ou perçus par l'oreille, la psychologie, parce que la combinaison de ces mouvements et l'interprétation de ces sons procèdent de faits psychiques. La linguistique tire parti des résultats qui lui sont offerts par l'acoustique, la physiologie et la psychologie; mais elle ne consiste pas à combiner les résultats qui lui sont ainsi fournis; elle a pour objet l'étude du langage, non pas en tant que phénomène sonore ou phénomène musculaire ou sensitif ou que commande de mouvements, perception et intelligence de sons émis, mais en tant que moyen de communication entre êtres appartenant à certains groupes, c'est-à-dire en tant que phénomène social. La linguistique fait partie de la sociologie. Comme toute institution sociale, le langage humain, le seul dont il sera question ici, dépend d'une série illimitée de faits passés; la linguistique est par suite, en ce sens, comme les autres sciences sociales, une science historique. Cette situation de la linguistique, au croisement de tant de sciences diverses, lui impose des méthodes particulières»¹¹.

Au cœur d'une même discipline coexistent différents points de vue portés sur le langage; la linguistique générale n'a pas pour but de les superposer, mais de les articuler, sans nier la spécificité de chacun de ces points de vue.

⁸ Nowotny, citée d'après *ibid.*

⁹ Voir Borel 1919: I.

¹⁰ Voir la préface à Vendryès 1923 [1968: 11]: «Le langage est complexe: il touche à des disciplines variées et intéresse diverses catégories de savants» (l'ouvrage était terminé en 1913, mais sa parution a été retardée du fait de la Première Guerre mondiale).

¹¹ Meillet 1919: 265-266.

C'est ce double mouvement de «spécificité et de côtoïement», selon l'expression de Frank Alvarez-Pereyre¹², qui nous incite à penser que la linguistique est prédisposée, pourrait-on dire, à l'ouverture interdisciplinaire. Mais, compte tenu des limites nécessaires à la tentation du salmigondis dans laquelle l'injonction pluridisciplinaire pourrait nous entraîner, il s'agit de penser les conditions de cette ouverture. C'est ce à quoi s'emploient des chercheurs en linguistique, dont les objets d'étude les ont placés en frontière de discipline. Ainsi, F. Alvarez-Pereyre, linguiste et ethnomusicologue, considère-t-il que le travail interdisciplinaire, avec son exigence d'unité, prend appui sur quatre pans qu'il a identifiés comme suit:

- une pensée intégrée de l'objet et de ses facettes;
- la mise en œuvre de voies intellectuelles requises simultanément;
- la pensée des limites qui s'attachent à toute voie intellectuelle spécifique;
- l'exercice de la cohérence¹³.

La mise en œuvre raisonnée de ces quatre pans est essentielle pour garantir la robustesse de la démarche; car, dit-il, «l'interdisciplinarité ne peut consister en un mélange hasardeux et approximatif, ni ressembler à un simple processus de fusion, donc de neutralisation»¹⁴.

Relativement à cette injonction pluridisciplinaire, et au regard de l'apparition de nouveaux champs d'investigation, les objets étudiés étant en eux-mêmes composites et nécessitant le travail conjoint de différentes spécialités, une autre question se pose à la linguistique aujourd'hui: c'est celle de la place qui lui est accordée *in fine*. Car, aujourd'hui peut-être plus qu'hier, la linguistique est sollicitée pour répondre à des questions brûlantes et qui, parfois, la dépassent. Elle est sollicitée, instrumentalisée diront certains, dans le cas d'applications industrielles.

Je citerai brièvement deux exemples de ces applications. Chacun d'entre nous a maintenant l'expérience des *robots conversationnels*, également nommés *chat robots* ou même *chabots*, qui cherchent à produire l'impression que l'on est en conversation avec un être humain. Utilisés couramment aujourd'hui dans la publicité téléphonique, les transactions commerciales et les services, ils possèdent

¹² Alvarez-Pereyre 2003.

¹³ *Ibid.*: 125.

¹⁴ *Ibid.*: 126.

un registre de phrases préenregistrées très limité et leurs capacités de reconnaissance vocale sont dépendantes de mots-clés. Beaucoup plus sophistiqués sont les *robots compagnons*, dont les projets sont en plein développement¹⁵. On les dit capables d'interagir avec les êtres humains par le langage, mais aussi de décrypter les émotions transmises par la voix humaine; ils sont destinés surtout aux services d'assistance à la personne, dans le domaine des loisirs et du soin aux personnes dépendantes ou en situation de handicap.

L'autre exemple concerne l'étude des marques prosodiques et du lexique révélateurs de la tromperie pour les détecteurs de mensonge. Lors du congrès annuel Interspeech 2016, réuni à San Francisco, une intervention consacrée à ce problème a rencontré un grand succès¹⁶.

Dans les deux cas, on voit que la connaissance des procédures du langage humain est ancillaire, subordonnée à une machine de plus en plus sophistiquée et que l'on a de plus en plus tendance à doter d'une âme, en une sorte d'«animisme informatique», selon l'expression éclairante d'Antoinette Rouvroy¹⁷, qui dit bien qu'on prête des intentions à des suites d'instructions que sont les algorithmes.

On mesure l'importance qu'il y a à réfléchir, dans une attitude réflexive, sur la discipline que nous contribuons tous à faire vivre et à faire avancer, la linguistique. Que devient la linguistique dans tout cela?

Que peut-elle apporter, comment doit-elle s'insérer dans un faisceau de réflexions? Quelle place peut-elle occuper, en articulation avec d'autres disciplines, pour contribuer à élargir la connaissance d'un objet complexe, mais aussi pour éclairer les différents acteurs locaux, nationaux, internationaux, qui peuvent la solliciter? Quel doit être le positionnement éthique du linguiste aujourd'hui? Doit-on aller au-devant de certains besoins et solliciter certaines demandes et comment? Autant de questions auxquelles il est d'autant plus nécessaire de réfléchir que la linguistique est parfois purement et simplement oubliée des ouvrages généraux consacrés à l'interdisciplinarité en sciences humaines.

Une autre tâche d'importance pour le jeune linguiste consiste à résister au *présentisme*, «rapport au temps caractérisé par l'omniprésence du présent, qui est

¹⁵ Voir Devillers 2013; 2018.

¹⁶ Schuller, Steidl *et al.* 2016.

¹⁷ Rouvroy 2016.

à lui-même son propre horizon», selon la définition qu'en a donnée Christian Delacroix¹⁸. L'un des travers de la production scientifique actuelle en linguistique est de se situer délibérément et exclusivement dans le présent, en opérant une coupure radicale avec le long terme. On assiste à une véritable offensive convergente des tendances formalistes et technicistes qui promeuvent une idée de progrès entièrement orientée vers l'avenir, contemptrice du passé des connaissances ou même de leur permanence. Ainsi les états de l'art dans les travaux universitaires ou bien les citations dans les articles ne remontent guère au-delà de dix ans.

Réintroduire l'épaisseur historique devient une cause à défendre, face à une discipline qui ne se vit plus comme une communauté agrégeant des spécialistes d'options différentes, mais comme un champ de bataille dans lequel il faut assurer coûte que coûte sa suprématie.

La spécialisation des différents sous-domaines de la linguistique a fait place à une parcellarisation dont les effets sont délétères. Du fait d'une hyperspécialisation et d'un arrimage de plus en plus fort à l'innovation technologique, c'est toute la composante culturelle et sociale du langage qui se trouve délaissée, voire dénigrée. Retrouver le lien avec la linguistique vue comme une discipline plurielle et ouverte est une nécessité que les jeunes linguistes d'aujourd'hui doivent avoir à cœur d'assumer.

Cette discipline plurielle et ouverte, tel est justement l'horizon que fixe Baudouin de Courtenay¹⁹ à la linguistique naissante. Dans son article «Linguistique» rédigé pour l'encyclopédie Brockhaus et Efron, il décrit avec une distance réflexive remarquable le programme de la nouvelle science qu'est la linguistique.

Quelques mots tout d'abord sur la grande encyclopédie, parue entre 1890 et 1904, bien connue des russisants, et dont l'histoire a connu certaines péripéties. Lorsque Semen Vengerov (1855-1920) conseille à l'éditeur pétersbourgeois Efron de se rapprocher de Brockhaus, éditeur allemand d'une encyclopédie alors en vogue, *Konversations-Lexikon*, il n'était question que d'une adaptation en

¹⁸ Delacroix 2009: 29.

¹⁹ Jan Niecisław Ignacy Baudouin de Courtenay est né en 1845 et mort en 1929. Polonais d'origine française, son activité d'enseignant a été très importante, il a été amené à enseigner dans de nombreuses universités, en une période historiquement très troublée, notamment pour la Pologne. Ainsi, il a enseigné comme privat-docent, puis comme professeur, dans les universités de Kazan, Dorpat (actuellement Tartu), Cracovie, Saint-Petersbourg, puis Varsovie, à la fin de sa vie.

russe de celle-ci. C'est sur ces bases que commença l'édition, traduction plus ou moins littérale de l'original allemand, les premiers volumes paraissant sous cette forme à partir de 1890. Très vite, des critiques se firent entendre sur la qualité très inégale des traductions, sur la direction des travaux – les traducteurs avaient des difficultés à se faire payer – mais aussi sur le parti pris d'une traduction littérale. À partir du tome 9, suite à la mort du maître d'œuvre Ivan Andreevskij, la conception changea radicalement et l'on fit appel à des spécialistes renommés dans les différents champs du savoir en Russie pour prendre en charge la direction de différentes sections, ainsi que la rédaction d'articles. C'est ce qui fait tout l'intérêt de cette encyclopédie, que d'être un reflet de l'état des connaissances de l'époque en Russie, mais aussi dans le monde, dans une perspective de vulgarisation sérieuse. Les plus grands savants du temps y collaborèrent comme responsables et auteurs d'articles, allant de S.A. Vengerov pour l'histoire de la littérature à D.I. Mendeleïev (1834-1907) pour la chimie, ou encore V.S. Soloviev (1853-1900) pour la philosophie. En ce qui concerne la linguistique, qui ne bénéficie pas d'une section à part, car c'est une discipline en devenir, mais qui compte en revanche des articles sur nombre de ses sous-domaines, les grands noms de l'époque sont présents: S.K. Bulič (1859-1921), F.F. Fortunatov (1848-1914), A.A. Šaxmatov (1864-1920), Baudouin de Courtenay... C'est donc un observatoire privilégié pour envisager la façon dont les savants engagés dans cette nouvelle discipline scientifique souhaitent présenter à un public cultivé, mais non spécialisé, les objectifs et les méthodes de la linguistique.

En ce début de XX^{ème} siècle s'amorce une redéfinition de la discipline dédiée aux phénomènes liés au langage et aux langues. La recherche d'une théorie d'ensemble, capable de subsumer les recherches portant sur les langues diverses et les dialectes, les données relatives aux faits sociaux et historiques constituant l'environnement des échanges linguistiques, ainsi que les phénomènes engagés dans la production et la réception du langage, occuperont une bonne part des préoccupations de la linguistique du siècle.

La description de cette nouvelle discipline revient, pour ce qui est de la sphère centre-européenne et est-européenne, à Jan Baudouin de Courtenay, qui brosse le tableau panoramique de celle-ci, dans son article «Linguistique»²⁰. L'article est

²⁰ Boduèn de Kurtenè 1904b. Tous les extraits sont traduits par nous. Dans le titre de l'entrée, deux termes se suivent: *Jazykoznanie, jazykovedenie*. Très vite, l'initiale *Ja.* laisse à penser que *jazykoznanie* et *jazykovedenie* pourraient être des synonymes parfaits. À noter que, dans la suite de l'article,

complémentaire d'un second, qui vient directement à la suite, consacré au langage et aux langues, «Langage et langues» [*Jazyk i jazyki*]²¹. L'impression d'unité et de complémentarité est renforcée par une bibliographie commune aux deux articles. Pour des raisons alphabétiques, c'est la science qui vient en premier, avant son objet²².

Comment nommer la linguistique? C'est sur cette interrogation que commence l'entrée dédiée à la «Linguistique»:

«Le savoir sur les langues [*Jazykoznanie*], l'étude des langues, ou encore la linguistique (du latin, *lingua* – langue), la glottique²³ ou glottologie (du grec *γλώσσα, γλώττα* – langue) – est, dans le sens étroit de ce terme, la recherche systématique, scientifique des phénomènes d'une langue dans leur lien causal. Dans un sens plus large, sous ce terme, il convient de comprendre toute recherche, toute réflexion sur les faits de langage, y compris non scientifique et non systématique. Un homme qui s'occupe de linguistique est appelé en russe un linguiste, un glottologue, même un homme de langue²⁴. La linguistique, comme science, embrasse l'approche des langues ou du discours humain dans toute leur diversité et l'exploration scientifique de ceux-ci»²⁵.

L'empan de la discipline est vaste, de l'infiniment petit à l'infiniment grand; aucun des phénomènes relatifs aux langues et au langage ne lui est étranger. C'est aussi une discipline accueillante aux travaux connexes ou aux travaux d'amateur. Cela n'empêche que le fondement premier de cette science est de mettre en exergue l'ordre interne, dissimulé sous le chaos apparent:

«De même que tous les ordres de phénomènes, les phénomènes liés au langage se présentent au premier regard comme chaos, désordre et confusion. L'esprit humain possède une capacité innée à éclairer ce prétendu chaos et à découvrir en

jazykovedenie est donné comme synonyme de *philosophie du langage* (*ibid.*: 518). Nous en profiterons pour relever que Baudouin de Courtenay recourt volontiers au terme *jazykovedenie*. C'est ainsi qu'il intitule son ouvrage pédagogique fondamental de 1909 *Vvedenie v jazykovedenie* [Introduction à la linguistique] (Boduèn de Kurtenè 1909), *jazykovedenie* correspondant pour lui à un état d'esprit, une posture scientifique. D'autre part, *jazykovedenie* évoque directement un champ du savoir connexe, *literaturovedenie*, les études littéraires.

²¹ Boduèn de Kurtenè 1904a.

²² On est frappé des convergences avec la présentation générale de la discipline que proposait Antoine Meillet, citée plus haut.

²³ On note que ce terme de *glottique* est celui de Schleicher qui nommait ainsi la science générale qui prenait pour modèle l'universalité des sciences de la nature. – S.A.

²⁴ *Jazyčnik*, en russe moderne, 'païen', provient du mot slave *jazyk* signifiant 'peuple', 'tribu'. Baudouin de Courtenay joue sur la proximité des signifiés. Il n'a pas été possible de rendre compte en français de cette proximité, le mot *païen* n'ayant pas de lien avec l'idée de langue. – S.A.

²⁵ Boduèn de Kurtenè 1904b: 517.

lui harmonie, ordre, systématique, lien causal. La mise en évidence de l'activité ordonnatrice et systématisante de l'esprit humain, appliquée aux phénomènes du langage constitue la science du langage»²⁶.

Ainsi, le but de la linguistique n'est-il pas, selon lui, de produire des faits nouveaux; c'est bien plutôt cette tâche de réordonnement des causes et des conséquences dans les productions langagières de toutes sortes qui en fait la spécificité.

La linguistique ne cherche pas à nier sa filiation avec la philologie. Elle en est l'héritière, mais elle doit la dépasser, renoncer aux défauts de celle-ci. Au final, ce qui différencie la linguistique de la philologie, c'est le point de vue²⁷, la linguistique se refusant à la seule interprétation livresque des faits:

«Sur le terreau européen, la linguistique est née de la philologie classique; de là ses premiers mérites et ses défauts. Au titre des mérites, il convient de noter la minutie dans les petites choses, un rapport critique aux détails, la capacité à tirer des indications, recueillies par les monuments de la langue, des conclusions fines, etc...

Les défauts notables importés de la philologie, qui entravent un développement libre et le progrès sur toutes ses facettes de la linguistique, étaient et demeurent aujourd'hui le ballast²⁸ de l'érudition, qui grève la pensée et induit une certaine impuissance et une limitation scientifiques et une absence de recul véritablement scientifique (d'abstraction), propre aux sciences naturelles. Bien sûr, ce reproche ne s'adresse pas à tous les linguistes, mais à leur immense majorité.

Dans l'ancienne philologie, se cachaient çà et là des embryons de toutes les sciences psychiques et sociales, mais interprétées faussement, c'est-à-dire exclusivement de façon livresque, coupée de la vie, avec en plus l'empreinte d'une adoration immodérée des esprits créateurs de l'Antiquité»²⁹.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Dans son ouvrage pédagogique cité ci-dessus, Baudouin de Courtenay insiste sur le fait que la linguistique ne cherche pas à accumuler des connaissances, mais qu'elle recherche un point de vue partagé, l'appropriation commune de principes de base: «En disant "Introduction à la linguistique", nous ne nous représentons pas la linguistique comme un quelconque bâtiment, dans lequel seraient invités des visiteurs pour un tour d'horizon de ce qui s'y trouve. L'introduction à la linguistique possède ici peu ou prou la même signification que l'introduction à un ouvrage quelconque, qu'une présentation préliminaire des principes généraux qui sont au fondement d'un ouvrage donné ou bien d'une science donnée» (Boduèn de Kurtenè 1909: 3).

²⁸ Baudouin de Courtenay use à plusieurs reprises dans son article de ce terme technique issu de la marine, pour désigner un poids mort, hérité du passé et qu'il faut pouvoir évacuer. – S.A.

²⁹ Boduèn de Kurtenè 1904b: 517.

Ces défauts dont est doté le «philologue à l'ancienne» et que n'ont pas les chercheurs de formation nouvelle consistent en un goût immodéré du détail, plutôt qu'une propension à tirer des faits une généralité³⁰.

Baudouin de Courtenay s'intéresse ensuite au statut de cette science. Il réfute immédiatement l'idée que la linguistique puisse être une science naturelle, ainsi que l'assimilation de la langue à un organisme. Son analyse est cohérente avec celle des néo-grammairiens, qui ont abandonné une métaphore naturaliste qui présentait les langues comme des organismes vivants qui naissent, se développent puis meurent. Dans le même ordre d'idées, la distinction entre sciences naturelles et sciences historiques ne lui paraît pas pertinente: «Par essence, la linguistique est une science psychologique et sociologique»³¹.

La base psychologique de la linguistique en fait une discipline susceptible d'applications, dans le domaine de la pédagogie notamment. Baudouin de Courtenay prévoit des développements rapides en ce sens, dans le domaine de la didactique des langues étrangères, par exemple, mais aussi de la langue maternelle, ce dont bénéficieraient au premier chef les autodidactes.

Après avoir considéré les objectifs de la nouvelle science, Baudouin de Courtenay envisage le corpus des faits étudiés et les sources dans lesquelles ceux-ci peuvent être collectés. Ce corpus est immense et large, rassemblant des données de toute nature, prises en priorité dans l'oral, dans la parole normale et

³⁰ Il est à noter qu'il n'est pas question ici de loi, mais de généralisation. La critique que Baudouin de Courtenay adressait à Mikołaj Kruszewski sur ce point, parlant de généralisation prématurée qui force les faits, voire les écarte ou les ignore, est connue. On rappellera à cette occasion la définition de la linguistique que donnait Kruszewski, qui assignait précisément pour but à la linguistique la recherche des lois régissant les phénomènes linguistiques: «Nul ne contestera que l'objet de la linguistique doive être constitué par les phénomènes dont l'ensemble est désigné du terme de langage et que le but final de cette science doive consister dans la découverte des lois qui régissent ces phénomènes. Or si nous devons définir cette science et ses buts d'après les travaux qui lui ont été consacrés depuis Bopp jusqu'à nos jours, nous aurions du mal à parvenir à une telle définition. Nous ne pourrions en ce cas déterminer la linguistique tout au plus que comme une science qui se préoccupe de découvrir les parentés mutuelles à l'intérieur de la lignée ario-européenne et de reconstruire l'archi-langue ario-européenne tout autant que les archi-langues des différents groupes (allemand, slave...). Il est superflu d'apporter la preuve que tout ceci ne saurait avoir valeur de science: à supposer qu'il doive y avoir une science, on doit nous accorder: 1) la possibilité et la rigoureuse nécessité d'une science qui se donne pour but la découverte des lois des phénomènes linguistiques; 2) la capacité bien meilleure pour une telle science de se donner entre autres projets la découverte des parentés linguistiques propres à la lignée ario-européenne et (en un certain sens) la reconstruction de l'archi-langue ario-européenne autant que des archi-langues des différents groupes» (Kruszewski, cité d'après Caussat 1990: 84-85).

³¹ Boduèn de Kurtenè 1904b: 518. Un peu plus loin, la psychologie et la sociologie sont dites «sciences auxiliaires de la linguistique» (*ibid.*).

pathologique, dans le plus grand nombre de langues vivantes possible³², faits recueillis par des observations, mais aussi de façon expérimentale. En plus des langues vivantes, qui constituent la première catégorie de ses sources, il en distingue cinq autres, listées comme suit: les noms propres, toponymes et patronymes, la langue des enfants et des dysphasiques, une langue nationale parlée par des étrangers, et enfin, les grands textes et toute la production écrite dans une langue donnée, y compris les inscriptions. Tout ce qui échappe au langage normé est digne d'intérêt, comme la langue des dysphasiques et des personnes peu lettrées, car ce sont des données qui permettent d'accéder aux particularités et particularismes de la langue des locuteurs. Cet élargissement considérable du corpus des faits considérés comme des objets d'étude pour la linguistique ouvre, de fait, une large palette de sous-domaines de spécialité et de domaines d'application. La langue est aussi un outil de communication, sur lequel peuvent être posés de multiples regards.

3. Description des langues et analyse typologique

La description méthodique et raisonnée des langues du monde, ainsi que des dialectes rattachés à celles-ci, demeure un objectif prioritaire de la linguistique. Elle prend appui sur l'étude comparative des langues apparentées, mais elle va bien au-delà de la description des familles de langues, en visant la classification morphologique ou structurale des langues³³.

Baudouin de Courtenay remonte à Wilhelm von Humboldt, auquel il reconnaît un rôle pionnier pour l'élaboration des principes de classification et de parenté des langues diverses, tout en notant le caractère métaphysique de ses travaux initiaux. Après Humboldt et sous l'influence de Heymann Steinthal, Moritz Lazarus et d'autres, un glissement s'est opéré, ménageant une place de plus en plus importante à l'approche psychologique du langage, avec «un retour aux liens naturels dans les phénomènes langagiers»³⁴. La description des langues et dialectes vise à l'exhaustivité. Les principes de classification des langues dépassent l'ordre génétique, en intégrant des caractéristiques propres aux langues

³² *Ibid.*: 520.

³³ *Ibid.*: 525-526.

³⁴ *Ibid.*: 524.

elles-mêmes. Les critères de classification «ne dépendent pas entièrement de liens historiques ou généalogiques»³⁵:

«La caractérisation comparative et la classification des langues tribales et nationales, comme de tous les objets isolés, ne peuvent se fonder que sur la détermination exacte de leurs divergences et convergences, et avant tout de leurs convergences. Les convergences entre les langues sont de deux ordres:

1) basées sur une parenté généalogique ou historique des peuples et tribus en ce qui concerne la langue (classification généalogique)

2) des convergences générales d'état ou de modifications, même si elles ne dépendent pas entièrement de liens historiques ou généalogiques (classification morphologique et structurelle).

La parenté généalogique et historique des langues, avec les convergences qu'elle entraîne, ne peut exister qu'entre des langues qui se présentent comme différentes variantes d'un matériau linguistique antérieur commun. Ainsi, par exemple, les langues slaves sont parentes entre elles et se ressemblent, du fait qu'elles sont des variantes différentes ou bien des mutations d'un état linguistique primitif, jadis unique, slave ou proto-slave. Sur ce socle prennent appui une parenté plus lâche et une convergence moindre de toutes les langues slaves, prises ensemble, avec d'autres langues, la famille aryo-européenne (indo-européenne, indo-germanique), à savoir avec le sanscrit (en même temps que tout le groupe indien), avec les langues iraniennes (persan-bakhtiari), l'arménien, l'albanais, les langues grecques, latino-romanes, celtiques, germaniques, aïstiques (baltes: lituanien et letton). La confrontation et l'étude parallèle des particularités des langues apparentées constituent l'objet de ce que l'on appelle la grammaire comparée»³⁶.

La linguistique se décline en de nombreux sous-domaines, dont l'article fait chemin faisant l'inventaire. Ceux-ci sont clairement rapportés à la science vue sous l'angle de l'étude des langues diverses ou sous l'angle des réflexions relatives à l'activité de langage en général.

Compte tenu de la diversité de ses préoccupations et de ses objets d'étude, la linguistique fait face à une hétérogénéité substantielle. La voir dans son unité et sa complétude constitue un idéal inatteignable, que le linguiste doit faire l'effort de se fixer comme horizon. Dans une claire conscience du fait qu'une personne, à elle seule, ne peut embrasser l'ensemble de la discipline et des faits qu'elle traite,

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*

Baudouin de Courtenay fixe l'ambition d'une discipline collective, articulant intelligemment les savoirs des chercheurs individuels. À chacun de faire l'effort pluridisciplinaire qu'exige cette science plurielle:

«Il est donc clair que la linguistique, que ce soit aujourd'hui ou bien demain, ne peut constituer un ensemble unique que dans un idéal inaccessible. Aucune tête humaine n'est capable d'embrasser toute la richesse et la diversité des faits linguistiques. Chaque chercheur envisage dans son esprit un fragment, une petite fraction de l'ensemble, qui, cependant, lui permet d'avoir une vue générale de l'ensemble, et de dessiner dans l'imagination un tableau plus ou moins complet de la vie du langage en général. Comme d'un éclat de cristal, trouvé dans la réalité, l'esprit du minéralogiste reconstitue le tableau du tout, de même à partir des particules de savoir que nous possédons, nous pouvons nous figurer un tout homogène, auquel se rattache ce fragment. C'est pourquoi, bien que la linguistique n'existe que dans des fragments qui se complètent l'un l'autre, ou qui même ne sont pas liés l'un à l'autre, il n'en reste pas moins que chaque esprit, grâce à la pensée logique, peut se représenter ce qu'il devrait en être dans l'idéal»³⁷.

Chez Baudouin de Courtenay comme chez Meillet, l'exigence d'une discipline générale portait en elle l'ambition pluridisciplinaire. Il nous semble qu'aujourd'hui encore cette exigence doit être conservée, comme un horizon permettant le dialogue entre les différents sous-domaines constituant la discipline. L'histoire de la linguistique apparaît comme un espace de dialogue possible entre des dimensions qui peuvent avoir la fâcheuse tendance à s'enfermer dans leur spécificité, leur appareillage, leurs propres connexions disciplinaires extérieures et leur présent. La linguistique, et plus largement, la connaissance du langage et des langues, auraient beaucoup à perdre à renoncer à un tel dialogue, ou pire encore, à un éclatement de la discipline, favorisé par le poids grandissant pris par les applications, ou plus largement, par la commande en aval.

³⁷ *Ibid.*: 521.

Bibliographie

- ALVAREZ-PEREYRE, Frank (2003). *L'exigence interdisciplinaire. Une pédagogie de l'interdisciplinarité en linguistique et ethnomusicologie*. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- BODUËN DE KURTENÈ, Ivan Aleksandrovič [BAUDOUIN DE COURTENAY, Jan Niecisław Ignacy] (1904a). Jazyk i jazyki [Le langage et les langues]. In: BROKGAUZ F.A. & EFRON I.A. (éds), *Ènciklopedičeskij slovar' XLI: Èrdan' – Jajcenošenie* (pp. 529-548). Sankt-Peterburg: Tipografija Akc. Obšč. Brokgauz-Efron.
- _____, (1904b). Jazykoznanie [Linguistique]. In: BROKGAUZ F.A. & EFRON I.A. (éds), *Ènciklopedičeskij slovar' XLI: Èrdan' – Jajcenošenie* (pp. 517-527). Sankt-Peterburg: Tipografija Akc. Obšč. Brokgauz-Efron.
- _____, (1909). *Vvedenie v jazykovedenie. Izdano po rukopisi Pr. I.A. Bo[d]juèn-de-Kurtenè i pod ego redakciej. 1908/1909* [Introduction à la linguistique. Publié d'après le manuscrit du prof. I.A. Baudouin de Courtenay et sous sa rédaction. 1908-1909]. [Sankt-Peterburg]: Litografija Bogdanova.
- BOREL, Antoine (1919). Avant-propos. In: BAILLAUD B. & BERTRAND L. *et al.* (éds), *De la méthode dans les sciences*, 2^{ème} série (pp. I-III). Paris: Alcan.
- CAUSSAT, Pierre (1990). Mikolaj Kruszewski: la «loi phonétique» entre substance et fonction. In: NORMAND Cl. (dir.), *Traductions de textes peu ou mal connus (Linx 23)*, 81-101.
- DELACROIX, Christian (2009). Généalogie d'une notion. In: DELACROIX Ch. & DOSSE Fr. & GARCIA P. (éds), *Historicités* (pp. 29-45). Paris: La Découverte.
- DEVILLERS, Laurence (2013). Les dimensions affectives et sociales dans les interactions humains-robots, *Interfaces numériques 2* [1], 105-117.
- _____, (2018). Des robots affectifs et sociaux pour le soin, enjeux et problématiques éthiques, *Soins 830*, 57-60.
- KLEINPETER, Édouard (2013). Taxinomie critique de l'interdisciplinarité, *Interdisciplinarité: entre disciplines et indiscipline (Hermès. La Revue 3 [67])*, 123-129.
- MEILLET, Antoine (1919). Linguistique. In: BAILLAUD B. & BERTRAND L. *et al.* (éds), *De la méthode dans les sciences*, 2^{ème} série (pp. 265-314). Paris: Alcan.
- MORIN, Edgar (1994). Sur l'interdisciplinarité, *Bulletin interactif du Centre international de recherches et études transdisciplinaires 2* (<https://ciet-transdisciplinarity.org/bulletin/b2c2.php>; site consulté le 13.08.2021).
- ROUVROY, Antoinette (2016). Les algorithmes régissent-ils nos vies?, *L'invité des matins de France Culture*, 27.09.2016 (<https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-des-matins/les-algorithmes-regissent-ils-nos-vies>; site consulté le 13.08.2021).
- SCHULLER, Bjorn & STEIDL, Stefan *et al.* (2016). The Interspeech 2016 computational paralinguistics challenge: deception, sincerity & native language. In: *Interspeech 2016, 17th Annual Conference of the International*

Speech Communication Association, San Francisco, CA, USA, September 8-12, 2016 (pp. 2001-2005). ISCA.

VENDRYÈS, Joseph (1923 [1968]). *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*. Paris: Albin Michel, 1968.

LINGUISTICS AND SEMIOTICS IN THE FRAMEWORK OF THE SCIENCES IN GENERAL

Winfried NÖTH
Catholic University of São Paulo
noeth@uni-kassel.de

Abstract

The paper examines the place of semiotics and linguistics, as well as their historical precursors in the framework of the sciences in general. Early classifications of the sciences considered include those of Aristotle, the Scholastics, Francis Bacon, and John Locke. The focus of this paper is on XIXth century systems. After a cursory glance at André-Marie Ampère's and Roswell Park's systems, the study will turn to the classifications of linguistics and semiotics within the systems of Adrien Naville, Ferdinand de Saussure, and Charles S. Peirce. The paper provides a brief survey of XXth century views on the place of linguistics in its relation to semiotics before concluding with a study of semiotics among the sciences of the XXIst century.

Keywords: classification of the sciences, linguistics, semiotics, Ferdinand de Saussure, Charles S. Peirce

1. Introduction

Where are the academic disciplines of linguistics and semiotics located in the more general framework of the sciences? In our age of increasing specialization in which new academic disciplines are shooting up like mushrooms and the sciences at large have more the appearance of a Deleuzian rhizome than the one of a Linnaean taxonomy, this question seems to have become marginal or even irrelevant. Nowadays, the place of an academic discipline seems rather a matter of the organization of universities into faculties and departments according to principles of administrative efficiency. This was different in the nineteenth century when the sciences were still considered a system in which the individual fields of research had a place that could be determined according to scientific principles.

Projects to develop general systems of the sciences have gradually disappeared from the agenda of the XXth century philosophy of science; at least in the context of semiotics. However, it is still worthwhile to review how linguistics and semiotics were located in the general framework of the sciences

by the founders of modern semiotics since Charles S. Peirce and Ferdinand de Saussure had conceptions concerning this issue that are indicative of their respective approaches to semiotics. While general systems of the sciences are hardly being any longer discussed, a related topic, namely the question of whether semiotics is a science at all, an academic discipline, a doctrine, a theory, an interdiscipline, a transdisciplinary approach, or something else continued to be debated¹.

2. Precursors: From Aristotle to Locke

In the early history of the ambitious plan to devise a comprehensive panorama or even system of the most important areas of human knowledge, the classifications of the sciences devised by Aristotle, the Medievals, and Francis Bacon are the intellectual milestones. Semiotics and linguistics are not yet mentioned in any of these systems explicitly, but precursors and elements of them are. In Aristotle's triadic system, which divides the sciences into the theoretical, the practical, and the productive ones, elements of semiotics can be found in the third of the three, which includes rhetoric and poetics. The first and the second deal with the study of nature and ethics, respectively. However, if we consider, with Peirce, logic as a precursor of semiotics, it is notable that this field of study is not included in any of Aristotle's three branches of the sciences but belongs to an extra domain of knowledge common to all areas of inquiry, which is the topic of Aristotle's *Organon*².

The Middle Ages had the well-known division of the sciences into the seven liberal arts with the *trivium* of grammar, rhetoric, and logic and the *quadrivium* of arithmetic, geometry, music, and astronomy. Here, modern linguistics finds its precursor discipline in the liberal art of grammar, whereas elements of semiotics can be found both in the arts of grammar and of logic³.

In Francis Bacon's *Advancement of Learning* of 1605, the division of the sciences is triadic, too, the fundamental triad being set up according to what Bacon considered as the three elementary human faculties, memory, imagination, and reason. Accordingly, the three major fields of the study of human knowledge

¹ For critical and bibliographical surveys of this issue, see Nöth 1990b and Sebeok 2001: 8.

² See Shields 2006.

³ See Meier-Oeser 2006.

are history, poetry, and philosophy. Philosophy, in turn, had again three branches, the doctrines of nature, Deity, and man, of which the latter provides the general framework for the study of Bacon's elements of linguistics and semiotics⁴.

Among the semiotic topics of the "doctrine of Man" are grammar and speech in native and foreign languages, logic, and the art of argumentation, rhetoric. Bacon proposes a model of the verbal sign according to which "words are but the current tokens or marks of popular notions of things"⁵, but his semiotic panorama also includes nonverbal signs for the study of which he conceived a "doctrine of gestures". Other semiotic topics of his "doctrine of Man" were "physiognomy" and the interpretation of "natural dreams". Bacon rejected the rationalist disparagement of feelings and the senses in cognition and proposed an empirical theory of cognition for the study of imagination, the senses and sensibility, perception, and reason. Instead of deploring the deceptive nature of the senses, Bacon attributes to the senses the role of "reporters to the mind [...] very sufficient to certify and report the truth"⁶.

Bacon's conception of the sciences as a whole is not one of a taxonomic or hierarchical system. Instead, its model is the one of a biological organism. This makes his system less rationalistic and more modern than the ones of some of his successors in the history of philosophy. The metaphor of the "tree of knowledge" has often been attributed to Bacon and it characterizes indeed Bacon's perspective on the sciences, although Bacon never used it literally. Instead, he used the following simile of the "branches of knowledge" in his *Advancement of Learning*: "The distribution and partitions of knowledge are not like several lines that meet in one angle, and so touch but in one point; but are like branches of a tree that meet in a stem, which hath a dimension and quantity of entireness and continuance, before it comes to discontinue and breaks itself into arms and boughs"⁷. In 1620, Bacon also refers to the system of knowledge as a "web": "Knowledge, which is delivered to others as a web to be further wove, should, if possible, be introduced into the mind of another in the manner it was first procured [...]"⁸.

⁴ Bacon 1605 [1827: 153-218].

⁵ *Ibid.*: 181.

⁶ *Ibid.*: 9, 182.

⁷ *Ibid.*: 123.

⁸ Bacon 1620 [1815: 39].

The “division of the sciences” that John Locke proposes in chapter twenty-one of the last book of his *Essay Concerning Human Understanding* of 1690 deserves a special mention since this treatise is the first to include semiotics as a main branch of the sciences. Locke’s classification is triadic, too. His main domains of the universe of knowledge are *physica*, *practica*, and *semeiotica*. Whereas *physica*, the precursor of the natural sciences, is concerned with “the contemplation of things themselves”, *practica* is “about the things in his own power, which are his own actions for the attainment of his own ends”. The term comes close to *ethics* as it was conceived in later centuries. The third realm of human knowledge, *semeiotica*, is the doctrine of signs, which includes the study of words and logic. In this context, John Locke gives his famous definition of “words as the great instruments of knowledge” and of the verbal sign as representations of ideas, which, in turn, are representations of the objects of reality:

“The third branch may be called *Semeiotike*, or the doctrine of signs; whereof being words, it is aptly enough termed also *Logike*, logic: the most usual consider the nature of signs, the mind makes use of for the understanding of things, or conveying its knowledge to others. For, since the things the mind contemplates are none of them, besides itself, present to the understanding, it is necessary that something else, as a sign or representation of the thing it considers, should be present to it: and these are ideas. And because the scene of ideas that makes one man’s thoughts cannot be laid open to the immediate view of another, [...] therefore to communicate our thoughts to one another, as well as record them for our own use, signs of our ideas are also necessary: those which men have found most convenient [...] are articulate sounds. The consideration, then, of ideas and words as the great instruments of knowledge, makes no despicable part of their contemplation who would take a view of human knowledge in the whole extent of it”⁹.

With his triad of *physica*, *practica*, and *semeiotica*, Locke thus reduces the medieval system of the seven liberal arts to two, *physica* and *semeiotica*, condensing the quadrivium of arithmetic, geometry, music, and astronomy to one, namely, physics, in the sense of the natural sciences, and the trivium of grammar, logic, and rhetoric to one, namely logic, alias semiotics. *Practica*, the precursor

⁹ Locke 1690 [1973: IV.21]. (Locke’s *Essay Concerning Human Understanding* is divided into four “books”. In philosophical treatises, reference to them is standardly made by the roman numbers I, II, III, IV. Locke’s famous reference to “semeiotica” is located in chapter 21 of the fourth book of his *Essay Concerning Human Understanding*.)

of ethics, law, and the social sciences, is Locke's new addition to the medieval canon of the sciences. The reduction of the trivium of grammar, logic, and rhetoric to semiotics is a symptom of the so-called decline of rhetoric in Locke's age. The reason why Locke did not include grammar in his list of the core sciences of his age is probably less disrespect for the discipline of linguistics. Instead, it is a symptom of Locke's rather modern approach to language teaching and learning, which gives preference to the direct method instead of the grammar-first method. As W. Uzgalis puts it, Locke "urged learning languages by learning to converse in them before learning rules of grammar"¹⁰.

3. Early XIXth century "pantological" systems of the sciences

In the *Order of Things*, Foucault argues that classification and taxonomy were the predominant epistemes of the Age of Reason¹¹. However, for the project of the classification of sciences, it was only in the XIXth century that the ambitious project of setting up comprehensive systems of classification reached its climax, which occasionally resulted in hypertrophic excess, as will be shown below.

Symptomatic of early XIXth century approaches to the classification of the sciences is André-Marie Ampère's *Essai sur la philosophie des sciences* of 1834¹² in which the author pursued the goal of a "natural classification" of the sciences following the example of systems of classification known from geology, botany, and zoology. As Williams puts it, Ampère's system gives, at first glance, the impression of "a fantastic and uncorrelated list of possible objects of investigation"¹³, but it turns out to be structured according to a very simple scheme. The system divides the sciences according to a strictly binary principle at three levels of depth, resulting in a tree diagram of no less than 128 sciences, some of which did not even exist yet but were postulated according to the binary logic of Ampère's classificatory system¹⁴. Semiotics is not included in the system, but elements of it can be found within the branch of "elementary psychology", whose binary division results in the distinction between logic and

¹⁰ Uzgalis 2016.

¹¹ Foucault 1966 [1970].

¹² Ampère 1834.

¹³ Williams 1970: 139.

¹⁴ See Rötzer 2003: 203-206.

“psychography”. Linguistics is called “glossology”, and it is divided into “lexicology” (again subdivided into “lexiography” [*sic*] and “lexiognosy”) and “glossognosy” (subdivided into “glossonomy” and “philosophy of languages”).

Ampère’s radically binary system divides the sciences into two fundamental branches to distinguish the “cosmological” from the “noological” sciences. The former deal with phenomena of the material world, the latter with the world of ideas. The division forebodes the XIXth century division of the sciences into *Geistes-* and *Naturwissenschaften* eternalized in the XXth century in C.P. Snow’s influential Lecture on the *Two Cultures*, which allegedly testify to a fundamental split of the realms of knowledge into the natural sciences and the humanities¹⁵.

To illustrate the XIXth century method of devising a general classificatory system of the sciences, Figure 1 shows the full system of the sciences that the Pennsylvanian Reverend Roswell Park, clearly inspired by Ampère, published under the title *Pantology* in 1843¹⁶. Like Ampère, Park classified linguistics as a branch of “glossology”, which he conceived as a branch of “psychonomy”. His idiosyncratic subdivision of “glossology” distinguishes the four branches of “General Grammar”, “Oriental”, “European”, and “Barbarous” languages. Logic, just like in Ampère’s system, descends from “psychonomy”, but it now belongs to the branch of “psychology”. The complete system has the diagrammatic shape of a palm tree. Notice that the tree of knowledge in Figure 1 suffers from a biological anomaly. The still undivided stem at its bottom, representing the domain common of all fields of knowledge, branches, as it grows up, several times, whereas the real botanical family of palm trees (*Areaceae*) has unbranched stems.

¹⁵ Snow 1959 [1961].

¹⁶ Park 1843.

Under the heading of the “Place of language in human facts; semiology”, Saussure expounds:

“Semiology would show what constitutes signs, what laws govern them. Since the science does not yet exist, no one can say what it would be; but it has a right to existence, a place staked out in advance. Linguistics is only a part of the general science of semiology; the laws discovered by semiology will be applicable to linguistics, and the latter will circumscribe a well-defined area within the mass of anthropological facts. To determine the exact place of semiology is the task of the psychologist. The task of the linguist is to find out what makes language a special system within the mass of semiological data”¹⁸.

Saussure thus conceives semiology as a branch of psychology, but he seems to have been somewhat undecided as to whether it should not be also conceived as a branch of sociology, instead, because in various passages of his *Course* he characterizes semiology as a science of social institutions, a discipline related to studies of judiciary institutions.

Roy Harris reminds us as follows that Naville’s *Nouvelle classification des sciences* antedates Saussure’s *Course* by a decade: “The birth of Saussurean semiology was announced, somewhat prematurely, in 1901 in Adrien Naville’s *Nouvelle classification des sciences*, [...] a revised and expanded version of a work by the same author dating from 1888”¹⁹. Saussure’s ideas are clearly in agreement with what Adrien Naville, his colleague at the University of Geneva, wrote about the two sciences in 1901. Did Saussure ignore Naville’s expositions when he referred to semiology, in his lectures on general linguistics between 1906 and 1911, as a science that did not yet exist?

Engler has shown that this is not the case²⁰. Instead, it was not Saussure who took the term from Naville but it was Naville who took it from Saussure. In 1888, Naville had not yet mentioned “semiology” in the first edition of his *Classification*. Actually, Naville gives explicitly credit to Saussure, when he classifies semiology and linguistics as two branches of sociology, and as Engler

¹⁸ *Ibid.*: 16.

¹⁹ Harris 2000: 41.

²⁰ Engler 1980.

comments²¹, Saussure may well have formulated the passage for Naville's 1901 reedition of his *Nouvelle classification* himself:

“La sociologie [...] doit admettre comme données toutes les conditions sans lesquelles nous ne pouvons pas nous représenter la vie sociale. Quelles sont les conditions? Je ne sais si la science les a déjà suffisamment distinguées et énumérées. Une des plus apparentes, c'est l'existence de signes par lesquels les êtres associés se font connaître les uns aux autres leurs sentiments, leurs pensées, leurs volontés. M. Ferdinand de Saussure insiste sur l'importance d'une science très générale, qu'il appelle *sémiologie* et dont l'objet serait les lois de la création et de la transformation des signes et de leurs sens. La sémiologie est une partie essentielle de la sociologie. Comme le plus important des systèmes de signes c'est le langage conventionnel des hommes, la science sémiologique la plus avancée c'est la *linguistique* ou science des lois de la vie du langage”²².

What is the place of linguistics and semiotics or semiology within the general framework of Naville's system of the sciences²³? Naville postulates a triadic division of the sciences in general (Figure 2). The first triadic division of his system distinguishes between the theorematic, the historical, and the canonical sciences. According to the author, these three sciences address the three fundamental questions of “What is possible?”, “What is real?”, and “What is good?”²⁴. The historical sciences, for example, focus on facts, on what *is* and on how it can be explained, and what the main divisions of history are. The third branch is called canonical or “poietical” because these sciences are concerned with the “ideal rules of action”; its subdomains are the arts and the doctrines of moral conduct.

In our context, Naville's first of the three divisions is of interest, the *theorematic sciences*. He defines them as “sciences des limites universelles et des relations nécessaires des possibilités ou *Sciences des lois*”²⁵. These sciences thus deal with the domain of whatever is possible as well as with laws. The theorematic sciences are subdivided into four, (1) nomology, (2) mathematics, (3) natural sciences, and (4) psychological sciences. Nomology is a mere “introduction to science”. Restricted to the question of what it is to know, it studies the concept of law in general. The natural sciences – Naville calls them “physical sciences” –

²¹ *Ibid.*: 4.

²² Naville 1901: 103-104.

²³ See Schinz 1903.

²⁴ Naville 1901: 12.

²⁵ *Ibid.*: 179.

include physics, chemistry, and biology. The fourth province of the theorematic sciences, the “psychological sciences”, has two domains, psychology in the narrower sense and sociology. It is in the latter that we find semiology, linguistics, economics, etc.

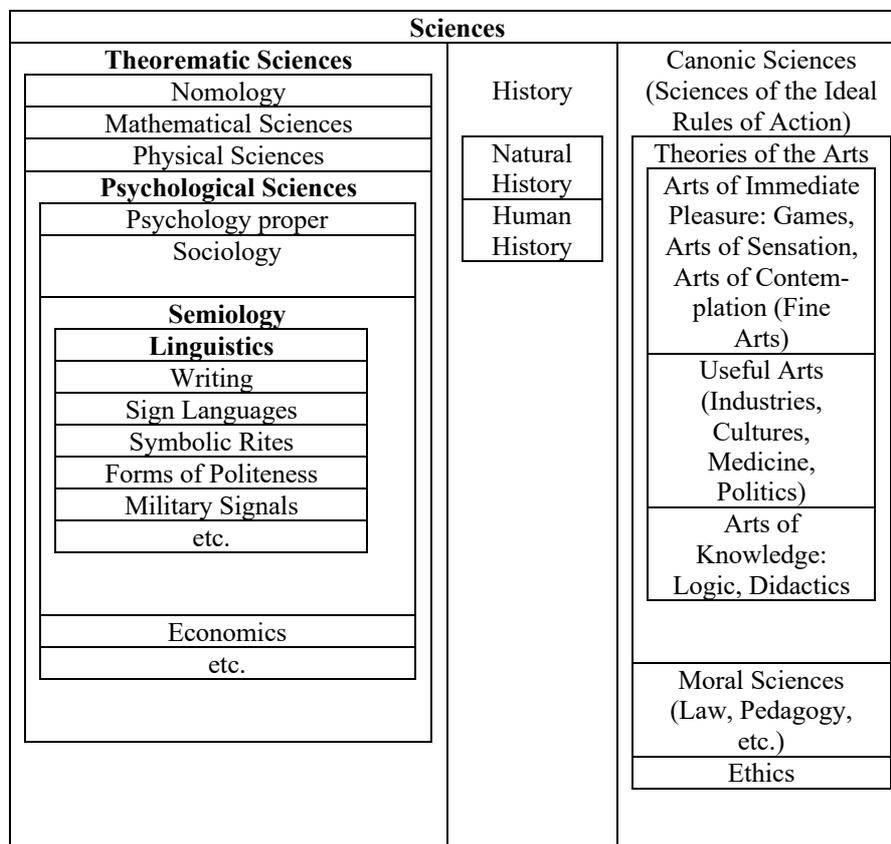


Figure 2. Diagram of Naville’s system of the sciences, with focus on semiology and linguistics (author’s diagram).

With the classification of semiology and linguistics as domains of sociology, Naville differs from Saussure, who, as quoted above, considered it “the task of the psychologist” to determine the place of the two sciences, but this divergence between Naville and Saussure should not be overemphasized. First, Saussure himself, as mentioned above, seems to have been somewhat divided as to whether semiology should not rather be conceived as a branch of sociology instead of psychology when he defines semiology as a science of social institutions, a discipline related to the study of judiciary institutions. Second, Naville classified sociology as one of the two branches of “the psychological sciences”, namely, “psychologie proprement dite” and “sociologie”²⁶.

²⁶ *Ibid.*: 101.

5. How Peirce locates linguistics and semiotics within his general system of sciences

The classification of the sciences is a recurrent topic in Peirce's writings. B. Kent²⁷, A.-V. Pietarinen²⁸, and others²⁹ offer comprehensive surveys and discussions. In the context of this paper, we have to rely mainly on Peirce's 1903 "Outline classification of the sciences"³⁰, which is one of Peirce's most advanced papers on the topic.

Peirce's system of the sciences of 1903 is triadic throughout. As Kent points out, he aims at a *natural* classification in the sense of a "classification of the activities of the scientists"³¹. The triadic organization at all levels implies that the sciences are classified according to Peirce's system of the three universal categories of firstness, the category of possibilities, secondness, the category of facts, and thirdness, the category of habits and purposes.

Peirce's conception of the place of linguistics and semiotics within the system of the sciences (Figure 3) is rather different from the ones of Naville and Saussure. To Peirce, semiotics is not a psychological or a sociological science. Instead, semiotics is a variant of logic, in the very broad and general sense of the study of signs of any kind. Peirce's logic, and hence his semiotics, is not a branch of psychology. The study of logic, as he conceives it, is not the study of mental processes. Different from Naville's classification, which distinguishes between nomology (the science of laws) and the psychological sciences (among them semiology and linguistics), Peirce's semiotics, conceived as logic, is a science of laws, the "science of the general laws of signs"³². Peirce classifies it as the third of the three normative sciences, which are esthetics, ethics, and logic. According to Kent's summary, the heurctic sciences "seek only to learn new truths; they are concerned with discovery for its own sake"; the sciences of review "seek to make the works of discovery comprehensible in the broadest sense", and the practical sciences are applied sciences that "seek to satisfy human desires"³³.

²⁷ Kent 1987.

²⁸ Pietarinen 2006.

²⁹ See Classification of the sciences (Peirce) 2016.

³⁰ EP2: 258-262 (see Peirce 1903 [1998]).

³¹ Kent 1987: 49-50.

³² CP 1.191, 1903 (see Peirce 1931-1958).

³³ Kent 1987: 131.

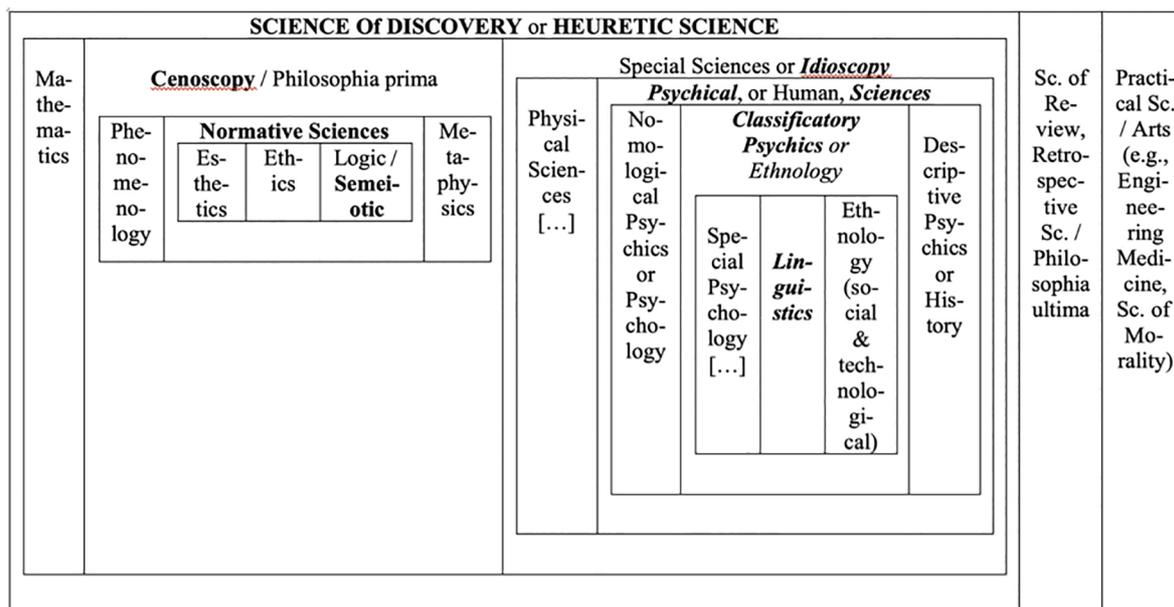


Figure 3. Linguistics and semiotics in the framework of Peirce's general system of the sciences of 1903.

At the first level of Peirce's system of the sciences, semiotics and linguistics still belong to the same division. They are both sciences of discovery or heurctic sciences, not sciences of review or practical sciences. The heurctic sciences are sciences of firstness insofar as the study of systems is a study of possibilities. What linguistics and semiotics have in common, at this level, is that they are both theoretical sciences concerned with research that leads to discoveries and new insights for the sciences' own sake. As far as linguistics is concerned, this means that Peirce conceives the study of language as a theoretical science. This excludes applied linguistics, which would belong to his "practical sciences".

It is in the triadic subdivision of the heurctic sciences that linguistics and semiotics separate. The first subclass of the heurctic sciences is mathematics, a science of pure firstness because it deals only with possible forms without concern for anything actual. Again, this excludes applied mathematics, which is a practical science. The second and the third classes of the heurctic sciences are cenoscopy or coenoscopy and idioscopy.

The distinction between cenoscopy and idioscopy comes from Jeremy Bentham³⁴. Both sciences convey a "scope", "view", or perhaps "panorama" of their field of study, which characterizes these sciences as "theories" in the

³⁴ Bentham 1843: 83.

etymological sense of the word (from Gr. *theorein* ‘to view, to look at’). The view offered by the first of these two is on “common” things (Gr. *coeno-*), whereas the second deals with “special” (Gr. *idio-*) things.

The difference between the two sciences explains why semiotics and linguistics are fundamentally different for Peirce. Semiotics is “common”, in the sense of a “more fundamental” science. The cenoscopic sciences “deal with positive truth [...], yet content themselves with observations such as come within the range of every man’s normal experience”³⁵. This is why semiotics is a “first” philosophy (*philosophia prima*), to be reviewed by the “last” philosophy, the retrospective science (*philosophia ultima*), whose task it is to review the diverse “sciences of discovery”. Linguistics, by contrast, is a field of research that deals with “special” domains. As Peirce puts it in 1902, the sciences of this class, to which linguistics belongs, depend “upon special observation, which travel or other exploration, or some assistance to the senses, either instrumental or given by training, together with unusual diligence, has put within the power of its students”³⁶.

Further differences between semiotics and linguistics become apparent within the respective subdivisions of the cenoscopic and the idioscopic sciences. Cenoscopy has three branches, phenomenology, the normative sciences, and metaphysics. The triad follows Peirce’s system of the three universal categories of firstness, secondness, and thirdness, just like the triad at the next lower level of classification, which subdivides the normative sciences into esthetics, ethics, and logic or semiotics. In contrast to Saussure’s semiology, Peirce’s semiotics, the science of the general laws of signs, is not a branch of psychology because logic has its own laws, which do not depend on cognitive or other psychological processes. As a normative science, semiotics is “normative” in the sense that it “lays down rules which ought to be, but need not be followed”³⁷. These sciences “are the very most purely theoretical of purely theoretical sciences”³⁸.

The idioscopic sciences as the general framework for linguistics are the only ones that have no triadic but a dyadic subdivision. Its twofold subdivision is into the physical and the psychical sciences. Kent notes that this binary subdivision

³⁵ CP 1.241 (see Peirce 1931-1958).

³⁶ CP 1.242, 1902 (see Peirce 1931-1958).

³⁷ CP 1.575, 1902 (see Peirce 1931-1958).

³⁸ CP 1.281, 1902 (see Peirce 1931-1958).

“presents a dissonance in the trichotomic system”, but she also points out that “Peirce, at one point, suggested that in time a third division may emerge to observe ‘the workings of ideas like Truth, Humanity etc.’”³⁹. In his 1903 system of the sciences, Peirce designates the psychological sciences alternatively as the “Human Sciences”.

Peirce divides the psychological sciences into the triad of nomological, classificatory, and descriptive psychics. As Kent summarizes,

- The *nomological* division studies the ubiquitous phenomena of the psychological and physical universes, ascertains their general laws, and measures the quantities involved.
- The *classificatory* division describes and classifies the various kinds among the objects studied and endeavors to explain them by means of the general laws, [and]
- the *descriptive* and *explanatory* division describes individual objects and events, which it subsequently seeks to explain⁴⁰.

In this neighborhood, linguistics is the second of three subdivisions of classificatory psychics, located between the first, special psychology, and the third, ethnology proper. In subsuming linguistics under the heading of a psychological science, Peirce agrees with Saussure, but Saussure would not have agreed with Peirce’s conception of linguistics as a classificatory science. For him, linguistics was a science of laws, namely, “of the laws of the life of language”, as Naville put it⁴¹. Peirce’s classification of linguistics is indicative of the pre-Saussurean approaches to language in the field of historical and general comparative linguistics, which Saussure revolutionized with his paradigm shift from diachronic to synchronic linguistics. Peirce’s characterization of the language sciences as a comparative study is the following: “*Linguistics* [is] a vast science, divided according to the families of speech, and cross-divided into (1) Word Linguistics; (2) Grammar; and there should be a comparative science of forms of composition”⁴².

³⁹ Kent 1987: 186.

⁴⁰ *Ibid.*: 134.

⁴¹ Naville 1901: 104.

⁴² Peirce 1903 [1998: 261].

6. A glance at XXth century views of the place of linguistics in relation to semiotics

The ambitious attempt at devising a comprehensive classification of the sciences in general was largely abandoned in the XXth century, at least in the research field of linguistics and semiotics and their contexts. Besides the poststructuralist aversion against taxonomies and hierarchies in general (Deleuze, Derrida) alluded to in the introductory paragraph to this paper, the new concept of interdisciplinarity contributed to the dissolution of the boundaries between the sciences.

Symptomatic for the emergence of the idea of interdisciplinarity is Charles Morris's conception of semiotics as an interdiscipline. In line with the ambitious project of finding a place for semiotics in the framework of the project for a Unified Science, Morris declared, "[s]emiotics has for its goal a general theory of signs in all their forms and manifestations, whether in animals or men, whether normal or pathological whether linguistic or nonlinguistic, whether personal or social. Semiotic is thus an interdisciplinary enterprise"⁴³. As scientists involved in the interdisciplinary enterprise of semiotics, Morris enumerated "linguists, logicians, biologists, anthropologists, psychopathologists, aestheticians, and sociologists"⁴⁴.

Within the concert of the sciences, Morris attributed to semiotics the double role of an individual science on equal footing with other sciences, such as linguistics, logic or biology, and the one of research tool for the sciences, when he declared that semiotics "is both a science among the sciences and an instrument of the sciences"⁴⁵. As an individual science, semiotics studies "things or the properties of things in their function of serving as signs", but "since every science makes use of and expresses its results in terms of signs, metascience (the science of science) must use semiotic as an organon"⁴⁶. This view of the role of semiotics in its relation to linguistics is reminiscent of Saussure's conception that linguistics is "only a part of the general science of semiology", while "the laws discovered

⁴³ Morris 1964 [1971: 73].

⁴⁴ Morris 1938 [1979: 1].

⁴⁵ *Ibid.*: 2.

⁴⁶ *Ibid.*

by semiology will be applicable to linguistics, and the latter will circumscribe a well-defined area within the mass of anthropological facts”⁴⁷.

In the history of semiotics in the second half of the XXth century, Saussure’s successors became soon divided in their conceptions concerning the relationship between semiotics and linguistics⁴⁸.

(1.) “*Linguistics is a part of semiotics*”, as Ernst Cassirer⁴⁹ put it bluntly, was the conception of one group. Among those who adopted this position was Roman Jakobson, whose assessment of the relation between the two sciences was, “[t]he subject matter of semiotics is the communication of any messages whatever, whereas the field of linguistics is confined to the communication of verbal messages. Hence, of these two sciences of man, the latter has a narrower scope”⁵⁰. According to this genuinely Saussurean conception, semiotics includes linguistics.

(2.) *Linguistics is a pilot science of and for semiotics*. This position is the second Saussurean view of the relation between the two sciences, a corollary of the first. It derives from the Saussurean dictum that linguistics is the master pattern [*patron général*] of semiology, which inspired generations of structuralist semioticians since Claude Lévi-Strauss to take linguistics as “the master-pattern for all branches of semiology although language is only one particular semiological system”⁵¹. The role of linguistics in semiotics is thus a heuristic one. Linguistics can serve as a guide to semiotics because it is much more established than semiotics. Another aspect of this argument is that language is the most highly developed sign system so that it can best explain the principles of signs in general. Bloomfield adopted this view, when he argued, “linguistics is the chief contributor to semiotic”⁵². Similarly, Weinreich referred to natural language as “the semiotic phenomenon par excellence”⁵³.

(3.) *Semiotics is the study of signs minus the verbal ones*, was the opinion of others, among them, Pierre Guiraud, who declared that since “it is generally accepted that language has a privileged and autonomous status [...], this allows

⁴⁷ Saussure 1916 [1986: 16].

⁴⁸ See Nöth 1990a: 229-231; Sebeok 1991.

⁴⁹ Cassirer 1945: 115.

⁵⁰ Jakobson 1973: 32.

⁵¹ Saussure 1916 [1986: 68].

⁵² Bloomfield 1939 [1974: 55].

⁵³ Weinreich 1968: 164.

semiology to be defined as the study of nonlinguistic sign systems”⁵⁴. According to this conception, semiotics would be a neighboring science of linguistics.

(4.) *Semiotics is a branch of linguistics*. This view of semiotics, as provocative as revolutionary, was first put forward by Roland Barthes. According to his conception, semiology is “a study whose units of analysis are no longer monemes or phonemes, but larger fragments of discourse. [...] Semiology is therefore perhaps destined to be absorbed into a translinguistics, the materials of which may be myth, narrative, journalism, or on the other hand objects of our civilization, in so far as they are spoken (through press, prospectus, interview, conversation)”⁵⁵. In this perspective, semiotics is at the same time an extension of linguistics, as Barthes sees it, as it is the reduction of semiotics to text linguistics⁵⁶.

(5.) *Linguistics is a metascience of semiotics*. This rather logocentric position, which reverses Charles Morris’s above discussed position of semiotics as a metascience of linguistics, is characteristic of Émile Benveniste’s statements on the relation between the two sciences. Benveniste distinguishes three types of relationship between semiotic systems, each of which implies a type of heuristic relevance of language in its relation to other semiotic systems⁵⁷:

[1] a generative relationship: language can generate other semiotic systems, such as scientific and artificial languages or religious and legal systems;

[2] a relationship of homology (or isomorphism);

[3] a relationship of translation or interpretation: language is the interpreting system of all other semiotic systems.

The latter argument, clearly inspired by Louis Hjelmslev’s dictum that “language is a semiotic system into which all other semiotics may be translated”⁵⁸, is the following:

“No semiology of sound, color, or image can be formulated or expressed in sounds, colors, or images. Every semiology of a nonlinguistic system must use language as an intermediary, and thus can only exist in and through the semiology of language. Whether language serves here as an instrument rather than as an object of analysis does not alter this situation, which governs all semiotic

⁵⁴ Guiraud 1971 [1975: 1].

⁵⁵ Barthes 1964 [1967: 11].

⁵⁶ See Engler 1970: 64-65.

⁵⁷ Benveniste 1969 [1985: 239-241].

⁵⁸ Hjelmslev 1943 [1961: 70].

relationships; Language is the interpreting system of all other systems, linguistic and nonlinguistic. [...] Language alone can – and, in fact, does – confer on other groups the rank of signifying system by acquainting them with the relationship of the sign”⁵⁹.

Benveniste’s thesis of language as a metasemiotics of nonverbal signs was most fiercely attacked by Thomas A. Sebeok, who denounced it as an “*ex cathedra* declaration [...] hardly more than an unsubstantiated dogma”⁶⁰. While it is true that language used to be the typical instrument of analysis in the study of nonverbal signs – today films and videos are as important –, this does not mean that nonverbal signs depend on or are derivatives of verbal signs. The logocentric view of linguistics as a metascience of semiotics confounds the object with the metalevel of analysis. From the perspective of biosemiotics and the semiotics of human nonverbal culture, Sebeok concludes that the argument of general translatability into verbal signs is “at best, likely to introduce gross falsification, or, like most music, altogether defy comprehensible verbal definition”⁶¹.

7. The future of semiotics? Concluding and speculative remarks on semiotics in the XXIst century

If history excludes the present, it is certainly too early to report on the place of semiotics among the sciences of the XXIst century within this paper. However, it has already become apparent, during the first two decades of the XXIst century, that the debate concerning the relationship between the two sciences of linguistics and semiotics, so much in the center of attention of XXth century semioticians, belongs now as much to the history of semiotics as the XIXth century concern for a general system of all sciences.

In contemporary semiotics, new advances in interdisciplinary research have broadened the scope. Semiotics is no longer restricted to trans- or semiolinguistic studies of texts. Hence, the relation between semiotics and the other sciences is no longer only a matter of the relation between semiotics and linguistics. Nor is semiotics restricted to anthroposemiotics, i.e., the study of human semiosis. Today, semiotics has relationships to a plethora of other sciences and

⁵⁹ Benveniste 1969 [1985: 239, 241].

⁶⁰ Sebeok 1977 [1985: 296-297].

⁶¹ *Ibid.*

interdisciplines besides linguistics. As “global semiotics”⁶², it has transdisciplinary connections with a plethora of sciences, which also constitute the foundation of new branches of semiotics, such as biosemiotics, ecosemiotics, zoosemiotics, phytosemiotics, mycosemiotics, cybersemiotics, technosemiotics, or physiosemiotics, just to name a few.

Furthermore, alternative models of the structure of the sciences have come to the fore. Semioticians no longer rely on hierarchical systems that assign a fixed place to semiotics within a taxonomic system of the sciences. The study of signs is now being reinterpreted as a study of *spheres*, which invites a dialogue with the new metaphor for the organization of knowledge put forward by Peter Sloterdijk⁶³. Yuri Lotman was the first to propose the semiotic variant of this model of knowledge organization, when he distinguished, in 1984, between the semiosphere and other spheres of knowledge, such as the noosphere and the biosphere⁶⁴. Whether the cosmic sphere of the material world, in which the biospheres and the semiospheres are embedded, should also be put on the semiotic agenda as a field of research to be studied under quasisemiotic perspectives is still an open issue⁶⁵.

⁶² Sebeok 2001.

⁶³ Sloterdijk 1998, 1999, 2004.

⁶⁴ See Kotov, Kull 2011.

⁶⁵ See Nöth 2017.

References

- AMPÈRE, André-Marie (1834). *Essai sur la philosophie des sciences, ou Exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines*. Paris: Bachelier.
- BACON, Francis (1605 [1827]). *The Works 2: The Advancement of Learning and the New Atlantis*, ed. by B. Montague. London: Pickering, 1827.
- _____, (1620 [1815]). *The Works 1: De augmentis scientiarum*. London: M. Smith, 1815.
- BARTHES, Roland (1964 [1967]). *Elements of Semiology*. London: Cape, 1967.
- BENTHAM, Jeremy (1843). *The Works 8: Chrestomathia, Essays on Logic and Grammar, Tracts on Poor Laws, Tracts on Spanish Affairs*. Edinburgh: William Tait.
- BENVENISTE, Émile (1969 [1985]). The semiology of language. In: INNIS R.E. (ed.), *Semiotics* (pp. 226-246). Bloomington, IN: Indiana University Press, 1985.
- BLOOMFIELD, Leonard (1939 [1974]). *Linguistic Aspects of Science*. Chicago: Chicago University Press, 1974.
- CASSIRER, Ernst A. (1945). Structuralism in modern linguistics, *Word* 1, 99-120.
- CLASSIFICATION OF THE SCIENCES (PEIRCE) (2016). In: *Wikipedia, The Free Encyclopedia* (retrieved April 17, 2020, from goo.gl/9qkOsN).
- ENGLER, Rudolf (1970). Semiologische Lese. In: DIERICKX J. & LEBRUN Y. (éds), *Linguistique contemporaine: Hommage à Eric Buyssens* (pp. 61-73). Bruxelles: Éditions de l'Institut de Sociologie.
- _____, (1980). Sémiologies saussuriennes: 2. Le Canevas, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 34, 3-16.
- FOUCAULT, Michel (1966 [1970]). *The Order of Things*. London: Tavistock, 1970.
- GUIRAUD, Pierre (1971 [1975]). *Semiology*. London: Routledge & Kegan, 1975.
- HARRIS, Roy (2000). *Rethinking Writing*. Bloomington, IN: Indiana University Press.
- HJELMSLEV, Louis (1943 [1961]). *Prolegomena to a Theory of Language*. Madison, WI: University of Wisconsin Press, 1961.
- JAKOBSON, Roman [JAKOBSON, Roman Osipovič] (1973). *Main Trends in the Science of Language*. London: Allen & Unwin.
- KENT, Beverly (1987). *Charles S. Peirce: Logic and the Classification of the Sciences*. Kingston: McGill-Queen's University Press.
- KOTOV, Kaie & KULL, Kalevi (2011). Semiosphere is the relational biosphere. In: EMMECHE C. & KULL K. (eds.), *Towards a Semiotic Biology* (pp. 179-194). London: Imperial College Press.
- LOCKE, John (1690 [1973]). *An Essay Concerning Human Understanding*. London: Collins, 1973.

- MEIER-OESER, Stephan (2006). Medieval semiotics. In: ZALTA E.N. (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (retrieved April 17, 2017, from <https://plato.stanford.edu/archives/sum2011/entries/semiotics-medieval>).
- MORRIS, Charles (1938 [1979]). *Foundations of the General Theory of Signs*. Chicago, IL: Chicago University Press, 1979.
- _____, (1964 [1971]). Signs, language, and behavior. In: MORRIS Ch. *Writings of the General Theory of Signs* (pp. 73-398). The Hague: Mouton, 1971.
- NAVILLE, Adrien (1901). *Nouvelle classification des sciences: Étude philosophique*. Paris: Félix Alcan.
- NÖTH, Winfried (1990a). *Handbook of Semiotics*. Bloomington, IN: Indiana University Press.
- _____, (1990b). Thought signs on semiotics as a (trans)discipline, *Semiotica* 80, 311-319.
- _____, (2017). Varieties of nonhuman semiosis. In: QUARESMA A. (ed.), *Artificial Intelligences – Essays on Inorganic and Nonbiological Systems* (pp. 179-192). Madrid: Global Knowledge Academics.
- PARK, Roswell (1843). *Pantology; or, A Systematic Survey of Human Knowledge; Proposing a Classification of All its Branches [...]*, 3rd ed. Philadelphia, PA: Hogan & Thompson.
- PEIRCE, Charles S. (1903 [1998]). An outline classification of the sciences. In: PEIRCE EDITION PROJECT (ed.), *The Essential Peirce 2* (pp. 258-266). Bloomington, IN: Indiana University Press, 1998 (quoted as EP2); also CP 1.180-202.
- _____, (1931-1958). *Collected Papers* 1-6, ed. by Ch. Hartshorne & P. Weiss, 7-8, ed. by A. W. Burks. Cambridge, MA: Harvard University Press (quoted as CP).
- PIETARINEN, Ahti-Veikko (2006). Interdisciplinarity and Peirce's classification of the sciences: A centennial reassessment, *Perspectives on Science* 14/2, 127-152.
- RÖTZER, Andreas (2003). *Die Einteilung der Wissenschaften*, PhD Dissertation, Universität Passau.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1916 [1986]). *Cours de linguistique générale*, éd. par Ch. Bally & A. Sechehaye, 25^{ème} éd. Paris: Payot, 1986.
- SCHINZ, Albert (1903). A new classification of the sciences, *The Monist* 13/3, 456-463.
- SEBEOK, Thomas A. (1977 [1985]). Zoosemiotic components of human communication. In: INNIS R.E. (ed.), *Semiotics: An Introductory Anthology* (pp. 294-324). Bloomington, IN: Indiana University Press, 1985.
- _____, (1991). Linguistics and semiotics. In: SEBEOK T.A. *A Sign Is Just a Sign* (pp. 59-67). Bloomington, IN: Indiana University Press.
- _____, (2001). *Global Semiotics*. Bloomington, IN: Indiana University Press.

- SHIELDS, Christopher (2006). Aristotle. In: ZALTA E.N. (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (retrieved April 17, 2020, from <https://plato.stanford.edu/archives/win2016/entries/aristotle/>).
- SLOTERDIJK, Peter (1998, 1999, 2004). *Sphären I, II, III*. Frankfurt/Main: Suhrkamp.
- SNOW, Charles P. (1959 [1961]). *The Two Cultures and the Scientific Revolution*. New York, NY: Cambridge University Press, 1961.
- UZGALIS, William (2016). John Locke. In: ZALTA E.N. (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (retrieved April 17, 2020, from <https://plato.stanford.edu/archives/spr2016/entries/locke/>).
- WEINREICH, Uriel (1968). Semantics and semiotics. In: SILLS D.L. & MERTON R.K. (eds.), *International Encyclopedia of the Social Sciences* 14 (pp. 164-169). New York, NY: Macmillan.
- WILLIAMS, L. Pearce (1970). Ampère. In: GILLISPIE C.C. (ed.), *Dictionary of Scientific Biography* 1 (pp. 139-147). New York, NY: Scribner.

ANTON MARTY ET EDMUND HUSSERL: LE DÉBAT DE LA PSYCHOLOGIE ET DE LA LOGIQUE CONCERNANT LE LANGAGE

Herman PARRET

Université de Leuven (Louvain)

herman.parret@kuleuven.be

Résumé

Cet article dévoile la thèse de l'«axiome du parallélisme» dans les approches logiques et psychologiques du langage dans les philosophies d'Edmund Husserl et d'Anton Marty au tournant du XX^{ème} siècle. L'idée husserlienne d'une «grammaire logique pure» a été fortement critiquée par Marty qui défend la mise en place d'une «grammaire générale» où le sens n'est plus vu comme une entité idéale mais où l'idéalité est contenue par la conscience et dont l'intentionnalité est projetée par une subjectivité qui valorise psychiquement les significations. Ainsi les deux perspectives prévues par Marty sont le descriptif et le génétique. Entre en plus en jeu la fonction de communication du langage selon une vision téléologique. Le «synsémantème logiquement non fondé» est considéré dans la «grammaire générale» de Marty comme un mécanisme central mis en œuvre par le sujet parlant.

Mots-clés: grammaire logique pure, grammaire générale, fonction de communication du langage, synsémantème logiquement non fondé, vision téléologique du langage

1. Introduction

Nous considérons que la discussion que Husserl et Marty ont menée au début du XX^{ème} siècle a une grande valeur pour l'histoire des théories linguistiques¹. Nous nous proposons d'esquisser ce débat en synthétisant la portée des présupposés fondateurs des deux conceptions antagonistes. Comme les arguments concernent surtout la spécificité de la relation du langage à la pensée, nous voudrions approfondir ensuite le point de vue de Marty concernant le soi-disant «axiome du parallélisme» [*Parallelismusaxiom*]. Il nous importe surtout de dévoiler les tensions épistémologiques entre ces deux positions divergentes.

¹ Ce texte est une version raccourcie et remaniée de Parret 1976.

2. L'idée de «grammaire logique pure» chez Husserl

C'est autour de l'idée de «grammaire pure» que le débat de Husserl et Marty se cristallise. Husserl se voit contraint dans la seconde édition des *Logische Untersuchungen* de changer l'expression «grammaire pure» [*reine Grammatik*]² de la première édition en «grammaire pure logique» [*reinlogische Grammatik*]² sous la pression des critiques formulées par Marty dans les *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*³. Nous essayons de thématiser l'enjeu de ce rajustement qui rend les positions contradictoires plus claires. Déterminons d'abord pourquoi et comment surgit la notion de «grammaire pure (logique)» à la fin de la quatrième *Recherche logique*.

Le but de la phénoménologie husserlienne est de circonscrire ce qu'il en est de la signification. C'est en partant des caractéristiques d'ensembles expressifs (en gros, les langages en général) et en passant par toute une série de «distinctions essentielles» ou de dichotomies réductrices, que la signification sera définie dans son idéalité et en rapport avec l'acte ou l'intention de signifier. L'idée d'une «grammaire pure» n'est possible qu'en s'appuyant sur l'*a priori* dans le domaine des significations ou sur l'idéalité significative. Husserl mentionne pour la première fois dans les *Logische Untersuchungen* l'existence de l'*a priori* et de «lois *a priori*» [*apriorische Gesetzmässigkeiten*] en étudiant la nature du *complexe* de significations ou des règles de complexion des significations⁴. Dans tout complexe de signification jouent des lois *a priori* (appelées aussi des lois d'essence ou des lois pures). C'est dire que toutes les combinaisons de significations ne sont pas douées d'une unité de sens, que nous ne sommes pas autorisés de combiner les significations arbitrairement ou d'enchaîner n'importe

² Il conviendrait peut-être de traduire *reinlogische Grammatik* par «grammaire logique pure», *logique* y prenant la dominance.

³ La première édition des *Logische Untersuchungen* est de 1901 (voir Husserl 1901). C'est cette édition que Marty a lue et critiquée, surtout la partie traitant de problèmes de philosophie du langage, dans les *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie* (voir Marty 1908). Husserl répond aux critiques de Marty dans des notes et remarques de la seconde édition des *Logische Untersuchungen* en 1913 (Husserl 1901 [1913]), et dans un compte rendu du livre de Marty, de 1910 (Husserl 1910; voir plus loin). Nous citons d'après Husserl 1901 [1913] et Husserl 1962b pour la traduction française (pour la quatrième *Recherche* qui nous intéresse le plus, voir la seconde partie du Tome Deux). Nous citons l'œuvre principale de Marty, les *Untersuchungen* de 1908, à partir de Marty 1908; également importants pour notre propos seront les *Gesammelte Schriften von Anton Marty* (voir Marty 1916-1920), et les trois tomes de: *Anton Marty, Nachgelassene Schriften* (voir Marty 1940-1950).

⁴ À partir du § 10 de la quatrième *Recherche logique* (Husserl 1901 [1913: 316ss] et Husserl 1962b, II, 2: 110ss).

quelles significations en liberté totale. Ces lois qui régissent aussi bien l'impossibilité que la possibilité des connexions ne sont pas subjectives – et Husserl mentionne à ce propos notre «organisation mentale» [*geistigen Organisation*] – mais objectives et idéales de sorte qu'elles ne peuvent être appréhendées qu'au moyen d'une évidence apodictique. Cette possibilité ou impossibilité de la complexion ne dépend pas non plus de la substance (la matière, le contenu) significative, mais des *catégories* de signification. L'unité de sens d'une forme propositionnelle comme *Cet arbre est vert* ne disparaît pas quand on substitue librement des substances à l'intérieur de leur catégorie, même si l'on obtient des significations fausses ou absurdes comme *Cet arbre est rouge* ou *Cet homme est vert*. Il n'y a pas de sens unitaire articulé de *Cet arbre est de* puisque une telle complexion est appréhendée comme exclue par la forme même des éléments de la complexion. Il est bien entendu que, pour parler en termes frégréens, cette forme dans les éléments appartient à la signification [*Bedeutung*] et non à la relation référentielle des substances aux choses [*Sinn*]: la loi *a priori* est une loi de signification correspondant à l'idée de *forme*, de système de forme et de procédure de formation. Sans approfondir davantage à ce stade de l'argumentation, Husserl avance prudemment que la matière *syntaxique* appartient au domaine de la signification *a priori* et que les formes syntaxiques *se réunissent* «en un système fixe de formes» [*zu einem festen Formensystem zusammenschliessen*]. Il est «également fondamental pour la logique et la grammaire» d'explorer ce système apriorique de structures formelles, dans une *morphologie* des significations⁵.

Cette justification de la relation de la syntaxe avec une morphologie phénoménologique est inspirée, entre autres, par le phénomène de la «modification de signification» [*Bedeutungsmodifikation*] que Husserl discute longuement comme une objection non fondée contre sa théorie. Bien que les modifications de signification puissent être considérées, du point de vue logique, comme des anomalies, il y en a qui appartiennent à la structure grammaticale de toute langue. Certaines significations modifiées sont universelles et intelligibles, surtout grâce au contexte discursif. Husserl pense avant tout au cas où l'expression ne désigne pas sa signification normale mais une représentation de cette signification, comme dans la *suppositio materialis*: «*la terre est ronde*» est un énoncé. Ce qui nous importe ici, c'est que pour Husserl un phénomène de

⁵ Husserl 1901 [1913: 321]; 1962b, II, 2: 115.

signification «logiquement anormal» comme la «modification de signification» n'est pas traité au niveau de l'expression, mais au niveau *apriorique* de l'idéalité significative, comme une *transformation* du *calculus* significatif.

On ne déduit pas de la morphologie husserlienne la valeur de vérité des expressions indiquant les relations référentielles. C'est qu'elle ne circonscrit pas le domaine des formes significatives en l'opposant au contre-sens [*das Widersinnige*] ou à la fausseté référentielle, mais en se délimitant par rapport au non-sens [*das Unsinnige* 'ce qui n'a pas de sens']. La complexion *un carré rond* n'a évidemment pas de sens référentiel mais constitue quand même un «monde» de signification unitaire qu'une évidence apodictique peut construire. Une signification articulée combinant des éléments dont la complexion mène au contre-sens, a une existence morphologique [*die Bedeutung selbst existiert*] qui est sans relation avec l'existence de référents. Husserl nous répète constamment qu'il faut «deux logiques» et deux espèces de lois. Il y a la logique traditionnelle, inspirée par l'intérêt pratique de la connaissance, qui porte sur la possibilité de la vérité objective [*gegenständliche Möglichkeit und Wahrheit*] de significations douées de sens [*sinnvolle Bedeutungen*], et il y a une «logique phénoménologique» qui est une logique formulant des lois *apriori* concernant la constitution des formes de signification «essentielles» [*wesentliche Bedeutungsformen*] assurant ainsi la distinction entre sens et non-sens.

On ne déterminera pas en ce lieu si Husserl a raison d'évoquer dans ce contexte la *grammaire universelle* [*universelle Grammatik*] de type cartésien et rationaliste. Il n'est pas certain que l'«apriorique» des rationalistes des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, se distinguant tout naturellement de l'«empirique», peut être identifié à la forme «logique pure» de la morphologie husserlienne. On verra que Marty condamne la mise en opposition trop brutale de l'apriorique et de l'empirique. Tout dépend bien sûr de ce qu'on comprend par l'*apriori* de la forme de signification⁶. Husserl affirme explicitement qu'aucune langue (particulière et empirique, il va de soi) ne peut être conçue, qui ne serait pas *aussi* déterminée *essentiellement* par cet *apriori*, ce qui implique que la morphologie husserlienne est *essentiellement* une *grammaire*. La langue obéit en partie à des motifs empiriques variant accidentellement et elle revêt et remplit des matériaux empiriques, selon des modes différents, d'une manière qui lui est propre.

⁶ Lisons à ce propos une note que Husserl a ajoutée à la seconde édition: Husserl 1901 [1913: 338]; 1962b, II, 2: 134.

L'*apriori* de la forme de signification est une «armature idéale» [*ideales Gerüst*] de toute langue existant effectivement. L'armature idéale est «le premier en soi» [*das an sich Erste*], «absolument stable, qui se manifeste d'une manière plus ou moins parfaite sous un revêtement empirique»⁷. Ceux qui n'admettent pas le bien-fondé de cette armature idéale – Marty s'était opposé avec vigueur au terme, sinon à la notion – risquent, nous dit sévèrement Husserl, de n'avoir que des «vues pré-scientifiques personnelles sur les formes de signification ou encore des représentations empiriques confuses» [*vorwissenschaftliche Privatansichten, empirisch gestrühte Vorstellungen*]. La forme linguistique n'est pas distinguée de l'acte de pensée (ou de signifier). Bien sûr, la thématization de cette tendance ne donne pas de contenu suffisant à la relation du logique et du grammatical elle-même. Non pas que, par exemple, Husserl considère «l'armature logique» de la langue comme l'existence sous-jacente d'une langue parfaite qui serait la norme de tout usage linguistique. Car la *forme* linguistique (ou significative) n'est pas normative mais *idéale* ou transcendantale. Il n'est pas facile de pourvoir d'un contenu positif la notion d'*idéauté* de la forme linguistique et d'*apriori* morphologique⁸. L'approche positive, un certain *platonisme* ouvertement reconnu tout au long des *Logische Untersuchungen*, nous satisfait d'ailleurs moins que les qualifications négatives. Une de ces qualifications négatives est formulée directement dans la philosophie du langage d'Anton Marty.

3. L'idée de «grammaire générale» chez Marty

Marty reconnaît de toute évidence la valeur cathartique de la grammaire philosophique de type husserlien et il accepte qu'il faut se libérer de l'hégémonie de toutes ces grammaires descriptives sans théorie ni méthode raisonnées. Cependant, Marty condamne la connotation platonisante de l'*idéauté* dans le terme «armature *idéale*» ou d'*apriori* dans la notion «grammaire *pure*». Toute grammaire, même quand elle est «générale» ou «universelle», est *empirique* (comme opposé à *apriorique*): les formes *générales* de la conscience exprimées dans le langage ne se font connaître qu'empiriquement, et ce sont bien ces «motifs

⁷ Husserl 1901 [1913: 339]; 1962b, II, 2: 135.

⁸ Si nous examinons par exemple le commentaire de René Schérer dans *La phénoménologie des «Recherches Logiques» de Husserl*, nous verrons que cet auteur ne parvient pas non plus à traiter le problème husserlien de la relation du grammatical et du logique d'une façon claire et univoque (Schérer 1967: 245-252). Son appel à la théorie linguistique de Brøndal, en rapport avec la morphologie husserlienne, est peu convaincant.

humains universels», selon l'expression de Husserl lui-même, qui forment l'objet de la «grammaire générale» ou sémasiologie. L'analytique sémasiologique délimite donc, comme la morphologie husserlienne, les domaines de la possibilité et de l'impossibilité de la signification linguistiquement incarnée. Mais ce qui est relevé comme *général* à tout phénomène de signification linguistique est très différent des conditions aprioriques en «grammaire pure logique». Voici, par exemple, quelques phénomènes sémasiologiques généraux: il n'y a pas d'expression linguistique d'un jugement qui ne soit en même temps un «objet» jugé *représenté*; il n'y a pas d'expression linguistique d'un «phénomène d'intérêt» jugé ou, au moins, représenté; nommer implique la mise en corrélation de deux termes nécessairement représentés... Tous ces phénomènes dépendent de la structure (universelle) de la vie psychique ou de l'état de conscience, et toute grammaire générale est donc une analytique psychologique ou une «anatomie microscopique de la conscience et de ses contenus»⁹. La sémasiologie sera plus analytique que synthétique; ce n'est pas tant la *complexion* de significations qui intéressera le sémasiologue (comme c'était le cas pour la morphologie husserlienne) mais bien plutôt la décomposition en primitifs psychiques.

Ce n'est pas en changeant le terme de «grammaire pure» en «grammaire pure logique» que Husserl a pu neutraliser la méfiance de Marty pour la morphologie phénoménologique. Il n'y a pour Marty aucun sens de «logique» qui justifie l'emploi du terme pour désigner la *grammaire générale*. Nous savons que l'affirmation husserlienne selon laquelle le système des formes significatives est «logique» implique la non-empiricité de ce langage idéal. Bien que manifesté dans le langage empirique et même dans les langues particulières, ce langage est une structure immanente et transcendentale indépendante. Ce langage idéal équivaldrait dès lors à un langage artificiel qui ne serait en rien «grammatical». On peut comprendre aisément, de la part de Marty, la méfiance pour cette vision platonisante de Husserl à la fois trop globale et indifférenciée. Si par le terme de «logique» Husserl veut indiquer soit la structure sous-jacente et immanente *manifestée* dans le langage, soit toutes les *fonctions* linguistiques dont la construction est possible de manière analogue à la fonction de juger, alors il est certainement justifié, de la part de Marty, de condamner les termes de «grammaire pure (logique)» et d'«armature idéale». Tout ceci évidemment dans le seul cadre de la quatrième *Recherche logique*. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement de

⁹ Cette expression de Brentano est citée par Marty qui fut son disciple (voir Marty 1908: 58-59).

l'opportunité d'une terminologie, mais il s'agit bien plutôt de poser un problème de faits: peut-on dans le cadre de la doctrine husserlienne d'une morphologie phénoménologique élaborer une solution satisfaisante concernant le statut de la *manifestation* linguistique, construire un modèle descriptif et explicatif capable de représenter toute la fonctionnalité linguistique, et garantir la scientificité de la *grammaire générale* (non apriorique mais empirique)? Il va de soi que Marty ne le pense pas; il affirme que seule une orientation psychologique suggère des solutions adéquates à ces questions.

4. Le débat de la logique et de la psychologie à propos du statut de la grammaire

La discussion menée par Husserl et Marty est donc un débat de la *psychologie* et de la *logique* concernant le langage et le statut de la grammaire. La controverse à ce propos a dominé la philosophie du langage en Allemagne à la fin du XIX^{ème} siècle et surtout Wundt et Steinthal en ont été les protagonistes principaux. En 1893 Marty, tout comme Steinthal¹⁰, s'est posé explicitement la question de savoir si la grammaire devait s'appuyer sur la logique (pas au sens husserlien, mais plus généralement, sur les logiques constituées de son temps)¹¹. Il ne se prononce ni pour l'autonomie totale des deux disciplines (ce que fait Steinthal) ni pour leur identification; il faut, par contre, rendre explicite ce qu'on comprend par «caractère logique du langage». Le langage n'est pas logique en ce qu'il n'est rien d'autre que l'expression de la pensée comme faculté de juger et de formation de concepts. Le langage est *en plus* jeu de représentations selon des lois d'association et en plus expression d'«actes d'intérêt» [*Akte des Interesses*] comme le vouloir et le sentir sous la forme, par exemple, de questions, de souhaits et d'ordres. Il faut ajouter que la fonction primordiale du langage n'est même pas l'*expressivité* (ni de la pensée, ni d'aucune autre faculté) mais la *communication* [*Verständigung*]; le sens de l'acte linguistique est la création ou le changement de représentations dans la faculté intellectuelle et cognitive des individus qui participent dans un certain contexte d'interaction communicative. Le langage n'est donc pas primordialement *expressif*, il n'est pas avant tout expression de pensée. Si on retourne maintenant la médaille, en explorant si la pensée est adéquatement exprimée par le langage, la réponse sera également négative: il y a

¹⁰ Voir Steinthal 1855: *passim*; 1871: 61-72.

¹¹ Marty 1916-1920, II, 2: 57-99.

un grand nombre de caractéristiques intellectuelles et cognitives qui n'ont pas de corrélat linguistique, tant formellement que substantiellement. Une propriété formelle du jugement comme son *évidence*, ou des caractères substantiels concernant le contenu des actes de jugement, ne sont pas exprimés ou se perdent dans l'équivoque linguistique (entre autres, en synonymie et en homonymie). L'argument de Marty à propos de ce point de vue est que le langage n'est pas non plus «logique» en ce qu'il n'exprimerait que des «pensées logiquement valables» [*logisch richtige Gedanken*]. Les langues sont parfaitement indifférentes quant à la détermination logique ou non logique de leur contenu significatif. On ne peut dire enfin que le langage est «logique» dans le sens où il serait «construit méthodiquement et systématiquement» [*methodisch und nach vorbedachtem Plane und System geschaffen*]. Il y a une *téléologie* fondamentale de l'activité linguistique, mais la force téléologique dans le langage renvoie aux pouvoirs de la vie psychique [*recht primitives Seelenleben*] et, en aucun sens, à une architectonique consciente du système linguistique achevé¹². Ce n'est que tenant compte de ces restrictions que l'on peut définir le rapport spécifique de la grammaire à la logique. Marty semble admettre la valeur d'une logique qui ne serait pas normative mais *descriptive* et dont l'extension couvrirait tout le domaine du contenu significatif des «pensées» linguistiquement incarnées, ce qui revient à dire que la logique serait une subdivision de la sémasiologie générale, s'occupant spécialement de la spécificité significative du jugement et des concepts sous-jacents en ce qu'ils sont exprimés par le langage. Mais ceci paraît plutôt une question de terminologie, et on constate d'ailleurs que Marty évite cet emploi du terme de «logique» dans les *Untersuchungen* de 1908, où l'étude de la signification des énoncés [*Aussagen*] ou du contenu des actes de jugement devient partie intégrante de la sémasiologie dont la pensée n'est qu'une des trois classes psychiques, ensemble avec le vouloir et le sentir¹³.

¹² Marty appelle ces forces téléologiques des «planlos wirkenden teleologischen Mächten» (*ibid.*: 63-64).

¹³ Marty classe dans les *Untersuchungen* la logique parmi les disciplines philosophiques *pratiques*, prises ensemble sous le terme de *glossonomie* (avec l'éthique et l'esthétique). Ces disciplines explorent des domaines de moyens linguistiques appliqués; la logique serait alors la science d'une des possibles pratiques linguistiques, notamment celle où la langue n'est que le véhicule «possible» de vérité ou de connaissance, une espèce de *characteristica universalis*, et même un langage artificiel. Nous estimons que tout ceci n'est pas beaucoup plus qu'une question de terminologie qui n'est importante que parce qu'on y remarque le *décentrement* aussi bien de l'emploi «idéal» du langage que de la logique (voir Marty 1908: 22-23).

Par conséquent, la sémasiologie est pour Marty la science du langage par excellence. La manière dont Marty formule les différentes disciplines s'occupant du langage n'a qu'un intérêt secondaire si ce n'est que cette organisation des branches de la science du langage témoigne de l'orientation psychologique¹⁴. Il y a deux groupes de sciences à l'intérieur de la science du langage [*Sprachwissenschaft*], tous deux «empiriques»: l'un est génétique [*konkreten Sprachgeschichten*] et l'autre descriptif [*Gesetzwissenschaften*]. Ce qui importe dans l'assemblage des sciences du langage n'est pas tellement l'agencement spécifique des disciplines, mais l'unité de méthode et l'orientation globale. Cette méthode est empirique et jamais spéculative¹⁵. L'orientation globale est évidente et clairement reconnaissable: il n'y a pas de linguistique sans «aide capitale de la psychologie». On ne trouve d'ailleurs chez Marty aucune indication positive d'un éventuel domaine spécifique de la linguistique en tant que telle: la linguistique est définie ou bien comme la science du langage moins l'étude génétique et historique des langues et moins l'aspect physiologique de l'activité linguistique ou bien comme «psychologie du langage». Il nous semble pourtant que la position épistémologique de Marty n'est pas très claire. Si nous savons maintenant que la grammaire est une «psychologie empirique du langage» et que l'objet de cette grammaire est la faculté psychique spécifique qui est responsable de l'activité linguistique (et significative), nous restons dans le vague quant aux

¹⁴ Voir à ce propos la première partie d'*ibid.*: 1-101. Il y a aussi l'article «Über Begriff und Methode der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie» (Marty 1916-1920, II, 2: 129-172), qui est une réponse polémique à des critiques du neo-Humboldtien Vossler concernant le rapport des sciences du langage à la psychologie; la leçon «Grundfragen der Sprachphilosophie» de 1904, in Marty 1940-1950, I: 75-117, est remarquablement claire quant à l'objet de la philosophie et de la psychologie linguistiques. Un bon résumé de la position de Marty a été publié par K. Bühler sous forme d'un compte rendu des *Untersuchungen*, dans les *Göttingischen Gelehrten Anzeigen* (voir Bühler 1909).

¹⁵ Marty a dû défendre ce point de vue surtout contre Vossler, le représentant le plus radical de l'idéalisme néo-Humboldtien à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle. C'est dans *Idealismus und Positivismus in der Sprachwissenschaft* que Vossler propose et élabore la méthode idéaliste-spéculative [*idealistisch-spekulativ*] pour la théorie linguistique, en taxant toute approche empirique, sous quelque forme, de «positivisme» (Vossler 1904). Marty a réagi vigoureusement dans son article «Über Begriff und Methode...» de 1910 (Marty 1916-1920, II, 2: 129-172). Le positivisme, selon Vossler, voit le langage comme un système conventionnel de règles tandis que l'idéalisme considère le langage comme création libre de l'individu; la syntaxe, organisant le «discours vivant» en phrases et autres unités linguistiques, est donc «positiviste» par principe et sans valeur scientifique, puisque la véritable science a comme objet «den Geist als die alleinig wirkende Ursache sämtlicher Sprachformen zu erweisen». On comprendra aisément l'âpreté de la réponse de Marty qui se voyait indiqué ainsi comme un représentant de la «science du cimetière» [*Kirchhofswissenschaft*] intéressée uniquement par un «rassemblement de matériaux morts»; sa critique du point de vue vosslerien concerne surtout l'identification de linguistique et esthétique (*ibid.*: 158-163) et son interprétation mécaniste du *conventionnel* et du *structural* dans le langage, considérées automatiquement comme des éléments d'une définition positiviste (*ibid.*: 163-168).

caractéristiques épistémologiques de la *description* proposée. La grammaire n'est pas apriorique mais empirique bien que «générale», la sémasiologie n'est pas spéculative mais descriptive bien que «théorique». Pourtant l'empirisme de Marty n'est pas radicalement inductif, et il faut admettre que l'effort de systématisation des sources psychiques présentes dans les moyens linguistiques est hautement théorique, si ce n'est *en fait* un effort de construction de théorie pure. On constate d'ailleurs que, chez Marty, les «lois structurales» de l'activité linguistique sont découvertes, non pas par l'observation du changement et du fonctionnement extérieur des langues, comme chez Wundt, mais par l'observation *intérieure* du vécu significatif et linguistique. Toutefois, les indications que Marty lui-même a données concernant sa position épistémologique ne sont pas sans ambiguïtés. Par contre, la base épistémologique de la «grammaire pure logique» de Husserl est manifeste: il n'y a aucune confusion possible quant à la nature apriorique et désubstantialisée de la morphologie phénoménologique. Bien que problématique – nous disions plus haut combien problématique devient l'exigence d'aprioricité quand on se demande comment l'apriori se *manifeste* dans le langage –, l'épistémologie en est explicite et reconnue. On ne peut pas ne pas constater que le débat de la psychologie et de la logique concernant le langage, incarné dans la discussion de Marty avec Husserl, n'est en fait pas vraiment épistémologique mais essentiellement *ontologique*¹⁶. Marty n'est pas capable, nous dit Husserl, de se

¹⁶ Il est évident que le détail de la connaissance que Husserl a eue de l'œuvre de Marty a son importance pour l'histoire de la pensée linguistique de la fin du XIX^{ème} siècle. A. Il y a trois articles de Husserl qui commentent des sections de l'œuvre de Marty sous forme de comptes rendus. Husserl publie en 1897 dans *Archiv für systematische Philosophie*, un premier article «Bericht über deutsche Schriften zur Logik» (Husserl 1897), où il parle surtout de la *Logik* de Wundt mais aussi d'une dizaine d'études parues en 1894 dans le domaine de la logique, de la théorie de la connaissance et de la philosophie des sciences, entre autres des quatrième et cinquième articles de la série «Über subjektlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zur Logik und Psychologie» que Marty a publiée dans *Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Philosophie* (Marty 1894a, repris in Marty 1916-1920, II, 1; la série des sept articles aux pages 3-301); cette note de Husserl, 228 du «Bericht», n'est pas très substantielle mais élogieuse. Suit en 1904 un cinquième article de Husserl, «Bericht über deutsche Schriften zur Logik in den Jahren 1895-99» in *Archiv für systematische Philosophie* (Husserl 1904), qui traite entièrement des sixième et septième articles d'«Über subjektlose Sätze...» publiés dans *Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Philosophie* par Marty (voir Marty 1894b); l'importance de cette note de plus de vingt pages consacrée par Husserl à la doctrine de Marty concernant la nature du jugement catégorique et double [*Doppelurteile*], la spécificité de la syntaxe du sujet et du prédicat, le problème de la forme interne et de l'expression des différentes catégories du jugement, n'est pas du tout d'un intérêt marginal, et ce texte pourrait également intéresser la problématique actuelle de la logique (naturelle) des expressions linguistiques. Un troisième compte rendu des *Untersuchungen* de 1908 est publié cette fois par Husserl dans la *Deutsche Literaturzeitung* en 1910 (Husserl 1910); cet article assez bref esquisse sommairement le contenu de l'œuvre principale de Marty en indiquant, du point de vue de la morphologie phénoménologique, surtout les faiblesses du psychologisme en philosophie du langage; le ton de l'article témoigne de l'appréciation que Husserl a pour les recherches de Marty. B. Marty est mentionné en plus

détacher de l'aspect psychologique et communicatif de l'acte de signifier, et il ne considère pas la possibilité d'une «théorie phénoménologique de l'esprit» basée sur les significations idéales. Husserl n'admet pas à ce propos l'argumentation aristotélicienne que Marty reprend contre le soi-disant platonisme des *Logische Untersuchungen*¹⁷. La valeur d'une classification des significations selon leur provenance psychique n'est pas niée par Husserl, et le détail du traitement sémasiologique de l'acte de nommer et de juger ne faisant pas appel à l'idéalité des objets contenus par la conscience, est même positivement apprécié dans le compte rendu que Husserl consacre aux *Untersuchungen*. Mais la faiblesse du

uniquement dans des textes husserliens d'avant 1910. Nous ne sommes pas au courant d'autres passages que ceux-ci: dans la première *Recherche logique* (Husserl 1901 [1913: 55] [citation d'«Über subjektlose Sätze...»]); dans la quatrième *Recherche logique, passim* (en rapport avec le problème des «expressions syncatégorématiques» ou avec le statut de la grammaire pure logique); dans l'ouvrage Husserl 1966, plusieurs références: p. 4 (dans une leçon de 1905 où la monographie *Die Frage nach der geschichtlichen Entwicklung des Farbensinnes* de Marty [Marty 1879 (1916-1920)] est citée en rapport avec l'analyse psychologique du temps chez Brentano); p. 146 (dans un texte de 1893 faisant allusion au traitement du problème de la perception et de la représentation dans la même monographie; le nom de Marty est associé à celui du psychologue C. Stumpf); p. 171 (dans un texte revu par Husserl en 1909, où cet auteur suggère des cours de Marty sur la psychologie de la représentation; l'édition Boehm remarque dans une note que Husserl possédait en effet dans sa bibliothèque une copie des cours sur la «Psychologie génétique» que Marty avait donnés à Prague en 1889. C. Il est certain qu'il y a eu une correspondance entre les deux auteurs; cette correspondance n'a pas été retrouvée. On possède, par contre, aux Archives Husserl à Louvain (Belgique) un *projet de lettre*, adressé à Marty, daté du 7 juillet 1901 et retrouvé parmi les recensions contenant de longues citations de l'œuvre de Marty d'avant 1900. La lettre débute comme suit: «Es war mir eine grosse Freude aus ihrem Briefe vom 7.6. d. J. zu sehen, dass Sie meine *Logische Untersuchungen* theilnehmenden Interesses und der Mühen eines genaueren Studium würdigen...»). On ne comprend pas tout à fait la portée de la suite de ce projet de lettre quand on connaît la critique publiée par Marty dans les *Untersuchungen* de 1908; Husserl écrit en effet: «In Beziehung auf ihre Bemerkungen zur IV Untersuchung habe ich nichts hinzufügen. Erfreulicher Weise sind wir ja in der Sache *ganz einig*! La suite de ce projet de lettre (classé comme *Briefentwürfe R I p-z* aux Archives Husserl) concerne la différence entre objets immanents et objets réels, et leur représentation respective. D. Il faut ajouter à ceci que, à peu de choses près, l'œuvre complète de Marty était présente dans la bibliothèque de Husserl. Comme Husserl avait l'habitude d'annoter ou de souligner pendant ses lectures, nous avons pu constater qu'il a lu au moins les tirés-à-part *Über subjektlose Sätze...* (la série des sept articles, dédicacée par Marty et envoyée à Husserl); le cahier du cours de Prague, 1889, sur *Genetische Psychologie, Gesetze der Genesis der Vorstellungen, Gesetze der Genesis der Urteile und der Phänomene des Interesses*: un compte rendu par Marty de *The Principles of Psychology* de W. James dans le *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinneorgane*, 1892, 3, 297-333; l'article «Über Annahmen», tiré-à-part de la revue précitée, 1905, 40, 1-54 (repris in Marty 1916-1920, II, 2: 3-56); l'exemplaire dédicacé des *Untersuchungen* de 1908 (Marty 1908). Nous avons examiné cet exemplaire; il y a des annotations et des textes soulignés aux pages 6-33 (la partie sur la tâche de la *Sprachphilosophie*, son rapport à la psychologie et la critique du psychologisme), 51-67 (la discussion de la notion husserlienne de «grammaire pure logique»), 226-541. Husserl semble avoir été surtout intéressé par l'étude sémantique des autosémantèmes et spécialement par les considérations de Marty concernant le jugement et les «énoncés d'intérêt». En plus, il repère dans les notes que ses propres écrits sont cités et critiqués. Il ne semble que très peu intéressé par les remarques proprement linguistiques et surtout par les considérations concernant la «forme externe» [*aussere Form*].

¹⁷ *Ibid.*: 337-339, pour cette argumentation néo-aristotélicienne de Marty.

projet sémasiologique consiste dans sa dépendance totale de la doctrine psychologue de Brentano. Ce sont donc bien les orientations globales qui provoquent le débat: l'*apriorisme* de la morphologie des significations en phénoménologie, inspiré par la primauté du logique (dans une «grammaire pure logique»), semble orienté d'une manière diamétralement opposée au *psychologisme* de la sémasiologie qui se veut descriptive et empirique. Mais si on regarde de plus près, on verra que l'opinion de Marty n'est pas monolithique et ne se laisse résumer sous le terme de «psychologisme linguistique». Il convient de nuancer. On sait que le but initial des *Logische Untersuchungen* était la critique du psychologisme et surtout d'une définition psychologique de la logique (et de la théorie linguistique)¹⁸. Le psychologisme linguistique se reconnaît en ce qu'il considère les significations comme des *phénomènes psychiques* ou des représentations associativement liées aux mots. Mais nous sommes incapables de reconnaître dans cette définition la conception de Marty. Un tel psychologisme n'admettrait que des régularités *a posteriori* naturelles et causales; ces régularités ne seraient pas données par l'intuition mais par l'induction, dans une étude des influences extérieures (tradition, habitudes psychologiques, etc.) sur la pensée. Ce psychologisme ne serait d'ailleurs qu'une forme spéciale du relativisme et de l'anthropologisme (menant même au scepticisme radical) puisqu'il n'y a aucune place, dans ce cadre théorique, pour l'*identité* significative¹⁹. Mais cette critique du psychologisme n'implique pas la non-valeur du *psychique*. L'idéalité des significations n'est pas indépendante de la subjectivité. Le but de la «nouvelle psychologie» (la psychologie phénoménologique) est exactement l'étude de la corrélation de l'objet idéal et du vécu psychique²⁰. C'est, bien entendu, la mise en relation de l'idéalité et de l'*intentionnalité* essentielle à la vie psychique²¹, qui orientera toute la suite de la philosophie husserlienne. Il ne convient pas d'explorer ici ce thème mais de suggérer comment la mise en corrélation de l'idéal (ou du logique) et de l'intentionnel (ou du subjectif) est elle-même *apriorique*²²,

¹⁸ Voir la manière dont Husserl lui-même évalue la portée des *Logische Untersuchungen* dans les cours de 1925, publiés sous le titre *Phänomenologische Psychologie*: Husserl 1962a: 20-46.

¹⁹ Pour une excellente analyse de la conception husserlienne du «psychologisme», voir Castilla Lazaro 1967: 37-45.

²⁰ Husserl 1962a: 26.

²¹ Le concept d'*intentionnalité* est repris de Brentano qui a découvert l'intentionnalité comme caractère fondamental du psychique, bien qu'il n'ait jamais pu se libérer de l'interprétation *naturaliste* de l'intentionnalité (voir *ibid.*: 32).

²² Cette corrélation apriorique est déjà évoquée dès la première *Recherche logique* à partir du § 17 où les «actes conférant la signification» [*bedeutungsverleihende Akte*] sont déterminés; c'est surtout la

ce qui réévalue le *psychique* comme une sphère absolument originale, créatrice de l'universalité significative. C'est en sachant que le logicisme apriorique de Husserl n'exclut pas mais rend plutôt nécessaire l'hypostase du *psychique*, que nous pouvons revenir maintenant à la soi-disant orientation «psychologique» de la sémasiologie. La grammaire, pour Marty, est *générale* (moins empirique qu'elle ne le prétend, plus apriorique qu'elle ne le veut) et le langage n'est pas l'expression directe et isomorphe de la vie psychique. On ne peut pas assez accentuer une conséquence importante de notre lecture de Marty: le langage est *fonctionnel*, ce qui garantit une certaine autonomie du linguistique à l'égard du psychique. La possibilité d'une «grammaire générale» couvrant les relations de communication entre sujets psychiques est admise par Husserl même, dans une importante note ajoutée à la seconde édition des *Logische Untersuchungen*²³.

Nous avons déjà pu remarquer que tout ce qui a rapport à la position épistémologique de la sémasiologie reste vague et peu élaboré (en opposition avec le souci constant chez Husserl de rendre clair son radicalisme idéalisant). Il va de soi que le qualificatif «empirique» ne nous aide en rien si l'on veut donner un certain contenu à l'aprioricité de la «grammaire général»; la seule dichotomie épistémologique constamment accentuée par Marty est celle de la perspective *descriptive* opposée à l'approche *génétique*²⁴. La séparation de questions génétiques et descriptives est le premier principe de la méthodologie sémasiologique: la *description* a affaire au structural, au relationnel de la signification dans l'activité linguistique. Marty nous affirme bien que la description sémasiologique se réalise par l'*observation*²⁵, mais les quelques critères qu'il suggère rendent l'emploi de cette notion extrêmement suspect²⁶. Si

cinquième *Recherche logique*: «Des vécus intentionnels et de leurs contenus», qui analysera le pôle subjectif de la corrélation. Mais il est bien clair que la pensée de l'intentionnalité dominera à partir des *Logische Untersuchungen* toute l'œuvre husserlienne. Husserl remarque d'ailleurs dans ses cours de 1925 que même dans la (quatrième) *Recherche logique* l'idée de l'idéalité des significations n'était pas primaire, et donc que le platonisme (sévèrement condamné, entre autres, par Marty) n'était que secondaire (voir *ibid.*: 26).

²³ Husserl 1901 [1913: 340].

²⁴ Un certain nombre de commentateurs ont vu ici un rapport entre la sémasiologie et l'axiomatique structurale d'obédience saussurienne mettant en œuvre la dichotomie *synchronie/diachronie*. E.F. Koerner s'est demandé (Koerner 1973: 203-204) s'il y a eu une influence réelle de Marty sur Saussure. Le point de rencontre le plus important serait certainement la distinction des points de vue génétique et descriptif chez Marty, parallèle à la dichotomie saussurienne de diachronie/synchronie (voir *ibid.*: 273, 281-282).

²⁵ Marty 1940-1950, III: 30, 32.

²⁶ L'emploi du couple inductif/déductif nous semble encore plus hasardeux, dans les écrits de Marty, que l'emploi d'«empirique» (voir *ibid.*: 50).

l'on veut «décrire adéquatement», il faut être capable d'une «attente compétente» [*berechtigten Erwartung*] et d'une capacité de «présentifier ce qu'il faut décrire» [*öftere und längere Vergegenwärtigung des zu Beschreibenden*]. Cette «observation pure» [*die blosse deskriptive Analyse*] n'est autre, il nous semble, que l'*intuition méthodique*²⁷ dirigeant la construction de toute «grammaire générale». L'aprioricité de la grammaire est donc dialectiquement liée à la conception *fonctionnelle* du langage: le langage (la signification linguistique) *n'est pas* la vie psychique, mais *est fonction* de la vie psychique. Si on n'a pas toujours évalué très exactement l'aspect fonctionnel de la «grammaire générale» sémasiologique, c'est parce que Marty lui-même a pu paraître ambigu dans certaines de ses définitions²⁸. Il nous semble pourtant évident que la position de Marty, entre le logicisme de Husserl et le psychologisme de Steinthal, est hautement originale et particulière. La manière de situer le psychique et surtout de construire la relation du langage au psychique réussit à éviter le double piège du parallélisme logiciste et psychologiste, et à restituer, même si Marty explicite son orientation comme psychologique, l'autonomie du linguistique.

5. La fonction téléologique du langage – la fonction de communication

Le fonctionnalisme de la sémasiologie est intimement lié chez Marty à la vision *téléologique* de l'essence du langage. C'est bien en opposant cette vision téléologique à la doctrine *nativiste* que Marty s'attaque, déjà dans son premier livre *Über den Ursprung der Sprache* de 1875²⁹, à la métaphysique humboldtienne du langage et son interprétation psychologiste chez Steinthal et Wundt. Si on sait parler de la *fonction* d'une phrase ou d'une unité syntaxique

²⁷ *Ibid.*

²⁸ K. Bühler, par exemple, n'a pas évalué correctement l'orientation fonctionnaliste de la sémasiologie, puisqu'il écrit dans un compte rendu que, pour Marty, «Bedeutungen psychische Phänomene sind» (Bühler 1909). Une certaine opposition au projet sémasiologique de la part de Bühler devient compréhensible de ce fait; si Bühler avait vu clairement le fonctionnalisme de la philosophie linguistique de Marty à travers l'ambiguïté de ses textes, il aurait dû, lui plus que tout autre, être attiré par une conception du langage qu'il a toujours prônée et défendue lui-même: on sait que le fonctionnalisme linguistique sera pleinement élaboré dans sa *Sprachtheorie* de 1934 (Bühler 1934). R. Castilla Lazaro (1967) refuse de se prononcer sur le problème de savoir si la philosophie du langage chez Marty est oui ou non psychologiste. C'est surtout Ludwig Landgrebe qui a clairement entrevu l'aspect fonctionnaliste de la conception du langage de Marty, dans une étude profonde qui lui est consacrée (Landgrebe 1934: 27-28, n. 60).

²⁹ Marty 1875 [1976].

quelconque, ou de la *fonction* du discours et des fragments linguistiques, c'est parce que le langage ne peut être défini qu'en *fonction* de la *communication* [*Mitteilung* ou *Verständigung*]. Le nativisme métaphysique chez Humboldt fait du langage une émanation de la faculté linguistique [*Sprachkraft; Vermögen*] innée tandis que le nativisme psychologique chez Steinthal et Wundt voit le langage comme une «activité instinctive» [*Triebhandlung*], comme un mouvement d'expression affective et involontaire. Une vue téléologique du langage ne définit pas l'acte linguistique en déterminant l'origine du langage comme une faculté ou comme un ensemble de réflexes involontaires, mais bien en posant le *but* du langage en termes fonctionnels et en relevant les moyens de choix et de convention qui mènent à l'accomplissement des fonctions. Que l'acte linguistique implique un choix *en fonction* d'un but à réaliser, cela ne veut pourtant pas dire que ce choix est *systématique*; c'est bien dans ce sens que Marty qualifie sa vision téléologique du langage d'*empirique*, la réalité linguistique n'étant pas dérivée d'un système spéculativement préétabli. On pourrait objecter que la conception nativiste et la conception téléologique du langage accentuent deux aspects spécifiques mais compatibles du phénomène linguistique. Marty ne l'admettrait pas puisque les deux points de vue n'indiquent pas une gradation mais une opposition fondamentale³⁰, et c'est bien ce dont Wundt n'a pas été conscient, en affirmant que le langage, comme ensemble de signes *expressifs* et comme activité *directement* liée à la faculté intellectuelle et psychologique prédonnée, sert à la communication³¹. Il faut thématiser le paradoxe: ou bien on admet la position nativiste en accentuant le lien indissociable du langage à son origine, à des sphères prédonnées et totalement isomorphes au langage, ou bien on développe la position téléologique en définissant le langage par son but; dans ce second cas, le langage n'a qu'une relation d'arbitrarité avec son origine qui n'est en rien constitutive de la réalité linguistique elle-même. Le langage n'est qu'un ensemble de *signes*, il ne signifie que par sa fonction de communication, autrement dit, la signification du signe linguistique est sa *fonction*, sur tous les niveaux de la stratification linguistique. La sémasiologie est donc fonctionnelle, par principe³². C'est ainsi qu'un *signal*, dans la pureté de son expressivité, n'est pas téléologique, n'est pas une unité communicative et ne signifie rien: en effet,

³⁰ La dernière phrase d'*Über Sprachreflex, Nativismus und absichtliche Sprachbildung* l'exprime sans ambiguïtés: «Nativismus und absichtliche Sprachbildung bilden ein aut-aut, aus dem kein Entfliehen ist» (Marty 1916-1920, I, 2: 303-304).

³¹ *Ibid.*: 129.

³² Marty dénomme parfois explicitement la sémasiologie une «Funktionslehre» (voir Marty 1908: 52).

le signal est isomorphe à la vie psychique comme à son origine et n'a pas été *choisi arbitrairement* en fonction de la communication.

La position idéalisante de Husserl se situe bien évidemment à l'antipode de la conception téléologique et empirique en sémasiologie; il n'y a, en effet, aucun moyen de fonctionnaliser la signification (idéale) isomorphe à l'objet idéal. Ceci nous donne l'occasion de constater la position originale de Marty qui affirme l'autonomie du linguistique à l'égard du logique et du psychologique: sa vision téléologique du langage, sa définition du phénomène linguistique comme *acte* de communication, fait du fonctionnalisme sémasiologique une théorie de l'autonomie linguistique. Il est vrai qu'une part essentielle de l'effort de Marty consiste dans le démantèlement du parallélisme logico-grammatical. Ce n'est pas que la pensée et le langage n'auraient pas de rapport d'imbrication intrinsèque. Marty développe d'ailleurs toute une construction d'un domaine où le langage pourrait être utile ou bien désavantageux pour la pensée³³, ce qui nécessite l'émancipation de la grammaire à l'égard de la logique³⁴. Il y a au moins trois raisons qui justifient cette émancipation. Le langage n'est pas «logique» en tant que simple expression de la pensée ou comme émanation nécessaire et directe de l'activité intellectuelle. Il y a, à côté de l'assertion, des fragments linguistiques qui expriment des «actes d'intérêt» [*Akte des Interesses*] dont le statut logique, s'ils en ont un, est radicalement différent de celui de l'assertion: Marty mentionne ici la question, l'ordre, le souhait... Mais même le jugement n'est pas adéquatement incarné dans le langage, ni sous son aspect formel (l'expression linguistique du jugement n'indique pas si ce jugement est «évident» ou «aveugle» par exemple), ni sous son aspect substantiel (une même idée peut être exprimée par une multitude de moyens lexicaux et grammaticaux). Une seconde raison qui justifie l'émancipation de la grammaire à l'égard de la logique s'appuie sur le fait que le langage, bien que téléologique, n'est en rien systématique et méthodique, ni dans sa formation ni dans sa structure: le fonctionnalisme sémasiologique met donc en scène des forces téléologiques non systématiques. On ne peut dire non plus que le langage est «logique» – et ceci constitue la troisième raison en faveur de l'émancipation de la grammaire – dans le sens où seules les idées «logiquement bien formées» [*logisch richtige Gedanken*] seraient adéquatement exprimées par le langage. On présume que Marty a trop conscience de l'indifférence de la faculté

³³ Voir le chapitre *Vom Nutzen und Schaden der Sprache für das Denken* (Marty 1940-1950, III: 79-85).

³⁴ Marty 1916-1920, II, 2: 60.

linguistique face à la logicité ou la non-logicité de l'activité intellectuelle. Cette intuition générale, d'ordre philosophique, sera continuellement illustrée par son travail détaillé et sérieux sur des aspects grammaticaux bien déterminés. C'est ce que nous constatons entre autres dans la critique formulée par Marty de la position husserlienne dans le domaine des «actes d'intérêt»³⁵. Toute énonciation d'un «intérêt» (demande, souhait, ordre, etc.) n'est, selon Husserl, qu'un cas spécial de l'assertion; la valeur significative d'un souhait, par exemple, n'est que la valeur de l'assertion que l'on a souhaitée. L'expression d'un «acte d'intérêt» se distingue seulement de l'expression de l'assertion la plus commune en ce qu'elle n'est pas «objectivante» [*objektivierend, Gegenstände konstituierend*]. Cette position est, bien sûr, absolument intenable dans la perspective téléologique. L'incapacité de Husserl de penser la spécificité d'unités syntaxiques autres que l'assertion est évidemment la conséquence immédiate de son refus de la fonction communicative de la signification. La condamnation de cette position, à l'aide d'une argumentation grammaticale et empirique, mène chez Marty avant tout à une condamnation du parallélisme logico-grammatical. Marty a eu le mérite de ne pas accepter aveuglément cette simplification logiciste, sans pour autant tomber dans un psychologisme naturaliste et atomistique. Il a restitué l'autonomie au langage *comme fonction* de la pensée et de la vie psychique.

6. La «forme interne» et le «syntagme logiquement non fondé»

Les caractéristiques *syntactiques* du phénomène linguistique constituent un argument important en faveur des thèses de Marty. C'est ce qui ressort d'une analyse de la version proprement sémasiologique des notions de «forme interne» et de «syntagme logiquement non fondé». Tout langage est syntaxique puisque le langage n'est pas une nomenclature, un ensemble d'entités non structurées, mais bien un phénomène *articulé* [*gegliedert*], surtout quand on le considère dans son activité syntagmatique³⁶. La syntaxe, pour Marty, n'est pas la discipline qui s'occupe de la formation de la phrase, mais elle est cette partie centrale de la sémasiologie qui systématise les combinaisons possibles de tous les

³⁵ Marty 1908: 363-382.

³⁶ La conception de Marty concernant le caractère «articulé» du langage peut être rapprochée de certaines intuitions saussuriennes où l'articulation du langage a, comme chez Marty et en opposition avec Husserl, des qualités fonctionnelles éminentes.

signes linguistiques, des autosémantèmes entre eux et des autosémantèmes avec les synsémantèmes. Cette combinatoire peut être étudiée génétiquement, comme le résultat d'un procès téléologiquement dirigé³⁷, ou bien descriptivement, comme structure synchronique. Mais même vue sous l'angle descriptif, la combinatoire reste fonctionnelle, ce qui veut dire que chaque entité syntaxique ne correspond pas directement à une valeur significative prédonnée et immuable. Cette autonomie de la combinatoire (et du linguistique) n'exclut nullement que le psychique soit le «milieu naturel» de toute articulation linguistique. La sémasiologie accepte l'idée humboldtienne que le langage humain se distingue de tout système sémiotique pré-linguistique (comme le soi-disant «langage animal») en ce que le langage humain «articule» la représentation du monde et le style de la pensée, mais, si cette affirmation nous indique la fonction globale du langage (et donc de la grammaire), rien pourtant n'est dit sur la combinatoire intralinguistique des valeurs significatives. Marty insiste tout au long de ses publications, jusque dans les notes posthumes, que la raison principale provoquant dans un si grand nombre de philosophes du langage l'axiome du parallélisme, même dans le domaine des synsémantèmes où la syntaxe est évidemment largement constitutive, consiste dans le fait que la signification et la «forme interne» sont explicitement identifiables. L'expression linguistique ou la forme externe ne reflète pas la valeur significative mais tout le contenu linguistique comptant lui-même deux strates qui ne sont en rien isomorphes: la forme interne [*innere Sprachform*] et la signification [*Bedeutung*]. Ceci est vrai pour les substances expressives, comme le mot et d'autres atomes autosémantiques, mais également pour la combinatoire syntaxique. La tradition néo-humboldtienne ne l'avait jamais thématisée et l'insistance de Marty à ce propos sera légitimement considérée comme originale et fructueuse. Une «forme interne» *spécifique* est instituée dès le moment où il y a combinaison significative, c'est-à-dire dès que la somme des significations des atomes n'équivaut pas à la signification de l'ensemble. On peut dire que la notion de *synsémantème* (ou de syncatégorème) n'aurait pas de sens en dehors d'une perspective syntaxique du langage. La portée de toutes ces notions théorématiques à l'œuvre en sémasiologie peut être résumée comme suit. Le phénomène linguistique est stratifié en trois niveaux indépendants: la forme externe (ou l'expression), la forme interne et la signification. Bien qu'indépendante, toute signification, qu'elle soit auto-

³⁷ Marty a présenté cette étude dans l'ouvrage Marty 1875 [1976: 107-126].

sémantique ou synsémantique, est accompagnée de la forme interne. Puisque le synsémantème est, par définition, syntaxiquement incorporé dans la combinatoire linguistique, il faut qu'une sous-catégorie de la forme interne soit déterminée en fonction des caractéristiques syntaxiques du synsémantème. Voilà ce qui est exactement le cas chez Marty quand il élabore la notion de «forme interne constructive» [*konstruktive innere Sprachform*]³⁸. L'importance de la version sémasiologique de la notion de «forme interne» consiste dans le fait que, contrairement à sa définition dans la théorie humboldtienne et ses interprétations psychologues, la forme interne est explicitement distinguée de la signification, qui est une représentation d'un autre ordre. Marty insiste dans toutes ses œuvres sur le fait que tous les malentendus et toutes les impasses de la philosophie du langage au début du XX^{ème} siècle proviennent essentiellement de cette confusion dont la conséquence principale est évidemment l'axiome du parallélisme psycho-ou logico-grammatical. L'expression (ou «forme externe»), la «forme interne» et la signification sont des niveaux indépendants et nécessaires de la stratification du langage. Le logicisme, en théorie linguistique, réduit la forme interne à la signification; le psychologisme, par contre, réduit la signification à la forme interne. Seule la sémasiologie, appelée ailleurs «psychologie linguistique», respecte l'autoconsistance des trois niveaux de la stratification. L'introduction par Marty de la notion de «forme interne constructive» détruit, plus radicalement encore, tout axiome du parallélisme puisque la forme interne constructive n'a pas de relation isomorphe avec la structure des significations. Cette notion donne à l'argument sémasiologique une force supplémentaire puisqu'elle permet de formuler que la «syntaxe» du niveau médiatisant de la forme interne n'est pas isomorphe avec la «syntaxe» des significations. La corrélation husserlienne de l'expression et de la signification est déconstruite non seulement par la mise en œuvre de la forme interne médiatisante mais surtout par la distorsion de la syntaxe des significations (ou morphologie phénoménologique) au cours du processus de l'expression: puisque cette syntaxe est médiatisée par la forme interne constructive, comment pourrait-elle être isomorphe et parallèle à la syntaxe des expressions (ou syntaxe grammaticale)?

Commentons encore un instant le statut des deux espèces grammaticales irréductibles du point de vue de la description synchronique: les *autosémantèmes*

³⁸ On ne s'attardera pas trop en essayant de définir exactement toutes ces catégories, puisqu'Otto Funke a étudié cette matière difficile dans une monographie remarquable: Funke 1924.

et les *syntagmes*. Puisque les significations ne sont pas idéales mais fonctionnelles, elles se définissent par l'hétérogénéité téléologique des actes de communication. Nous disions déjà que la tripartition des autosémanèmes, accusée par Husserl de classification psychologique sinon psychologue, a du moins l'avantage de ne pas identifier tout énoncé à l'assertion, comme en grammaire logique pure. Plus importante encore dans son originalité est la distinction faite par Marty, à la fin des *Untersuchungen* et dans l'œuvre posthume³⁹, entre le syntagme logiquement fondé et le syntagme non fondé, bien qu'il faille se garder de donner un autre sens que commun au terme «logiquement». Les syntagmes qui ne signifient pas par eux-mêmes mais en connexion avec d'autres entités autosémanématiques, sont logiquement fondés quand ils sont combinés à l'intérieur d'un nom [*Vorstellungssuggestive*], d'une assertion ou d'un «acte d'intérêt»: la dépendance du syntagme reflète alors une dépendance de la signification correspondante. Le second groupe de syntagmes logiquement non fondés a une force remarquable de subversion de l'axiome du parallélisme: aucune articulation de la signification n'est analogique à l'agencement de ce type de syntagme. L'ensemble de phénomènes linguistiques, que l'on pourrait identifier comme faisant partie de cette catégorie d'expressions linguistiques, obéissent selon Marty à des motifs téléologiques et sont donc fonctionnels en vue de l'activité communicative optimale: de tels motifs sont entre autres l'économie du nombre de signes ou l'abréviation de la complexion significative. Un grand nombre de phénomènes grammaticaux trouvent ainsi leur justification théorique: certains conjonctions et adverbes sont des abréviations expressives tandis que la *modification* d'un autosémanème par un adjectif ou un adverbe, et même la formation de l'abstrait, se font par économie sémasiologique. Le matériel empirique, rassemblé dans cette catégorie, n'est peut-être pas traité adéquatement, bien qu'il doive être intéressant pour certaines recherches grammaticales contemporaines d'exploiter ces données étudiées par Marty. C'est la tendance de l'argumentation et de la polémique que Marty ouvre explicitement avec Husserl à ce propos, qui compte⁴⁰.

³⁹ Marty 1908: 532-541; 1940-1950, I, III.

⁴⁰ Voir surtout Marty 1908: 537.

7. Post-scriptum: le débat Husserl/Marty et l'axiomatique structurale

Les quelques lignes qui suivent sont à considérer comme un post-scriptum. En effet, le débat Marty/Husserl que l'on vient d'évoquer nous semble préfigurer une tension présente en axiomatique structurale (d'obéissance saussurienne), entre l'orientation formaliste (en glossématique, par exemple) et l'orientation substantialiste (en linguistique fonctionnelle). Et si on examine les présupposés épistémologiques des deux positions méthodologiques actuelles en linguistique générative transformationnelle, i.e. la linguistique générative de type chomskyen et la sémantique générative, on retrouvera certaines oppositions notionnelles qui marquent la polémique qu'on a essayé d'esquisser dans notre article. Tout rapprochement de théories issues d'un contexte intellectuel et scientifique différent est problématique et dangereux et on est vite tenté de proclamer que rien de nouveau ne se passe réellement dans l'histoire des sciences humaines puisqu'on retrouve partout et toujours les mêmes options fondamentales. Ceci n'implique pourtant pas que l'étude de l'histoire des théories linguistiques soit inutile, surtout si on veut comprendre les grandes orientations qui dominent en profondeur la pratique scientifique actuelle. C'est ainsi que Kuroda a réclamé l'attention pour la philosophie du langage de Marty dans deux articles remarquables ouvrant des perspectives intéressantes sur l'œuvre de cet auteur⁴¹.

Et pourtant nous ne concédons pas que la stratification du langage élaborée par Marty préfigure paradigmatiquement le modèle chomskyen en distinguant la structure profonde [*deep structure*] et la représentation sémantique (à côté de la représentation phonologique, il va de soi); ce n'est pas la détermination syntaxique de la forme interne constructive qui ferait basculer la théorie sémasiologique du côté de la théorie standard chomskyenne. La confrontation de Marty avec Husserl nous a appris que, si on abandonne le domaine strictement méthodologique où on juge de la validité d'un modèle linguistique avec l'agencement spécifique de ses composantes, pour s'intéresser au fondement épistémologique des théories concurrentes, on est obligé de formuler d'autres conclusions. Et même l'intérêt de la sémantique générative pour la logique et sa récupération apparente de l'axiome du parallélisme logico-grammatical ne saurait nous tromper, à condition que l'on se situe au niveau des présupposés

⁴¹ Kuroda 1972a; 1972b.

épistémologiques et non seulement à celui de l'organisation interne d'un modèle. La différence des points de vue explique, au moins partiellement, pourquoi les conclusions de Kuroda et les nôtres sont contradictoires. Si nous trouvons que la pensée du langage orientant la morphologie husserlienne préfigure l'option théorique que Chomsky réalise dans sa détermination du phénomène linguistique, et que la sémantique générative pourrait se situer en fait dans la lignée de la sémasiologie de Marty, c'est parce que le paradigme épistémologique se construit comme suit. Chomsky envisage le langage *comme forme*, ainsi que Husserl, tandis que la sémantique générative s'engage dans la détermination du langage *comme fonction*. Si on risque de parler d'un parallélisme logico-grammatical chez Chomsky, c'est bien dans le sens d'une hypostase de l'*expressivité* du langage à l'égard de la pensée. Si, par contre, la vue téléologique du langage, exemplairement représentée en sémasiologie, rend possible la récupération de la totalité des qualités *communicatives* du fragment linguistique, on est autorisé, nous semble-t-il, d'y voir une préfiguration de l'ambition projetée en sémantique générative, même si la logique y semble inspirer certaines stratégies fructueuses. Dès lors, il ne faudra plus s'étonner que les mécanismes permettant la récupération de certains aspects grammaticaux pleinement fonctionnels (comme les modalités) et de certaines classifications ouvertement téléologiques (comme les actes de langage), sont plus développés et même explicitement élaborés en sémantique générative. Ainsi il pourrait être cathartique de projeter de cette manière le champ de notions et de tensions qui caractérisent le débat entre la logique et la psychologie concernant le langage, présenté en profondeur par Husserl et Marty, sur le champ des options théoriques de la linguistique contemporaine.

Bibliographie

- BÜHLER, Karl (1909). Anton Marty, Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie. 1. Band. Halle 1908, Niemeyer. XXXI u. 764 S. M. 18, *Göttingischen Gelehrten Anzeigen* 12, 947-979.
- _____, (1934). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Jena: G. Fischer.
- CASTILLA LAZARO, Ramon (1967). *Zu Husserl's Sprachphilosophie und ihren Kritikern*, Dissertation, Freie Universität Berlin.
- FUNKE, Otto (1924). *Innere Sprachform. Eine Einführung in A. Marty's Sprachphilosophie*. Reichenberg: Kraus.
- HUSSERL, Edmund (1897). Bericht über deutsche Schriften zur Logik aus dem Jahre 1894, *Archiv für systematische Philosophie* 3, 216-244.
- _____, (1901). *Logische Untersuchungen*. Halle: Niemeyer.
- _____, (1901 [1913]). *Logische Untersuchungen*, zweite, umgearbeitete Auflage. Halle: Niemeyer, 1913.
- _____, (1904). Bericht über deutsche Schriften zur Logik in den Jahren 1895-99, *Archiv für systematische Philosophie* 10, 101-125.
- _____, (1910). [Compte rendu d'A. Marty *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*. Halle: Niemeyer, 1908], *Deutsche Literaturzeitung* 18, 1106-1110.
- _____, (1962a). *Phänomenologische Psychologie*, hrsg. von W. Biemel. Den Haag: Nijhoff.
- _____, (1962b). *Recherches logiques*, trad. par H. Élie & L. Kelkel & R. Schérer. Paris: PUF.
- _____, (1966). *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)*, hrsg. von R. Boehm. La Haye: Nijhoff.
- KOERNER, Ernst Frideryk Konrad (1973). *Ferdinand de Saussure. Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language*. Braunschweig: Vieweg.
- KURODA, Sige-Yuki (1972a). Anton Marty and the transformational theory of grammar, *Foundations of Language* 9, 1-37.
- _____, (1972b). The categorial and the thetic judgment, *Foundations of Language* 9, 153-185.
- LANDGREBE, Ludwig (1934). *Neufunktion und Wortbedeutung. Eine Studie über Marty's Sprachphilosophie*. Halle: AkademieVerlag.
- MARTY, Anton (1875 [1976]). *Über den Ursprung der Sprache*. Frankfurt am Main: Minerva, 1976.
- _____, (1879 [1916-1920]). Die Frage nach der geschichtlichen Entwicklung des Farbensinnes. In: MARTY 1916-1920, 1 (pp. 197-204).

- _____, (1894a). Über subjektlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zur Logik und Psychologie 4-5, *Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Philosophie* 18, 320-356, 421-471.
- _____, (1894b). Über subjektlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zur Logik und Psychologie 6-7, *Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Philosophie* 19, 38-52.
- _____, (1908). *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*. Halle: Niemeyer.
- _____, (1916-1920). *Gesammelte Schriften von Anton Marty* 1-2, hrsg. von J. Eisenmeier & A. Kastil & O. Kraus. Halle: Niemeyer.
- _____, (1940-1950). *Nachgelassene Schriften*, 1-3, hrsg. von O. Funke. Bern: Francke.
- PARRET, Herman (1976). Le débat de la psychologie et de la logique concernant le langage: Marty et Husserl. In: PARRET H. *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics* (pp. 732-771). Berlin – New York: Walter de Gruyter.
- SCHÉRER, René (1967). *La phénoménologie des «Recherches Logiques» de Husserl*. Paris: PUF.
- STEINTHAL, Heymann (1855). *Grammatik, Logik und Psychologie*. Berlin.
- _____, (1871). *Abriss der Sprachwissenschaft. Erster Teil: Die Sprache im Allgemeinen*. Berlin: Harrwitz u. Gossmann.
- VOSSLER, Karl (1904). *Idealismus und Positivismus in der Sprachwissenschaft*. Heidelberg: C. Winter.

QU'EST-CE QU'UN PROBLÈME LINGUISTIQUE?

Anne-Gaëlle TOUTAIN

Université de Berne

anne-gaelle.toutain@unibe.ch

Résumé

Cet article s'attache à l'examen du problème du caractère logiquement pré-saussurien d'une linguistique chronologiquement post-saussurienne: le structuralisme. Nous nous efforçons ainsi de faire apparaître la radicale différence de problématique séparant la théorie saussurienne de la langue, étiologique, de sa réélaboration structuraliste, qui apparaît alors, par récurrence, «analytique», donc empirique. Nous nous attachons ensuite à mettre en évidence les enjeux des concepts saussuriens de système et de valeur, à savoir la rupture avec la représentation commune de la langue comme une entité et la théorisation du rapport son/sens constitutif du signe et de la langue, avant de proposer une explication de ce recouvrement de la rupture saussurienne par le structuralisme et une large part de la linguistique ultérieure.

Mots-clés: système, valeur, structure, idiome, obstacle épistémologique

1. Préambule

«En quoi l'histoire des idées linguistiques est-elle un problème linguistique?» Il y a, ce me semble, deux manières de lire cette question. On peut tout d'abord penser qu'elle vise à prendre le contre-pied d'une idée généralement répandue, selon laquelle l'histoire des idées linguistiques ne serait pas un «problème» linguistique au sens où elle ne la concernerait pas. Il s'agirait alors de montrer que, tout au contraire, l'histoire des idées linguistiques intéresse la linguistique et est pertinente pour le linguiste. On peut cependant également donner au terme de *problème* son sens étymologique. Étymologiquement, le *problema* est une «question à résoudre». *Problema* est en effet dérivé de *proballein*, composé de *pro*, 'devant', et de *ballein*, 'jeter', et qui signifie donc proprement 'jeter devant', et plus abstraitement 'mettre en avant comme argument, proposer (une question, une tâche, etc.)'; il désigne ainsi littéralement ce que l'on a devant soi, en particulier un obstacle, une tâche, une question à résoudre. La question «en quoi l'histoire des idées linguistiques est-elle un problème linguistique?» se comprend alors de manière un peu différente. En effet, il s'agit cette fois de savoir, non pas en quoi l'histoire des idées linguistiques intéresse la linguistique, mais en quoi

elle interroge celle-ci, en quoi elle constitue une «question à résoudre» pour la linguistique.

La première de ces deux questions est empirique, en ce qu'elle suppose deux objets constitués: l'histoire des idées linguistiques, qui porte elle-même sur un objet constitué: les «idées linguistiques» – dans ce syntagme, en effet, l'adjectif *linguistique* va de soi, n'est pas interrogé quant à son contenu –, et la linguistique, science du langage et des langues et qui inclut donc dans son champ l'ensemble des réflexions, passées, présentes et futures, sur ces objets, science là encore définie de manière empirique. La deuxième question n'est pas moins empirique que la première, dans la mesure où elle met en jeu les mêmes termes. Néanmoins, elle implique par ailleurs une problématisation qui lui confère un sens plus dynamique, dynamisme que l'on pourrait mettre à profit pour définir l'adjectif *linguistique* – et avec lui le nom *linguistique*, c'est-à-dire aussi la science qui porte ce nom –, d'une manière qui serait dès lors moins empirique.

Il faut insister, à cet égard, sur une spécificité de la linguistique. En effet, et j'en reviens ainsi à la première manière de comprendre la question qui a ouvert cet article, il ne va pas de soi que l'histoire des idées linguistiques doive intéresser la linguistique. Le savant est de fait immergé dans la science actuelle, la «science fraîche», comme l'appelait Georges Canguilhem¹, et, créateur, ne s'intéresse pas nécessairement au passé de sa science. Il pourrait en aller ainsi en linguistique. Celle-ci a néanmoins une remarquable caractéristique: son «faible taux de réinscription»², souvent mis en relief comme un trait caractéristique de cette science en sa spécificité. Or, il me semble pour ma part que dans la mesure où, comme y insiste Canguilhem dans son article «L'histoire des sciences dans l'œuvre épistémologique de Gaston Bachelard» (1963), «en même temps qu'elle fonde – jamais, bien entendu, pour toujours mais incessamment à nouveau – la science d'aujourd'hui détruit aussi, et pour toujours»³, la notion de «science à faible taux de réinscription» est une notion oxymorique. Si la linguistique veut être une science, elle doit être à fort taux de réinscription, comme le sont les sciences de la nature ou les mathématiques. C'est pourquoi cette spécificité de la linguistique est selon moi un *problème* linguistique, dont l'examen est susceptible

¹ Voir Canguilhem 1968 [2002: 20].

² Auroux 1980: 8.

³ Canguilhem 1968 [2002: 178-179].

de faire avancer la linguistique dans le sens d'une rupture avec la connaissance commune, rupture sans quoi il n'est pas de science possible.

Or, il se trouve que la deuxième question formulée ci-dessus – en quoi l'histoire des idées linguistiques interroge-t-elle la linguistique? – trouve à se poser de manière féconde à l'examen de l'histoire récente de la linguistique. En effet, comme je l'ai montré notamment dans ma thèse puis, de deux manières distinctes, dans deux ouvrages respectivement consacrés à Ferdinand de Saussure et au structuralisme⁴, en dépit d'une filiation revendiquée, le structuralisme linguistique – au moins européen: j'ai en effet travaillé sur les théories linguistiques de Louis Hjelmslev, Roman Jakobson, André Martinet et Émile Benveniste – n'est pas saussurien. Or, cela signifie non seulement qu'il a élaboré une théorie – en réalité, des théories – distincte de celle de Saussure, ce qui n'a rien d'étonnant en soi, mais également qu'il est paradoxalement – paradoxalement puisqu'on a alors en quelque sorte une inversion de la chronologie – pré-saussurien.

On a là une configuration distincte de celle que j'ai évoquée ci-dessus, à savoir le «faible taux de réinscription» qui caractériserait la linguistique. Les structuralistes entendaient en effet précisément «réinscrire» ce qu'ils avaient perçu de la nouveauté saussurienne – bien que selon des modalités différentes, Jakobson, par exemple, minimisant l'apport saussurien, tandis que Hjelmslev, au début de ses *Prolégomènes à une théorie du langage*, reconnaît en Saussure son seul «devancier indiscutable»⁵. C'est ce qu'ils ont cru avoir fait, et ce que, comme en témoignent les diverses histoires de la linguistique ainsi que la quasi-totalité des travaux relatifs au structuralisme, ou encore l'expression extrêmement fréquente de «structuralisme saussurien» – structuralisme qui aurait ensuite été «dépassé» par la linguistique postérieure –, on a pensé, après eux, qu'ils avaient fait. Or, leur théorie a tout au contraire recouvert la radicale nouveauté de la théorisation saussurienne de la langue.

Il me paraît utile, à ce point, de retracer rapidement l'histoire de mes recherches en épistémologie de la linguistique, pour insister sur la surprise que constitua pour moi cette découverte du caractère non saussurien du structuralisme lorsque je commençai ma thèse de doctorat, dont le sujet d'étude initial était tout au contraire le structuralisme comme développement post-saussurien, dévelop-

⁴ Voir respectivement Toutain 2012; 2014; 2015.

⁵ Hjelmslev 1968 [1996: 14].

pement qui me paraissait d'autant plus intéressant que l'objet des structuralistes (en particulier celui de Jakobson et de Benveniste) est à certains égards plus vaste que celui de Saussure: le langage, comme phénomène humain, au-delà de la langue et des langues. J'entendais alors étudier – et je m'attendais dès lors à lire – la construction progressive d'un concept, le concept de langue, avec les déplacements et les variations qu'implique nécessairement une telle construction, dans la mesure où elle ne saurait s'inscrire que dans une «Philosophie du Non» (Gaston Bachelard), c'est-à-dire dans une «philosophie du travail»⁶. Or, au lieu d'une telle construction, je me trouvai rapidement contrainte de constater une mécompréhension fondamentale.

Je dus alors changer d'objet d'étude. Celui-ci devint en effet le structuralisme, en tant que lecteur et supposé continuateur de Saussure, et dont je cherchais à cerner dans le détail les mécompréhensions de la théorie saussurienne. Néanmoins, ce faisant, je faisais de cette mécompréhension – mécompréhension non seulement structuraliste, mais également, en réalité, générale, puisque la lecture structuraliste de Saussure a été entérinée comme telle par l'histoire ultérieure de la linguistique, qu'il s'agisse des linguistes eux-mêmes ou des historiens de la linguistique – un *problème* linguistique. En effet, mon objet devenait dès lors également, et même avant tout, ce paradoxe du caractère *logiquement* pré-saussurien d'une linguistique *chronologiquement* post-saussurienne, paradoxe qui, comme tout paradoxe, doit interroger.

Ce sont les résultats de cette problématisation que je voudrais exposer ici, dans la mesure où ils me paraissent ainsi susceptibles de contribuer à une réponse à la question suivante: «en quoi l'histoire des idées linguistiques est-elle un problème linguistique?», que je double ainsi pour ma part d'une deuxième question qui donne son titre à cet article: «qu'est-ce qu'un problème linguistique?».

Je procéderai en trois temps. Je montrerai tout d'abord la différence fondamentale qui sépare la notion structuraliste de structure du concept saussurien de système (partie 2), avant de m'efforcer de faire apparaître les enjeux des concepts saussuriens de système et de valeur, c'est-à-dire la rupture saussurienne

⁶ Voir dans «Dialectique et philosophie du non chez Gaston Bachelard» (1963): «La Philosophie du Non c'est une philosophie du travail, en ce sens que travailler un concept c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation des traits d'exception, l'exporter hors de sa région d'origine, le prendre comme modèle ou inversement lui chercher un modèle, bref lui conférer progressivement, par des transformations réglées, la fonction d'une forme» (Canguilhem 1968 [2002: 206]).

(partie 3), et enfin de proposer une explication de ce recouvrement de la rupture saussurienne par la linguistique ultérieure, et en particulier structuraliste (dernière partie).

2. Du système à la structure

La différence d'élaboration entre Saussure et le structuralisme apparaît d'emblée à la comparaison du système saussurien et de la structure des structuralistes. Le système saussurien est un système de valeurs, c'est-à-dire d'entités purement oppositives, relatives, négatives. La structure des structuralistes est un ensemble structuré d'entités qui sont relatives et oppositives, mais non négatives.

Apparaissent ainsi d'emblée deux différences fondamentales. En premier lieu, de Saussure aux structuralistes disparaît la notion de négativité. Elle disparaît chez les phonologues que sont Jakobson et Martinet, qui opposent deux types d'identité: l'identité phonétique et l'identité phonologique, dont la deuxième, par opposition à la première, est fonctionnelle, donc structurellement définie, mais est néanmoins une identité, au sens d'un être-cela définitoire, tandis que la notion saussurienne d'identité renvoie à un être-même: l'entité saussurienne n'existe que parce qu'elle est reconnue (la notion de reconnaissance impliquant celle d'identité au sens de l'être-même), son identité s'épuisant ainsi dans son existence, c'est-à-dire dans sa délimitation, qui se produit toujours *à nouveau*, là où il s'agit chez les structuralistes d'une opposition entre invariant et variations. Jakobson va jusqu'à redéfinir la notion de négativité en termes de «signifié négatif», signifié qui spécifierait les phonèmes par rapports aux autres éléments linguistiques (les signes): les phonèmes n'indiquent que l'altérité, la distinctivité, ils n'ont qu'une fonction distinctive, tandis que les signes ont un signifié positif, une signification, une fonction significative. Aussi reproche-t-il à Saussure d'avoir étendu à l'ensemble des unités de la langue une propriété qui ne caractériserait que les phonèmes⁷. C'est de même la notion de signification différentielle qui est centrale dans l'élaboration benvenistienne; dans ce cadre, les signes (objet principal de la linguistique de Benveniste, qui s'est assez peu préoccupé de phonologie) se définissent les uns par rapport aux autres, mais ils n'en sont pas moins dotés d'une signification positive. Enfin, si Hjelmslev semble avoir repris à son compte la

⁷ Voir Jakobson 1939 [1971]; 1976 [1991: 69-78].

notion saussurienne de négativité, ce pour quoi il passe souvent pour le continuateur le plus fidèle de Saussure⁸, c'est dans la mesure où il oppose forme et substance, mais cette opposition est radicalement différente de son homonyme saussurienne. La notion saussurienne de forme ne se situe pas sur le même plan que celle de substance: si la substance – les substances: phonique et idéique – est un élément entrant en jeu dans le fonctionnement de la langue, donc un existant, en revanche, que la langue soit forme signifie avant tout pour Saussure qu'elle n'est pas une substance, c'est-à-dire, de nouveau, qu'elle est d'essence négative. Il s'agit au contraire chez Hjelmslev de deux existants: la forme et la substance, et d'une délimitation entre deux objets, dont l'un – la forme – constitue l'objet de la linguistique, à l'exclusion de la substance, qui ne peut être envisagée qu'ensuite, dans le cadre d'une projection de la forme sur la substance. On retrouve bien ici la positivité des entités linguistiques: positivité qui est seulement celle d'unités formelles, au lieu de l'extrait de substance que représente en quelque sorte le phonème des phonologues.

En second lieu, le concept saussurien de système n'implique que la relativité des valeurs; les dimensions de la relativité et de l'opposition sont en revanche élaborées par les structuralistes en termes de structuration, c'est-à-dire d'organisation, ce pour quoi, d'ailleurs, les entités constitutives du système ne sauraient être négatives: elles sont des entités organisées dans une structure, et non, comme chez Saussure, des entités dont la systématisme est impliquée par la négativité. La notion d'organisation n'est certes pas absente de l'élaboration saussurienne – une organisation est en effet constatable en tout idiome, et la théorie linguistique ne saurait négliger cet aspect –, mais elle n'est pas définitoire de la langue. Tout à l'inverse, c'est dans le cadre de la définition de la langue comme système – au sens saussurien du système de valeurs – que l'étiologie de cette organisation constatable en tout idiome devient possible, comme le révèle l'analyse des développements saussuriens relatifs aux deux axes associatif et syntagmatique⁹.

Je viens d'utiliser le terme d'*étiologie*, et il me semble de fait qu'il s'agit là d'un terme nodal dans le cadre de la comparaison entre Saussure et le

⁸ Voir par exemple Rastier 2001: 161 ou 2003: 23. Citons également Greimas: «Hjelmslev apparaît comme le véritable, peut-être le seul continuateur de Saussure qui a su rendre explicites ses intuitions et leur donner une formulation achevée» (Greimas 1966 [1984: 12]).

⁹ Voir notamment à cet égard Toutain 2014.

structuralisme, et plus largement, eu égard aux enjeux de cette dernière, lorsqu'il s'agit d'épistémologie de la linguistique. J'oppose en effet les deux problématiques saussurienne et structuraliste comme une problématique *étiologique* à une problématique *analytique*: la problématique saussurienne apparaissant comme étiologique, dans la mesure où Saussure s'attache à définir la langue pour rendre compte du donné, se donnant ainsi pour objet les «causes» de celui-ci, tandis qu'en regard, la problématique structuraliste est analytique, en tant qu'elle consiste en une analyse structurale (ou fonctionnelle) du donné de la parole, analyse qui lui permet d'établir la structure de la langue.

J'en viens ainsi aux enjeux de la notion de négativité.

3. La rupture saussurienne

Que signifie, en effet, cette pure négativité des unités de langue, sur laquelle Saussure insiste à de très nombreuses reprises, notamment dans un manuscrit que la plupart des chercheurs s'accordent à dater, sinon de 1891, du moins du début des années 1890, c'est-à-dire de la période des premiers textes de linguistique générale, après les dix années d'enseignement parisien, *De l'essence double du langage?* Autrement dit, quel est l'enjeu du concept de valeur?

Il me semble que, comme il est justement tout particulièrement lisible dans *De l'essence double du langage*, la notion saussurienne de négativité permet avant tout de rompre avec la représentation traditionnelle de la langue en termes d'entité. Saussure dénie toute existence à cette entité linguistique, que l'on considère usuellement comme un objet analysable – et à analyser – de différents points de vue: phonique, morphologique, syntaxique, sémantique, mais qu'il construit pour sa part comme résultat, c'est-à-dire comme effet de langue¹⁰. L'enjeu du concept de valeur est en effet la définition de la langue comme un fonctionnement dont son et sens, en tant que linguistiques, sont les effets, c'est-à-dire la théorisation du rapport son/sens constitutif du signe tel qu'il est défini – avec diverses variations qui seraient d'ailleurs intéressantes à étudier en tant que telles – depuis l'Antiquité, et de l'existence même du son et du sens comme objets linguistiques.

¹⁰ Voir par exemple Saussure 2002: 84, ou les «Notes pour un livre sur la linguistique générale, 1 et 2» (1893-1894) (*ibid.*: 197-200).

La spécificité du concept saussurien de valeur, concept corrélatif de celui de système dans la mesure où les valeurs sont justement ces entités que leur caractère systématique définit comme relatives, oppositives et négatives, est en effet, comme Saussure l'explique notamment dans le troisième cours¹¹, que les deux axes vertical (celui du rapport son/sens) et horizontal (celui eu égard auquel la valeur est une entité systématique, car relative et oppositive) sont (paradoxalement) indistinguables: la combinaison définitoire du signe est *en même temps* délimitation d'unités, unités qui sont ainsi purement relatives; ou inversement, la délimitation d'unités n'a lieu que dans le cadre de la combinaison constitutive du signe. Autrement dit, l'entité n'est signe que dans la mesure où elle est délimitée, et elle est délimitée par sa reconnaissance comme signe – l'identité de son signifiant, au sens de l'être-même, et qui est ainsi en réalité une identité *de signifiant*, comme y insiste Saussure dans *De l'essence double du langage*¹² lorsqu'il affirme que la distinction fondamentale n'est pas, comme on l'a cru, entre son et sens, mais entre le son comme son et le son comme signe:

«Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental; c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir. Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait "physique" du son par opposition au fait "mental" de la signification. Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre; il y en a un second, extérieur, où n'existe plus que le "signe"; mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale»¹³.

La langue, système de valeurs, consiste ainsi en cette division-combinaison, en cette articulation – les signes sont définis par Saussure comme des *articuli*¹⁴ – constitutive des signes: elle n'est pas, comme l'ont cru les structuralistes, un ensemble de signes, un système de signes au sens de la structure comme entité à consistance objectale, mais un fonctionnement, celui de l'articulation – par ailleurs, socialement codée, c'est là un autre pan de la théorisation saussurienne de la langue – de la pensée dans la matière phonique, pour reprendre le titre d'un

¹¹ Voir Saussure 2005: 282-284.

¹² Voir également, notamment, dans les «Notes pour un livre sur la linguistique générale, 2» (1893-1894) (Saussure 2002: 202).

¹³ *Ibid.*: 20-21.

¹⁴ Voir Saussure 1997: 22.

célèbre paragraphe du *Cours de linguistique générale*, où cette définition de la langue apparaît de la manière la plus claire¹⁵. Ce fonctionnement, en tant que tel, ne saurait être que purement négatif. Il se double néanmoins d'une positivité, qui est celle des signes, du son et du sens comme effets de langue. Dans cette perspective, en effet, et c'est là l'étiologie saussurienne du rapport son/sens ainsi que de l'existence du son et du sens comme objets linguistiques – constitutifs des signes –, le signe se définit comme effet de langue: produit, manifestation du fonctionnement qu'est la langue, qui est un fonctionnement négatif, cependant qu'il est pour sa part une entité positive, le seul fait positif que reconnaisse la linguistique, comme le dit Saussure dans le troisième cours, où il insiste sur le fait que le schéma traditionnel du signe – le célèbre schéma que l'on trouve dans toute présentation de la théorie saussurienne de la langue, avec ses trois éléments, signe, signifié, signifiant – n'est qu'un «produit secondaire de la valeur»¹⁶.

En regard de cette théorisation du rapport son/sens, et conformément à leur méprise, qui leur a fait prendre le système pour une structure, les structuralistes reprennent tous à leur compte la définition traditionnelle du signe comme un *aliquid quod stat pro aliquo*, et la définition de la langue qui en est solidaire, c'est-à-dire la définition de la langue comme un instrument de communication (ou, chez Benveniste, de signification, mais cela revient au même – la définition de la langue comme instrument de communication n'est d'ailleurs significativement pas absente des textes de Benveniste). Aussi doit-on parler, à propos de la problématique structuraliste, de problématique pré-saussurienne, puisque celle-ci se situe en-deçà de la rupture saussurienne avec la définition pluriséculaire du signe comme entité double au sens non d'une dualité constitutive mais de la dualité empiriquement constatable entre son et sens, forme et signification.

La linguistique structuraliste consiste dès lors en une construction structurale du rapport son/sens, construction qui est en tant que telle – parce qu'elle est analytique, au lieu d'étiologique, et repose ainsi sur un donné qu'il aurait au contraire fallu interroger – nécessairement contradictoire. Signalons, par exemple, la contradiction fondamentale de la théorisation structuraliste du changement linguistique, entre une représentation en termes de structure, impliquant une constitution synchronique de la langue, ainsi qu'une explication structurale de

¹⁵ «La langue comme pensée organisée dans la matière phonique» (voir Saussure 1916 [1995: 155-158], ainsi que 1997: 21-22 et 2005: 285).

¹⁶ Saussure 2005: 286.

l'évolution, et une représentation en termes d'entité, qui implique pour sa part l'explication diachronique (génétique) des états, et ne cesse de se dissoudre dans l'explication structurale, la seconde représentation soutenant pourtant, paradoxalement, la première¹⁷. Je choisis cet exemple en priorité, car la distinction saussurienne entre synchronie et diachronie est une conséquence directe du concept de valeur, dont elle apparaît à certains égards comme une autre formulation. On pourrait cependant également mentionner, entre autres, la dualité sémantique/sémiotique chez Benveniste, dont les difficultés ont été relevées par Irène Tamba-Mecz, Claudine Normand, ainsi que Sarah de Vogüé, qui s'efforce pour sa part de les résoudre¹⁸, ou la contradiction constitutive de la notion martinettienne de forme (et avec elle de la représentation de la langue en termes de structure à plusieurs niveaux orientée du son vers le sens, qui implique dès lors un retournement problématique: on passe du signifié principe d'analyse au signifiant principe d'analyse), au regard de laquelle la langue martinettienne est une structure tout à la fois et contradictoirement formelle et substantielle, ou encore le dédoublement de la structure et du rapport son/sens, la première cadre et résultat de l'analyse, le second principe et objet d'analyse, qui spécifie la construction hjelmslevienne, ou enfin les hésitations jakobsoniennes entre structuralisme et fonctionnalisme¹⁹. Le fait remarquable est que la théorisation saussurienne de la langue permet de rendre compte de ces difficultés, qui apparaissent dès lors comme des conséquences d'une problématique qu'on identifie par récurrence comme étant analytique, au lieu d'étiologique.

C'est pourquoi, précisément, on doit parler de *rupture saussurienne*. La théorisation saussurienne de la langue fait rupture – au sens bachelardien du terme – dans l'histoire de la linguistique, dans la mesure où elle rompt avec la connaissance commune: la langue n'est plus conçue comme un instrument de communication ou une «structure informée de signification», pour reprendre une expression chère à Benveniste²⁰, définitions empiriques qui se contentent de rassembler le donné: des signes, entités doubles, et une organisation, à quoi s'adjoignent ensuite, par exemple, le changement linguistique, une variété de rapports son/sens, la synonymie, etc., mais sa théorisation permet au contraire l'étiologie de ce donné. Pourquoi, cependant, cette théorisation n'a-t-elle pas été

¹⁷ Voir Toutain 2012; 2019.

¹⁸ Voir Tamba-Mecz 1984; Normand 1986; 1989; De Vogüé 1992; 1997.

¹⁹ Voir Toutain 2012.

²⁰ Voir Benveniste 1958 [1966: 74].

entendue? Et pourquoi a-t-elle encore du mal à se faire entendre? J'en viens ainsi au dernier point de mon développement.

4. L'obstacle épistémologique de l'idiome

Rupture avec le donné, la définition saussurienne de la langue est par là même rupture avec l'idiome, c'est-à-dire avec l'objet que le linguiste considère spontanément comme son objet. J'ai évoqué ci-dessus la rupture saussurienne avec l'évidence de l'entité linguistique en tant que donné auquel a affaire le linguiste. Or, à cet égard, la théorisation saussurienne de la langue implique une double abstraction: l'abstraction constitutive de toute théorisation, et l'abstraction qui consiste à renoncer à la positivité de l'idiome en faveur de la négativité des entités de langue, c'est-à-dire à considérer la première comme un effet de langue, autrement dit, à certains égards, et comme le souligne Saussure à quelques reprises²¹, comme une illusion, illusion nécessaire, et constitutive de ces manifestations du langage que sont les idiomes, mais illusion tout de même, dont la prise de conscience implique de substituer partout une constitution à des objets.

Dans cette perspective, la cécité à l'égard des enjeux de la théorisation saussurienne de la langue me paraît imputable à la puissance des obstacles épistémologiques dont elle permet par récurrence l'identification comme tels: celui du rapport son/sens, et celui de l'idiome. Ces derniers se manifestent de différentes manières, mais principalement, pour le deuxième, de deux manières, que je voudrais mettre en évidence pour terminer.

Dans une lettre écrite à Jakobson le 17 mai 1932, Troubetzkoy affirme:

«J'ai relu de Saussure pour m'inspirer, et je dois dire qu'il m'a moins impressionné à la seconde lecture. En fait, il y a relativement peu de choses intéressantes, pour l'essentiel ce n'est qu'un tas de vieilleries. Et ce qui aurait de l'intérêt est terriblement abstrait, peu concret. Je commence à comprendre la direction qu'a prise l'activité de ses élèves. En fait, ils parlent à tort et à travers du système, et, pourtant (à l'exception du *Système du verbe russe* de Karcevskij), personne n'a réussi à décrire le système d'une langue vivante, ne serait-ce que celui du français. Vous m'avez justement demandé dans une de vos dernières lettres si je connaissais une bonne grammaire synchronique du français. Je me suis adressé à plusieurs reprises à des romanistes, mais personne n'a jamais

²¹ Voir notamment Saussure 2002: 64-65, 83.

entendu parler d'une telle grammaire. C'est un scandale. Et pourtant, les élèves de Saussure avaient l'obligation d'en faire une»²².

On aurait pu citer un propos semblable de Martinet²³, entre autres. Ce propos est en effet récurrent, car le linguiste pense spontanément que son objet est l'étude des idiomes, ce qui est certes vrai, mais à condition de s'interroger sur ce que signifie une telle «étude des idiomes». Une question qui m'est fréquemment posée, lorsque je parle de la théorie saussurienne de la langue, est celle de la façon dont on peut étudier des idiomes d'une manière saussurienne. C'est certes une question intéressante, et, par exemple, il n'est pas dénué d'intérêt de constater que la linguistique benvenistienne – c'est-à-dire l'idiomologie benvenistienne, l'analyse benvenistienne des idiomes – est plus saussurienne que celles de Jakobson, de Martinet ou de Hjelmslev, dans la mesure où chez Benveniste, la solidarité du son et du sens prévaut sur l'analyse structurale, celle-ci étant surtout opérante sous la forme d'une analyse différentielle des significations, qui se situe plutôt du côté du système (de la relativité des valeurs) que de celui de la structure (de l'organisation, même si cette deuxième dimension est importante chez Benveniste)²⁴. Néanmoins, il me semble que la question essentielle n'est pas celle de savoir comment on peut appliquer les théories saussuriennes à l'analyse des idiomes, mais la suivante: que faire de l'étude des idiomes, qui demeure certes un objet important de la linguistique – bien qu'illusoire, l'idiome demeure le donné linguistique –, dans une perspective saussurienne?, ou encore: que nous enseignent les idiomes sur la langue et sur le langage, et quels objets construit-on de cette manière?

J'en viens ainsi au deuxième point, c'est-à-dire au deuxième type de manifestation de l'obstacle épistémologique de l'idiome que j'ai mentionné: le postulat, sous le nom de *langage*, d'un objet unifié, qui pourrait constituer l'horizon des recherches linguistiques. Chez Saussure, la rupture avec le donné de l'idiome est solidaire d'une délimitation de l'objet langue dans le tout du langage. À l'opposition traditionnelle entre langues et langage (qui apparaît par exemple dans les conférences à l'Université de Genève, prononcées en novembre 1891, et que l'on retrouve chez les structuralistes), se substitue une double opposition, entre langue et idiome d'une part, et entre langage et langue d'autre part. Le

²² Troubetzkoy 2006: 287.

²³ Voir Martinet 1955 [1964: 45-46].

²⁴ Voir Toutain 2012; 2016.

concept de langue, cadre de théorisation des idiomes, est également, comme le pose Saussure dans le troisième cours²⁵, cadre d'ordonnance, c'est-à-dire de théorisation, du langage. La rupture avec l'idiome implique donc également l'introduction d'une discontinuité dans cet autre objet des linguistes, et plus largement des «sciences du langage», qu'est le langage, discontinuité qu'il faut garder à l'esprit lorsqu'on étudie les idiomes, pour ne pas projeter cette étude sur l'horizon d'un objet dont l'unité est présupposée, mais dont Saussure a pour sa part montré l'hétérogénéité: le langage, comme phénomène humain, et qui est l'objet que se donnent par exemple les linguistiques cognitives, la grammaire générative, ou les recherches d'ordre neurolinguistique, ou encore la linguistique culiolienne.

5. Pour conclure

Au problème que j'ai posé en introduction, j'apporte donc la réponse suivante: si l'élaboration structuraliste n'est pas saussurienne, c'est dans la mesure où elle se heurte à l'obstacle épistémologique de l'idiome, dont la puissance se répercute jusque dans la linguistique actuelle.

Cette réponse vaut, ce me semble, au moins pour partie, pour cet autre problème linguistique que constitue le faible taux de réinscription de la linguistique, qui témoignerait ainsi, non d'une spécificité de cette dernière, mais de son extrême jeunesse et de la spécificité de son objet, impliquant la dualité langue/idiome.

Je précise «au moins pour partie», car le langage est un objet extrêmement hétérogène, ne serait-ce que parce que la linguistique est à la fois idiologie et linguistique. Cependant, à cet égard, il importe d'autant plus de faire de l'histoire des idées linguistiques un *problème* linguistique, c'est-à-dire un vecteur de théorisation, par problématisation du sens du terme de *linguistique*. L'histoire de la linguistique est un problème linguistique, non pas, comme l'affirme Sylvain Auroux dans l'article mentionné plus haut, parce que l'objet de la linguistique, comme celui de toutes les sciences humaines, est historique, mais en raison de sa spécificité de science tout à la fois jeune et multiple, et qui apparaît comme telle

²⁵ Voir Saussure 2005: 218-219.

à la lumière récurrente de la théorisation saussurienne de la langue, rupture que l'on doit à présent faire fructifier.

La première manière de poser la question «en quoi l'histoire des idées linguistiques est-elle un problème linguistique?» pourrait alors perdre son caractère empirique. On peut en effet y répondre de la manière suivante: elle est un problème linguistique, dans la mesure où elle se fait histoire de la science linguistique, c'est-à-dire dès lors, nécessairement, épistémologie, histoire récurrente, et non descriptive.

Bibliographie

- AUROUX, Sylvain (1980). L'histoire de la linguistique, *Langue française* 48, 7-15.
- BENVENISTE, Émile (1958 [1966]). Catégories de pensée et catégories de langue. In: BENVENISTE É. *Problèmes de linguistique générale* 1 (pp. 63-74). Paris: Gallimard, 1966.
- CANGUILHEM, Georges (1968²⁶ [2002]). *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*. Paris: Vrin, 2002.
- DE VOGÜÉ, Sarah (1992). Culioli après Benveniste: énonciation, langage, intégration. In: NORMAND Cl. & MONTAUT A. (dir.), *Lectures d'Émile Benveniste (Linx 26)*, 77-108.
- _____, (1997). La croisée des chemins. Remarques sur la topologie des relations langue/discours chez Benveniste. In: ARRIVÉ M. & NORMAND Cl. (dir.), *Émile Benveniste vingt ans après (LINX, numéro spécial)*, 145-158.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966 [1984]). Préface à la traduction française. In: HJELMSLEV L. *Le langage* (pp. 7-21). Paris: Minuit, 1984.
- HJELMSLEV, Louis (1968 [1996]). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: Minuit, 1996.
- JAKOBSON, Roman [JAKOBSON, Roman Osipovič] (1939 [1971]). Zur Struktur des Phonems. In: JAKOBSON R. *Selected Writings* I (pp. 280-310). The Hague – Paris: Mouton Publishers, 1971.
- _____, (1976 [1991]). *Six leçons sur le son et le sens*. Paris: Minuit, 1991.
- MARTINET, André (1955 [1964]). *Économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique*. Berne: A. Francke, 1964.
- NORMAND, Claudine (1986). Les termes de l'énonciation de Benveniste, *Histoire Épistémologie Langage* VIII/2, 191-206.
- _____, (1989). Constitution de la sémiologie chez Benveniste, *Histoire Épistémologie Langage* XI/2, 141-169.
- RASTIER, François (2001). Du signe aux plans du langage – ou de Saussure à Hjelmslev, *Janus* 2, 161-181.
- _____, (2003). Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée. In: BOUQUET S. (éd.), *L'Herne Saussure* (pp. 23-51). Paris: Éditions de l'Herne.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1916 [1995]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, 1995.
- _____, (1997). *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909)*, d'après les cahiers d'A. Riedlinger & Ch. Patois. Oxford – New York – Tokyo: Pergamon.
- _____, (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- _____, (2005). Ferdinand de Saussure, Notes préparatoires pour le cours de Linguistique générale 1910-1911; Émile Constantin, Linguistique générale,

²⁶ Une première édition augmentée parut ensuite en 1983, puis une seconde en 1994.

- Cours de M. le professeur de Saussure, 1910-1911, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 58, 83-289.
- TAMBA-MECZ, Irène (1984). À propos de la distinction entre «sémiotique» et «sémantique» chez É. Benveniste. In: SERBAT G. & TAILLARDAT J. & LAZARD G. (éds), *É. Benveniste aujourd'hui. Actes du Colloque international du C.N.R.S., Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 1983 II* (pp. 187-197). Paris: Société pour l'information grammaticale.
- TOUTAIN, Anne-Gaëlle (2012). «Montrer au linguiste ce qu'il fait.» *Une analyse épistémologique du structuralisme européen (Hjelmslev, Jakobson, Martinet, Benveniste) dans sa filiation saussurienne*, thèse de doctorat, Université de Paris IV-Sorbonne (disponible sur <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00788676> ou sur http://www.e-sorbonne.fr/sites/www.e-sorbonne.fr/files/theses/TOUTAIN_Anne-Gaëlle_2012_Montrer-au-linguiste-ce-qu-il-fait.pdf; sites consultés le 30.05.2015).
- _____, (2014). *La rupture saussurienne. L'espace du langage*. Louvain-la-Neuve: Academia-Bruylant.
- _____, (2015). *La problématique phonologique. Du structuralisme linguistique comme idéologie scientifique*. Paris: Classiques Garnier.
- _____, (2016). *Entre langues et logos. Une analyse épistémologique de la linguistique benvenistienne*. Berlin: De Gruyter.
- _____, (2019). Structuralisme et organicisme: une analyse épistémologique. In: VELMEZOVA E. (éd.), *Un livre sur un livre: en relisant Structure et totalité de Patrick Sériot* (pp. 175-190). Lausanne – Moskva: UNIL, Faculté des lettres – Indrik.
- TROUBETZKOY, Nicolas [TRUBECKOJ, Nikolaj Sergeevič] (2006). *Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*. Lausanne: Payot.

FRANCO MORETTI ON SEMIOTICS AND ACADEMIC MOBILITY

Ekaterina VELMEZOVA

Université de Lausanne

ekaterina.velmezova@unil.ch

Kalevi KULL

Université de Tartu

kalevi.kull@ut.ee

Abstract

The following interview, conducted with Franco Moretti in 2019 and 2020, begins by focusing on his experiences of working in various academic environments (Italy, USA, Switzerland), touching on the cultural differences in academic approaches more broadly. In the second part, we ask some questions concerning the quantitative approaches in humanities, as well as F. Moretti's relationships to semiotics.

Keywords: Franco Moretti, local academic environments, quantitative semiotics, distant reading, "academic tradition"

1. Introduction

This interview is the product of two separate texts being merged into one. The original texts consisted of two shorter interviews conducted in two different ways. One was conducted orally, by Ekaterina Velmezova, at the University of Lausanne on 13 June 2019 before the public defense of Alina Volynskaya's MA thesis *Pragmatics of the Soviet "Roman à clef" of the 1920-30s: Models of Readership and Community Networks* (supervised by Franco Moretti from the Federal Polytechnic School of Lausanne [EPFL] and Ekaterina Velmezova from the University of Lausanne). And one took on an epistolary form: several additional questions formulated by Kalevi Kull and Ekaterina Velmezova were sent to Franco Moretti by email on 22 March 2020. Franco Moretti answered four days later, on 26 March 2020. For this publication, we decided to merge the two interviews into one, selecting those items and topics likely to draw the attention of professional semioticians and historians of semiotics.

Franco Moretti (b. 1950) has lived and worked in three different countries: in Italy, in the United States and in Switzerland. This is why, as early as at the

beginning of the first interview, the question of mobility was immediately touched upon.

F[ranco] M[oretti] (laughing): Oh, mobility... I am working on tragedy at this moment, tragedy is opposed to mobility, people are stuck in one place, they cannot move.

Q[uestion]: Yes, but how did your mobility, your career mobility, influence your research? Italy, the United States, Switzerland...

FM: It influenced me in many very different ways. At the beginning, in Italy, at least forty-five years ago, when I started working as a university professor – of course, I was not a professor yet – you know, young people are a little bit like soldiers, civil servants, state employees in general, you never work in the place where you live, you are sent elsewhere. So I started in this very poor and small university in Salerno. I was from Rome, I studied in Rome, but my first year job was in Salerno and the students came from what was perhaps one of the poorest areas of Italy and, therefore, [one of the areas] with the worst schools. That is why they knew almost nothing. So that I had to explain everything. At first, I thought, it was horrible. But then I realized that it forced me to rethink every issue, from the very foundations. Because nothing could be taken for granted. So that I took nothing for granted when I started. It was a lot of work, but it was also a lot of freedom from acquired beliefs. And the second very important thing that I learned from this experience was that teaching for me should have a very strong democratic component. Everything you say should be comprehensible to a twenty-year old who is willing to think. As he, or she, was willing to think, and willing to read a couple of books, I had the duty to explain everything, so that it has given me a great contempt, for contempt is the right word for all those academic stars who created their celebrity on obscurity. That is just obscurantism, that is anti-democratic. Many of them are left-wing, much of the academic left, especially in the United States, lots of obscurity. That is just the opposite of democracy.

This was mobility number one, Salerno. Then I went to the United States. And there, [thinking back now], things were different. The Italian university didn't ask you to do anything. It's a different world, it's a different world! I mean, in theory, you have to work, but if you don't [want to], you don't work. Of course, if you are young and think you can add something to teach, but that's a different sauce.

No one would tell me you should teach this, no. When I went to the United States – I think, it was different when later I was at Columbia [University] – and when I arrived there, I thought I probably want to do work and write a book on tragedy. But in the United States, what students are interested in matters a lot, it is like a market principle. And so they made it clear – yes, I could teach something on tragedy every now and then, but they want[ed] me to teach the novel, the 19th century novel and modernism. And so my book on tragedy was postponed and postponed, because it was [a] subject that nobody really cared about much. So that was another lesson, what is that, the interest of other people. And that forced me to work a lot on the novel, which I had not expected. But it was a pleasure, I have really learned something about the genre, became a specialist which I had not been in Italy. In Italy I had done a little bit of everything, instead.

And then [there] was a movement inside the United States and going to Stanford and in Stanford I had... Columbia is in the middle of Manhattan, in the middle of New York, so you work out of your classroom, it's the street, it's dirt... As [for] Stanford, imagine a campus like this [one here] in Lausanne, ten times more abstract and empty of people. The central quadrangle at Stanford is enormous. It's like four times this building¹. And very often you work there and there are, maybe, twenty people in this enormous space which is like St Peter's square, because that's the way that the campus is built, it is a small university. This creates an atmosphere which is not good for the humanities, the humanities should be in the real world. But it is very good for abstract speculation and that is why in Stanford it became conceivable for me to do this literary lab, all this experiment²... I locked myself with twenty students in a room and we could run these experiments. Because a lab needs [...] protection from the outside world. In this respect the humanities and humanities labs don't need to be opposite things, in fact – but somehow I [...] got something in Columbia and the opposite in Stanford, so with every new step I think that what I have learned from these experiences is that every place you go creates problems, there were problems at every place, obviously...

Q: That's life itself.

¹ The Anthropole building of the University of Lausanne. (All footnotes are ours. – *E.V., K.K.*)

² See the current activities of the Stanford Literary Lab at <https://litlab.stanford.edu>.

FM: Exactly. But it also creates opportunities. And they are not obvious opportunities. You have to try and... I have also enjoyed that.

Q: Yes, so what you mean is that [a] space itself can influence research.

FM: Yes, exactly. Because space is never just space, right? It's not like a box where you put a pair of shoes. Space is a system of human and social relations.

Q: ...And it is not homogenous.

FM: It is not homogenous, not at all! So... I arrive from Verona and I realize that students' request[s make up] an important factor in the courses a professor teaches. This had never entered [the] mind of any Italian professor, it was just not a part of the system. As I said, it also created some consequences... So that I enjoyed moving. I think that mobility is good, it allows you to free yourself from habit. Today, maybe, a little less, because now the world is more homogenous. Yes, it is open, but it is more homogenous. Before it was more [varied].

Q: Do you think that today moving is not so important?

FM: I don't know... I went to Salerno, mobility number one, when I was 29. I went to Columbia [in] New York, mobility number two, when I was 40. I went to Stanford, number three, when I was 50. Now I am 69, I retired and I moved to Switzerland for family reasons four years ago. Of course, I continue to read, to study, to write...

Q: Do you find the impact of cultural differences to scientific approaches important? For instance, it seems that the interest towards nomothetical aspects of arts and humanities has traditionally been relatively higher in Eastern Europe than elsewhere. Take for example works that discuss the Zipf's distribution – the majority tends to come from that region. Or should the cultural or geographical differences in academic approaches be seen as marginal today³?

FM: This is a very interesting point. Clearly the intellectual and scientific sphere has become increasingly homogeneous in the past few decades, especially in the United States; but it's certainly still differentiated, especially in Europe. Is it merely a "residual" system of differences? I suspect so. It would be important to find mechanisms for the *production* of new differences. But I have no idea where to begin in that respect.

³ See Tamm, Kull 2016.

Q: Do you read much? Do you like to read? What do you read now? During one discussion about your book *Distant Reading*⁴ somebody said that probably you don't like to read, you just don't enjoy reading – that is why you have invented this method of distant reading: you digitalize instead of reading...

FM (laughing): Unfortunately, it has changed over time. Meaning that when I was young, I loved to read and, you know, we didn't call it canon there, but I read all the canonical things, European literature, French, Russian... I was trained in English, but actually for me German and French were at least as important as English. If not even more important, the literature. And Russian, Spanish... Then, when I started studying, when I realized how much, how large the archive of forgotten texts [was] and started coming up with methods to understand what is there, then – it's true, you can't read tens of thousands of novels or other texts. Then reading became less important, even for my academic work. But I have read... I would not say all, but all the great novels by Tolstoy, by Dostoevsky, by Balzac, Stendhal, and I reread them. Contemporary literature, for some reasons, has never been interesting for me, I don't know why. Yes, I read less now – which I am unhappy about. Right now I read a lot of plays, because I want to start working on tragedy again, I try to read contemporary novels in French, because I want to learn French a little better... But it is true that I read less in part because the work [on] distant reading has encouraged different ways of relating to literature. But it's not that I don't like to read.

Q (laughing): Sure... Here in Lausanne linguists from the Slavic Department work on the history of linguistic ideas. Of course, we have great interest in texts as such. Personally I [EV] have inherited it from my Moscow academic background: in Moscow I was formed within the framework of the Moscow part of the Moscow-Tartu semiotic school...

FM: One of my best students – no, it is not the word, he is my friend – has just finished his PhD in Tartu and an essay we wrote together must be published soon. He is Ukranian, but he went to Tartu because he wanted to see if some of Lotman's spirit is still there...

Q: Oleg Sobchuk?

⁴ Moretti 2013a.

FM: Yes, Sobchuk⁵!

Q: He was [amongst the group that] translated your book on distant reading into Russian⁶. This book is now very popular in the Russian academic world, some Russian colleagues discuss your theories very intensely⁷. Do you think that the method of distant reading could be successfully used to work on academic theories and not only on literature? The situation is very similar: we read the academic texts which are considered the most important ones, but there are so many academic texts which remain unknown, so many academic texts that nobody reads just because we have no time...

FM: Yes, that is one particular aspect of the archive of cultural studies, we speak about it in the text [I am] currently prepar[ing] with Oleg Sobchuk, applying the methodology of distant reading to the study of texts in the humanities⁸.

Q: Are there any disciplines which cannot be concerned with this methodology in principle?

FM: There are many disciplines that I know very little about. But in the past couple of years, I have learned digital musicology. Actually, musicology is now very advanced, because musical language is so formalized and even, in fact, quantified, literally. So there is digital musicology. There is – it is more difficult, but there is digital art history. There is, now, [a] quantitative study of philosophy, of philosophical language. There is, of course, literature and history, there have been studies of films, of legal studies – it seems that almost everything can be quantified. Even if, of course, it's much easier to quantify music than language, much easier to quantify language than images. So that there are different degrees, but there isn't a border beyond which this methodology cannot be applied.

Q: As to, for instance, biology, or chemistry, or physics, it is even easier with them, isn't it?

FM: Yes. They are already mathematized to [a] degree that we can only dream of in the humanities. These disciplines are very open to the methodology of distant reading.

⁵ Oleg Sobchuk received his MA in semiotics from the Department of Semiotics, University of Tartu, in 2013, and defended his PhD (*Charting Artistic Evolution: An Essay in Theory*, supervised by Arne Merilai and Franco Moretti) at the same university in 2018.

⁶ See Moretti 2016.

⁷ Here is just one example: Pilščíkov 2018.

⁸ See Moretti, Sobchuk 2019.

Q: Indeed, in the physical world, laws are precise and therefore mathematical description works very well. Also, physical sciences do not study meaning. Instead, in the world of life and culture, the regularities are mainly created or established by the life processes themselves, these are rather fuzzy and allow exceptions, and often are rather local, consciously or unconsciously conventional. Therefore, doesn't this mean that quantification and mathematization in the sciences dealing with life and culture should be fundamentally different from mathematization in the physical sciences?

FM: All historical "laws" are generalizations more than laws in the physical sense. Whether this makes them "fundamentally different", and whether this difference creates an entirely *sui generis* scenario for quantification in the social and human sciences remains to be seen⁹.

Q: As you said, it is the history of art that seems to be the most problematic in terms of digitalizing and the possibility of applying the methodology you have worked out, isn't it?

FM: Yes, images and art, [the] history of art, are the most difficult to digitalize, in my opinion, because there is no alphabet there. There is an alphabet in language, there is an alphabet in music and so on – but in art... There is no such thing.

Q: So it is the problem of code.

FM: The problem of code, yes. Or the articulation of the code, if you wish.

Q: Therefore it is a semiotic problem.

FM: Yes, it is a semiotic problem.

Q: We have already mentioned today your cooperation with semioticians. Your work on distant reading and digital humanities can be seen as belonging to (and at the same time helping to develop) general quantitative semiotics. Quantitative aspects in semiotics have been rather marginally studied for a long time, therefore here we can probably see a new growth in the field. In the recent book *Quantitative Semiotic Analysis*, edited by Dario Compagno¹⁰, your work is mentioned in this respect. Would you accept the point of view according to which

⁹ See also Moretti 2020 on the relationship between interpretive and quantitative approaches.

¹⁰ Compagno (ed.), 2018.

your work is interpreted as a step forward in the development of quantitative semiotics?

FM: In principle yes, though I am not sure that the semiotic component of my contribution was strong enough to deserve that description. I would have liked to do more in that respect.

Q: Would you briefly describe your relationships with semiotics, since your first encounter with the concept? And who are the semioticians whose work was (or still is) most interesting (or important) for you? What is your attitude towards semiotics, have you collaborated with semioticians? If yes, was it fruitful for you?

FM: In general, my relationship with semiotics wasn't a very strong relationship, because I was first under the influence of the Russian Formalists, and then of French (and to a lesser extent Czech) structuralism. At that point, there wasn't much mental "room" for other influences of the same kind. I read quite a lot of Lotman (and Uspenskij), but they never replaced the models I had absorbed earlier. I started university in 1968. And in that period, [the] mid 60s to [the] mid 70s, there was a moment when Marxism and semiotics seemed to be reconcilable and there were some giants – like young Umberto Eco, young Roland Barthes, to some extent even Lotman and Uspenskij... It was a moment when – even if I have never studied linguistics, I read a lot. From Saussure, Jakobson, etc. Even if I should perhaps be ashamed to confess this, but I've never read the Saussurean *Cours* in its entirety; what I read from Saussure I read in Italian, and I cannot say it had a great influence on my work. I think I never even quoted Saussure... However it may be, the two most important books of literary theory which I read literally in two days were Todorov's collection *Les formalistes russes*¹¹, and Lukács's *The Theory of the Novel*¹². My entire life has been an attempt to combine these two things. In the last ten years, in fact, quantitative work has increased the formalist aspect, already because you have to study language...

Q: If the reconciliation between Lukács and Russian formalism has been and is one of your deeper interests, let us ask the following question: would you agree that in Lukács' terms this problem can be formulated as a problem of harmony versus alienation between "life" and "form"? Or maybe between meaning-making

¹¹ Todorov 1965.

¹² Lukács 1920 [1971].

and rules? Do you think that the quantitative approach can somehow allow [for an analysis] and maybe help solving this problem?

FM: The way it appeared to me – half a century ago! – was more or less this: one could look at form by focusing on its internal mechanism, like the Formalists, or on its historical significance, like Lukács. (For Lukács, the meaning of “form” changes over the years, but I was interested in the early work – especially *The Theory of the Novel*.) The wager was to reconcile these two approaches and attitudes. As it happened, the vast majority of those who follow the quantitative approach have no interest in form, so the question has disappeared from the horizon.

Q: Your approach can therefore be compared with the structuralist one, in particular with your interest in formal aspects. Would you agree?

FM: Absolutely, yes. I have no problem with that. Unfortunately, what happened is that, as you know, linguistics and literary studies were very close in the 60s and 70s, but then, around [the] 80s-90s... At Stanford, I was one of those who, actually, went to the Department of Linguistics to try to meet and talk... I have realized that linguistics has changed a lot as a discipline. It is much more developed, and it is much more abstract, it is much more mathematical, it is really a more complicated discipline than it was 50 years ago. So it is not easy to recombine these things. And meanwhile semiotics as such hardly exists anymore, right? I mean, there are individuals, but there is no longer a discipline. Are there any departments of Semiotics, anywhere?

Q: Yes, of course – but not here, for example. In Lausanne, we have almost nothing.

FM: Not here, exactly. In Geneva [neither] – there they don't have anything.

Q: In Tartu, there is a Department of Semiotics.

FM (laughing): In Tartu – of course, it is the world capital of semiotics!

Q: What would you consider as your most important academic achievements? The results of your academic work?

FM: Do you like films? If you like, for instance, Stanley Kubrick, what is his greatest film? His first film was a great war film, *Paths of Glory*. Then he made a *film noir*, *The Killing*. Then he made one of the ancient mythological Roman films, *Spartacus*. Then he made *Dr. Strangelove*, dystopia on atomic war. Then

he made *2001: A Space Odyssey*... What was his greatest film? The fact is that he changed every time. If I have to shower praise on myself, I would say, I have done more or less the same thing. I started with a collection of essays which mixed high culture and mass culture: Dracula, Frankenstein, etc. Then I wrote a book on the *Bildungsroman* in Europe¹³. Then I wrote a book on the Modern Epic¹⁴. That resembles the book on the *Bildungsroman*, but it was already quite different. And it has a very different conceptual structure, because it was based on evolutionary theory. Then, my fourth book was the *Atlas of the European novel*¹⁵, which was a cartography of the European novel. The fifth [...] was *Graphs, Maps, Trees*¹⁶, which was the beginning of the quantitative method. The sixth and seventh, which appeared together, were *Distant Reading* and *The Bourgeois*¹⁷. Now I have just published a book which is drawn from five lectures from my last course, an introductory course for undergraduate[s] at Stanford¹⁸. So, every book has been different from the previous, more or less. That has been my great achievement.

Q: Probably it is like with children: you love all of them.

FM: Yes, all my toys are my favorite toys. The book on the *Bildungsroman* is the one that I love most, but I don't know whether it is my best book or not...

Q: Lina Steiner, in her *For Humanity's Sake: The Bildungsroman in Russian Culture*¹⁹, pays a great deal of attention to Lotman's semiotic approach in her analysis of *Bildungsroman*. Do you think it is relevant?

FM: Unfortunately I don't know Steiner's book; as for Lotman's semiotics, I'm not an expert, but the book in which I most used it was *The Way of the World*, also dedicated to the *Bildungsroman*. So, there may be a sort of elective affinity between Lotman's system and this great narrative form... As to my book on *Bildungsroman*, when I read it, I realize that I enjoy changing every time. I enjoy opening doors rather than creating a whole household.

Q: That's the mobility.

¹³ Moretti 1987.

¹⁴ Moretti 1994.

¹⁵ Moretti 1998 (original edition in Italian: Moretti 1997).

¹⁶ Moretti 2005.

¹⁷ Moretti 2013b.

¹⁸ Moretti 2019.

¹⁹ Steiner 2011.

References

- COMPAGNO, Dario (ed.) (2018). *Quantitative Semiotic Analysis*. Cham: Springer.
- LUKÁCS, Georg (1920 [1971]). *The Theory of the Novel: A Historico-Philosophical Essay on the Forms of Great Epic Literature*, transl. by A. Bostock. London: The Merlin Press, 1971.
- MORETTI, Franco (1987). *The Way of the World: The Bildungsroman in European Culture*. London: Verso.
- _____, (1994). *Opere mondo: Saggio sulla forma epica dal Faust a Cent'anni di solitudine*. Turin: G. Einaudi.
- _____, (1997). *Atlante del romanzo europeo, 1800-1900*. Turin: G. Einaudi.
- _____, (1998). *Atlas of the European Novel, 1800-1900*. London – New York: Verso.
- _____, (2005). *Graphs, Maps, Trees: Abstract Models for a Literary History*. London – New York: Verso.
- _____, (2013a). *Distant Reading*. London: Verso.
- _____, (2013b). *The Bourgeois: Between History and Literature*. Brooklyn, N.Y.: Verso.
- _____, (2019). *Un paese lontano: Cinque lezioni sulla cultura americana*. Torino: G. Einaudi.
- _____, (2020). Under which king, Bezonian? Literary studies between hermeneutics and quantification, *Porównania* 1 [26], 315-328.
- MORETTI, Franko [MORETTI, Franco] (2016). *Dal'nee čtenie [Distant Reading]*, transl. by A. Vdovin & O. Sobčuk & A. Šelja. Moskva: Izdatel'stvo Instituta Gajdara.
- MORETTI, Franco & SOBCHUK, Oleg [SOBČUK, Oleg] (2019). Hidden in plain sight: Data visualization in the humanities, *New Left Review* 118, 86-115.
- PILŠČIKOV, Igor' Alekseevič (2018). Franko Moretti i novyj kvantitativnyj formalizm [Franco Moretti and the new quantitative formalism], *Novoe Literaturnoe Obozrenie* 2 [150], 39-45.
- STEINER, Lina (2011). *For Humanity's Sake: The Bildungsroman in Russian Culture*. Toronto: University of Toronto Press.
- TAMM, Marek & KULL, Kalevi (2016). Toward a reterritorialization of cultural theory: Estonian theory from Baer via Uexküll to Lotman, *History of Human Sciences* 29/1, 75-98.
- TODOROV, Tzvetan (1965). *Théorie de la littérature, textes des formalistes russes*. Paris: Seuil.

Linguistique et didactique dans leur(s) histoire(s)

L'HISTOIRE DE LA SCIENCE DU LANGAGE ET LA DIDACTIQUE DES LANGUES

Roger COMTET

Université de Toulouse – Jean Jaurès

roger.comtet@wanadoo.fr

Résumé

Dans cet article à visée didactique, on retrace tout d'abord à grands traits l'histoire générale de la linguistique; on insiste ensuite sur son traitement par les historiens au cours des deux derniers siècles. On essaie ensuite de montrer comment, à partir de l'exemple concret de la phonologie, dans les grammaires françaises du russe parues au XX^{ème} siècle, cette approche historicisante permet de dégager de grandes tendances et des aspects inhabituels de la pensée linguistique.

Mots-clés : histoire des sciences du langage, phonologie, grammaires russes françaises, Lucien Tesnière, André Mazon

1. Schéma de l'histoire des sciences du langage¹

La science du langage, associée à une réflexion sur son fonctionnement, est apparue à date très ancienne, dès l'Inde ancienne et l'Antiquité gréco-latine; on pense dans le premier cas à Panini, dans le second à Aristote et à sa *Poétique* (455 av. J.-C.). Les Romains ont eu ensuite l'immense mérite de nous transmettre l'héritage des grammairiens grecs tout en calquant leurs descriptions du latin sur celles du grec, quitte à faire violence aux faits; c'est ainsi que, à les en croire, il y aurait eu un duel ou un optatif en latin, tout simplement parce qu'il fallait asservir les faits du latin au prestigieux modèle hellénique. Et force est de constater que cet idéal gréco-latin a imprégné la pensée linguistique occidentale pendant des siècles, au point de susciter des réactions épidermiques, comme celles de nos slavophiles russes du XIX^{ème} siècle qui suivaient en cela les romantiques allemands pour s'insurger contre la prétention de «chausser les lunettes de l'étranger» (c'est-à-dire le filtre des grammaires latine et allemande) comme

¹ Pour un exposé détaillé de la question, on pourra consulter l'excellente synthèse de Georges Mounin (1910-1993) (Mounin 1967).

l'écrivait Konstantin Sergeevič Aksakov (1817-1860)² afin d'étudier la langue russe.

Une première inflexion est proposée par la grammaire générale, ou universelle, de Port-Royal³; c'est une grammaire philosophique à vocation universelle, calquée sur la logique, qui était censée rendre compte de toutes les langues à toutes les époques; elle devait durablement influencer les premiers linguistes russes au XVIII^{ème} siècle, dont le plus illustre fut Mixail Vasil'evič Lomonosov (1711-1765), auteur de la célèbre *Grammaire russe*⁴. Cette influence persistera dans toute la première moitié du XIX^{ème} siècle, avec l'École dite de Kharkov, illustrée par des universitaires allemands qui avaient fui l'Allemagne après la fermeture par Napoléon de l'Université de Halle au lendemain de la victoire d'Iena en 1806, comme Ludwig Heinrich Jakob (1759-1827); c'est sur ce modèle que Vissarion Grigor'evič Belinskij (1811-1848) a bâti sa grammaire russe publiée en 1837⁵. Mais c'est un autre système, celui de l'école romantique historico-comparative qui va prendre la relève avec Aleksandr Xristoforovič Vostokov (1781-1864) en terrain russe. Le point de départ est la redécouverte à Calcutta du sanskrit et de sa parenté avec les langues classiques européennes par William Jones en 1786; c'est à partir de là qu'une pléiade de linguistes germaniques va affiner la méthode comparative: Franz Bopp (1791-1867), les frères Schlegel (August, 1767-1845 et Friedrich, 1772-1829), Johann Adelung (1732-1866), Jakob Grimm (1785-1863), Wilhelm von Humboldt (1767-1835), August Schleicher (1821-1868), le Danois Rasmus Rask (1787-1832), etc. On rompait ainsi définitivement avec la vision achronique de la grammaire générale en privilégiant la problématique des origines.

Cette école qui va dominer les trois premiers quarts du XIX^{ème} siècle va cependant être remise en cause par les néo-grammairiens allemands (*Junggrammatiker*) dans le dernier quart du siècle. En quête d'absolu, ceux-ci prétendaient avec une extrême rigueur résoudre toutes les questions d'évolution phonétique laissées de côté par les comparativistes; ils s'inspiraient de la psychologie, science phare de l'époque, «dont l'étoile monte alors au ciel des sciences humaines»⁶ et dont l'une des premières illustrations en terrain russe est

² Aksakov 1855: 8.

³ Arnaud, Lancelot 1660.

⁴ Lomonosov 1755.

⁵ Belinskij 1837.

⁶ Mounin 1967: 211.

la thèse sur le rôle de l'analogie dans la déclinaison polonaise soutenue par Jan Niecisław Ignacy Baudouin de Courtenay (1845-1929) en 1868⁷; ils entendaient aussi privilégier le témoignage des langues vivantes contemporaines, tout en gardant le problème des origines, de la génétique et de l'évolution au centre de leurs préoccupations. Ils ont exercé une influence durable sur les linguistes russes de l'époque, et pas uniquement Baudouin de Courtenay, cependant que le stage rituel à Leipzig, la Mecque des néo-grammairiens, était une étape obligée pour les jeunes philologues russes destinés au professorat que l'empire russe envoyait se former en Allemagne.

Ce bel édifice devait cependant bientôt être remis en cause par ceux que l'on a appelés les «dissidents de l'indo-européanisme». Il s'agissait pour ceux-ci de privilégier une linguistique dite «aréale» qui mettait au centre le facteur spatial et les contacts de langues; de ce point de vue, l'axe spatial venait recouper l'axe temporel de la diachronie. Les représentants les plus connus de ce courant furent Hugo Schuchardt (1842-1927) en Autriche-Hongrie, Jules Gilliéron (1854-1926) en Suisse, Giulio Graziado Ascoli (1829-1907) et Matteo Giulio Bartoli (1873-1946) sur les marges Nord-Est de l'Italie qui se firent appeler «néo-linguistes»; il est intéressant ici de relever que cette tendance s'est manifestée surtout dans des territoires qui connaissaient le multilinguisme et où les contacts de langues étaient pour ainsi dire structurels. La dialectologie liée à cette nouvelle approche introduisait aussi dans les études linguistiques une nouvelle composante sociologique.

Simultanément se manifestait une approche structuraliste chez le linguiste polonais Baudouin de Courtenay dans son enseignement à l'Université de Kazan ainsi que chez le Genevois Ferdinand de Saussure (1857-1913). C'est à cette école, dite «polonaise», de Kazan⁸ (incarnée par Baudouin et Mikołaj Kruszewski [1851-1887]) que l'on doit au début des années 1880 l'élaboration d'une première phonologie, qui allait être développée ensuite selon deux lignes directrices: celle du nouveau Baudouin à Saint-Pétersbourg et de son élève Lev Vladimirovič Ščerba (1880-1944), et celle née dans le prolongement du Cercle linguistique de Moscou et développée au sein de l'École de Prague par Roman Osipovič Jakobson (1880-1944) et le prince Nikolaj Sergeevič Trubeckoj [Troubetzkoy] (1890-1938); ce dernier courant a privilégié le fonctionnalisme et a inspiré à des degrés

⁷ Baudouin de Courtenay 1868.

⁸ Jakobson 1960 [1971].

divers la linguistique francophone avec deux orientations différentes: la priorité donnée aux unités de base du langage (phonèmes et morphèmes) chez André Martinet (1908-1999), André Haudricourt (1911-1996) et Georges Gougenheim (1900-1972), et celle qui privilégie des unités plus larges comme en syntaxe chez Lucien Tesnière (1893-1954) et Gustave Guillaume (1883-1960). En même temps, la vieille grammaire générale revient sur le devant de la scène en inspirant les travaux de l'Américain Noam Chomsky (1928-), cependant que le humboldtisme imprègne la linguistique russe actuelle («le tableau linguistique du monde» [*jazykovaja kartina mira*]); on se doit de signaler cependant dans l'Union soviétique des années 1930-1940 l'intermède dominé par les théories de Nikolaj Jakovlevič Marr (1865-1934); le «marrisme» peut être caractérisé comme une vision anthropologique et paléontologique de la langue et il a pu reléguer alors, jusqu'à la fameuse discussion sur la langue de 1950, la linguistique de langue russe à la marge de l'évolution de la science dans le monde. Dans tous les cas, on constate désormais que les problèmes du développement des langues sont évincés par ceux de leur fonctionnement.

2. L'histoire de la linguistique

Face à tous ces développements, force est de constater que la discipline n'a éprouvé que très tard le besoin de se pencher sur son histoire, d'établir un bilan, ne serait-ce qu'à mi-parcours; le facteur essentiel a été ici la remise en cause du modèle néo-grammairien à la fin du XIX^{ème} siècle et ce n'est effectivement qu'à partir des années 1870 qu'apparaissent les premières esquisses d'histoire de la linguistique. On vérifie ainsi qu'une discipline où l'approche historique était privilégiée a longtemps et paradoxalement négligé de l'appliquer à elle-même! À vrai dire, quelques travaux prémonitoires avaient ouvert la voie comme le *Discours préliminaire* rédigé par François-Charles-Eugène Thurot (1823-1882) pour servir d'introduction à sa traduction de l'*Hermès* du philosophe grammairien britannique James Harris (1709-1780)⁹; on relèvera aussi qu'en dépit de leur titre des ouvrages parus plus tard tels que l'*Histoire de la science du langage chez les Grecs et les Romains* de Heymann Steinthal (1823-1899)¹⁰ ou l'*Histoire de la science du langage et de la philologie orientale depuis le début du XIX^{ème} siècle*

⁹ Harris 1796.

¹⁰ Steinthal 1863.

en Allemagne de Theodor Benfey (1809-1881)¹¹ ont peu à voir avec l'histoire de la linguistique, traitant plutôt de la philosophie du langage. Et, dans les publications qui vont suivre, il s'agira plutôt d'esquisses que d'études vraiment substantielles; on peut citer ici l'appendice d'Antoine Meillet (1866-1936) à son *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* de 1903¹² où, en fait, la rétrospective se limite aux études indo-européennes; rappelons aussi qu'un chapitre succinct intitulé «Coup d'œil sur l'histoire de la linguistique» figure dans le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, paru en 1916¹³. Il y eut aussi les quatre premiers chapitres de l'ouvrage d'Otto Jespersen (1860-1943) *Language* paru en 1922¹⁴. Quant à Leonard Bloomfield (1887-1949) dans son *Language* paru en 1933, il consacrait un premier chapitre de 17 pages au même sujet¹⁵. De fait, c'est en 1902 que parut la première véritable histoire de la linguistique avec l'*Histoire de la linguistique* de Vilhelm Thomsen (1842-1927) qui parut en danois¹⁶. Dans tous les cas, on vérifie que la naissance de cette nouvelle discipline coïncide avec la remise en cause de l'enseignement des néogrammairiens avec un même souci d'inventaire et de mise au point.

Il faudra néanmoins attendre les années 1950-1960 pour que l'histoire de la linguistique prenne toute sa place dans la recherche et l'enseignement universitaires. Peu à peu se construisent trois centres de recherche; à Berlin, ce centre fonctionne autour de la revue *Historiographia linguistica*, du *Zentrum für Allgemeine Sprachwissenschaft, Typologie und Universalienforschung* et de leur directeur et fondateur historique Konrad Koerner (1939-)¹⁷; l'orientation en est historique, voire événementielle, et privilégie les travaux d'érudition. Citons ensuite, à Paris, le centre intitulé Histoire et épistémologie du langage (HEL) avec une revue et, là encore, un directeur fondateur, Sylvain Auroux (1948-); l'orientation en est plus philosophique, qui privilégie l'analyse épistémologique (critique de la connaissance scientifique). Signalons enfin à Lausanne le groupe qui réunit les deux perspectives déjà évoquées mais en se spécialisant dans l'Est de l'Europe; le directeur fondateur est ici Patrick Sériot (1949-) (et les publications prennent place dans les *Cahiers de l'ILSL/Cahiers du CLSL*); après

¹¹ Benfey 1869.

¹² Meillet 1903: 407-441.

¹³ Saussure 1916 [1969: 13-19].

¹⁴ Jespersen 1922.

¹⁵ Bloomfield 1933: 3-20.

¹⁶ Thomsen 1902.

¹⁷ On trouve parfois aussi dans certaines de ses publications, la signature E.F.K. Koerner.

le départ à la retraite de P. Sériot ce groupe est dirigé par Ekaterina Velmezova qui a fondé la série *Epistemologica et historiographica linguistica Lausannensia*. En même temps, des congrès internationaux baptisés *ICHOLS (International Conferences on the History of Language Sciences)* réunissent tous les trois ans, et ce, depuis 1978, les spécialistes de ce champ de recherches¹⁸. À côté de ce cadre institutionnel, il faut signaler la publication d'une série de grandes synthèses qui vont fournir à compter de 1960 aux chercheurs des outils de grande valeur en fixant à la fois un cadre et une méthodologie et en débroussillant le champ de la discipline.

On citera en premier lieu l'*Histoire des idées linguistiques* publiée sous la direction de Sylvain Auroux en 1989-2000¹⁹. Auroux s'associe ensuite à Konrad Koerner pour nous proposer une *Histoire des sciences du langage*²⁰. On se doit de signaler aussi une série de publications également généralistes, moins ambitieuses mais tout aussi utiles; du Belge Maurice Leroy (1909-1990), *Les grands courants de la linguistique moderne*²¹, de Giulio Lepszy (1935-), *La linguistica strutturale*²²; de la Slovène Milka Ivić (1923-2011), *Pravci u lingvisti* paru en 1965²³; il faudrait aussi mentionner de Robert Henry Robins (1921-2000) *A Short History of Linguistics*²⁴. Quant à la merveilleuse petite synthèse de Georges Mounin *Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle*, nous en avons déjà vanté les mérites²⁵. On notera que toutes ces publications sont datées des années 1960-1980, ce qui ne saurait nous surprendre; c'est en effet l'époque où la linguistique, étroitement associée au structuralisme, est la science pilote de l'époque, quand Jakobson, invité au Collège de France en 1980 pour y faire une série de conférences, va y faire salle comble et où les ouvrages de linguistique sont des succès de librairie²⁶. C'est aussi dans ces années que l'on redécouvre l'école formaliste d'analyse littéraire née dans la Russie des

¹⁸ Le premier congrès a eu lieu à Ottawa, le XIV^{ème} à Paris en 2017. Les universités d'accueil se situent en Europe ou dans les Amériques. En 2021, c'est l'Université catholique du Sacré-Cœur de Milan qui a organisé, en ligne, le XV^{ème} congrès (planifié pour 2020, il avait été reporté à cause de la pandémie).

¹⁹ Auroux 1989-2000.

²⁰ Auroux, Koerner *et al.* (éds), 2000-2006.

²¹ Leroy 1963.

²² Lepszy 1966.

²³ Ivić 1965.

²⁴ Robins 1967.

²⁵ Mounin 1967.

²⁶ René L'Hermitte rappelait avec pertinence qu'en ces années la linguistique «était devenue de surcroît la discipline à la mode puisqu'on y voyait philosophes, ethnologues, spécialistes de littérature etc. lui emprunter, à plus ou moins bon escient, concepts et méthodes» (L'Hermitte 1979: 11).

années 1916-1924 et qui était liée à une vision structuraliste de la langue, surtout dans sa version du Cercle linguistique de Moscou.

Il faut relever que cette mode n'a pas épargné ce qui était encore à l'époque l'URSS et on se doit de noter qu'elle précéda souvent les études menées en Occident en se manifestant dès les années 1950; la démarche y fut identique: se doter dans un premier temps d'outils essentiels qui permettront ensuite de poursuivre des recherches spécialisées; le problème se complique ici du fait que, au moins jusqu'à la perestroïka des années 1985-1991, la censure avait sévi dans l'espace soviétique, ce qui fait qu'il y avait un important retard éditorial à rattraper. On va donc publier des anthologies, aussi bien des linguistes étrangers que des russophones, des histoires de la linguistique, ainsi que des éditions ou des traductions des linguistes du passé. On peut citer de Viktor Vladimirovič Vinogradov (1895-1969) ses *Pages d'histoire de l'étude de la syntaxe russe*²⁷; de Vasilij Vasil'evič Ščoulin et Valerija Ivanovna Medvedeva leur *Chrestomathie de l'histoire des théories linguistiques en Russie*²⁸; de Vladimir Andreevič Zvegincev (1910-1988), *Chrestomathie de l'histoire de la linguistique russe de 1956*²⁹ et *Histoire de la linguistique des XIX-XX^{èmes} siècles, esquisses et extraits*, ouvrage paru aussi en 1956³⁰; de Fedor Mixajlovič Berezin (1930-2003), *Histoire de la linguistique russe de 1979*³¹; ajoutons qu'en plus de ces ouvrages fondamentaux de très nombreuses monographies ont paru au fil de ces années.

Enfin, on n'aurait garde d'oublier que l'historiographie linguistique s'était manifestée en Russie bien avant les premiers essais occidentaux en nous léguant deux ouvrages de référence qui ont gardé toute leur utilité jusqu'à aujourd'hui (ce que prouve leur réédition); il s'agit tout d'abord de l'*Esquisse d'histoire de la linguistique en Russie* par Sergej Konstantinovič Bulič (1859-1921) parue en 1904³²; ce tome I couvrait la période qui va du XIII^{ème} siècle à 1825 et laissait entrevoir une suite mais il n'en fut rien malheureusement³³. Bulič avait participé aux activités du Cercle de Kazan et était avant tout un philologue comme l'indique son étude savante consacrée aux slavonismes en russe³⁴; on retrouve son érudition

²⁷ Vinogradov 1958.

²⁸ Ščoulin, Medvedeva 1965.

²⁹ Zvegincev 1956 [1977].

³⁰ Zvegincev 1956.

³¹ Berezin 1979.

³² Bulič 1904.

³³ La même mésaventure était arrivée à son ouvrage précédent sur les slavonismes en russe, dont seule la première partie vit le jour (voir Bulič 1893).

³⁴ *Ibid.*

et sa rigueur dans son histoire de la linguistique russe et il n'est pas indifférent qu'il l'ait fait précéder en guise d'introduction d'une traduction de l'*Introduction à l'étude de la langue* qu'avait fait paraître le néo-grammairien Berthold Delbrück (1842-1922) en 1884³⁵. C'était une manière de rattacher les linguistes russes au prestigieux héritage néo-grammairien. On notera au passage qu'il avait également rédigé plusieurs entrées sur la linguistique russe et son histoire dans le dictionnaire encyclopédique de Brokgauz comme «La langue russe et la linguistique comparative»³⁶.

Plus ambitieuse encore fut la somme publiée en 1910 par Ignatij Viktorovič [Vatroslav] Jagić (1838-1923), slavisant croate en poste à l'Université de Saint-Pétersbourg, qui s'intitulait *Histoire de la philologie slave*³⁷. L'ouvrage, extrêmement complet («un monument», à en croire Antoine Meillet [1866-1936]³⁸), reflète l'état de la slavistique en Russie et en Autriche-Hongrie à l'époque, avec ses trois centres principaux, Prague, Vienne et Moscou; il avait l'avantage de couvrir l'ensemble de la période, depuis le Moyen Âge jusqu'aux années qui ont précédé immédiatement la date de sortie de l'ouvrage; en même temps, ce qui était bien dans l'esprit d'une époque qui est celle des rêves panslaves, le titre même suggère une unité slave profonde. Jagić a d'ailleurs beaucoup œuvré dans cette direction, fondant à Berlin en 1875 la revue *Archiv für slavische Philologie*, première revue de slavistique à avoir vu le jour au monde; et on a pu dire que «c'est lui qui a donné à la philologie slave la rigueur de la philologie classique»³⁹. Après la parution de ces deux monuments, l'historiographie de la linguistique dans le domaine russe ne devait plus guère se manifester jusqu'en 1950, victime du trou d'air imputable à l'essor du marrisme qui nourrissait d'autres priorités; tout au plus peut-on signaler comme exceptions une histoire de la grammaire russe par Nikolaj Karlovič Kul'man (1871-1940) parue en pleine révolution⁴⁰ et, en 1936, la volumineuse anthologie sur *Les théories de la langue et du style dans l'antiquité*⁴¹ publiée sous la direction de l'éminente helléniste Ol'ga Mixajlovna Frejdenberg (1890-1955).

³⁵ Delbrück 1884.

³⁶ Bulič 1899.

³⁷ Jagić 1910.

³⁸ Voir Meillet 1923: 300.

³⁹ *Ibid.*: 299.

⁴⁰ Kul'man 1917 [1982].

⁴¹ Frejdenberg (éd.), 1936.

Pour en revenir à la période actuelle, on constate donc que l'histoire de la linguistique est désormais bien installée comme discipline à part entière dans le paysage scientifique russophone, répondant ainsi à son expansion dans les pays occidentaux, et que les publications s'y sont multipliées au cours de la dernière période. On relèvera en particulier que les réimpressions des grands linguistes du passé s'y sont multipliées à partir des années 1970.

3. L'histoire de la linguistique et les grammaires du russe en langue française

Une application de cette approche historique pourrait nous être fournie par les grammaires que, souvent, d'illustres linguistes n'ont pas dédaigné de composer. Dans le domaine des grammaires russes les plus marquantes parues dans le monde francophone, on peut penser, en les rangeant par ordre chronologique, aux ouvrages d'André Mazon (1881-1967), Lucien Tesnière (1893-1954), Jacques Veyrenc (1925-1985) et Paul Garde (1926-2021). On sait que la première de ces grammaires, la *Grammaire de la langue russe*, a longtemps occupé le devant de la scène en France avec les éditions et retirages qui se sont succédé de 1943 à 1978⁴², tirant profit du rôle central qu'occupait alors André Mazon dans la slavistique française. Elle a ainsi éclipsé la *Petite grammaire russe* de Lucien Tesnière (qui avait pourtant connu deux éditions en 1934 puis 1945⁴³). Il faudra attendre ensuite les années 1960-1980 pour voir publier deux grammaires tenant compte des acquis de la linguistique contemporaine, celles de Jacques Veyrenc⁴⁴ et de Paul Garde⁴⁵.

Il est frappant de constater que les auteurs, comme c'est le cas en général, négligent de préciser les bases théoriques de leurs descriptions. Pour y remédier, nous avons déjà tenté de préciser à partir de quels principes certaines de ces grammaires avaient construit leur classification de la conjugaison du verbe russe⁴⁶; nous allons désormais les envisager du point de vue de la phonologie. En ce domaine, les slavistes se réfèrent le plus souvent à deux écoles, d'une part, l'École phonologique de Leningrad – Saint-Petersbourg, née à la veille de la

⁴² Mazon 1943. Mazon avait pris soin de publier une version abrégée de sa grammaire en 1945 (Mazon 1945).

⁴³ Tesnière 1934 [1945].

⁴⁴ Veyrenc 1968 [1973].

⁴⁵ Garde 1980 [2016].

⁴⁶ Comtet 2003.

Première Guerre mondiale, et, d'autre part, l'École phonologique de Moscou qui s'est constituée dans les années 1930; nous nous contenterons de rappeler les principales différences théoriques entre les deux écoles avec leurs marqueurs ou «traits différentiels» pour ainsi dire, en renvoyant pour un exposé détaillé à notre article de 1995⁴⁷. Les textes de référence sont, pour les Pétersbourgeois, l'ouvrage de Ščerba *Les voyelles russes envisagées du point de vue de la qualité et de la quantité*, publié en 1912⁴⁸, ainsi que le tome I de la *Grammaire de l'Académie* paru en 1960⁴⁹ pour lequel Ščerba avait rédigé la partie phonétique. Les Moscovites considèrent pour leur part comme leur texte fondateur le chapitre phonétique de la première partie de *l'Esquisse de grammaire de la langue russe littéraire* parue en 1945 sous la direction de Ruben Ivanovič Avanesov (1902-1982) et Vladimir Nikolaevič Sidorov (1903-1968)⁵⁰ (en fait, l'ouvrage était déjà prêt à être publié dès les années 1930).

On sait que les Pétersbourgeois ont une approche plus phonétique et plus psychologique de la phonologie, alors que les Moscovites privilégient la morphématique et la sémiotique avec leur grand principe des positions forte vs faible des phonèmes. Ceci dit, ces divergences se marquent dans le détail de la manière suivante.

1. Le son [i] noté le plus souvent dans la graphie russe par *ы* est traité à Saint-Pétersbourg comme un phonème à part entière (on aurait donc 6 voyelles russes), alors qu'à Moscou on en fait un simple allophone de /i/⁵¹ après consonne dure à la suite de Baudouin de Courtenay qui l'avait ainsi interprété avec son fameux *i mutabile*⁵². Il faut d'ailleurs reconnaître que des arguments de poids militent en faveur de cette dernière interprétation⁵³.

⁴⁷ Comtet 1995.

⁴⁸ Ščerba 1912.

⁴⁹ Vinogradov (éd.), 1960.

⁵⁰ Avanesov, Sidorov (éds), 1945.

⁵¹ Rappelons que, dans l'usage adopté par la majorité des slavistes, les phonèmes figurent entre barres obliques et les transcriptions phonétiques entre crochets droits, comme dans /s°ad°/ [sa:t] 'le jardin' (voir par exemple Comtet 1997 [2002: 13]).

⁵² Boduën de Kurtenè 1912: 31, 126.

⁵³ Voir *u* et *ы* traités comme des rimes équivalentes dès le XIX^{ème} siècle, l'impossibilité dans les mots russes d'avoir *ы* à l'initiale du mot ou en début de ligne en cas de coupure, de former un mot au contraire des 4 phonèmes vocaliques {*я u o y*}, de trouver *ы* après vélaire (hormis dans quelques emprunts hors système) etc. Boris Unbegaun notait par ailleurs: «Au XVIII^e siècle, alors que règne la tradition slavonne en poésie fondée sur l'identité orthographique à la rime, la seule exception est “и” et “ы” que l'on fait rimer» (Unbegaun 1958: 170). Il est vrai qu'alors il ne fallait pas que ces sons se trouvent à la finale

2. Le son chuintant noté par *u* est interprété à Saint-Pétersbourg comme la suite des deux phonèmes /š'/ et /č/, conformément à la prononciation traditionnelle locale; à Moscou, on en fait un phonème unique correspondant à un /š':/ mou et long. Ce même traitement vaut pour *сж* ou *жж* interprétés comme un phonème mou et long unique /ž':/, alors qu'à Saint Pétersbourg on les décompose en /sž/ ou /žž/.

3. Pour les Pétersbourgeois, les vélares (/g/, /k/ /x/) correspondent à des phonèmes différents selon qu'elles sont réalisées dures ou molles; à Moscou, par contre, on n'y voit que des variantes de réalisation, ou allophones, devant les voyelles antérieures /e, i/ qui entraînent automatiquement la mollesse de la vélaire, alors que les voyelles d'arrière /a, o, u/ commandent une réalisation dure.

4. À Saint-Pétersbourg, pour les consonnes qui sont soit dures, soit molles, la mollesse entraînée par le phonème /e/ qui les suit est phonologique, alors qu'à Moscou il s'agit d'une réalisation liée⁵⁴.

5. Les Pétersbourgeois considèrent que l'accommodation des consonnes (traits de sonorité-surdité et mollesse-dureté) a valeur phonologique alors que les Moscovites estiment qu'il ne s'agit là que de variantes phonétiques apparaissant en position faible: voir *cað* = /s°at°/ dans un cas, /s°ad°/ dans l'autre ('le jardin'); *poz* = /r°ok/ vs /r°og/ ('la corne'); /kon'č'it'/ opposé à /končit'/ ('terminer'); (dans ce dernier cas, pour les Moscovites, c'est la position forte, devant voyelle, de la consonne finale dans un même morphème comme dans *исконный* [i:skønnəj] <iz°><kon°><oj> ['original'] qui compte pour l'identifier).

C'est ainsi que ce qui, souvent, pour les Moscovites, n'est que simple variante positionnelle, est doté d'un statut de phonème à part entière à Saint-Pétersbourg. Nous allons voir si ces analyses phonologiques et ces oppositions se reflètent bien dans les quatre grammaires russes que nous avons retenues.

absolue du vers, «ce qui créerait, dans les consonnes qui les précèdent, une opposition de molle à dure» (*ibid.*: 169) (voir aussi Žirmunskij 1975: 323).

⁵⁴ Nous visualisons cette neutralité en ne notant pas phonologiquement cette mollesse; par exemple, *белый* sera noté /bel°oj/ et non pas /b°el°oj/ (voir Comtet 1997 [2002: 37]). Les entorses à la règle sont très rares, si l'on met à part le micro-système des emprunts où le groupe {consonne dure +/e/} est courant dans les formes les plus récentes; l'opposition *пастель* 'le pastel' vs *постель* 'le lit' (consonne dure + /e/ vs consonne molle + /e/) est tout à fait marginale.

3.1 Le déconcertant Lucien Tesnière

Décidément, l'attitude des slavissants français vis-à-vis de la phonologie réserve bien des déceptions comme nous allons le vérifier avec Lucien Tesnière. Celui-ci est surtout connu pour son traité monumental *Éléments de syntaxe structurale* paru en 1959⁵⁵; lors de sa captivité en Allemagne au cours de la guerre, ce germaniste avait appris le russe auprès de ses compagnons d'infortune russophones, ce qui lui conféra des compétences de slaviste qu'il mit à profit dans sa thèse sur le duel en slovène⁵⁶ et dans son enseignement à l'Université de Strasbourg où il succéda à Mazon dans la chaire de slave de 1924 à 1937; il fut par ailleurs l'unique slaviste français à être un compagnon de route des membres de l'École de Prague avant la dernière guerre. Effectivement, on trouve alors sous sa plume, dans les publications du Cercle, «Synthétisme et analytisme»⁵⁷, «Phonologie et mélange de langues»⁵⁸; il participe aussi aux réunions, comme avec sa conférence intitulée «Duel et géographie linguistique» délivrée en 1927⁵⁹; il a contribué aussi à la mise au point du projet de terminologie phonologique standardisée à la faveur de quelques remarques (sur «phonétique» et «phonétique fonctionnelle») que Tesnière propose, comme le Néerlandais Albert Willem de Groot (1892-1963), pour désigner cette nouvelle branche de la linguistique⁶⁰. Et, en octobre 1929, il fait une communication sur «Les signes diacritiques et la transcription phonétique» au Premier congrès des philologues slaves à Prague. Il participe aussi, en compagnie de Louis Brun, à la réunion phonologique de 1930; c'est l'époque où il bénéficie de missions à Prague qui lui permettent de participer aux réunions du Cercle, d'apprendre le tchèque et de se lier avec Jakobson. Ses mérites sont reconnus par l'attribution de l'ordre tchécoslovaque du Lion Blanc, équivalent de la Légion d'honneur française.

Par ailleurs, dans une communication de Jean-Claude Chevalier (1925-2018) (qui aurait gagné à préciser ses sources)⁶¹, il est suggéré à plusieurs reprises, sans plus, une proximité étroite avec Roman Jakobson en cette période; à l'en croire, Tesnière serait devenu alors «un des plus fermes soutiens du mouvement

⁵⁵ Tesnière 1959.

⁵⁶ Voir Tesnière 1925.

⁵⁷ Tesnière 1932.

⁵⁸ Tesnière 1939b.

⁵⁹ Chevalier 1997: 38.

⁶⁰ Projet 1931: 309-310.

⁶¹ Chevalier 1997.

phonologique»⁶². On peut relever aussi, sur le plan des convergences, que Tesnière avait pour collègue à l'Université de Strasbourg Georges Gougenheim quand celui-ci y publia en 1935 la première description phonologique du français qui s'inspirât des enseignements de l'École de Prague⁶³; Tesnière en rendit compte dans un bref compte rendu⁶⁴.

Il est des faits cependant qui conduisent à mettre en doute toute véritable implication de Tesnière dans le mouvement phonologique, un Tesnière qui s'intéressait de fait avant tout à la géographie linguistique et à la syntaxe; il est ainsi absolument sidérant de lire le compte rendu qu'il fait du Premier congrès des philologues slaves qui eut lieu à Prague en 1929; est-il besoin de rappeler que cette réunion fut suivie de la parution du premier volume des *Travaux du Cercle linguistique de Prague* contenant les 9 célèbres *Thèses de 1929*? Dans la relation de Tesnière, nulle trace de cet apport capital à la phonologie naissante; l'auteur se contente d'une évocation parfaitement superficielle des mondanités du congrès, souhaitant pour la prochaine réunion prévue à Varsovie en 1934 «moins de discours» et «moins de temps perdu à être promenés d'une ville à l'autre»⁶⁵. Il retrouvera Jakobson au Congrès des slavistes de Varsovie en 1934, mais sans que cette rencontre semble l'avoir particulièrement marqué. Il envoie alors à Jakobson, qui lui a promis un compte rendu dans la *Slavische Rundschau*, sa *Petite grammaire russe*, accompagnée d'une lettre datée du 7 août 1934, où il déclare en nuancant son propos: «Vous y retrouverez certainement, quoique dans une terminologie différente et aussi peu novatrice que possible, plus d'une idée chère aux phonologues»⁶⁶. À noter aussi qu'il a signalé dans le *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg* la parution du tome II des *Travaux du Cercle linguistique de Prague* consacré à l'évolution phonologique du russe vue par Jakobson⁶⁷; son commentaire insiste cependant plus sur l'idée de système et de synchronie en se référant à Saussure que sur la phonologie à proprement parler: «R[oman] J[akobson] s'insurge contre la tyrannie de l'histoire, ou plutôt des linguistes-historiens, qui s'obstinent à ne pas comprendre que succession n'est

⁶² *Ibid.*: 37.

⁶³ Gougenheim 1935.

⁶⁴ Tesnière 1936.

⁶⁵ Tesnière 1930b: 154. Cette myopie semble être le propre du personnage, puisque, dans un autre domaine, il peut séjourner à Moscou en 1936 sans vraiment réaliser ce qui se passe alors, ce que commente ainsi Patrick Sériot: «En pleine terreur stalinienne (1936!), il fait ses courses... Ce silence mérite d'être relevé et médité» (Sériot 2003: 102, n. 19).

⁶⁶ Chevalier 1997: 40.

⁶⁷ Jakobson 1929.

pas explication, et que chaque fait trouve sa signification dans ceux avec lesquels il forme système et non dans la chaîne indéfinie de ceux qui l'ont précédé»⁶⁸.

On est ainsi amené à se demander si Tesnière était un phonologue, lui qui, germaniste de formation, avait suivi en 1913-1914 à Leipzig les cours des néogrammairiens Karl Brugmann (1849-1919) et August Leskien (1840-1916), puis à Vienne, ceux de Václav Vondrák (1859-1925). On constate effectivement dans sa *Petite grammaire russe* de 1934⁶⁹ une présentation tout à fait surprenante chez un savant si proche du Cercle de Prague, présentation qui renvoie à une conception traditionnelle de la langue; il y a tout d'abord le choix de conserver l'orthographe russe pré-révolutionnaire, qui suscitait l'étonnement d'Unbegaun⁷⁰. S'y ajoute le souci de présenter les «sons» du russe à travers le filtre français, certainement par souci pédagogique, mais au détriment d'une vision spécifique au système russe. Enfin, annonçant les travers de la future grammaire russe de Mazon, on trouve des affirmations hypothétiques et tirées de l'histoire telles que: «Toute consonne molle est la combinaison de la consonne dure correspondante et de la consonne palatale [j]»⁷¹. Il est vrai que l'auteur insiste à juste titre sur le fait que cette réalisation doit se faire «simultanément», mais la partie phonétique de l'ouvrage demeure encombrée de références historiques; c'est ainsi que la palatalisation serait «la transformation d'une consonne dure en consonne molle sous l'influence d'un [j], qui disparaît alors, ou d'une voyelle palatale (е, и) subséquents»⁷². En fait, la présentation fait souvent appel à l'histoire, ce qui faisait dire à Unbegaun dans son compte rendu: «Notons seulement que M. Tesnière fait intervenir l'histoire de la langue peut-être un peu plus souvent qu'il n'eût été nécessaire dans une grammaire descriptive du russe moderne»⁷³. Bref, force est de constater que Tesnière, en dépit de sa proximité avec le Cercle de Prague, n'était pas vraiment phonologue, la priorité était passée chez lui de la géolinguistique à la syntaxe, et cela dès l'année de parution de sa grammaire russe dont la dernière partie, syntaxique, est l'application de principes déjà bien élaborés et qu'on retrouve dans «Comment construire une syntaxe» paru la même année⁷⁴. Tesnière n'utilise pas d'ailleurs le terme de phonologie, il utilise plutôt

⁶⁸ Tesnière 1930a: 260.

⁶⁹ Tesnière 1934 [1945].

⁷⁰ Unbegaun 1934: 107.

⁷¹ Tesnière 1934 [1945: 17].

⁷² *Ibid.*: 23.

⁷³ Unbegaun 1934: 107.

⁷⁴ Tesnière 1934.

celui de «morphologie»⁷⁵. Reste néanmoins évident que Tesnière a repris des Praguais surtout la synchronie et l'idée de système, ce qu'il trouvait déjà chez Saussure, comme il le fera remarquer à plusieurs reprises⁷⁶.

3.2 Mazon ou l'anti-phonologue

La *Grammaire du russe* a connu sa première édition en 1943; à cette date, la phonologie a déjà conquis ses lettres de noblesse. En Russie, il y a eu l'ouvrage sur les voyelles de Ščerba paru en 1912⁷⁷ et la formation d'une École de phonologie à Saint-Petersbourg autour du laboratoire de phonétique cependant que les phonologues de Moscou, dans la continuité du Cercle linguistique de Moscou (1915-1924), ont œuvré dans une série d'articles pour faire connaître leurs théories au cours des années 1930. Jouissant d'une plus grande notoriété en Occident, le Cercle de Prague a, de 1928 à 1939, promu une phonologie proche de celle des Moscovites mais plus ouverte sur le monde avec ses collaborations internationales où cependant les slavistes français ne sont guère représentés, si ce n'est par Lucien Tesnière⁷⁸. Le célèbre ouvrage de Trubeckoj *Principes de phonologie*⁷⁹ devait esquisser à la fin de la décennie une sorte de phonologie générale, dans la continuité des phonétiques générales esquissées par les linguistes russes pré-révolutionnaires comme Mikołaj Kruszewski avec sa «physiologie du son»⁸⁰, Aleksandr Ivanovič Tomson [Thomson] (1860-1935)⁸¹ ou Vasilij Alekseevič Bogorodickij (1857-1941)⁸².

⁷⁵ Tesnière 1939a: 251, 266.

⁷⁶ «Un des axiomes essentiels de la phonologie est que tout, dans le mécanisme du langage, repose sur des oppositions. La phonologie procède par-là directement, bien qu'on l'ait contesté, de la doctrine saussurienne dont c'est une des idées maîtresses [...]» (Tesnière 1939b: 83).

⁷⁷ Ščerba 1912.

⁷⁸ On y trouve de nombreux Tchèques dont Mathesius, Havránek, Mukařovský, Trnka, Weingart..., des Allemands comme Friedrich Slotty, Karl Bühler, Heinrich Becker, le linguiste britannique Daniel Jones, le Néerlandais A.W. de Groot, le Scandinave Alf Sommerfelt, le Serbe Aleksandar Belić, le Polonais Witold Doroszewski..., sans oublier l'illustre trio russe Jakobson-Karcevskij-Trubeckoj; les Français sont représentés, outre Tesnière, par des non-slavistes comme Louis Brun, André Martinet (qui deviendra par la suite le chef de l'école fonctionnelle française), Marcel Cohen, Émile Benveniste, André Haudricourt, Georges Gougenheim...

⁷⁹ Trubetzkoy 1939.

⁸⁰ «Cette branche de la science examine les sons et leurs variations du point de vue le plus général, et les systèmes auxquels elle aboutit peuvent être utilisés pour la déduction dans l'étude de la phonétique. L'idéal de la physiologie du son est un état dans lequel elle permettrait de fournir une base théorique à toutes les données empiriques de la phonétique» (Kruševskij 1893: 45).

⁸¹ Tomson 1904.

⁸² Bogorodickij 1911.

Face à cette activité foisonnante, les slavistes français sont demeurés sur la réserve, à commencer par le plus illustre d'entre eux, Mazon, qui occupait une place centrale dans le panorama institutionnel de la slavistique française au point d'en être le pape incontesté pendant un demi-siècle (Meillet étant plus un comparatiste qu'un slaviste à proprement parler). En 1916, quand paraît le *Cours de linguistique générale* de Saussure, Mazon a déjà 35 ans, avec deux thèses à son actif et des convictions solidement ancrées dans la tradition philologique et positiviste. Il adopte alors une position franchement hostile au structuralisme, à la dichotomie entre diachronie et synchronie en particulier⁸³.

On comprend dès lors mieux son opposition à la phonologie structurale qui se manifesterait au grand jour lorsque celle-ci se constituerait plus tard à Prague en 1928⁸⁴ pendant que son rôle dans l'ignorance affichée de la nouvelle science par les slavistes français ne saurait être minimisé; et l'Institut d'études slaves va longtemps demeurer en France le bastion de l'anti-phonologie. Mazon choisira d'ignorer la phonologie pragoise au contraire d'André Vaillant (1890-1977) qui affichait sans complexes une franche hostilité. Il est vrai que ce mépris envers la nouvelle science était largement partagé à l'époque, y compris à l'étranger, mais, comme le remarque Jean Breuillard (1945-2011)⁸⁵, on aurait pu attendre mieux des slavistes français vis-à-vis d'une école née dans un pays slave alors francophile et qui, de plus, privilégiait le français pour communiquer et publier. Cette profonde allergie a fait que la slavistique française devait rester longtemps encore à la marge du modernisme en linguistique. Les rapports devenus vite exécrables entre Jakobson et Mazon, et cela dès avant la controverse autour du *Dit de l'ost d'Igor*, nourris par l'opposition entre deux fortes personnalités que tout séparait, n'ont pu qu'exacerber cette profonde hostilité à la phonologie⁸⁶.

⁸³ Voir sur ce sujet et sur l'attitude de Mazon par rapport à la phonologie structurale Breuillard 2011.

⁸⁴ On considère généralement que l'acte de naissance de la phonologie est la célèbre Proposition 22 soumise par R. Jakobson, S. Karcevskij et N. Trubeckoj au I^{er} Congrès international des linguistes à La Haye en avril 1928 en réponse à la question suivante: «Quelles sont les méthodes les mieux appropriées à un exposé complet et pratique de la grammaire d'une langue quelconque?» (voir Duchet 1981 [1998: 21]).

⁸⁵ Breuillard 2011: 33-35.

⁸⁶ Trubeckoj rapporte ainsi, à propos d'un repas partagé à Paris avec les linguistes et les slavistes qui l'avaient invité à délivrer une conférence à la Société de linguistique: «En fait, l'attitude des linguistes envers la phonologie me semble positive, alors que celle des slavistes est négative. Ces derniers radotent toujours les mêmes absurdités, ils s'indignent de la terminologie, etc. Il est clair que tout cela se ramène à une aversion personnelle» (lettre à Jakobson de mai 1934, in Sériot [éd.], 2006: 349-350). Trubeckoj estimait ainsi que l'Institut d'études slaves était en France le principal opposant à la phonologie et que la *Revue des études slaves* était un organe de combat contre la phonologie. Dès 1923, Mazon critiquait

Dans les écrits mazoniens, le parti pris sera celui d'une superbe ignorance, comme le montre éloquemment la célèbre *Grammaire de la langue russe* dont la première édition en 1943 se situe au terme de plus d'une décennie de développement de la phonologie. On pourrait parler ici d'une véritable «surdité phonologique» sur le plan théorique chez Mazon, pour plagier la célèbre formule de Evgenij Dmitrievič Polivanov (1891-1938)⁸⁷, cependant que Jean Breuillard évoquait à ce propos une «phonétique sans phonologie»⁸⁸.

Effectivement, si on se reporte à la dernière édition de la grammaire de 1963, on constate que le traitement des «sons» n'a en rien changé; Mazon persiste à défendre la place de la diachronie dans sa description du russe: «Il m'a paru utile, par ailleurs, de persévérer dans mon indépendance vis-à-vis du “plan synchronique”, et c'est pourquoi j'ai cru devoir conserver et même compléter nombre d'indications “diachroniques”, toutes bienvenues dans la mesure où elles éclairent par l'histoire l'état du russe moderne et les courants qui s'y manifestent»⁸⁹.

Ce goût pour l'historisme se retrouve sans surprise dans la description phonétique; en simplifiant, on peut dire que, pour Mazon, c'est la qualité, «dure ou molle», des voyelles subséquentes, qui détermine l'articulation des consonnes qui les précèdent; à cet effet, en se fiant à l'orthographe, il distingue entre voyelles «d'arrière» ou «vélares» (*a, o, y, ъ*) et la série «d'avant» ou «palatale» (*e, u*). Ces derniers sons seraient affectés d'une «mouillure initiale»⁹⁰ qui entraînerait la mollesse de la consonne précédente quand celle-ci participe d'un couple dure-molle (Mazon met à part les consonnes toujours dures ou toujours molles). En somme, contrairement à l'enseignement des phonologues, se trouve restitué ici l'état du vieux russe où c'était la voyelle subséquentes qui déterminait la réalisation de la consonne précédente (la voyelle agit sur la consonne), alors que la situation est devenue exactement inverse en russe contemporain, suite à l'amuïssement des *jers* à la fin des mots au XII^{ème} siècle.

On sait que Mazon avait publié déjà en 1921 une *Grammaire de la langue tchèque*⁹¹; force est de constater qu'on y trouve déjà les mêmes idées en

avec des formules peu amènes le traité de Jakobson sur le vers tchèque (Jakobson 1923) en affichant une totale incompréhension (Mazon 1923: 144).

⁸⁷ Polivanov 1931.

⁸⁸ Breuillard 2011: 14.

⁸⁹ Mazon 1963: 8.

⁹⁰ *Ibid.*: 12.

⁹¹ Mazon 1921.

phonétique que dans la future grammaire russe qui ne marque aucune inflexion sur ce point. Il n’y évoque que des «sons» et parle déjà de «mouillure» des voyelles. Les formules qu’il utilise sont ainsi sans équivoque; pour lui, le «crochet» (= le *haček*) assume, entre autres, le rôle d’indiquer «la mouillure de la voyelle» dans *ě* «soit *e* précédé de la semi-voyelle *j*, donc: *je*»⁹². Ailleurs: «Les variétés *ě* et *i* ne représentent chacune en réalité que les mêmes voyelles *e* et *y*. Elles en diffèrent seulement par l’élément de mouillure dont elles sont affectées: cette mouillure est constante pour *ě* qui vaut proprement *ye* comme dans le français *balayer*); elle ne se manifeste pour *i* que sur les consonnes dentales *t*, *d*, *n*»⁹³.

C’est d’ailleurs à se demander si ce n’est pas la graphie de *ě* qui a guidé Mazon dans son interprétation des voyelles du tchèque; cette graphie composite peut en effet donner à penser, illusion de la linéarité, qu’elle note deux éléments distincts: {mouillure + *e*}⁹⁴. Ce serait là une nouvelle illustration de la valeur iconique des graphèmes; on se souvient ainsi que Jakobson associait la longueur des suffixes imperfectivants du russe à la valeur durative ou répétitive de ces imperfectifs; plus près de nous, on peut aussi penser aux analyses de Jean Breuillard sur la forme signifiante des *jers* et du *jat’* (*ѣ*) en russe⁹⁵ cependant que dans l’écriture du coréen, le *hangeul*, le dessin des caractères décrit la forme prise par les organes vocaux; mais on peut penser aussi que Mazon a pu faire jouer sur ce point son goût pour la diachronie (la nature des voyelles du vieux russe transposée à l’époque actuelle) pour postuler ces voyelles «mouillées» en tchèque, et en étendre par la suite l’application au russe.

⁹² *Ibid.*: 6.

⁹³ *Ibid.*: 10.

⁹⁴ La même illusion peut accompagner la notation de la mollesse russe par {consonne + apostrophe}, comme si l’on ajoutait alors un élément à la consonne alors que c’est l’ensemble de la consonne qui est affecté simultanément par sa réalisation antérieure; citons ici Jacques Veyrenc: «La mouillure n’est pas une articulation intercalée, même fugitive [...] mais un trait inhérent à l’articulation de la consonne» (Veyrenc 1968 [1973: 11]); une notation plus rigoureuse consisterait peut-être à souscrire un crochet diacritique sous la consonne selon l’usage du letton, emprunté par Mixail Vasil’evič Trofimov (1884-1949) pour le russe (Trofimov, Jones 1923: x-xi) et repris par Semen Karlovič Boyanus (1871-1952) (voir Boyanus 1935): *ņ, ķ, ļ, ŀ*...

⁹⁵ Breuillard 2001.

3.3 Veyrenc et Garde ou l'entrée dans la modernité

Il aura fallu attendre de longues années avant que ne paraissent en France des grammaires du russe qui tiennent compte de la phonologie; il s'agit tout d'abord de la *Grammaire du russe* de Charles-Jacques Veyrenc parue en 1968⁹⁶ et ensuite de la *Grammaire russe* de Paul Garde de 1980⁹⁷. À noter que la prise en compte de la phonologie fut ensuite des plus timides dans les ouvrages pédagogiques destinés à l'enseignement du russe, ce dont témoigne par exemple la *Grammaire russe* de Paul Pauliat (1922-2008)⁹⁸. Au contraire, la grammaire de Veyrenc est en tout point conforme aux enseignements de l'École de phonologie de Moscou, avec son unique phonème /i/. Chez Garde, par contre, on peut observer une très légère inflexion du côté des thèses de Saint-Pétersbourg; par exemple, il note la mollesse des consonnes de couple devant /e/, comme dans le locatif singulier /pól,e/ pour *поле* '(dans) le champ'⁹⁹; on se demande aussi si l'interprétation de *щ* comme /šč/ dans *щётка* 'la brosse' noté /ščótka/ est vraiment justifiée au contraire de /ščítat'/ 'considérer' où l'on retrouve les deux morphèmes <s> + <čítat'> alors que le *щ* de *щётка* est indécomposable¹⁰⁰; n'y aurait-il pas là une intrusion discrète de l'ancienne norme pétersbourgeoise de prononciation? Mais, chez Garde, l'inspiration phonologique n'en reste pas moins entière.

Le plus paradoxal fut que ces deux champions de la modernité avaient d'abord passé l'agrégation de grammaire qui a conservé la réputation d'être le conservatoire d'une conception traditionnelle de la linguistique axée sur le latin et le grec et d'une grammaire purement descriptive. À la même époque, d'ailleurs, on note que Jacques Lépissier (1925-1971) qui était lui aussi passé par le moule de l'agrégation de grammaire et, en digne successeur d'André Vaillant (farouche adversaire de la phonologie pragoise), s'était spécialisé dans l'étude du vieux slave et du vieux russe, avait fini à partir de la fin des années 1960 par intégrer l'approche phonologique dans ses cours de grammaire dispensés à la Sorbonne de 1969 à 1971¹⁰¹. Son collègue à la Sorbonne René L'Hermitte (1918-2005), beaucoup plus ouvert, il est vrai, à la linguistique moderne, introduisait à la même époque, dans les années 1970-1972, la phonologie dans l'enseignement qu'il

⁹⁶ Veyrenc 1968 [1973].

⁹⁷ Garde 1980 [2016].

⁹⁸ Pauliat 1976; voir Comtet 1998.

⁹⁹ Garde 1980 [2016: 88].

¹⁰⁰ *Ibid.*: 16.

¹⁰¹ Voir Lépissier 1972 [1992].

qualifiait de «grammaire générale du russe»¹⁰². On assiste donc à la fin de ces années 1960 à une reconnaissance bien tardive de la phonologie par les slavistes français. Alors que celle-ci était née en terre slave, elle fut introduite et illustrée en France par des linguistes généralistes ou des anglicistes, longtemps en butte à l'hostilité des slavistes; on a évoqué plus haut l'ouvrage de Gougenheim consacré à la phonologie du français¹⁰³; encore plus typique est le rôle qu'a joué dans cette reconnaissance André Martinet, proche du Cercle de Prague, agrégé d'anglais, auteur en 1937 de *La phonologie du mot en danois*¹⁰⁴, suivi de ses «Remarques sur le système phonologique du français»¹⁰⁵, chef de l'école fonctionnelle française. Et, en 1937, est créée la Société française de phonologie qui sera présidée par Joseph Vendryes (1875-1960), ex-bras droit de Meillet. Mais où étaient donc les slavisants français dans cette reconnaissance de la phonologie pragoise, porte d'entrée du structuralisme?

4. Conclusion

Le but de cette étude était d'exposer brièvement l'histoire de la linguistique, suivie de celle de son historiographie jusqu'à l'époque actuelle, en insistant bien sûr sur son volet russe. Le présupposé était que l'approche historique de la réflexion linguistique permet d'élargir et d'affiner considérablement notre vision de l'étude de la langue elle-même. C'est dans ce but que l'on a analysé plusieurs grammaires russes emblématiques parues en France qui illustrent pour les deux premières (Tesnière et Mazon) le retard considérable avec lequel les slavistes français ont assimilé les enseignements de la phonologie. On a été amené ainsi à exposer les divergences entre les deux écoles phonologiques russes, celle de Moscou et celle de Leningrad – Saint-Pétersbourg. L'analyse des grammaires françaises a ensuite permis d'évoquer à travers Tesnière et Mazon non seulement leur anachronisme mais aussi de préciser des points importants de l'analyse phonologique du russe. L'intérêt didactique de l'histoire de la linguistique se manifeste donc à de multiples égards: historique, culturel, théorique, méthodologique, pratique... C'est une branche du savoir qu'on peut considérer

¹⁰² L'Hermitte 1989.

¹⁰³ Gougenheim 1935.

¹⁰⁴ Martinet 1937.

¹⁰⁵ Martinet 1938.

désormais comme inséparable de la linguistique proprement dite et de son enseignement.

Bibliographie

- AKSAKOV, Konstantin Sergeevič (1855). *O russkix glagolax* [À propos des verbes russes]. Moskva: Universitetskaja tipografija.
- ARNAUD, Antoine & LANCELOT, Claude (1660). *Grammaire générale et raisonnée contenant les fondements de l'art de parler, expliqués d'une manière simple & naturelle, les raisons de ce qui est commun à toutes les langues & des principales différences qui s'y rencontrent, et plusieurs remarques nouvelles sur la Langue Française*. Paris: Pierre Le Petit.
- AUROUX, Sylvain (éd.) (1989-2000). *Histoire des idées linguistiques* 1-3. Liège – Bruxelles: Mardaga.
- AUROUX, Sylvain & KOERNER, Konrad *et al.* (éds) (2000-2006). *Histoire des sciences du langage* 1-3. Berlin – New York: Walter de Gruyter.
- AVANESOV, Ruben Ivanovič & SIDOROV, Vladimir Nikolaevič (éds) (1945). *Očerk grammatiki russkogo literaturnogo jazyka. I. Fonetika i morfologija* [Esquisse de grammaire de la langue russe littéraire. I. Phonétique et morphologie]. Moskva: Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo.
- BAUDOIN DE COURTENAY, Jan Niecisław Ignacy [BODUËN DE KURTENÈ, Ivan Aleksandrovič] (1868). Einige Fälle der Wirkung der Analogie in der polnischen Deklination, *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung auf dem Gebiete der arischen, celtischen und slavischen Sprachen* VI/1, 19-88.
- BELINSKIJ, Vissarion Grigor'evič (1837). *Osnovanija russkoj grammatiki dlja pervonačal'nogo obučenija. Čast' pervaja. Grammatika analitičeskaja (ètimologija)* [Fondements de grammaire russe pour l'enseignement élémentaire. Première partie. Grammaire analytique (étymologie)]. Moskva: Nikolaj Stepanov.
- BENFEY, Theodor (1869). *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischer Philologie seit dem Anfang des 19. Jahrhunderts in Deutschland*. Berlin: Cotta.
- BEREZIN, Fedor Mixajlovič (1979). *Istorija russkogo jazykoznanija* [Histoire de la linguistique russe]. Moskva: Vysšaja škola.
- BLOOMFIELD, Leonard (1933). *Language*. Chicago: The University of Chicago.
- BODUËN DE KURTENÈ, Ivan Aleksandrovič [BAUDOIN DE COURTENAY, Jan Niecisław Ignacy] (1912). *Ob otnošenii russkogo pis'ma k russkomu jazyku* [De la relation entre l'écrit russe et la langue russe]. Sankt-Peterburg: Redakcija žurnala «Obnovlenie školy».
- BOGORODICKIJ, Vasilij Alekseevič (1911). *Lekcii po obščemu jazykovedeniju* [Leçons de linguistique générale]. Kazan': Tipo-litografija Imperatorskogo Kazanskogo universiteta.
- BOYANUS, Simon C. [BOJANUS, Semen Karlovič] (1935). *A Manual of Russian Pronunciation*. London: Sidgwick & Jackson.

- BREUILLARD, Jean (2001). À propos de la forme de quelques lettres cyrilliques: l'hypothèse articulatoire. In: BREUILLARD J. & COMTET R. (éds), *Alphabets slaves et interculturalité (Slavica occitania 12)*, 93-102.
- _____, (2011). Mazon linguiste, *Revue des études slaves* 82/1, 11-54.
- BULIČ, Sergej Konstantinovič (1893). *Cerkovnoslavjanskije èlementy v sovremennom literaturnom i narodnom ruskom jazyke* [Les éléments de slave ecclésiastique dans la langue russe contemporaine, littéraire et populaire] 1. Sankt-Peterburg: I.N. Skoroxodov.
- _____, (1899). Russkij jazyk i sravnitel'noe jazykoznanie [La langue russe et la linguistique comparée]. In: BROKGAUZ F.A & EFRON I.A. (éds), *Ènciklopedičeskij slovar' XXVIII* (pp. 823-833). S.-Peterburg. Tipografija Ak. Obšč. Brokgauz-Efron.
- _____, (1904). *Očerk istorii jazykoznanija v Rossii, I (XIII v.-1825 g.)* [Essai d'histoire de la linguistique en Russie, I (du XIII^{ème} siècle à 1825)]. Sankt-Peterburg: Tipografija M. Merkulova [reprint: 1989, München: Otto Sagner, Nachwort von H. Keipert].
- CHEVALIER, Jean-Claude (1997). Trubetzkoy, Jakobson et la France, 1919-1939. In: GADET F. & SÉRIOT P. (éds) (1997). *Jakobson entre l'Est et l'Ouest (Cahiers de l'ILSL 9)*, 33-46.
- COMTET, Roger (1995). L'École phonologique de Léningrad et l'École phonologique de Moscou, *Histoire, Épistémologie, Langage* XVII/2, 183-209.
- _____, (1997 [2002]). *Grammaire du russe contemporain*, 2^{ème} éd. Toulouse: Presses universitaires du Mirail, 2002.
- _____, (1998). Linguistique et enseignement du russe, *La Revue russe* 14, 41-53.
- _____, (2003). La classification du verbe slave comme enjeu franco-russe dans la première moitié du XX^{ème} siècle: Paul Boyer, Serge Karcevski et Antoine Meillet. In: COMTET R. (éd.), *Entre Russie et Europe: itinéraires croisés des linguistes et des idées linguistiques (Slavica occitania 17)*, 267-316 [version française de Komte 2006].
- DELBRÜCK, Berthold (1884). *Einleitung in das Sprachstudium. Ein Beitrag zur Geschichte und Methodik der vergleichenden Sprachforschung*. Leipzig: Breitkopf & Härtel.
- DUCHET, Jean-Louis (1981 [1998]). *La phonologie*, 5^{ème} éd. corrigée. Paris: PUF, 1998 [coll. Que sais-je? n° 1875].
- FREJDENBERG, Ol'ga Mixajlovna (éd.) (1936). *Antičnye teorii jazyka i stilja (Antologija tekstov)* [Les théories de la langue et du style dans l'antiquité. Anthologie de textes], Moskva – Leningrad: SOCÈKGIZ [reprint: 1996, Sankt-Peterburg: Aletejja].

- GARDE, Paul (1980 [2016]). *Grammaire russe. Phonologie et morphologie*, 3^{ème} éd. corrigée. Paris: Institut d'études slaves, 2016¹⁰⁶.
- GOUGENHEIM, Georges (1935). *Éléments de phonologie française. Étude descriptive des sons du français au point de vue fonctionnel*. Paris: Les Belles-Lettres.
- HARRIS, Jacques [James] (1796). *Hermès ou recherches philosophiques sur la grammaire universelle avec des remarques et des additions de François Thurot*. Paris: Imprimerie de la république.
- IVIĆ, Milka (1965). *Pravci u lingvističici* [Les courants de la linguistique]. Ljubljana: Državna založba slovenije.
- JAGIĆ, Ignatij Vikent'evič (1910). *Istorija slavjanskoj filologiji* [Histoire de la philologie slave]. Sankt-Peterburg: Tipografija Imperatorskoj akademii nauk [reprint: 2003, Moskva: Indrik].
- JAKOBSON, Roman Osipovič (1923). *O češskom stixu: preimuščestvenno v sopostavlenii s russkim* [À propos du vers tchèque: surtout par comparaison avec le russe]. Berlin: Opojaz-MLK.
- _____, (1929). *Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves (Travaux du Cercle linguistique de Prague 2)*.
- _____, (1960 [1971]). The Kazan's School of Polish linguistics and its place in the international development of phonology. In: JAKOBSON R. *Selected Writings 2* (pp. 394-428). The Hague – Paris: Mouton, 1971.
- JESPERSEN, Otto (1922). *Language: Its Nature, Development and Origin*. London: G. Allen & Unwin.
- KOMTE, Rože [COMTET, Roger] (2006). O klassifikaciji slavjanskogo glagola v pervoj polovine XX-ogo veka: Pol' Buaje, Sergej Karcevskij i Antuan Meje [À propos de la classification du verbe slave dans la première moitié du XX^{ème} siècle: Paul Boyer, Serge Karcevski et Antoine Meillet], *Voprosy jazykoznanija* 1, 102-122 [version russe de Comtet 2003, trad. par E. Velmezova].
- KRUŠEVSKIJ, Nikolaj Vjačeslavovič [KRUSZEWSKI, Mikołaj] (1893). *Očerki po jazykovedeniju* [Esquisses de linguistique]. Kazan': Tipografija Imperatorskogo universiteta.
- KUL'MAN, Nikolaj Karlovič (1917 [1982]). *Iz istorii ruskoj grammatiki* [Pages d'histoire de la grammaire russe]. München: Otto Sagner, 1982.
- LÉPISSE, Jacques (1972 [1992]). *Questions de grammaire russe posées à l'oral des concours d'agrégation et de C.A.P.E.S.* Paris: Institut d'études slaves, 1992.
- LEPSZY, Giulio (1966). *La linguistica strutturale*. Torino: Einaudi.
- LEROY, Maurice (1963). *Les grands courants de la linguistique moderne*. Bruxelles – Paris: Presses universitaires de Bruxelles – PUF.

¹⁰⁶ Avec un second volume consacré à la syntaxe par Robert Roudet (Roudet 2016).

- L'HERMITTE, René (1979). Introduction au colloque: les apports de la linguistique moderne et les russisants français. In: *II^{ème} Colloque de linguistique russe* (pp. 11-18). Paris: Institut d'études slaves.
- _____, (1989). *Éléments de grammaire générale du russe*. Clermont-Ferrand: Département des études slaves de l'Université Blaise-Pascal.
- LOMONOSOV, Mixail Vasil'evič (1755)¹⁰⁷. *Rossijskaja grammatika* [Grammaire russe]. Sankt-Peterburg: Imperatorskaja Akademija nauk.
- MARTINET, André (1937). *La phonologie du mot en danois*. Paris: Klincksieck.
- _____, (1938). Remarques sur le système phonologique du français, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 34/2, 190-202.
- MAZON, André (1921). *Grammaire de la langue tchèque*. Paris: Champion.
- _____, (1923). Chronique bibliographique. Tchèque et slovaque, *Revue des études slaves* 3/1-2, 144-147.
- _____, (1943). *Grammaire de la langue russe*. Paris: Droz [Collection de grammaires de l'Institut d'études slaves – V]. [Retirages en 1949, 1978, 1981, 1995.]
- _____, (1945). *Grammaire élémentaire de la langue russe. Avec exercices et tests*. Paris: Payot.
- _____, (1963). *Grammaire de la langue russe*, 4^{ème} éd. revue et complétée par J. Johannet & J. Lépissier. Paris: Institut d'études slaves.
- MEILLET, Antoine (1903). *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris: Hachette.
- _____, (1923). Vatroslav Jagić, *Revue des études slaves* 3/3-4, 299-301.
- MOUNIN, Georges (1967). *Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle*. Paris: PUF.
- PAULIAT, Paul (1976). *Grammaire russe*, avec la collaboration de G. Davydoff. Paris: Didier.
- POLIVANOV, Evgenij Dmitrievič (1931). La perception des sons d'une langue étrangère, *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 4, 79-96.
- PROJET (1931). Projet de terminologie phonologique standardisée, *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 4, 309-326.
- ROBINS, Robert Henry (1967). *A Short History of Linguistics*. London: Longmans, Green and Co.
- ROUDET, Robert (2016). *Grammaire russe. 2. Syntaxe*. Paris: Institut d'études slaves.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1916 [1969]). *Cours de linguistique générale*, Paris: Payot, 1969.
- SÉRIOT, Patrick (2003). L'affaire du petit drame: filiation franco-russe ou communauté de pensée (Tesnière et Dmitrievskij). In: COMTET R. (éd.), *Entre Russie et Europe: itinéraires croisés des linguistes et des idées linguistiques (Slavica occitania 17)*, 93-118.

¹⁰⁷ Ce livre a été en fait publié en 1757, alors que la date qui figure sur la page de titre est 1755.

- _____ (éd.), (2006). *N.S. Troubetzkoy, Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*. Lausanne: Payot.
- STEINTHAL, Heymann (1863). *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern mit besonderer Rücksicht auf die Logik*. Berlin: Dümmler.
- ŠČERBA, Lev Vladimirovič (1912). *Russkie glasnye v kačestvennom i količestvennom otnošenii* [Les voyelles russes du point de vue de la qualité et de la quantité]. Sankt-Peterburg: Ėrlix.
- ŠČEULIN, Vasilij Vasil'evič & MEDVEDEVA, Valerija Ivanovna (1965). *Xrestomatija po istorii grammatičeskix učenij* [Chrestomathie d'histoire des théories grammaticales]. Moskva: Vysšaja škola.
- TESNIÈRE, Lucien (1925). *Les formes du duel en slovène*. Paris: Champion.
- _____, (1930a). [Compte rendu de R. Jakobson *Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves*. Tome 2 des Travaux du Cercle linguistique de Prague], *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg* 4, 259-260.
- _____, (1930b). Le premier congrès des philologues slaves à Prague, *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg* 4, 151-154.
- _____, (1932). Synthétisme et analytisme. In: *Charisteria Gvilelmo Mathesio quinquagenario a discipulis et circuli lingvistici Pragensis sodalibus oblato* (pp. 62-64). Pragae: Cercle linguistique de Prague.
- _____, (1934). Comment construire une syntaxe, *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg* 7, 219-229.
- _____, (1934 [1945]). *Petite grammaire russe*. Paris: Henri Didier, 1945.
- _____, (1936). [Compte rendu de G. Gougenheim *Éléments de phonologie française*], *Revue d'Alsace* 83 [543-544], 496.
- _____, (1939a). L'opposition morphologique de l'accent dans le substantif russe. In: *Mélanges en l'honneur de Jules Legras* (pp. 249-268). Paris: Droz.
- _____, (1939b). Phonologie et mélange de langues, *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 8, 83-93.
- _____, (1959). *Éléments de syntaxe structurale*. Paris: Klincksieck.
- THOMSEN, Vilhelm L. (1902). *Sprogvidenskabens Historie, en kortfattet Fremstilling*. Kjøbenhavn: Universitets-bogtrykkeriet.
- TOMSON, Aleksandr Ivanovič [THOMSON, Alexandre] (1904). *Kurs jazykovedenija* [Cours de linguistique]. Odessa [lithographié].
- TROFIMOV, Michael V. [TROFIMOV, Mixail Vasil'evič] & JONES, Daniel (1923). *The Pronunciation of Russian*. Cambridge: University Press.
- TRUBETZKOY, Nikolaus S. [TRUBECKOJ, Nikolaj Sergeevič] (1939). *Grundzüge der Phonologie (Travaux du Cercle linguistique de Prague 7)*.
- UNBEGAUN, Boris O. (1934). [Compte rendu de Lucien Tesnière, *Petite grammaire russe*, Paris, Henri Didier, 1934], *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 35, 107-108.
- _____, (1958). *La versification russe*. Paris: Cinq continents.

- VEYRENC, Charles-Jacques (1968 [1973]). *Grammaire du russe*, 2^{ème} éd. revue et corrigée. Paris: PUF, 1973 [coll. Que sais-je? n° 1278].
- VINOGRADOV, Viktor Vladimirovič (1958). *Iz istorii izučenija ruskogo sintaksisa (ot Lomonosova do Potebni i Fortunatova)* [Pages d'histoire de l'étude de la syntaxe russe, de Lomonosov à Potebnja et Fortunatov]. Moskva: Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta.
- _____, (éd.) (1960). *Grammatika ruskogo jazyka. I. Fonetika i morfologija* [Grammaire du russe. I. Phonétique et morphologie]. Moskva: Akademija nauk.
- ZVEGINCEV, Vladimir Andreevič (1956). *Istorija jazykoznanija XIX i XX vekov v očerkax i izvlečenijax* [Histoire de la linguistique des XIX et XX^{èmes} siècles, esquisses et extraits]. Moskva: Prosveščenie.
- _____, (1956 [1977]). *Xrestomatija po istorii ruskogo jazykoznanija* [Chrestomathie d'histoire de la linguistique russe]. Moskva: Vysšaja škola, 1977.
- ŽIRMUNSKIJ, Viktor Maksimovič (1975). *Teorija stixa* [Théorie du vers]. Moskva: Sovetskij pisatel'.

LA PRÉSENTATION DE LA LANGUE RUSSE DANS LES MANUELS ASSiMiL ENTRE 1948 ET 1991

Daria ZALESSKAYA
Université de Lausanne
daria.zallesskaya@unil.ch

Résumé

ASSiMiL est une méthode d'enseignement des langues étrangères, ainsi qu'une maison d'édition fondée en 1929 par Alphonse Chérel. Cette méthode est destinée à l'apprentissage autodidacte des langues étrangères. Les manuels pour l'apprentissage du russe font partie des manuels ASSiMiL depuis 1948. Notre article a pour but d'analyser les manuels de russe de la série ASSiMiL publiés entre 1948 et 1991 afin de relever les tendances principales de la présentation du russe, ainsi que de la Russie/l'URSS. Une partie de notre article traite du lien entre les manuels de la série ASSiMiL et l'«air du temps».

Mots-clés: ASSiMiL, langue, russe, enseignement, didactique

1. Introduction

ASSiMiL est une maison d'édition française connue pour avoir produit une série de manuels d'apprentissage de langues étrangères pour autodidactes. Cette série a été fondée en 1929 par Alphonse Chérel (1882-1956), qui est l'auteur de la méthode ASSiMiL, ainsi que de tous les manuels de cette série jusqu'en 1971:

«Né à Rennes en 1882, Alphonse Chérel est le créateur du principe ASSiMiL. Jeune bachelier et aventurier, il voyage à travers l'Europe et apprend l'anglais, l'allemand, le russe, le portugais sur place. Il décide alors d'utiliser sa propre expérience de l'auto-apprentissage des langues et invente un calendrier éphéméride dont chaque feuillet est une courte leçon agrémentée d'un dessin humoristique: le principe de la leçon quotidienne, courte, amusante et surtout intuitive est né»¹.

ASSiMiL doit se comprendre comme «Assimilation intuitive» et a comme base la méthode naturelle² de l'apprentissage des langues étrangères. Pour tous les manuels et pour toutes les langues abordées par la série ASSiMiL, le principe

¹ <https://www.babelio.com/auteur/Alphonse-Chérel/216714>; site consulté le 18.06.2020.

² La méthode naturelle est une méthode qui prend l'assimilation intuitive d'une langue étrangère comme base du processus didactique. L'apprentissage doit se faire comme chez un enfant qui commence à parler «naturellement» en imitant les gens qui l'entourent.

d'assimilation intuitive est le même: chaque manuel contient 101 leçons. Chaque leçon comporte un texte écrit dans la langue étrangère concernée à gauche et, à droite, la traduction dans la langue du manuel³, accompagnée de notes explicatives concernant la grammaire, la prononciation, l'orthographe, etc.; des exercices à faire; et un dessin humoristique. Le manuel est divisé en deux phases. La première phase s'intitule «la phase d'imprégnation», qui implique l'accumulation des connaissances. La deuxième phase porte le nom de «phase d'activation» qui vise l'utilisation libre des connaissances⁴. Voici comment le principe est présenté dans le manuel de russe:

«Il vous suffira de lire le texte russe, en le comparant au texte français situé en regard, lire attentivement les notes explicatives, puis, arrivé au bout de la leçon, d'en relire à haute voix chaque alinéa, et de le répéter immédiatement sans regarder le texte. Il ne s'agit pas d'apprendre par cœur, mais simplement de répéter chaque phrase, aussitôt après l'avoir lue et comprise.

La pratique quotidienne fera le reste. Vous retiendrez d'abord les expressions les plus courantes, puis peu à peu, tout naturellement, vos connaissances feront boule de neige, et lorsque, vers la cinquantième leçon de cette ASSiMiLation passive nous vous demanderons de passer au stade actif, en reprenant depuis le début, vous verrez que le terrain sera déblayé, et que vous pourrez sans peine traduire le français en russe, puis arriver à penser en russe.

Nous vous promettons la réussite, à la seule condition que votre étude soit régulière, c'est-à-dire que vous y consacriez chaque jour au moins un quart d'heure. La répétition quotidienne est le secret du succès»⁵.

Dans cet article nous nous proposons d'analyser les manuels de russe langue étrangère pour francophones de la série «Le Russe sans peine» d'ASSiMiL entre 1948 – date de la parution du premier manuel «Le Russe sans peine» – et 1991, date de la chute de l'URSS. Dans cet intervalle, deux grandes périodes se distingueront quant au contenu des manuels «Le Russe sans peine»: la première commence en 1948 et se termine en 1967 et la deuxième commence en 1971 (le début des années 1970 est marqué par une réédition générale de tous les manuels AssiMiL afin de les «dépoussiérer un peu») et s'arrête en 1986 (date de la dernière réédition dans la période étudiée). Le but de cet article sera d'analyser les manuels

³ La série ASSiMiL a d'abord été pensée pour les francophones, mais il existe maintenant aussi des versions en d'autres langues que le français.

⁴ <https://www.assimil.com/fr/articles/5-la-methode-assimil>; site consulté le 18.06.2020.

⁵ Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956, 1960, 1967: v-vi].

«Le Russe sans peine» en comparant la présentation de la Russie et du russe pour les deux périodes distinguées.

2. Alphonse Chérel, l'auteur du «Russe sans peine»

Selon les données obtenues de Marie Cousin, directrice littéraire du service éditorial des éditions ASSiMiL, Alphonse Chérel a séjourné plus de cinq ans en Russie, entre 1909 et 1914⁶:

«Alphonse Chérel était un grand voyageur et avait de grandes dispositions pour apprendre les langues, car c'était sa passion. Il avait séjourné plusieurs années en Russie en tant que précepteur: il donnait des cours de français dans de grandes familles russes. C'est lors de ses voyages et ses séjours (Londres, Berlin, Moscou, Madrid, Barcelone, Milan, Gênes...) qu'il apprenait tout naturellement les langues et a compris, très vite, qu'il pouvait créer un outil pour permettre aux lecteurs l'apprentissage des langues de manière intuitive»⁷.

Comme le montre cette citation, la Russie ne fut pas l'unique pays dans lequel A. Chérel séjournait; quoi qu'il en soit, le russe a été une des langues de la série «... sans peine».

Le premier manuel «Le Russe sans peine» paraît en 1948, toutefois on pense chez ASSiMiL que le manuel fut écrit dans les années 1930: «Le tout premier manuel de russe fut écrit par Alphonse Chérel, le grand-père de notre Président actuel, Yannick Chérel, dans les années 30»⁸.

Selon les informations reçues de Madame Cousin⁹, nous devons constater qu'Alphonse Chérel a passé quelques années en Russie et qu'il n'avait pas la formation type d'un enseignant de langue.

Analysons maintenant les manuels «Le Russe sans peine» dans les deux périodes distinguées ci-dessus, en prenant en compte les points suivants: les introductions, les contenus (surtout les chansons), les illustrations et les informations linguistiques.

⁶ Marie Cousin, directrice littéraire du service éditorial, message électronique à l'auteure de ces lignes du 25.09.2017.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ Voir la note 6.

3. Les introductions

Il est indéniable que, à première vue, les introductions semblent similaires, toutefois, les changements apportés à l'introduction dans la deuxième période sont significatifs. Comparons l'introduction de la première édition de 1948 et des rééditions de 1949, 1951, 1956, 1960 et 1967 avec celle des rééditions de 1971, 1976 et 1986:

Première période	Deuxième période
«Le russe passe, à juste titre, pour une langue difficile. L'alphabet est rébarbatif, les déclinaisons et conjugaisons compliquées; mais pourtant près de deux cents millions de personnes, dont la plupart sont loin d'être des intellectuels, le parlent aussi naturellement que nous parlons français. Il n'est pas besoin d'être savant, ou particulièrement doué, pour arriver à faire ce qu'un petit paysan russe de cinq à six ans fait tout naturellement» ¹⁰ .	«Le russe passe, à juste titre, pour une langue difficile. L'alphabet est inhabituel, les déclinaisons et conjugaisons compliquées; mais pourtant près de deux cents millions de personnes le parlent aussi naturellement que nous parlons français. Il n'est pas besoin d'être savant, ou particulièrement doué, pour arriver à faire ce qu'un petit russe [<i>sic</i>] de cinq à six ans fait tout naturellement» ¹¹ .

Dans les deux périodes le russe est présenté comme une langue difficile, mais cela ne pose pas de problème selon l'auteur, car il part du principe que deux cents millions de personnes le parlent. Toutefois, durant la première période ce n'est pas tant le nombre qui apparaît comme un justificatif, mais plutôt la valeur péjorative que reçoit le peuple russe à travers l'expression «petit paysan de cinq à six ans»¹². Autrement dit, si un paysan de cinq ans peut le parler, sans doute que les Occidentaux qui souhaitent l'apprendre le pourront aussi.

Nous pouvons également constater que, durant la deuxième période, alors que le texte n'a subi que de petits changements, ils sont pourtant significatifs: l'adjectif *rébarbatif* a été remplacé par *inhabituel*; et les propos pouvant être

¹⁰ Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956, 1960, 1967: 3].

¹¹ Chérel 1948 [1971, 1976, 1986: 3].

¹² Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956, 1960, 1967: 3].

considérés comme péjoratifs («dont la plupart sont loin d’être des intellectuels»¹³ et «petit paysan russe»¹⁴) ont été supprimés.

Un autre changement concerne le choix des ethnonymes. Durant la première période l’auteur refuse d’utiliser l’ethnonyme *URSS* ainsi que l’adjectif *soviétique* dans ses manuels. Par contre, durant la deuxième période l’ethnonyme *URSS* et l’adjectif *soviétique* sont largement utilisés:

Première période	Deuxième période
<p>«Disques “Le Russe sans peine”. Les disques ne sont pas indispensables à l’étude du Russe sans peine, puisque la prononciation est indiquée dans le manuel.</p> <p>Mais quand on les a entendus une fois on ne veut plus s’en passer; ce sont des compagnons d’étude aussi agréables que précieux.</p> <p>Ils sont interprétés d’une façon vivante et naturelle par d’excellents artistes moscovites.</p> <p>Le Russe sans peine, avec ses disques vaut un séjour de plusieurs mois en Russie»¹⁵.</p>	<p>«Les enregistrements (disques, bandes ou cassettes) sont interprétés de façon vivante et naturelle par d’excellents artistes soviétiques.</p> <p>Ce sont des compagnons d’étude aussi agréables que précieux.</p> <p>“Le Russe sans peine” avec ses disques, bandes magnétiques ou cassettes, vaut un séjour de plusieurs mois en U.R.S.S.»¹⁶.</p>

Le fait que le texte reste presque le même, au-delà des modifications mentionnées ci-dessus, nous permet de supposer qu’à partir de 1971 il est devenu impossible de traiter le russe et le peuple russe de la même façon dont ils furent traités au début de la série «Le Russe sans peine». L’apparition de l’ethnonyme *URSS* et de l’adjectif *soviétique* indique la reconnaissance de l’URSS par la maison d’éditions ASSiMiL.

¹³ Chérel 1948 [1971, 1976, 1986: 3].

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956, 1960, 1967: 4].

¹⁶ Chérel 1948 [1971, 1976, 1986: 5].

4. Le contenu (les chansons)

Au centre de chaque leçon se trouve un texte (dans la majorité des cas, sous la forme d'un dialogue). Les textes abordent des situations quotidiennes, ils concernent, par exemple, la nourriture ou la maison. Habituellement, les textes sont accompagnés d'exercices de traduction du russe vers le français ou le contraire. De plus, dans les manuels l'auteur propose des chansons russes qui remplacent parfois les exercices, ou qui sont données comme matériel additionnel. Les manuels de la première période contiennent 13 chansons, dont seulement deux peuvent être considérées comme des chansons soviétiques: «Bouillonnante, puissante»¹⁷ et «(Ô) champ(s), (ô) plaine»¹⁸. Il est à noter néanmoins que, dans ces chansons, tout ce qui pouvait rappeler l'Union soviétique a été supprimé. La chanson «Bouillonnante, puissante», qui s'appelle en réalité «Moscou au mois de mai» et qui date de 1937, célèbre en fait l'URSS de Staline. Mais cela ne se voit pas dans le manuel qui n'a gardé que le refrain¹⁹:

«Kipučaja, mogučaja
Nikem ne pobedimaja
Strana moja, Moskva moja,
Ty samaja ljubimaja»²⁰.

Le texte de la chanson «(Ô) champ(s), (ô) plaine» a aussi été modifié:

«Poljuško-pole
Poljuško surovoe pole,
Edut v poljuške [*sic*] geroi,

¹⁷ Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956, 1960, 1967: 59].

¹⁸ *Ibid.*: 372.

¹⁹ Les couplets sont, eux, sans ambiguïté: «Utro krasit nežnym svetom // Steny drevnego Kremlja, // Prosypaetsja s rassvetom // vsja sovetskaja zemlja [...] Čtoby jarče zablistali // Naši lozungi pobed, // Čtoby ruku podnjali Stalin, // Posylaja nam privet [...] Pogljadi, – poet i pljašet // Vsja Sovetskaja strana. // Net tebja milej i kraše, // Naša krasnaja vesna!» (<http://www.old-songbook.ru/view.php?id=127&idimage=410>; site consulté le 1.07.2021); «Le matin colore de lumière douce // Les murs de l'ancien Kremlin // Se lève à l'aube // toute la terre soviétique // [...] Pour que brillent plus fort // Nos slogans de victoire, // Pour que Staline lève sa main, // Pour nous saluer. // [...] Regarde, chante et danse // Pays soviétique. // Rien n'est plus doux et plus beau que toi, // Notre printemps rouge».

²⁰ «Bouillonnante, puissante // Invincible [par personne battable] // Mon pays, ma Moscou // Tu es la plus chérie [favorite]» (Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956, 1960, 1967: 59]).

Èto našej rodiny bojcy»²¹.

Cette chanson, en réalité, célèbre l'Armée rouge (l'Armée soviétique), avec des phrases comme «Oh, ce sont les combattants de l'Armée rouge»; par contre, dans le texte du manuel, l'Armée rouge est remplacée par les «guerriers de notre patrie». Ce fait marque le refus de l'auteur de reconnaître l'existence de l'URSS, car, s'il avait accepté l'Union soviétique, le texte de cette chanson n'aurait pas été modifié.

Les autres chansons choisies pour les manuels «Le Russe sans peine» sont soit des chansons populaires, soit des romances, composées avant 1917. Les voici:

1. «Ho, ho, hiss là» [«Èx, uxnem!»]²²
2. «(Les) yeux noirs» [«Oči černye»]²³
3. «Mon mari (est un) melon d'eau» [«Moj muž – arbuz»]²⁴
4. «Serin, serin» [«Čížik-pyžik»]²⁵
5. «Un pope avait un chien» [«U popa byla sobaka»]²⁶
6. «Avec ma dernière» [«Na poslednjuju da na pjaterku»]²⁷
7. «Hop là!» [«Gajda, trojka!»]²⁸
8. «C'est un vain, Jeannot» [«Ponaprasnu Van'ka plačeš'»]²⁹
9. «C'est le dernier petit jour» [«Poslednij nonešnij deneček»]³⁰
10. «C'est le dernier petit jour suite» [«Poslednij nonešnij deneček (prodolženie)»]³¹
11. «Oh pourquoi cette nuit» [«O začem èta noč'»]³²

Comme on peut le voir, les chansons choisies reflètent une vision clichée de la Russie, de la Russie d'avant 1917, une vision qui n'a rien à voir avec la

²¹ «(Ô) champ(s), (ô) plaine, // (Ô) champ(s), (ô) rude plaine, // Chevauchent dans les champs les héros, // Ce sont les guerriers de notre patrie» (*ibid.*: 372).

²² *Ibid.*: 14-15.

²³ *Ibid.*: 36-37.

²⁴ Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956, 1960, 1967: 80-81].

²⁵ *Ibid.*: 106-107.

²⁶ *Ibid.*: 130-131.

²⁷ *Ibid.*: 158-159.

²⁸ *Ibid.*: 186-187.

²⁹ *Ibid.*: 218-219.

³⁰ *Ibid.*: 278-279.

³¹ *Ibid.*: 310-311.

³² *Ibid.*: 342-343.

réalité soviétique et qui ne donne aucune idée de la vie en Union soviétique. Quant aux deux seules chansons qui avaient été composées après la révolution, tout ce qui les rendaient soviétiques a été soit omis, soit modifié. Le choix des chansons ne nous semble pas anodin et peut indiquer la volonté de Chérel de nier l'existence de l'Union soviétique, surtout lorsque nous analysons les chansons présentes dans les manuels «Le Russe sans peine» de la deuxième période.

Les manuels de la deuxième période contiennent seulement onze chansons:

1. «Ho, ho, hiss là» [*«Èx, uxnem!»*]³³
2. «(Les) yeux noirs» [*«Oči černye»*]³⁴
3. «Bouillonnante, puissante» [*«Kipučaja, mogučaja»*]³⁵
4. «Que soit toujours le soleil» [*«Pust' vseгда budet solnce»*]³⁶
5. «Depuis le matin» [*«S utra sidit na ozere»*]³⁷
6. «Tandis qu'au dehors tantôt il pleut, tantôt il neige» [*«A za oknom to dožd', to sneg»*]³⁸
7. «La chanson des cosmonautes» [*«Pesnja kosmonavtov»*]³⁹
8. «Couplets populaires» [*«Častuška»*]⁴⁰
9. «Ce qui a été, a été...» [*«Čto bylo, to bylo»*]⁴¹
10. «Vieille romance» [*«Starinnyj romans»*]⁴²
11. «Ô champ, ô plaine» [*«Poljuško-pole»*]⁴³

Nous pouvons ainsi constater que sept chansons⁴⁴ ont été remplacées par des chansons ayant des connotations idéologiques soviétiques, qui mettent en avant certaines valeurs de l'URSS («Que soit toujours le soleil») et le progrès

³³ Chérel 1948 [1971, 1976, 1986: 14]; voir ci-dessus.

³⁴ Chérel 1948 [1971, 1976, 1986: 38].

³⁵ *Ibid.*: 64.

³⁶ *Ibid.*: 90-91.

³⁷ *Ibid.*: 178-181.

³⁸ *Ibid.*: 210-211.

³⁹ *Ibid.*: 250-251.

⁴⁰ *Ibid.*: 330-331.

⁴¹ *Ibid.*: 370-371.

⁴² *Ibid.*: 412-413. Durant la première période cette chanson s'appelait «Oh pourquoi cette nuit» (Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956, 1960, 1967: 342-343]).

⁴³ Chérel 1948 [1971, 1976, 1986: 454-455].

⁴⁴ «Mon mari (est un) melon d'eau», «Serin, serin», «Un pope avait un chien», «Avec ma dernière», «Hop là!», «C'est un vain, Jeannot», «C'est le dernier petit jour».

technique (la conquête spatiale [«La chanson des cosmonautes»])⁴⁵ ou par des chansons sans connotations soviétiques, mais qui furent composées durant la période soviétique⁴⁶. En outre, dans la chanson «Ô champ, ô plaine», le couplet dans lequel on parle de l'Armée rouge est, cette fois, présent. Cela montre que les manuels «Le Russe sans peine» de la deuxième période étaient bel et bien orientés vers les réalités soviétiques contemporaines et non vers le passé de la Russie, comme durant la première période.

5. Les illustrations

Les illustrations jouent un rôle important dans les manuels ASSiMiL: leur présence fait partie intégrante du concept même de la composition des manuels. Les illustrations sont présentes sous la forme de dessins humoristiques qui accompagnent chaque leçon⁴⁷.

Si nous analysons les illustrations présentes dans les manuels de la première période, nous pouvons aller jusqu'à affirmer qu'elles donnent une vision péjorative et parodique de l'URSS. Rappelons que, durant la première période, l'ethnonyme *URSS* et l'adjectif *soviétique* n'apparaissent pas dans les textes. En revanche, des traces «soviétiques» apparaissent dans les illustrations. «Le Russe sans peine» contient une centaine d'illustrations représentant, sur un ton humoristique, des images de la vie quotidienne. Treize d'entre elles comportent la figure du soldat soviétique et sept représentent la vie en URSS, ce qui équivaut à 20% des illustrations. Ce pourcentage nous semble représentatif des tendances décrites pour la première période des manuels⁴⁸.

Les illustrations représentent le plus souvent un soldat ou un citoyen soviétique dont la stupidité et la cruauté sont mises en avant. Voyons quelques exemples.

La stupidité du soldat soviétique est présente dans les illustrations 24, 39, 48, 56 et 75. Le soldat soviétique y est présenté comme une personne qui laisse un prisonnier aller s'acheter des cigarettes en croyant naïvement qu'il reviendra

⁴⁵ «Que soit toujours le soleil», «La chanson des cosmonautes».

⁴⁶ «Tandis qu'au dehors tantôt il pleut, tantôt il neige», «Depuis le matin», etc.

⁴⁷ Pour des raisons de droits d'auteur, nous ne pourrions, dans cet article, que décrire les illustrations.

⁴⁸ Dans cette étude, nous ne prenons pas en compte les illustrations qui représentent des clichés culturels, car ils sont présents dans tous les manuels ASSiMiL, quelle que soit la langue.

(illustration 48)⁴⁹; une autre illustration montre un soldat qui ne sait pas à quoi sert un mouchoir et finit par l'utiliser pour nettoyer ses chaussures (illustration 56)⁵⁰; sur l'illustration 39, on voit un soldat en train d'ouvrir les fenêtres d'une maison détruite qui n'a plus de murs⁵¹; enfin, on trouve aussi un soldat soviétique qui s'écrase avec son avion sur une maison et qui présente ses excuses aux habitants en disant: «C'est de ma faute, je ne savais pas que c'était votre maison» (illustration 24)⁵². Il y aurait d'autres exemples encore.

La cruauté du soldat ou du citoyen soviétique est présente dans les illustrations 19 et 29. L'une représente un soldat qui casse un tambour sur la tête d'un autre soldat, expliquant son geste par le fait qu'il n'aime pas le tambour: «Le tambour ne me plaît pas» (illustration 19)⁵³. Sur l'autre, la 29, nous voyons un chien qui a fait une bêtise et qui sait très bien qu'il sera puni et apporte un bâton à son maître, prêt à être battu: «Voici votre bâton», dit le chien (illustration 29)⁵⁴.

D'autres illustrations abordent notamment la vie quotidienne en URSS, la victoire de l'Union soviétique lors de la Seconde Guerre mondiale et la figure de Staline, toutefois avec des connotations plus négatives que positives. L'illustration 11 représente un conducteur de train soviétique (l'abréviation «U.R.S.S.» est visible sur le train) qui arrive en retard dans une gare, ce qui provoque le mécontentement du chef de gare. Le conducteur lui dit: «Quand j'ai faim, je ne peux pas travailler». Cette illustration sous-entend qu'on ne mange pas à sa faim en URSS, mais qu'il faut malgré tout travailler⁵⁵.

L'illustration 90, quant à elle, est à la fois parlante et moqueuse. Il y est question de la victoire de l'URSS lors de la Seconde Guerre mondiale. Un homme demande à une fille de lui prêter son vélo, car sa voiture est en panne⁵⁶. Cela paraît neutre, mais sur la voiture est inscrit le mot «Victoire» [*Pobeda*], ce qui pourrait pousser à analyser cette image comme se moquant de la victoire soviétique. En effet, les voitures de la marque *Pobeda* étaient construites en URSS et portaient ce nom en l'honneur de la victoire lors de de la Seconde Guerre mondiale⁵⁷. Cette

⁴⁹ Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956: 156].

⁵⁰ *Ibid.*: 162.

⁵¹ *Ibid.*: 124.

⁵² *Ibid.*: 71.

⁵³ *Ibid.*: 52.

⁵⁴ *Ibid.*: 86.

⁵⁵ *Ibid.*: 29.

⁵⁶ *Ibid.*: 343.

⁵⁷ Tolmačev 2011: 56.

image pourrait laisser entendre que la victoire de l'URSS avait été une victoire à la Pyrrhus.

Sur l'illustration 22, nous voyons un Staline mécontent, parce que le pain qu'on lui propose n'est pas frais. Ce mécontentement terrifie les gens qui sont autour et un officier est prêt à les punir⁵⁸.

Constatons que, malgré le fait que le contenu des manuels n'ait été modifié qu'à partir de l'édition de 1960, les illustrations représentant des soldats soviétiques et la vie en URSS ont subi des changements importants déjà avant. Celles-ci ont été remplacées par d'autres illustrations que nous pouvons considérer comme étant idéologiquement neutres et sur lesquelles les traces de l'Union soviétique ont été supprimées. Par exemple, sur l'image avec le pain Staline a été remplacé par un simple homme et l'avion de l'illustration 24 a perdu son étoile rouge⁵⁹.

Néanmoins, en analysant les illustrations de la deuxième période, nous pouvons constater qu'elles sont neutres et ne contiennent que des scènes de la vie quotidienne, comme un couple d'amoureux assis sur un banc ou une femme et un homme achetant une poupée dans un magasin⁶⁰.

L'analyse des illustrations dans les manuels «Le Russe sans peine» indique, comme celle des introductions et des chansons, la négation de l'Union soviétique dans la première période et son acceptation dans la deuxième.

6. L'ancienne orthographe dans «Le russe sans peine» et l'«air du temps»

Le Décret de l'introduction de la nouvelle orthographe publié en 1917-1918 a supprimé de l'alphabet russe trois lettres: *I* (i avec point), *Ѣ* (jat') et *Ѧ* (fita). Ces lettres ont été remplacées par des lettres qui existaient déjà dans l'alphabet russe: *И* pour la lettre *I*, *Е* pour la lettre *Ѣ* et *Ф* pour la lettre *Ѧ*. En ce qui concerne le signe dur *Ѣ*, il n'a été supprimé qu'à la fin des substantifs masculins, tandis que sa présence à l'intérieur d'un mot pour distinguer le préfixe et la racine a été conservée⁶¹.

⁵⁸ Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956: 65].

⁵⁹ Chérel 1948; 1948 [1960, 1967: 272, 124, 29, 71, 86, 65].

⁶⁰ Chérel 1948 [1971, 1976, 1986: 78, 58].

⁶¹ Dekret 1917-1918.

Alors que la réforme avait été introduite depuis trente ans déjà, on trouve dans les manuels de la première période deux mentions de l'ancienne orthographe: une note aux pages 84-85⁶² et un paragraphe à la fin du manuel qui s'intitule «La lettre “Ђ”»: «La lettre Ђ (iatt') est la principale victime de la réforme de l'orthographe. Elle faisait double emploi dans de nombreux cas avec e, et il s'ensuivait des difficultés pour les écoliers. Vous la rencontrerez dans les textes russes en ancienne orthographe, en même temps que le i, lui aussi disparu, et le signe dur Ђ qui se mettait après les consonnes finales des mots, et était vraiment superflu»⁶³.

La question qui se pose à la suite de ces constatations est la suivante: pourquoi fallait-il mentionner l'ancienne orthographe trente ans après l'entrée en vigueur de la nouvelle, qui plus est dans un manuel autodidacte? Une réponse pourrait être liée aux tendances de la présentation et de l'enseignement du russe en France: entre 1917 et 1965 environ, le russe était enseigné en France en utilisant l'ancienne orthographe. Et même dans le cas où les auteurs utilisaient la nouvelle orthographe, ils mentionnaient obligatoirement l'ancienne. Il faut dire que plusieurs auteurs francophones et russophones s'étaient prononcés contre la réforme de l'orthographe en avançant des raisons pratiques (la possibilité de lire les ouvrages publiés avant 1917) et «linguistiques», comme André Mazon (1881-1967), l'auteur d'un manuel de russe pour francophones très connu:

«L'orthographe nouvelle est plus logique et d'un maniement plus aisé que l'ancienne en tant qu'elle donne un reflet plus exact de la prononciation du russe moderne. Mais il est indispensable à quiconque veut apprendre le russe de se familiariser avec l'orthographe ancienne, non seulement pour être en état de lire les livres infiniment nombreux qui ont été imprimés avant 1917 et n'ont pas été réimprimés par la suite, mais encore et surtout, comme on le verra, pour saisir la raison de plusieurs faits caractéristiques de la grammaire russe. La notation de Ђ, en particulier, est propre à éclairer plus d'une singularité apparente, et c'est pourquoi elle sera rappelée ici, entre parenthèses, pour tous les mots où l'orthographe ancienne comportait la présence de cette lettre»⁶⁴.

⁶² Chérel 1948; 1948 [1949, 1951, 1956, 1960, 1967: 84-85].

⁶³ *Ibid.*: 386.

⁶⁴ Mazon 1943: 6; voir Zalesskaya 2017.

Les manuels «Le Russe sans peine» de la deuxième période ne contiennent plus aucune information concernant l'ancienne orthographe et la réforme de 1917-1918⁶⁵.

Nous pouvons supposer que Chérel, en mentionnant dans ses manuels l'ancienne orthographe, suivait l'«air du temps». C'est par l'«air du temps», mais aussi par des raisons politiques⁶⁶, que nous pouvons également expliquer la différence significative entre la présentation de la Russie dans les manuels «Le Russe sans peine» de la première période et ceux de la deuxième. Avant les années 1960 environ, l'URSS était comme niée: la Russie d'avant la révolution et l'ancienne orthographe étaient privilégiées dans les manuels de russe pour francophones élaborés et édités en France⁶⁷. Ensuite, à partir des années 1960, la politique de rapprochement entre l'URSS et la France et les progrès techniques permirent, entre autres choses, de nouer des contacts plus étroits et plus rapides. L'URSS était désormais acceptée par les auteurs, et la Russie d'avant la révolution et l'ancienne orthographe ont été abandonnées dans les manuels de russe pour francophones⁶⁸.

La série «Le Russe sans peine» d'ASSiMiL représente ainsi un document historique qui montre les tendances didactiques, politiques et culturelles qui régnaient en France au XX^{ème} siècle⁶⁹.

⁶⁵ Chérel 1948 [1971, 1976, 1986].

⁶⁶ Il s'agit de la politique de rapprochement entre la France et l'URSS menée par Charles de Gaulle (1890-1970); pour de plus amples informations, voir Zaleskaja 2020.

⁶⁷ Voir par exemple Boyer, Spéransky 1905; 1905 [1921, 1935, 1940, 1945, 1947, 1951, 1957, 1961]; Mazon 1943; Hofmann, Hofmann 1945; Berchtold 1946; Kantchalovski, Lebetre 1946; Legras 1922.

⁶⁸ Voir par exemple Davydoff, Pauliat 1954; Godier, Triomphe 1962; Durin, Merkulov 1983; Detoef, Hervé 1989.

⁶⁹ Pour plus de détails, voir Zaleskaja 2020.

Bibliographie

- BERCHTOLD, Charles (1946). *Russe: Grammaire, vocabulaire, conversation*. Neuchâtel: Éditions Victor Attinger.
- BOYER, Paul & SPÉRANSKY, Nicolas [SPERANSKIJ, Nikolaj Vasil'evič] (1905). *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin.
- _____, (1905 [1921]). *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin, 1921.
- _____, (1905 [1935]). *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin, 1935.
- _____, (1905 [1940]). *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin, 1940.
- _____, (1905 [1945]). *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin, 1945.
- _____, (1905 [1947]). *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin, 1947.
- _____, (1905 [1951]). *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin, 1951.
- _____, (1905 [1957]). *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin, 1957.
- _____, (1905 [1961]). *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin, 1961.
- CHÉREL, Alphonse (1948). *Le russe sans peine*. Paris: Assimil.
- _____, (1948 [1949]). *Le russe sans peine*. Paris: Assimil, 1949.
- _____, (1948 [1951]). *Le russe sans peine*. Paris: Assimil, 1951.
- _____, (1948 [1956]). *Le russe sans peine*. Paris: Assimil, 1956.
- _____, (1948 [1960]). *Le russe sans peine*. Paris: Assimil, 1960.
- _____, (1948 [1967]). *Le russe sans peine*. Paris: Assimil, 1967.
- _____, (1948 [1971]). *Le russe sans peine*. Paris: Assimil, 1971.
- _____, (1948 [1976]). *Le russe sans peine*. Paris: Assimil, 1976.
- _____, (1948 [1986]). *Le russe sans peine*. Paris: Assimil, 1986.
- DAVYDOFF, George [DAVYDOV, Jurij Konstantinovič] & PAULIAT, Paul (1954). *Le russe, première année*. Paris: Didier.

- DEKRET (1917-1918). Dekret o vvedenii novogo pravopisanija [Décret de l'introduction de la nouvelle orthographe], *Gazeta vremennogo rabočego i krest'janskogo pravitel'stva* 40 (23.12.2017 [5.01.1918]), 1-3.
- DETOEUF, Perrine & HERVÉ, Danièle (1989). *Le russe vivant 3*. Paris: Éditions de la Librairie du Globe.
- DURIN, Jean & MERKULOV, Igor [MERKULOV, Igor' Vladimirovič] (1983). *Le russe vivant*. Paris: Éditions de la Librairie du Globe.
- GODIER, Thérèse & TRIOMPHE, Jean (1962). *Le russe vivant: 1^{ère} année*. Paris: Éditions de la Librairie du Globe.
- HOFMANN, Modeste [GOFMAN, Modest Ljudvigovič] & HOFMANN, Michel-Rostislav (1945). *Première méthode de Russe*. Paris: Librairie C. Klincksieck.
- KANTCHALOVSKI, Victoria [KANČALOVSKAJA, Viktorija Petrovna] & LEBETTRE, Francis (1946). *Manuel de langue russe, théorique et pratique, à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et technique et des personnes travaillant seules*. Paris: Belin.
- LEGRAS, Jules (1922). *Précis de grammaire russe*. Paris: Imprimerie de L. Beresniak.
- MAZON, André (1943). *Grammaire de la langue russe*. Paris: Institut d'études slaves – Droz.
- TOLMAČEV, Leonid Maksimilianovič (2011). Naša pobeda [Notre victoire], *Nauka i žizn'* 7, 56-59.
- ZALESSKAJA, Dar'ja Sergeevna [ZALESSKAYA, Daria] (2020). *Učebnye posobija po russkomu jazyku kak inostrannomu dlja frankogovorjaščix učaščixsja v period s 1917 po 1991 god: lingvističeskie i stranovedečeskie aspekty* [Les manuels de russe langue étrangère pour francophones dans la période entre 1917 et 1991: aspects linguistiques et civilisationnels], thèse de doctorat, Université de Lausanne.
- ZALESSKAYA, Daria (2017). Les particularités de la langue russe dans les manuels de russe pour francophones (1945-1960). In: VELMEZOVA E. (éd.), *Historiographie et épistémologie des sciences du langage: du passé vers le présent (Cahiers de l'ILSL 52)*, 195-206.

Des linguistes renommés et leur rôle
dans l'histoire des sciences du langage

LA PLACE DE JAN BAUDOIN DE COURTENAY DANS L'HISTOIRE DES SCIENCES DU LANGAGE

Vladimir ALPATOV

Institut de linguistique, Académie des sciences de Russie

v-alpatov@ivran.ru

Résumé

Dans l'article, les idées de Jan Baudouin de Courtenay sont analysées à la lumière de l'évolution des sciences du langage en général. Une attention particulière est portée sur sa vision de la linguistique et de ses sous-branches, sur la notion d'évolution des langues, sur la distinction des linguistiques «statique» et «dynamique», sur les concepts de phonème et de morphème qu'on trouve dans les travaux de ce linguiste qu'on peut considérer aujourd'hui comme l'un des «fondateurs» de la linguistique du XX^{ème} siècle.

Mots-clés: Jan Baudouin de Courtenay, linguistique «statique» et linguistique «dynamique», phonème, morphème, arbre généalogique des langues

On reconnaît communément à Jan Niecisław Ignacy Baudouin de Courtenay (1845-1929) une place importante dans l'histoire des sciences du langage. Cependant, si certaines de ses idées (principalement l'introduction dans le langage académique du concept de phonème) sont bien connues, une grande partie de son héritage académique demande encore à être étudiée.

L'étude de l'héritage intellectuel de ce linguiste se trouve compliquée à cause du fait suivant: à la différence de plusieurs autres chercheurs (W. von Humboldt, M. Kruszewski, F. de Saussure, etc.), Baudouin de Courtenay ne nous a pas laissé d'œuvre dans laquelle se trouverait une sorte de synthèse de sa conception linguistique. Il n'était pas attiré par de tels travaux. Or, il n'est possible de se familiariser complètement avec les vues d'un linguiste qu'en considérant son œuvre académique dans son ensemble, en incluant aussi de petites notes et travaux qui, à ce qu'il semble, s'attardent sur des problématiques restreintes. Une bonne partie des travaux de Baudouin de Courtenay se trouve dans le double volume publié en 1963 par les Académies des sciences d'URSS et de Pologne¹. Malheureusement, le rééditer aujourd'hui n'est pas possible pour des raisons purement techniques: il est difficile de trouver les héritiers juridiques de tous les éditeurs et traducteurs de l'édition. Pourtant, dans ces deux volumes, l'héritage

¹ Boduèn de Kurtenè 1963.

intellectuel du linguiste n'est pas présenté dans sa totalité, il y manque notamment ses travaux de politique linguistique.

Dans une publication de 1902, Baudouin de Courtenay avait écrit ceci avec une modestie excessive: «[...] comme conséquence de mon incapacité à travailler et à me concentrer, ainsi que des circonstances de ma vie, [...] je n'ai écrit que de petites choses [*ja razmenjalsja na groši*], quelques bribes et fragments, au lieu de quelque chose d'entier et méritant que l'on y porte de l'attention»². Une telle appréciation, bien sûr, ne peut pas être acceptée complètement. Cependant, ce linguiste, qui a travaillé durant plus de soixante ans et écrit plus de quatre cents travaux, a laissé derrière lui peu de livres et de publications de volume conséquent; ceux-ci sont dédiés à des thèmes relativement étroits: la description des dialectes croates, la phonétique latine, les altérations phonétiques, l'histoire de la langue polonaise. Une exception à cette règle est une brochure d'introduction à la linguistique (publiée pour la première fois en 1908 et rééditée en 2004 par la maison d'édition URSS en Russie³), mais même cette brochure n'aborde pas toutes les questions de la linguistique. L'article «Langage et langues» [*Jazyk i jazyki*] (1904) du *Dictionnaire encyclopédique* de Brockhaus et Efron⁴ s'est avéré la formulation la plus concentrée des visions théoriques de Baudouin. Il est vrai que le genre même de l'article encyclopédique demandait une formulation accessible et une grande concision. En même temps, de nombreuses idées importantes et productives n'ont été émises par Baudouin de Courtenay que lors de l'étude d'autres questions, parfois considérablement restreintes.

Un autre trait compliquant la réception des idées de Baudouin de Courtenay est lié au fait qu'il ne «se reposait jamais sur ses acquis». Le linguiste était toujours en quête de vérité et changeait souvent ses points de vue. Par exemple, les concepts de phonème, de morphème, de mot ne sont de loin pas identiques dans ses travaux de différentes époques. Il n'est pas possible de se représenter ses études sous une forme figée et achevée.

En examinant son héritage intellectuel, nous nous devons de tenir compte des traits de caractère évoqués de Baudouin de Courtenay. D'un autre côté, d'autres traits qui le distinguaient de ses contemporains permettent de mieux

² Boduèn de Kurtenè 1902 [1963: 19].

³ Boduèn de Kurtenè 1908 [2004].

⁴ Boduèn de Kurtenè 1904 [1963].

comprendre ses idées: une grande précision et une expression limpide, une habileté à écrire de façon simple sur des choses compliquées.

L'activité académique de Baudouin de Courtenay s'étend sur six décennies: de la fin des années 1860 à la fin des années 1920. Pendant ce temps, beaucoup de choses ont changé dans la science comme dans la carrière de Baudouin de Courtenay. Lorsqu'il a commencé à travailler, l'approche historique de la langue prédominait entièrement. On pensait que l'étude d'une langue sans examiner son histoire ne pouvait être que «descriptive», et que l'explication d'un phénomène linguistique résidait dans l'indication de son origine. Une autre caractéristique de l'époque était l'empirisme extrême, l'aversion pour la généralisation. Dans la plupart des cas, les linguistes se fixaient sur les changements historiques des langues, mais ne s'efforçaient pas de mettre en évidence les causes de ces changements. Baudouin de Courtenay n'acceptait pas ces deux points.

Déjà dans l'un de ses premiers travaux, «Quelques remarques générales sur la linguistique et le langage» [*Nekotorye obščie zamečanija o jazykovedenii i jazyke*], écrit quand il avait 25 ans, l'auteur, pas encore complètement libre de l'influence de la «tradition», sort déjà du cadre de l'approche purement historique de la langue. Parmi les branches de la «linguistique pure», il mentionne «l'examen exhaustif [...] des langues déjà existantes», parmi lesquelles se distinguent «les langues vivantes des peuples dans toute leur diversité»⁵. La phonétique historique n'est reconnue que comme l'une des trois disciplines étudiant le côté sonore de la langue. Les deux autres disciplines ne sont pas liées à l'histoire: l'une d'entre elles examine les sons du point de vue strictement physiologique et l'autre du point de vue «morphologique, dérivationnel»⁶. On peut déjà voir ici le prototype de la distinction future entre l'anthropophonie et la psychophonétique.

Plus tard Baudouin de Courtenay, tout en ne remettant jamais en question la valeur de l'approche historique de la langue, se consacra constamment à l'analyse des langues contemporaines et insista sur l'étude des langues non seulement en «dynamique», mais aussi en «statique». Dans le programme des cours de l'Université de Kazan pour l'année 1877-1878, il écrivait la chose suivante: «La statique étudie les lois de l'équilibre de la langue, la dynamique étudie les lois du mouvement à travers le temps, les lois du mouvement historique

⁵ Boduèn de Kurtenè 1871 [1963: 62].

⁶ *Ibid.*: 66.

de la langue»⁷. L'aspiration à l'étude des langues vivantes se manifestait aussi dans les activités académiques et sociales du linguiste. Des années durant, il s'opposa à l'éducation dite classique qui dédiait son attention principale à l'enseignement de langues «mortes» comme le grec et le latin. Baudouin ne voyait en cela qu'un «vestige hérité du passé»⁸. Il soulignait: «Seule la langue vivante, la langue existant dans la tête de l'élève se prête à une observation complète [vsestoronnij] [...]»⁹; c'est pourquoi seul l'enseignement de la langue maternelle des élèves est indispensable comme «moyen de développement» de leur «intellect [sredstvo razvitija uma]»¹⁰.

Pourtant, Baudouin de Courtenay ne séparait jamais la statique (synchronie) de la dynamique (diachronie) tout comme son célèbre jeune contemporain F. de Saussure. Baudouin de Courtenay affirmait: «Dans la langue, comme de manière générale dans la nature, tout vit, tout se meut, tout change. La tranquillité, [...], la stagnation ne sont que des impressions [javlenie kažuščeesja]; ce sont des cas particuliers du mouvement dans des conditions de changements minimes. La statique de la langue n'est qu'un cas particulier de sa dynamique»¹¹. Le point de vue de F. de Saussure était radicalement différent, pour lui, un abîme insurmontable séparait la synchronie de la diachronie.

Néanmoins, les idées de Baudouin de Courtenay qui ont reçu la reconnaissance la plus manifeste de la part de la communauté académique du monde entier furent celles qui concernaient la statique. C'était, avant tout, l'introduction de deux concepts linguistiques fondamentaux: le phonème et le morphème. Bien que ces deux termes existassent avant lui, la priorité de Baudouin résidait dans l'élaboration de représentations *contemporaines* sur le phonème et sur le morphème, ce qui est reconnu non seulement en Russie et en Pologne, mais dans le monde entier.

Comme Baudouin l'avouait lui-même, il avait emprunté, sur le conseil de son élève Kruszewski, le terme *phonème* précisément à Saussure (non pas dans son célèbre *Cours de linguistique générale* qui n'existait alors pas encore, mais dans son livre sur le système proto-indo-européen des voyelles), mais il le réinterpréta

⁷ Boduèn de Kurtenè 1879 [1963: 110].

⁸ Boduèn de Kurtenè 1906 [1963: 135].

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Boduèn de Kurtenè 1897 [1963: 349].

de façon radicale. Ce terme apparaît pour la première fois dans son travail de 1881 intitulé «Quelques directions de la “grammaire comparée” des langues slaves» [*Nekotorye otdely «sравnitel'noj grammatiki» slavjanskix jazykov*]¹².

Les définitions du phonème datant de 1881, 1895, 1899, 1927 et d'autres années diffèrent les unes des autres; néanmoins, deux thèses restèrent toujours présentes: (a) un grand nombre des sons prononcés se réduit à une petite quantité de phonèmes, (b) les phonèmes sont des phénomènes psychologiques. Comme le montre à juste titre la chercheuse contemporaine spécialiste de Baudouin A. Adamska-Sałaciak, les différentes définitions du phonème de Baudouin de Courtenay, qui, théoriquement, ne sont pas les mêmes, ne diffèrent pas significativement quand elles sont mises en pratique¹³.

L'introduction par Baudouin de Courtenay du concept de phonème ne signifiait pas qu'avant lui personne n'avait travaillé sur la problématique concernée. Il est déjà bien établi que les fondateurs des anciens alphabets étaient des «phonologues spontanés». Déjà dans les temps anciens, parmi toutes les différences phonétiques on prenait en considération, en premier lieu, celles qui avaient une valeur psychologique. Cependant, toutes ces idées étaient encore privées d'une quelconque rigueur. Jusqu'au XIX^{ème} siècle, les différences phonétiques qui n'avaient pas de valeur phonologique n'étaient, pour la plupart, simplement pas remarquées. Toutefois, lorsqu'à la fin du XIX^{ème} siècle la linguistique devint expérimentale, alors déjà les premiers instruments, les dispositifs les plus imparfaits avaient une force de distinction trop grande par rapport aux besoins de la linguistique de l'époque. On découvrait des différences sonores que ni les locuteurs ni les linguistes ne remarquaient. Il devint clair que la linguistique avait besoin de critères qui soient autres que des critères purement physiques ou physiologiques.

Les premiers à se mettre à travailler sur ces problèmes furent Baudouin de Courtenay et Kruszewski, même si, après le décès précoce de ce dernier, ce fut à Baudouin d'élaborer et de publier la conception concernée. Il nomma toute la science des sons phonétique ou phonologie (ces deux termes que l'on se mit à distinguer par la suite, il les utilisait comme des synonymes). Dans cette discipline il distinguait l'anthropophonie [*antropofonika*] et la psychophonétique [*psixofonetika*], ainsi que la phonétique historique: «L'anthropophonie est l'étude

¹² Boduèn de Kurtenè 1881 [1963: 121-123].

¹³ Adamska-Sałaciak 1998: 40.

scientifique de l'apparition des phénomènes phonatoires éphémères [*prexodjaščie fonacionnye javlenija*] ou des phénomènes physiologiques et acoustiques de la langue, ainsi que des liens entre ces phénomènes»¹⁴. L'anthropophonie constitue une base pour la psychophonétique, mais «elle n'appartient qu'indirectement à la linguistique à proprement parler, cette dernière [la linguistique. – V.A.] étant fondée entièrement sur la psychologie»¹⁵. À la fin de sa vie, sans le moindre doute, le linguiste considérait l'anthropophonie comme faisant partie des sciences naturelles. Par contre, la psychophonétique était pour lui une discipline linguistique qui étudie «les représentations phonatoires»¹⁶ dans le psychique [*psixika*] humain, ainsi que leurs liens avec d'autres représentations: morphologiques et sémasiologiques (sémantiques). Par la suite, en linguistique, l'ensemble des phénomènes considérés par Baudouin de Courtenay comme faisant partie de l'anthropophonie fut attribué à la phonétique; quant à la psychophonétique, elle se fit appeler phonologie. Seul un élève de Baudouin, E.D. Polivanov, utilisa encore le terme *psychophonétique* même pendant les années 1930.

Dans une telle approche, le phonème est considéré comme l'unité minimale de la psychophonétique. Voici l'une de ses définitions: «Le phonème est une représentation anthropophonique homogène, indivisible d'un point de vue linguistique, qui émerge dans l'âme [*duša*] grâce à la fusion psychique des impressions obtenues de la prononciation d'un seul et même son»¹⁷. Ainsi, le phonème n'est pas une abstraction et d'autant moins un objet construit par le linguiste: il existe dans le psychisme humain de manière complètement objective, bien que les représentations phonétiques ne soient pas forcément les mêmes chez tout le monde.

À l'origine, Baudouin pensait que «les phonèmes [...] sont psychiquement indivisibles»¹⁸, bien que les unités anthropophoniques correspondantes puissent être divisées en parties plus petites, qui peuvent à leur tour être divisées. Cependant, dans ses travaux écrits dans les années 1910-1920, il changea de point de vue: «Les exigences de l'analyse scientifique qui se doit de tenir compte des

¹⁴ Boduèn de Kurtenè 1899b [1963: 354].

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Boduèn de Kurtenè 1899a [1963: 352].

¹⁸ Boduèn de Kurtenè 1890a [1963: 257].

réalités psychiques ne nous permettent pas de nous arrêter aux phonèmes»¹⁹. Il proposait de diviser le phonème en ses éléments de prononciation [*proiznositel'nye èlementy*] (les kynèmes [*kinemy*]) et ses éléments acoustiques [*sluxovye èlementy*] (les acousmes [*akusmy*])²⁰. Ces derniers concepts ne perdurèrent pas en linguistique, mais anticipèrent la conception des traits distinctifs de R. Jakobson, G. Fant et M. Halle, élaborée dans les années 1950.

L'aspect psychologique de la conception de Baudouin de Courtenay n'a pas été accepté par la majorité de ses adeptes, car les critères psychologiques étaient trop subjectifs et pas assez précis (du moins à l'époque). C'est pourquoi, les linguistes des Écoles de Prague et de Moscou, ainsi que, par la suite, certains disciples directs de Baudouin (en particulier L.V. Ščerba), ayant adopté l'idée du phonème, s'efforcèrent d'élaborer d'autres critères de distinction des phonèmes qui soient plus stricts. Pourtant, aussi bien la délimitation des sons et des phonèmes que la séparation en deux disciplines de l'étude des sons de la langue restèrent et restent toujours en vigueur.

Le morphème, unité morphologique minimale, était également compris par Baudouin de Courtenay de manière psychologique. Voici l'une de ses définitions: «Le morphème = toute partie d'un mot possédant une vie psychique propre et étant, de ce point de vue, indivisible en parties plus petites [...]. Ce concept englobe, par conséquent, la racine [...], tous les affixes possibles comme les préfixes, suffixes, terminaisons [...], et ainsi de suite»²¹. De la même façon, Baudouin comprenait le morphème comme une unité qui existe réellement: «Tous les éléments morphologiques de la pensée langagière – les morphèmes, les syntagmes... – sont à considérer non pas comme des fictions scientifiques ou comme des inventions [*izmyšlenija*], mais uniquement comme des unités psychiques vivantes»²². Dans son *Introduction à la linguistique* [*Vvedenie v jazykovedenie*], Baudouin se référait à des «lapsus» comme *brykami nogaet, vertom xvostit* au lieu de *nogami brykaet, xvostom vertit* ('[il] rue [avec ses pieds], [il] remue la queue'), qui étaient pour lui les preuves de «l'existence réelle et psychique» des morphèmes²³.

¹⁹ Baudouin de Courtenay, cité in Alpatov 2018: 112.

²⁰ Boduèn de Kurtenè 1910 [1963: 199].

²¹ Boduèn de Kurtenè 1895 [1963: 272].

²² Boduèn de Kurtenè 1909 [1963: 183].

²³ Boduèn de Kurtenè 1908 [2004: 179].

Avec le temps, Baudouin modifia certaines choses également dans ses définitions des morphèmes. Dans la définition citée ci-dessus et datant de 1885, il considérait le morphème comme une partie de mot, alors que dans ses travaux écrits plus tard («Langage et langues», etc.), il distinguait déjà les morphèmes des mots.

Là non plus, le psychologisme de l'approche de Baudouin n'a pas été accepté par les linguistes de la génération suivante; pourtant, le concept de morphème se consolida dans les sciences du langage. Avant cela, il n'y avait que les concepts de racine et d'affixe, aucun concept général n'existait. L'idée du morphème comme unité centrale de la morphologie devint l'une des idées fondamentales de plusieurs courants des sciences du langage du XX^{ème} siècle (pour certains de ces courants, le morphème avait même plus d'importance que le mot).

Baudouin de Courtenay avait des points de vue originaux également sur le mot. Dès les années 1900, il rejeta l'idée de mettre le mot au centre de toute théorie [*slovocentrizm*] propre à la linguistique «traditionnelle»: «N'y a-t-il vraiment que les mots que l'on prononce? Les mots sont ordinairement des parties de ce qui est effectivement prononcé»²⁴. Il fut l'un des premiers linguistes à suggérer d'étudier, en tant qu'unités de départ pour l'analyse linguistique, non pas des mots, mais des énoncés [*vyskazyvanija*] entiers. D'après lui, ces énoncés pouvaient être divisés des deux façons: «du point de vue phonétique» et «du point de vue morphologique». La première division suppose la distinction des «phrases phonétiques», des «mots phonétiques», des syllabes et des phonèmes. La deuxième division distingue les «unités syntaxiques complexes», les «unités syntaxiques simples» (les «mots sémasiologico-morphologiques») et les morphèmes²⁵.

La notion traditionnelle de mot, comme nous pouvons le voir, est partagée en deux: en «mot phonétique» et en mot «sémasiologico-morphologique»; ces unités ont des propriétés différentes et ne coïncident pas toujours quant à leur longueur [*protjažennost'*]. Ici, Baudouin, malgré un psychologisme persistant, fait un pas vers la division des unités de la langue sur la base de régularités [*zakonomernosti*] purement linguistiques. Le fait de considérer les mots comme des unités indivisibles a, avant tout, une base psychologique, alors que les propriétés à

²⁴ Boduèn de Kurtenè 1917 [1963: 247].

²⁵ Boduèn de Kurtenè 1904 [1963: 76-79].

proprement parler linguistiques des «mots phonétiques» et des «mots sémasiologico-morphologiques» sont fondamentalement différentes.

Bien que ce soient les idées de Baudouin de Courtenay dans le domaine de la linguistique statique qui influencèrent le plus l'évolution des sciences du langage, les problèmes de la dynamique des langues, notamment les régularités du développement linguistique, étaient particulièrement importants pour lui.

Comme le souligne A. Adamska-Sałaciak, à la différence des autres chercheurs de l'époque ayant également posé la question des raisons des changements linguistiques, Baudouin (tout comme Kruszewski) prenait en compte leur caractère systémique et les examinait en lien avec tout le système linguistique²⁶. Déjà dans le travail «Quelques remarques générales sur la linguistique et la langue», il distinguait cinq facteurs entraînant le développement des langues²⁷. Parmi ces facteurs, soulignons particulièrement l'«aspiration à la commodité», à toute sorte d'«économie de travail»: le travail des muscles, des ramifications nerveuses, de l'appareil auditif, du cerveau, etc. Son article de 1890 «Des raisons générales des changements linguistiques» [*Ob obščix pričinox jazykovyx izmenenij*]²⁸ est le plus détaillé en ce qui concerne le sujet de l'économie linguistique.

La thèse de Baudouin de Courtenay sur le fait que cette économie se produit différemment pour le locuteur et l'auditeur était très importante pour son époque et elle fut développée par les linguistes des générations postérieures. Pour le locuteur, il est important de simplifier son travail, c'est pourquoi il est souvent enclin à simplifier des sons complexes et des groupes de sons, à augmenter le degré de régularité du système morphologique. Cependant, cela peut contrarier les nécessités de l'auditeur, pour qui il est important de rendre la perception plus facile; c'est pourquoi, par exemple, le processus de simplification phonétique peut ne pas avoir lieu là où il y a des mots de même racine. Les nécessités d'économiser les efforts chez le locuteur et chez l'auditeur peuvent se contredire, mais aussi se soutenir mutuellement. Dans ce dernier cas, grande est la probabilité qu'un changement se produira dans la langue, qui influencera tout le système.

Un autre facteur encore s'oppose aux tendances à l'économie et à la simplification: c'est le conservatisme des locuteurs, leur aspiration à conserver la

²⁶ Adamska-Sałaciak 1998: 49.

²⁷ Boduèn de Kurtenè 1871 [1963: 58].

²⁸ Boduèn de Kurtenè 1890b [1963].

langue inchangée; cela est particulièrement caractéristique des langues littéraires «artificielles». Baudouin de Courtenay affirma à plusieurs reprises que les changements les plus radicaux ont lieu dans la parole des enfants, qui simplifient toujours, d'une manière ou d'une autre, ce qu'ils entendent chez les adultes; pourtant, avec le temps, ces «innovations» s'effacent dans une plus ou moins grande mesure. On remarque particulièrement ce principe d'économie, d'après Baudouin, si toute une collectivité change de langue (situation de substrat): certains traits complexes de la langue adoptée peuvent ne pas être perçus. En cas de langues en situation de concurrence, dans des conditions égales, sera gagnante la langue dont la structure [*stroj*] est la plus simple.

Baudouin ne considérait pas l'évolution des langues comme un processus hasardeux, mais comme l'expression de certaines tendances, qui peuvent être différentes dans chaque langue particulière. Par exemple, pour la langue polonaise, il constatait un effacement progressif des oppositions quantitatives en phonologie et leur renforcement en morphologie; pour l'histoire de la langue russe, il insistait sur la tendance générale vers l'affaiblissement des oppositions de voyelles et vers le renforcement des oppositions de consonnes.

Ces tendances pouvaient non seulement être trouvées dans le passé, mais aussi être projetées dans le futur. Déjà dans l'article mentionné ci-dessus et datant de 1870, Baudouin de Courtenay posait la question de la prédiction de l'évolution linguistique, qui intéressait peu les linguistes-théoriciens de son époque. Notons que la thèse, mentionnée plus haut, de la tendance de l'évolution de la phonologie russe fut vérifiée un siècle plus tard par M.V. Panov, qui constata que cette même tendance était toujours en vigueur au XX^{ème} siècle²⁹.

Baudouin avait également une opinion particulière au sujet de la corrélation entre le conscient et l'inconscient dans les changements linguistiques. Aussi bien les historiens des langues de son époque que F. de Saussure pensaient que tous les changements dans la langue ne pouvaient avoir lieu que de manière inconsciente et arbitraire. Baudouin de Courtenay n'était pas d'accord avec ce point de vue; voici ce qu'il écrivait:

«La langue n'est pas un organisme renfermé sur lui-même, ni une idole intouchable, elle est instrument [*orudie*] et activité [*dejatel'nost'*]. Et l'homme n'a pas seulement le droit, il a l'obligation sociale d'améliorer ses instruments

²⁹ Panov 1990: 21-22, 442.

conformément au but de leur application, et même de remplacer les instruments déjà existant par d'autres, meilleurs. Comme la langue est inséparable de l'homme et qu'elle l'accompagne en tout temps, celui-ci doit la maîtriser encore plus complètement et la rendre encore plus dépendante de sa propre intervention consciente que ce que l'on voit dans d'autres domaines de la vie psychique»³⁰.

En lien avec cela, Baudouin s'intéressait aux langues littéraires «constituées artificiellement»³¹, à toute sorte de langues et argots secrets. Il s'intéressait également aux langues internationales qui se développaient activement justement à cette époque, comme l'espéranto (parmi les linguistes connus, seuls O. Jespersen et Baudouin se sont constamment intéressés à ces langues). Toutes ces langues se construisent consciemment; lors du développement «vivant» des langues, le rôle joué par les processus spontanés et inconscients est fondamental, pourtant des changements conscients (par exemple, de caractère imitatif) sont aussi possibles.

Arrêtons-nous maintenant sur l'attitude de Baudouin de Courtenay envers les postulats de la linguistique historique et comparée, qui, d'un point de vue contemporain, peut paraître particulière. À commencer par son article très ancien dédié à la mémoire d'A. Schleicher, Baudouin critiqua sans cesse la conception de l'arbre généalogique des langues, qui, de façon la plus claire, a été justement exprimée par Schleicher et qui dominait dans la linguistique historique et comparée de l'époque en question (tout comme aujourd'hui d'ailleurs). D'après cette conception, le développement des langues est un processus permanent de désintégration de protolangues communes et de division postérieure des langues-filles, tandis que le processus inverse, celui de l'union ultérieure des langues, serait en principe impossible. Baudouin de Courtenay, ne niant point, bien entendu, la possibilité de la désintégration des langues, estimait que ce schéma était bien trop linéaire et n'expliquait pas toutes les complexités des processus réels. Dans sa polémique avec les comparatistes, en exagérant un peu son point de vue, il intitula même l'un de ses articles «Sur le caractère mixte de toutes les langues» [*O smešannom xaraktere vsech jazykov*]³². À son avis, par exemple, l'anglais ne peut pas être considéré comme une langue uniquement germanique, car déjà dans son lexique les mots d'origine romane sont plus nombreux que ceux d'origine germanique; cela signifie que cette langue est un mélange germano-

³⁰ Boduèn de Kurtenè 1907 [1963: 140].

³¹ *Ibid.*

³² Boduèn de Kurtenè 1901b [1963].

roman. C'est justement l'intérêt pour le problème du mélange des langues que Baudouin de Courtenay appréciait dans les premiers écrits de N.Ja. Marr.

Baudouin de Courtenay portait une attention particulière à ce que l'on nomme les pidgins et les langues créoles, qui apparaissent dans les zones de contacts de langues. Il incluait dans cette catégorie non seulement le pidgin russo-chinois, utilisé pour la communication entre les Russes et les Chinois en Extrême-Orient, mais aussi le yiddish, ainsi qu'en grande partie l'anglais. Il affirmait que, du point de vue de l'arbre généalogique des langues, le pidgin russo-chinois se retrouve avec le russe parmi les langues slaves de l'Est, alors qu'en fait il se démarque bien plus de la langue russe que n'importe quelle autre langue slave.

Baudouin de Courtenay estimait que la conception de l'arbre généalogique ne tenait pas, car obsolète. Pourtant, la méthodologie assez parfaite de la reconstruction historique et comparée, qui donne des résultats fructueux depuis déjà presque deux siècles, se base sur cette conception, tandis que l'idée du «caractère mixte de toutes les langues» n'a pas pu devenir la base d'une quelconque méthode aussi élaborée. C'est pourquoi l'on part toujours de l'arbre généalogique des langues aujourd'hui, bien que le matériau des pidgins ou des dialectes qui s'influencent mutuellement en évoluant nécessite certaines corrections dans la conception concernée; ainsi certaines idées de Baudouin de Courtenay sont toujours d'actualité.

Baudouin de Courtenay considérait qu'il était impossible d'étudier une langue sans tenir compte de son histoire; c'est justement pour cela qu'il critiquait la linguistique indienne. Plus tard, l'éminent linguiste américain de la seconde moitié du XX^{ème} siècle J. Greenberg écrira ceci: «Les théories les plus profondes étaient, probablement, celles de Kruszewski et Baudouin de Courtenay, car ils incluaient dans leurs travaux une composante historico-comparée, et cela de façon manifeste»³³. On ne peut qu'être d'accord avec ce point de vue, bien que, pour l'époque en question, une séparation claire d'avec la «composante historico-comparée» fût indispensable. Comme c'est souvent le cas dans l'histoire des idées, c'est précisément une «simple mise en place de frontières: ceci est la langue, cela la parole, ceci la synchronie et cela la diachronie» chez F. de Saussure qui avait le plus de chances de succès³⁴. Le linguiste suisse établit des priorités de

³³ Greenberg 1979: 287.

³⁴ Raxilina 2000: 343.

manière très claire: prioritaire était pour lui l'étude synchronique, en particulier celle des langues contemporaines, et non pas les études historiques ou historico-comparées. De plus, n'oublions pas que la Russie et la Pologne étaient souvent perçues comme des pays périphériques d'un point de vue académique.

En lien étroit avec ces conceptions de statique et de dynamique se trouvaient les idées générales de Baudouin de Courtenay sur la nature du langage. Le tout jeune linguiste s'opposait fermement, déjà dans l'article dédié à la mémoire de Schleicher, à l'approche biologique de ce dernier, qui associait la langue à un organisme vivant. Il était contre l'attribution de la linguistique aux sciences naturelles, à l'exception de l'anthropophonie liée à la linguistique de façon indirecte (c'était l'un des points de discorde entre Baudouin et Kruszewski). D'après Baudouin de Courtenay, cette science est à la fois psychologique et sociologique. Ses formulations à ce sujet ne sont pas toujours les mêmes suivant les années: parfois, comme dans l'article sur Kruszewski³⁵, il parlait du caractère purement psychologique des langues; pourtant, dans des travaux postérieurs, Baudouin soutiendra totalement la thèse sur le caractère double de la langue. En 1897, il écrit ceci: «Comme la langue n'est possible que dans une société humaine, nous sommes obligés de toujours y reconnaître, en plus d'un côté psychique, un côté social. Le fondement de la linguistique ne peut pas être constitué uniquement de la psychologie individuelle, mais il doit aussi inclure la sociologie»³⁶.

Le caractère double de la langue supposait également, selon Baudouin de Courtenay, une certaine corrélation de l'individuel et du collectif dans les langues. Si la sociologie est une science sociale par définition, alors la psychologie, pour les chercheurs de l'époque, était une science exclusivement individuelle. Ainsi, Baudouin de Courtenay, qui se disputait sur beaucoup de sujets avec les néogrammairiens (les représentants du courant qui dominait alors la linguistique), pensait tout comme eux que la seule réalité était le langage de l'individu. Comme les processus qui ont lieu dans le cerveau humain sont réels, alors le langage individuel n'est pas une abstraction, mais un phénomène réellement existant. Pourtant, la langue russe ou polonaise n'est qu'une abstraction, la moyenne d'une union fortuite des langages des individus.

³⁵ Boduèn de Kurtenè 1888 [1963].

³⁶ Boduèn de Kurtenè 1897 [1963: 348].

Tous les changements, comme Baudouin de Courtenay l'estimait, se produisent dans les parlars des individus; cependant, chez différentes personnes, des changements identiques peuvent avoir lieu: «Linguistiquement parlant, l'individu ne peut se développer que dans la société, mais la langue comme phénomène social n'a pas et ne peut pas avoir de développement. Elle ne peut avoir qu'une histoire. L'histoire est la suite de phénomènes homogènes mais différents, liés entre eux par une causalité non pas immédiate, mais uniquement indirecte»³⁷.

Bien que certaines tendances dans le développement de telle ou telle langue puissent être distinguées, Baudouin était sceptique quant à la possibilité de trouver les lois générales du développement ou du fonctionnement des langues. À plusieurs reprises dans ses travaux (sauf dans les tout premiers) il répète que les lois phonétiques n'existent pas³⁸ et ici sa position différait de celle de Kruszewski. Bien que la linguistique structurale, qui commença avec Saussure, évitât le terme *loi*, son approche était plus proche des idées de Kruszewski.

L'intérêt de Baudouin de Courtenay pour la sociologie et la psychologie ne se limitait pas à des réflexions purement théoriques. Durant dix-neuf ans il a observé constamment le langage de chacun de ses cinq enfants et pris des notes. Afin de mieux comprendre la psychologie linguistique, il appelait les linguistes à aller voir de temps à autre dans les asiles psychiatriques et les prisons, car l'on peut y observer des gens avec des déviations linguistiques et avec des déviations psychiques en général. Intéressant est, sous ce rapport, sa préface d'un livre consacré à ce qu'on appelle la *blatnaja muzyka*, le langage des criminels³⁹; cette «musique» avait de l'intérêt pour Baudouin également du point de vue sociologique.

À cette époque, la sociolinguistique n'existait pas encore en tant que sous-branche linguistique à part entière (par la suite, un élève de Baudouin, Polivanov, deviendra l'un de ses fondateurs). Pourtant, aussi bien l'approche sociologique de la langue que l'activité politique de Baudouin le poussaient vers l'étude des problèmes de politique linguistique et de politique nationale en général. Voici ce

³⁷ Boduèn de Kurtenè 1889 [1963: 208].

³⁸ Boduèn de Kurtenè 1888 [1963: 192ss].

³⁹ Boduèn de Kurtenè 1908a [1963].

qu'il écrit dans son article de 1908 sur «La langue internationale auxiliaire» [*Vspomogatel'nyj meždunarodnyj jazyk*]:

«Aucune langue ne m'est chère, ce qui m'est cher, c'est le droit de parler et d'apprendre correctement n'importe quelle langue. M'est cher le droit de chaque homme de conserver sa langue [*ostavat'sja pri svoem jazyke*], de la choisir, le droit de ne pas se voir retirer le droit d'utiliser intégralement sa propre langue [*pravo ne podvergat'sja otčuzdeniju ot vsestoronnej upotrebljaemosti sobstvennogo jazyka*], le droit des gens à l'autodénomination et au regroupement libres, y compris sur la base d'une langue [*tože na osnovanii jazyka*]»⁴⁰.

Dans le contexte de la Russie impériale, de telles formulations étaient assez audacieuses. Dès 1906, Baudouin de Courtenay publia plusieurs brochures et articles sur la question dite nationale et fut poursuivi en justice pour l'un d'entre eux. Ces travaux n'ont pas été inclus dans les deux volumes de ses travaux publiés en 1963, mais un article a été réédité il y a quelques années⁴¹.

Baudouin de Courtenay a proposé des solutions pour résoudre la question dite nationale, y compris la question nationale et linguistique [*nacional'no-jazykovej vopros*] en Pologne, partant de l'idée de la conservation de la Pologne comme une partie de la Russie, mais comme une unité autonome. Il émit, ce faisant, des idées intéressantes qui sont toujours d'actualité, et élaborer un programme de développement démocratique de toutes les langues et nations de l'Empire russe. Ce programme combinait des idées profondes et visionnaires à des traits évidents d'utopisme. Avec certaines de ses propositions, Baudouin avait anticipé la tentative de créer une politique linguistico-nationale aux principes nouveaux, qu'on a commencé à introduire en Russie après 1917. Or, en ce qui concerne la Pologne, son développement, après sa séparation d'avec la Russie, se passa différemment: il prit le chemin de la domination complète de la langue polonaise sur les autres.

Parmi les travaux de Baudouin de Courtenay, un article présente un intérêt particulier précisément maintenant. Cet article s'intitule «La science du langage, ou la linguistique, du XIX^{ème} siècle» [*Jazykoznanie, ili lingvistika, XIX veka*] et fut publié pour la première fois en 1901. En proposant un récapitulatif du développement de la linguistique de l'avant-dernier siècle, Baudouin y donna en même temps un pronostic détaillé de l'évolution de cette discipline pour le siècle

⁴⁰ Boduèn de Kurtenè 1908b [1963: 145].

⁴¹ Boduèn de Kurtenè 1916 [2003].

qui arrivait⁴². Aujourd'hui, alors que ce siècle est terminé, il est intéressant de voir à quel point ses projections se sont réalisées. Tout n'a pas eu lieu comme Baudouin l'avait pensé: par exemple, Baudouin avait surestimé l'approche historique de la langue, qui était encore dominante en 1901: «la notion de développement et d'évolution» n'est pas devenue «la base de la réflexion linguistique», comme il l'avait prédit⁴³. Il avait également eu tort quand il avait prédit le futur abandon du concept de l'arbre généalogique des langues.

Cependant, sur de nombreux points, Baudouin de Courtenay s'est avéré être un bon pronostiqueur. Il devina la mathématisation de la linguistique, le développement des méthodes d'analyse quantitatives et, en même temps, le perfectionnement des méthodes d'analyse qualitatives, l'aspiration des chercheurs à des approches objectives, l'abandon de l'étude de n'importe quelle langue selon des catégories européennes, le progrès significatif de l'étude des liens de parenté des langues non indo-européennes, le développement de la lexicologie et de la sémantique, ainsi que bien d'autres choses. Parfois il avait même raison là où seul le long terme a permis de s'en rendre compte. Ainsi, à plusieurs reprises dans ses pronostics, il avait parlé de la reconnaissance des bases psychologiques de la linguistique du XX^{ème} siècle. Pourtant, durant la première moitié dudit siècle, le développement de la linguistique prit une direction opposée à tout psychologisme. Mais dès la fin des années 1950, et plus particulièrement à partir des années 1960, parmi les courants influents de la linguistique apparut une approche nouvelle qui retourna, mais à un niveau plus élevé, vers ce qui se faisait auparavant: Chomsky définit la linguistique comme «une branche particulière de la psychologie cognitive [*cognitive psychology*]»⁴⁴.

L'un des fondateurs de la linguistique du XX^{ème} siècle fut, bien entendu, Baudouin de Courtenay en personne: ses idées eurent une influence considérable sur beaucoup de linguistes. Beaucoup de ce qu'il a écrit reste encore actuel aujourd'hui.

(Traduit du russe par Malika Jara et Sébastien Moret)

⁴² Boduèn de Kurtenè 1901a [1963: 16-18]. Une analyse des idées de Baudouin de Courtenay sur le futur de la linguistique se trouve dans les travaux Kibrik 1995; Alpatov 2003.

⁴³ Boduèn de Kurtenè 1901a [1963: 17].

⁴⁴ Chomsky 1968 [2006: 1].

Bibliographie

- ADAMSKA-SALACIAK, Arleta (1998). Jan Baudouin de Courtenay's contribution to general linguistics, *Historiographia Linguistica* 25/1-2, 25-60.
- ALPATOV, Vladimir Mixajlovič (2003). Sto let spustja, ili sbyvajutsja li prognozy? [Cent ans plus tard, ou les prédictions se réalisent-elles?], *Voprosy jazykoznanija* 2, 114-121.
- _____, (2018). *Istorija lingvističeskix učenij* [Histoire des théories linguistiques]. Moskva: Jurajt.
- BODUÈN DE KURTENÈ, Ivan Aleksandrovič [BAUDOUIN DE COURTENAY, Jan Niecisław Ignacy] (1871 [1963]). Nekotorye obščie zamečanja o jazykovedenii i jazyke [Quelques remarques générales sur la linguistique et le langage]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 47-77).
- _____, (1879 [1963]). Podrobnaja programma lekcij v 1877-78 učebnom godu [Programme détaillé des cours pour l'année académique 1877-1878]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 108-117).
- _____, (1881 [1963]). Nekotorye otdely «sравnitel'noj grammatiki» slavjanskix jazykov [Quelques directions de la «grammaire comparée» des langues slaves]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 118-126).
- _____, (1888 [1963]). Nikolaj Kruševskij, ego žizn' i naučnye trudy [Mikołaj Kruszewski, sa vie et ses travaux scientifiques]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 146-202).
- _____, (1889 [1963]). O zadačax jazykoznanija [Sur les devoirs de la linguistique]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 203-221).
- _____, (1890a [1963]). Iz lekcij po latinskoj fonetike [Extraits des cours de phonétique latine]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 255-257).
- _____, (1890b [1963]). Ob obščix pričinax jazykovyx izmenenij [Des raisons principales des changements linguistiques]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 222-254).
- _____, (1895 [1963]). Opyt teorii fonetičeskix al'ternacij [Essai d'une théorie des alternations phonétiques]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 265-347).
- _____, (1897 [1963]). Nekotorye iz obščix položenij, k kotorym doveli Boduèna ego nabljudenija i issledovanija javlenij jazyka [Quelques-unes des positions vers lesquelles ses observations et ses recherches ont mené Baudouin]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 348-350).
- _____, (1899a [1963]). Fonema [Phonème]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 351-352).
- _____, (1899b [1963]). Fonologija [Phonologie]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 353-361).
- _____, (1901a [1963]). Jazykoznanie, ili lingvistika, XIX veka [La science du langage, ou la linguistique, du XIX^{ème} siècle]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 II (pp. 3-18).

- _____, (1901b [1963]). O smešannom xaraktere vsex jazykov [Sur le caractère mixte de toutes les langues]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 I (pp. 362-372).
- _____, (1902 [1963]). Zametka ob izmenjaemosti osnov sklonenija, v osobennosti že ob ix sokraščeenii v pol'zu okončanij [Remarque sur la variabilité des bases de la déclinaison, et surtout sur leur réduction en faveur des désinences]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 II (pp. 19-29).
- _____, (1904 [1963]). Jazyk i jazyki [Le langage et les langues]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 II (pp. 67-95).
- _____, (1906 [1963]). Značenie jazyka kak predmeta izučenija [L'importance de la langue comme objet d'étude]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 II (pp. 129-138).
- _____, (1907 [1963]). K kritike meždunarodnyx iskusstvennyx jazykov [Pour une critique des langues internationales artificielles]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 II (pp. 139-140).
- _____, (1908a [1963]). «Blatnaja muzyka» V. F. Traxtenberga [«La musique des truands» de V.F. Traxtenberg]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 II (pp. 161-162).
- _____, (1908b [1963]). Vspomogatel'nyj meždunarodnyj jazyk [La langue internationale auxiliaire]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 II (pp. 144-160).
- _____, (1908 [2004]). *Vvedenie v jazykovedenie. S priloženiem: Sbornik zadač po «Vvedeniju v jazykovedenie»* [Introduction à la linguistique. Avec en appendice: Recueil de problèmes sur l'«Introduction à la linguistique»]. Moskva: URSS, 2004.
- _____, (1909 [1963]). Zametki na poljax sočinenija V.V. Radlova [Remarques en marge de l'œuvre de V.V. Radlov]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 II (pp. 175-186).
- _____, (1910 [1963]). «Fonetičeskie zakony» [Les «lois phonétiques»]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 II (pp. 189-208).
- _____, (1916 [2003]). Vozmožno li mirnoe sožitel'stvo raznyx narodnostej v Rossii? [Une coexistence pacifique des différentes nationalités en Russie est-elle possible?], *Diaspory* 2003, 1, 186-200.
- _____, (1917 [1963]). Vvedenie v jazykovedenie [Introduction à la linguistique]. In: BODUÈN DE KURTENÈ 1963 II (pp. 246-293).
- _____, (1963). *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* [Œuvres choisies de linguistique générale] I-II. Moskva: Izdatel'stvo AN SSSR.
- CHOMSKY, Noam (1968 [2006]). *Language and Mind*. Cambridge: Cambridge University Press, 2006.
- GREENBERG, Joseph H. (1979). Rethinking linguistics diachronically, *Language* 55/2, 275-290.
- KIBRIK, Aleksandr Evgen'evič (1995). Sovremennaja lingvistika: otkuda i kuda? [La linguistique contemporaine: d'où vient-elle et où va-t-elle?], *Vestnik MGU – Filologija* 5, 93-100.

PANOV, Mixail Viktorovič (1990). *Istorija russkogo literaturnogo proiznošenija* [Histoire de la prononciation russe littéraire]. Moskva: Nauka.

RAXILINA, Ekaterina Vladimirovna (2000). *Kognitivnyj analiz predmetnyx imen* [Analyse cognitive des noms qui désignent des objets]. Moskva: Nauka.

CHARLES BALLY ET FERDINAND DE SAUSSURE: COLLABORATION, IDENTITÉ ET DIFFUSION DES ÉTUDES SAUSSURIENNES

Alessandro CHIDICHIMO

Université de Genève

alessandrochidichimo@gmail.com

Résumé

Charles Bally (1865-1947) et Albert Sechehaye (1870-1946) sont liés à Ferdinand de Saussure (1857-1913) par leur travail d'édition sur les notes des étudiants des cours de linguistique générale de 1907 à 1911 pour la publication du Cours de linguistique générale [CLG]. À cause du grand impact du CLG, une attention partielle a été réservée à l'éclaircissement des aspects de la trajectoire scientifique de ces deux auteurs. Je me concentre sur Charles Bally à travers ses études de stylistique et de linguistique. J'analyse tant ses rapports avec Saussure, grâce à des documents d'archives, que son travail de diffusion de la pensée saussurienne et son apport aux origines du structuralisme. Je montre, finalement, plusieurs aspects de la vie, des relations scientifiques et de l'activité de recherche de Charles Bally avant et après la publication du CLG, de son engagement dans la création des études saussuriennes et de l'École genevoise de linguistique.

Mots-clés: Charles Bally, Ferdinand de Saussure, histoire de la linguistique, archives, manuscrits

1. Introduction

Les noms de Charles Bally (1865-1947) et d'Albert Ch. Sechehaye (1870-1946) sont liés à la publication du *Cours de linguistique générale* [CLG] de Ferdinand de Saussure (1857-1913)¹. À cause de l'énorme impact qu'a eu le CLG sur les sciences humaines, leur travail menant à la publication du CLG a pris une grande place dans la considération de ces deux auteurs par rapport à Saussure. L'entreprise de l'édition du CLG a été analysée sous plusieurs points de vue. D'un côté, les recherches des philologues Robert Godel (1902-1984) et Rudolf Engler (1930-2003), l'édition du CLG par Tullio De Mauro (1932-2017) et récemment la *Collation Sechehaye* par Estanislao Sofia² (pour ne citer que les travaux les plus importants) ont permis de rétablir la relation du CLG avec les notes des étudiants

¹ Saussure 1916 [1922].

² Voir Sofia 2015.

et les manuscrits de Saussure, voire avec le travail d'édition du *CLG* dans le cas de la *Collation Sechehaye*³. D'un autre côté, ces travaux sur les manuscrits en lien avec le *CLG*, parallèlement à la donation aux archives de nouveaux documents commencée à partir des années 1950, ont montré l'importance des sources autographes dans le cadre de la connaissance de Saussure et donné lieu à la publication d'autres documents qui n'étaient pas en relation directe avec le *CLG*⁴. La découverte de l'existence de ces nombreuses sources documentaires et leur publication ont inspiré des interprétations et des lectures au-delà du *CLG* et traversant toutes les sciences humaines et, enfin, ont contribué à établir une image plus complexe de l'auteur et de l'acteur historique Saussure.

En même temps, si la recherche sur les sources a été revitalisée grâce à la dernière vague des nouveaux manuscrits de 1996, publiés partiellement à partir de 2002⁵, plusieurs auteurs⁶ ont également argumenté en faveur d'une mise en discussion de l'emploi du *CLG* et du travail de ses éditeurs, Bally et Sechehaye, accusés d'avoir rendu ambiguë la pensée saussurienne, d'avoir caché le Saussure authentique qu'on retrouverait par contre dans les sources autographes, et réclamé un abandon du *CLG* au profit des manuscrits. Si ces auteurs ne proposent malheureusement pas encore un travail systématique sur les sources et n'utilisent pas les outils de la philologie, leur attitude questionne les recherches saussuriennes tant sur l'établissement et l'emploi des sources et sur la diffusion de leur connaissance, que sur la manière de faire l'histoire des sciences du langage⁷. En même temps, ils ont renouvelé les critiques sur le travail de Bally et

³ D'autres éditions de notes d'étudiants des cours de linguistique générale de Saussure à prendre en compte sont Saussure 1993; 1996; Constantin 2005; Vincent 2021.

⁴ On peut penser, ne serait-ce que pour citer les travaux les plus amples et les plus caractéristiques des divers volets saussuriens, par exemple aux recherches sur les anagrammes: voir Starobinski 1971; Saussure 2013; Testenoire 2013; à celles sur les *Légendes germaniques* (Saussure 1982), et encore les éditions de manuscrits, comme les notes du cours de phonétique (Reichler-Béguelin 1980), *Phonétique* (Saussure 1995), *Théorie des sonantes* (Saussure 2002b) ou les notes du cours d'étymologie grecque (Murano 2013).

⁵ Voir Saussure 2002a.

⁶ On peut ranger parmi ces auteurs ceux qui se réclament d'un soi-disant courant néo-saussurien et qui, avec d'autres comme François Rastier (voir Rastier 2015; 2016 [éd.]; La Peña, González 2017), prônent essentiellement un abandon du *CLG* en faveur des manuscrits. Pour une analyse de ces recherches, voir Toutain 2016; Puech 2013.

⁷ La publication des *Écrits de linguistique générale* (Saussure 2002a) a été mise en doute par plusieurs chercheurs, au point de demander de nouvelles éditions, voir par exemple Sofia 2012; Saussure 2011 (par R. Amacker); Chidichimo 2011; Chidichimo, Gambarara 2009. Or, d'un côté, l'emploi par ces auteurs de la bibliographie secondaire, tant philologique qu'interprétative, est limité, avec toutes les conséquences que cela implique; d'un autre côté, en considération du corpus textuel, limité lui aussi à très peu de documents, utilisé par ces auteurs, on rencontre la nécessité d'une analyse ponctuelle de leur

Secheyay, et reconsidéré leur lien avec Saussure et le fait qu'ils affirmaient être des élèves de Saussure faisant partie de l'École genevoise de linguistique⁸.

À regarder le parcours biographique et scientifique de Bally et Secheyay à travers l'ensemble des documents d'archives qui sont actuellement à notre disposition, on est confronté à une image plus complexe et stratifiée, à un tissu de relations épais, où le lien avec Saussure entre 1891 et 1913 a joué un rôle fondamental pour leur carrière et leur formation. Plus important encore, l'analyse de cet ensemble de documents permet d'éclairer le lien avec Saussure et les raisons de la diffusion des études saussuriennes et de la doctrine liée à l'image de Saussure issue du *CLG*.

Mon attention se concentrera sur Bally et son rôle dans l'essor saussurien. En parcourant les aspects de sa biographie, je m'attarderai tant sur son rapport à Saussure, à travers des documents d'archives pour la plupart inédits, que sur le travail de diffusion de la pensée saussurienne et son apport aux origines du structuralisme grâce aussi au lien avec Serge Karcevski (1884-1955) et la prise de contact entre Bally et Vilém Mathesius (1882-1945). Je présenterai, donc, en poussant plus loin la perspective de recherche indiquée par Georges Redard (1922-2005)⁹, certains aspects de la vie, des relations scientifiques et de l'activité de recherche de Bally en lien avec Saussure avant et après la publication du *CLG*, et de son engagement dans la création des études saussuriennes.

argumentation, laquelle est déjà partielle dans ses postulats et dans la base documentaire de départ, mais cela dépasserait l'espace de cet article.

⁸ Si A. Curea (Curea 2015: 11-22) a parlé de *réinscription* dans le cas de l'École genevoise de linguistique, il faudrait s'interroger sur la manière de penser la relation entre maître et élève qu'on veut assumer (voir le volume Puech 2015 [éd.]). Mais il faut se demander pour quelle raison on ne devrait pas croire aux multiples déclarations des membres de l'École genevoise de linguistique (ou plutôt dans quel contexte interpréter ces affirmations) et au fait qu'eux-mêmes se considéraient membres de cette école.

⁹ Georges Redard, linguiste et historien des sciences du langage, a consacré des recherches bibliographiques à Bally (Redard 1982a; 1982b). Il a aussi été l'exécuteur testamentaire d'Émile Benveniste (1902-1976), dont il avait esquissé une biographie (Redard 2012). Ses papiers sont en train d'être inventoriés et sont conservés aux Archives littéraires suisses (ALS) à la Bibliothèque nationale suisse à Berne.

2. Charles Bally, linguiste saussurien genevois

Reconstruire l'histoire biographique et de recherche de Bally signifie considérer plusieurs aspects de l'histoire des idées linguistiques que l'on pourrait choisir pour arriver à la dernière ligne droite que représente le *CLG* publié en 1916. Les perspectives à considérer pourraient être par exemple:

- le lien avec Saussure;
- la linguistique: publications, recherches, les contacts avec Sechehaye, Léopold Gautier (1884-1973), Antoine Meillet (1866-1936), Joseph Vendryes (1875-1960), Max Niedermann (1874-1955), Serge Karcevski, Henri Frei (1899-1980), Robert Godel;
- la stylistique: publications, recherches, réseaux scientifiques, par exemple le lien avec Leo Spitzer (1887-1960);
- la psychologie, la pédagogie, la sociologie et le lien avec l'Institut Rousseau de Genève, donc les contacts avec Édouard Claparède (1873-1940), Jean Piaget (1896-1980), Sabine Spielrein (1885-1942) et d'autres membres de l'Institut;
- Genève, la Suisse et son milieu scientifique et politique;
- son réseau international et, en particulier, la communauté russe de Genève.

Tous ces éléments, qui permettent de suivre la trajectoire scientifique de Bally, sont à considérer à la lumière d'une perspective supplémentaire qui passe par les documents d'archives:

- les notes personnelles de Bally pour ses recherches, en particulier les dossiers pour les travaux inachevés;
- les notes pour ses cours;
- les notes prises aux cours de Saussure et qui représentent un patrimoine exceptionnel pour la connaissance saussurienne;
- sa très riche correspondance qui traverse, sur plus de 60 ans, les sciences humaines et en particulier les sciences du langage entre la fin du XIX^{ème} siècle et le milieu du XX^{ème};

- les autres documents écrits, le tout formant un fond incontournable pour l'histoire des sciences du langage.

Prendre en compte tous ces aspects permet de considérer, dans une perspective large, l'essor personnel de Bally et ses rapports avec Saussure. Le point de départ consiste dans le fait que sa recherche et sa biographie sont liées à la ville de Genève, où il est né en 1865, et au milieu scientifique genevois de l'époque. Après ses études à l'Université de Genève qui se terminent en 1885¹⁰, il soutient son doctorat en 1889 à Berlin avec une thèse en philologie¹¹, avant de quitter l'Allemagne¹². Après la fin de son doctorat, il quitte donc Berlin pour aller en Grèce et travailler en tant qu'instituteur de la famille royale. De sa période en Grèce, Bally a laissé un témoignage intitulé *La Plaka (Croquis athéniens)* publié dans *Le Journal de Genève*¹³. Après son travail en Grèce, il serait, selon son épouse Alice, rentré en 1892 ou 1893¹⁴, selon Redard il serait rentré malade au début de l'année 1893¹⁵. La date du retour de Bally à Genève nous intéresse pour comprendre quand effectivement il aurait pu rencontrer pour la première fois Saussure qui était rentré à Genève en tant que professeur à partir du semestre d'hiver de l'année académique 1891-1892 et, donc, pour savoir si Bally aurait pu suivre les premiers cours de Saussure à Genève. Mais la période entre 1891 et 1893 n'est pas parfaitement claire et les archives donnent des données parfois

¹⁰ Bally suivra les cours de philologie classique à l'Université de Genève de 1883 au semestre d'été de 1885 (voir Redard 1982b: 5, n. 15). Le manuscrit BGE Ms.fr. 5019 contient la liste des cours suivis par Bally, dressée par son épouse Alice Bally (?-1974).

¹¹ Sa thèse, intitulée *De Euripidis tragoediarum partibus lyricis quaestiunculae*, est soutenue le 13 août 1889. Tout comme l'avait fait Saussure et comme le fera ensuite Secheyay (voir Marchese 2007), plusieurs Genevois avaient choisi d'étudier en Allemagne en raison de sa renommée scientifique, voir Joseph 2012: 184-191 qui décrit la communauté genevoise à Leipzig autour de Saussure.

¹² La correspondance adressée à Bally en Allemagne semble s'arrêter au 26 juillet 1889, date de la lettre envoyée par son ami Anton Ebers (cf. BGE Ms.fr. 5002, f. 1) à l'adresse de Bally à Schlagenthin, une ville à 100 kilomètres de Berlin. Ce que l'on sait de sa période allemande, on le retrouve dans l'essai biographique de Bally esquissé par son épouse Alice. Selon elle, Bally aurait bien aimé rester en Allemagne après sa thèse, mais un incident domestique (Bally aurait accidentellement tué le perroquet de la propriétaire de son logement) l'aurait forcé à partir ailleurs: «Mais sa vue semble avoir été déjà bien déficiente, à juger par ce qui lui arriva un jour: il s'attire la haine implacable de la personne chez qui il logeait, [une] vieille dame assez maniaque, qui laissait rôder son perroquet dans toutes les chambres, si bien que Charles ne l'ayant pas vu à terre lui marcha dessus et le blessa à mort involontairement. Ce fut un drame. Plutôt que de déménager, Charles décida de rentrer à Genève. Petites causes, grands effets» (BGE Ms.fr. 5019/d, f. 1). Si je conseillais de toujours vérifier les reconstructions biographiques des proches des acteurs historiques, tout comme d'autres chercheurs l'ont fait en parlant de Saussure, on pourrait reconnaître dans cet événement la première aversion de Bally pour les Allemands ou les perroquets ou les deux, mais je vais essayer de rester dans le domaine du raisonnable.

¹³ Voir Bally 1894; Hellmann (Hrsg.), 1988: 81-86.

¹⁴ BGE Ms.fr. 5019/b.

¹⁵ Redard 1982b: 5.

contradictaires. Le livret militaire de Bally¹⁶ (sur lequel s'appuie également Alice Bally) nous donne sur la page des absences accordées les repères suivant:

«Accordés: 1889 octobre 31
Jusqu'à quelle époque: [illisible] deux ans en Grèce
rentré à Genève 2 Mars 1893».

Selon ce document, Bally serait donc resté en Grèce jusqu'en 1891 et rentré à Genève en mars 1893. Le problème est alors toujours de déchiffrer les mouvements de Bally entre 1891 et 1893. Si l'on regarde la correspondance datant de ces années-là, on peut voir qu'il est en effet rentré de Grèce début juillet 1891¹⁷. Bally serait tombé malade, selon Redard et selon ce qu'écrit Alice Bally dans ses pages biographiques, durant sa période en Grèce entre 1889 et 1891¹⁸, mais on ne trouve que des traces d'une pleurésie en 1892, dont il sera guéri vers la fin du mois de novembre de la même année¹⁹.

Durant la période entre 1891 et 1893, il semble que Bally soit resté à Genève, comme on peut le lire dans la correspondance reçue par son avocat en Grèce, A. Dambergis, en septembre 1891 et septembre 1892²⁰, mais aussi dans ses échanges avec ses amis Alain Dufour²¹, Alcide Ebray²² et Horace Micheli (1866-1931)²³. La période qui semble la plus incertaine est donc celle comprise entre le 9 janvier 1892 et le mois de septembre 1892. Si ces informations montrent un cadre ambigu pour la période 1891-1893, on est certain que ce n'est qu'en 1893, durant l'été, que Bally commença à enseigner aux cours de vacances de

¹⁶ BGE Ms.fr. 5019/b.

¹⁷ Lettre du 28 juin 1891 de Bally à sa mère Henriette Bally née Ruffini à propos du voyage de retour à Genève, voir BGE Ms.fr. 5008, f. 40-41v.

¹⁸ Voir BGE Ms.fr. 5019/4.

¹⁹ Voir BGE Ms.fr. 5004, f. 269-r-269v, 24 novembre 1892, lettre du docteur Stange de Minden, Allemagne, à Bally. Le timbre postal indique que la carte a été consignée à Genève.

²⁰ Voir BGE Ms.fr. 5001, f. 401r-401v, 27-28 septembre 1891 et f. 402-403v, 18-30 septembre 1892. Le 2 juillet 1891, Bally avait porté plainte contre ses employeurs qui ne voulaient pas lui payer le voyage de retour en Suisse.

²¹ Dufour habitait à Athènes et, à l'occasion d'un voyage à Paris, il annonce à Bally une probable visite à Genève (voir BGE Ms.fr. 5001, f. 473r-473v, 16 novembre 1891). La correspondance expédiée d'Athènes entre le 11 novembre 1892 et au moins le 20 mars 1893 suggère que Bally ne se trouvait pas en Grèce à ce moment-là (voir BGE Ms.fr. 5004, f. 475r-478v).

²² Dans une lettre envoyée par Ebray à Bally, on lit que ce dernier a rencontré la sœur d'Ebray à Genève et Ebray, qui à ce moment-là se trouvait à Göttingen, lui demande des nouvelles de Genève (voir BGE Ms.fr. 5002, f. 10-11v, 9 janvier 1892).

²³ Les lettres datent de la période entre le 14 novembre 1889 et le 25 décembre 1892 (plus une autre sans date, voir BGE Ms.fr. 5003 f. 205-215). Ensuite nous ne trouvons plus de documents, mais Micheli, qui fut élève de Saussure à Paris, rentrera en Suisse en 1893 après être resté deux ans à Athènes (1892-1893) et soutiendra sa thèse en 1894 à Genève (voir de Senarclens 2008; Chidichimo 2010).

l'Université de Genève: «Cours de vacances. Ces cours ont été faits l'an dernier par M. le professeur Bernard Bouvier et M. Thudicum; cette année par M. Bouvier, assisté de MM. Zbinden et Bally. Ils ont lieu pendant six semaines, du 15 juillet au 31 août. Deux leçons par jour, cinq jours par semaine»²⁴.

C'est également en 1893 que Bally commence à suivre les cours de Saussure sur le conseil d'un ami, Virgile Tojetti²⁵.

Un des points de la critique du travail de Bally et Sechehaye se base sur l'affirmation de l'absence d'un lien avec Saussure en tant que source d'inspiration et guide scientifique. Albert Sechehaye se trouve être un élève de la première heure²⁶, qui partira fin 1893 pour Leipzig²⁷ et ensuite pour Göttingen, de sorte que le lien entre Sechehaye et Saussure se renouera au retour du premier à Genève à partir de 1902.

Pendant que Sechehaye partait étudier en Allemagne, Bally commençait à suivre les cours de Saussure. Durant 10 ans, entre 1893 et 1902, il fut présent à au moins douze cours de Saussure, comme on peut le voir dans cette liste basée sur les notes de Bally prises aux cours de Saussure et qui sont conservées à la BGE:

«1893-1894: Études d'étymologie grecque et latine

1894-1895: Étude d'un choix d'inscriptions grecques archaïques

1895-1896: Études homériques, Inscriptions grecques-archaïques

1896-1897: Lecture du lexique d'Hésychius avec étude des formes importantes pour la grammaire et la dialectologie grecques

1897-1898: Étude du vieux haut-allemand

1898-1899: Vieil allemand, Grammaire comparée du grec et du latin

1899-1900: Étude de la langue anglo-saxonne

1900-1901: Étude du dialecte homérique et des principales questions qui s'y rattachent

1901-1902: Langue lituanienne

Plus: Ancien norrois, Plusieurs notes de sanscrit»²⁸.

²⁴ *Le Journal de Genève*, 14.09.1893: 3 (Chronique locale).

²⁵ Redard 1982b: 5.

²⁶ Voir Sechehaye 1913 [1915]; 2010.

²⁷ Marchese 2007.

²⁸ Même si nous n'avons pas de cours de linguistique générale dans la liste des cours suivis par Bally, en regardant les manuscrits des notes de cours, on peut remarquer qu'il était normal dans la structure de

En 1894, après une année de fréquentation dans les salles de l'université, Saussure invite Bally au colloque des orientalistes à Genève, dont il était le secrétaire, pour le présenter aux autres linguistes, avec qui Bally n'avait autrement aucun contact, et pour l'inciter à continuer ses études:

«[3 juillet 1894] Cher Monsieur,

Il me semble après avoir pris congé de vous tout à l'heure que je n'ai pas assez insisté pour que vous ne manquiez pas de profiter du Congrès des Orientalistes qui aura lieu en Septembre [*sic*]; je crois réellement que vous y ferez des connaissances intéressantes qui en valent la peine, et je vous écris parce que je crois me rappeler que vous n'aviez que vaguement le projet de prendre part à ce Congrès. [...] Je suis persuadé que vous trouverez dans ce Congrès un stimulant des plus précieux pour la suite; je regretterais vivement que vous eussiez manqué cette occasion de prendre contact avec le monde des orientalistes et des linguistes; nous avons autrement si peu d'occasions à Genève de nous trouver "dans le courant" pour ces sciences que nous ne devons pas négliger de nous revivifier un peu quand la chance s'en présente. Je crois que vous serez du même avis que moi»²⁹.

Tout en fréquentant les cours de Saussure, Bally était professeur d'allemand à l'école de commerce et, ensuite, de grec au collège et il enseigna à l'Université de Genève en tant que privat-docent de philologie classique et aux cours de vacances, où son travail avec le français et l'allemand l'inspirera pour ses publications de stylistique³⁰.

Les années se suivent et la relation entre Bally et Saussure semble devenir de plus en plus proche et entre les deux s'installe une correspondance scientifique. Les échanges à propos du grec, du sanscrit et sur d'autres sujets sont nombreux³¹ et on y retrouve la trace des premières publications de Bally dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* à partir de 1901³². Bally raconte l'importance d'étudier avec Saussure: «Sans doute, la rencontre de Ferdinand de Saussure a été le fait décisif qui a déterminé l'orientation de ma pensée. Si je n'avais pu puiser dans le trésor de sa vaste érudition, si je ne m'étais plié à la sévère discipline

plusieurs cours saussuriens de commencer par l'explication de certains principes généraux au sujet des langues.

²⁹ Voir Amacker 1994: 92.

³⁰ Voir Redard 1982b et plus loin.

³¹ Voir Amacker 1994; Pesini 2010.

³² Voir Amacker 1994: 94; Bally 1901.

intellectuelle qu'il imposait à ses élèves par le prestige de son génie, je n'aurais jamais été qu'un linguiste dilettante»³³.

Saussure demandera à Bally de ne plus se soucier de suivre ses cours, parce qu'il n'a plus rien à lui apprendre, mais on retrouve encore des notes de Bally datant de 1903 loin des salles de l'Université de Genève, dans un document inédit à propos des conférences sur les noms des lieux de la région genevoise données par Saussure à la Société d'histoire et archéologie: «29.01.1903[.] Communication de M. de Saussure»³⁴ à la Société d'histoire et archéologie

À ce moment-là la vie rencontre la recherche et produit des changements. Bally se marie pour la première fois, mais le mariage ne dure pas. Il se met alors en congé de plusieurs de ses engagements de travail et part à Paris, d'abord pour faire une communication à la Société de linguistique le 5 décembre 1903 et ensuite pour y passer ce qu'il reste de l'année académique³⁵. À Paris, Bally fait la connaissance de Victor Henry (1850-1907)³⁶, Michel Bréal (1832-1915), Antoine

³³ Entretien avec Bally enregistré par Oskar Keller le 14 décembre 1935 pour le *Phonogrammarchiv* de Zurich, cité in Redard 1982b: 7.

³⁴ Voir BGE Ms.fr. 5147, f. 28v-30v; Saussure 1920; 1922: 604-607; Arsenijević 1998-1999; Joseph 2012: 452-455. Il s'agit des notes de Bally à propos de la conférence de Saussure *Origine de quelques noms de lieux de la région genevoise* donnée à la Société d'histoire et archéologie de Genève (SHAG) le 29 janvier 1903 (voir Saussure 1922: 605; la SHAG conserve encore la vitre incisée, une sorte de première diapositive, qui servait pour projeter une carte illustrative de la région lors des conférences de Saussure). Ces notes ne sont pas signalées dans le catalogue Bally. Lors d'une première analyse, les notes de Bally ne s'éloignent pas du contenu du texte publié par Saussure. Pour une considération de ces notes de Bally dans une perspective analytique des liens entre les deux linguistes, il faudrait aussi considérer les premières feuilles du cahier qui sont dédiées aux noms de lieux du Canton de Genève et datent du printemps-été 1902. Il semble donc que Bally ait collaboré avec Saussure dans le cadre de cette enquête que ce dernier menait, dans cette même période, comme on pouvait déjà le voir dans la correspondance entre les deux (voir Amacker 1994). À propos de la publication du texte de Saussure *Le nom de la Ville d'Oron à l'époque romaine* (Saussure 1920), Bally consultera Jules Ronjat (1864-1925) et Louis Gauchat (1866-1942) et il semble qu'ils avaient une opinion diverse sur la valeur de cette recherche, comme on peut le lire dans une lettre de Gauchat à Bally datant du 7-11 novembre 1919 (BGE Ms.fr. 5002, f. 131): «Toutefois je n'arrive pas tout à fait aux mêmes conclusions que lui. Le travail sur Nom doit être en tous cas publié. C'est un essai modèle de recherche toponymique» (voir aussi Fryba-Reber, Chambon 1995-1996).

³⁵ Il n'y a pas la certitude qu'il y ait eu un rapport de cause à effet entre les deux événements, la séparation d'avec son épouse et sa période sabbatique parisienne. Par contre, à propos du prolongement du séjour de Bally à Paris, Saussure écrit: «Lorsque j'ai su que vous prolongiez votre séjour à Paris, je ne cache pas que j'en ai conçu de la joie pour vous et pour l'avenir des études linguistiques à Genève» (Saussure à Bally, 9 avril 1904, voir Amacker 1994: 96). Bally avait demandé, le 3 octobre 1903, un congé de six mois de ses fonctions de maître au Collège de Genève à partir du 1^{er} janvier 1904; le 13 novembre 1903, la demande de Bally est acceptée (voir BGE Ms.fr. 5002, f. 172-173; voir aussi BGE Ms.fr. 5004, f. 380, 20 décembre 1903, correspondance avec Tojetti).

³⁶ Voir BGE Ms.fr. 5002, f. 274, 28 novembre 1903, Henry à Bally. Henry fait référence au passage dans les jours suivants de Bally à Paris pour sa communication à la Société de linguistique de Paris et envoie ses salutations à Saussure.

Meillet³⁷ et Joseph Vendryes. Ce dernier le remerciera pour son aide durant la rédaction de son *Traité d'accentuation grecque*³⁸: «[...] mais avant de vous payer, par l'hommage de mon petit volume, la dette que j'ai contractée envers vous, je tiens à vous exprimer toute ma gratitude pour les services que vous m'avez rendus. J'avais abordé l'étude de l'accentuation grecque avec une préparation philologique insuffisante: grâce à vous, j'ai pu dissimuler cette insuffisance»³⁹.

Au-delà de Vendryes, la coopération avec d'autres collègues était dans l'esprit de recherche de Bally. Il collabore avec Saussure et lui demande de lire ses brouillons et offre également de travailler sur les textes inachevés de Saussure. Il sera ainsi un des lecteurs interpellés par Saussure à propos de sa recherche sur les anagrammes⁴⁰. De la même manière Bally collabore aussi avec Sechehaye⁴¹, Niedermann⁴², Karcevski, le Cercle linguistique de Prague ainsi que plusieurs autres.

Ce détour par Paris sert aussi à Bally pour préparer la rédaction du *Précis de stylistique*⁴³. Ce volume ne s'adressa pas en premier lieu à un public scientifique, mais aux étudiants du séminaire de français moderne qui avaient servi d'inspiration pour le texte⁴⁴: «Les linguistes de profession trouveront donc peu de profit à me lire; ils devront juger sans trop de sévérité le manque de rigueur dans la terminologie et le mode général d'exposition: ce n'est pas à des spécialistes que je m'adresse»⁴⁵. Et comme on peut le lire dans des échanges avec Niedermann:

³⁷ Dans le catalogue des documents de Bally sont signalées des notes prises lors d'un cours de persan donné par Meillet (voir BGE Ms.fr. 5135).

³⁸ Vendryes 1904: XIII.

³⁹ Vendryes à Bally, 8 août 1904, BGE Ms.fr. 5004, f. 400-402.

⁴⁰ Voir Amacker 1994; Testenoire 2010.

⁴¹ Le *CLG* mis à part, les deux échangeront des opinions scientifiques durant des années, tant lors de visites personnelles (voir BGE Ms.fr. 5149/1) que par lettres, tout en gardant chacun leurs spécificités théoriques, mais en reconnaissant appartenir à une école saussurienne (voir Chidichimo, en préparation). Dans la correspondance entre Bally et Édouard Favre (1855-1942) (BGE Ms.fr. 5002, f. 38-40), en réponse à ce dernier qui lui demandait une opinion sur l'ouvrage de Sechehaye *La structure de la phrase* (Sechehaye 1926, avec comme titre *Essai sur la structure logique de la phrase*), parce que ce dernier demandait le soutien de la Société auxiliaire des sciences et des arts de Genève pour sa publication (f. 38-39, 17 octobre 24), Bally, dans le brouillon de réponse du 18 octobre 1924 (f. 40), affirme que «[...] bien que je m'écarte de M. Sechehaye sur plusieurs points de la théorie et de méthode, son livre marque un réel effort de synthèse et fera réfléchir. La Société auxiliaire des sciences fera, je crois, œuvre utile en encourageant une publication qui porte la marque de l'école de linguistique saussurienne».

⁴² La correspondance avec Niedermann conservée à la BGE est vaste et pour l'instant très peu explorée.

⁴³ Bally 1905.

⁴⁴ Ce premier volume de stylistique sera dédié à Bernard Bouvier (1861-1941), directeur des cours d'été de l'Université de Genève.

⁴⁵ Bally 1905: 2.

«À l'origine je comptais donner une étendue moindre aux explications théoriques; mais à l'expérience j'ai vu que c'était impossible; cette expérience se fonde sur mon enseignement au Séminaire de français moderne, où j'ai à faire sensiblement avec le même public que celui que je désire atteindre par ce livre; et j'ai maintenant la conviction que les choses de cet ordre doivent être, non pas indiquées, mais dites clairement, et dites d'une certaine façon: c'est là l'idéal que j'ai constamment poursuivi»⁴⁶.

À l'occasion de la parution, Bally écrit à Michel Bréal: «Vous sentirez l'influence de votre *Essai de Sémantique* qui a été pour moi l'ouvrage d'initiation»⁴⁷. En même temps, Bally n'avait pas hésité, avant de publier son ouvrage, à demander l'avis de Saussure et à lui envoyer un brouillon très avancé du texte. Saussure l'annote et lui renvoie plus de 50 pages en approuvant, dans ses lignes générales, la démarche de Bally:

«3 juillet [1905]⁴⁸ Cher Monsieur,

Voici, puisque je n'ai pas eu de chance <pour vous voir> en passant chez vous, les deux ou trois remarques que je vous aurais soumises de vive voix:

Je n'ai eu le temps de lire d'une manière *continue* que les 50 premières pages, car je ne voulais pas être pour vous la cause de nouveaux retards, et c'était la partie que vous m'aviez particulièrement désignée. Je garde de toute cette entrée en matière une impression excellente, et je ne crois pas qu'elle puisse être surpassée en clarté dans un sujet si difficile (vous verrez que mes critiques ne portent en effet que sur ce qui n'est *pas* dit: tout ce qui est dit est pour moi limpide, ou, si ce n'a pas été le cas dans tel passage, je l'ai noté sur le manuscrit; – vers la page 26, je crois)»⁴⁹.

⁴⁶ Brouillon d'une lettre de Bally à Niedermann, 30 décembre 1907, BGE Ms.fr. 5003, f. 299-300.

⁴⁷ Bally à Bréal (15 septembre 1905), cité in Décimo 1993: 54.

⁴⁸ R. Amacker date de 1904 cette lettre en utilisant comme argument le fait que l'avant-propos du livre de Bally date de juin 1905 (voir Amacker 1994: 96); mais, en lisant la lettre, il y a plusieurs détails à retenir qui peuvent faire changer l'évaluation de la date. En premier lieu, Saussure parle du fait qu'il n'a lu que les cinquante premières pages et pas uniquement l'avant-propos, il semble donc que Bally avait déjà terminé la rédaction de tout le volume quand il envoie le texte à Saussure. Enfin, dans la réponse de Bally (voir plus loin), on peut lire qu'il affirme qu'il prendra en considération les suggestions de Saussure si le livre a une deuxième édition. Il s'agit donc de 1905, comme envisagé déjà par Alice Bally (voir à ce propos Cifali 1985). Il n'y aura pas de deuxième édition, Bally publiera à la place son *Traité de stylistique* (voir Bally 1909 et plus loin). – A.Ch.

⁴⁹ Saussure à Bally, cité in Amacker 1994: 96-97.

Dans la réponse de Bally nous voyons encore l'importance qu'il accorde à l'enseignement de Saussure et combien ce lien a marqué son parcours dès ses premières publications:

«Cher Monsieur

Au retour d'un petit voyage je trouve votre lettre, où je lis des choses si flatteuses à l'adresse de mon [~~petit~~] livre. Cette appréciation, *venant de vous*, est la plus haute récompense que je pourrais espérer de [~~mes efforts~~] tout mon travail; du reste, [~~tout~~] ce que ce manuel a de bon je vous le dois; c'est en vous écoutant et en m'inspirant de votre méthode que j'ai pris le goût d'observer les faits du langage [et puis en pensant aux lacunes et aux imperfections de mon essai (surtout au point de vue de la "systématisation") [*inachevé*]. Je me souviens que dans mes recherches antérieures, que vous avez suivies avec un si bienveillant intérêt, une remarque, un mot de vous suffisait souvent pour éclairer toute une question et faire cesser mes tâtonnements[.] Aussi, je me dis que plus tard un jour ou l'autre nous aurons l'occasion de parler, vous voudrez bien me faire part de vos observations [~~et de vos critiques~~] sur ce sujet; vous savez d'avance avec quel empressement je les accueillerai et de quel prix elles seraient pour moi si le livre devait avoir une seconde édition.

Merci encore [~~de ee~~] du puissant encouragement que vous venez de me donner, et croyez toujours, cher Monsieur, à la reconnaissance de votre élève.

Ch. Bally»⁵⁰.

De ces cinquante pages dont parle Saussure, rien n'a été retrouvé dans les archives de Bally pour l'instant, mais ce n'est pas une donnée anormale, étant donné que la conscience d'archives de Bally l'a poussé à faire une sélection des documents; et pour les textes publiés, il élimine les brouillons ou en réutilise le verso pour d'autres notes, laissant l'ouvrage publié comme seul document final, sans une histoire génétique⁵¹.

En 1905, Bally semble ne pas connaître les travaux de Karl Vossler (1872-1949) et de Benedetto Croce (1866-1952)⁵². Il ne les citera également pas dans le

⁵⁰ Bally à Saussure (19 juillet 1905), cité in Amacker 1994: 97-98.

⁵¹ Pour plus de détails et d'explications sur le concept de *conscience d'archive* et sur ses retombées pour l'histoire et les documents, je me permets de renvoyer à Chidichimo 2015b.

⁵² Il faut dire que le volume de Vossler *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft* venait de paraître en 1904 (Vossler 1904) durant la rédaction du texte de Bally; quant au texte de Croce *Estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale*, il avait paru en italien pour la première fois en 1902, avant d'être traduit en français en 1904. À la Bibliothèque de Genève il y a un exemplaire de la

volume de stylistique de 1909⁵³. Bally semble avoir lu les textes de ces auteurs, parce qu'il lui est demandé d'écrire un commentaire (paru en 1911) sur les publications de stylistique entre 1904 et 1910⁵⁴. Dans les recueils d'opuscules de Bally aux Archives patrimoniales de l'Université de Genève se trouve une copie de *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft* de Karl Vossler⁵⁵ annoté par Bally⁵⁶. Parmi les marginalia de Bally on lit une différence concernant le caractère social de la langue et qui sera reportée aussi dans le texte publié par Bally:

«Appeler stylistique l'ensemble des effets esthétiques du langage et donner cette stylistique pour point de départ à toute recherche linguistique; réduire comme le fait M. Vossler (*Positivismus* 64 et suiv.) toutes les transformations phonétiques à des jeux d'accent, lesquels sont tous dus à des motifs esthétiques, autant d'hypothèses qu'il est actuellement difficile d'admettre. De plus, en réduisant toutes les évolutions linguistiques à des changements individuels (p. 77), on replonge la science du langage dans une anarchie d'où elle ne fait que sortir»⁵⁷.

Cette prise de distance sera maintenue aussi dans les années suivantes, comme on peut le voir dans la présentation des linguistes genevois faite par Secheyay en 1927: «S'il est une école actuellement régnante avec laquelle le mouvement que nous venons de décrire se trouve dans une certaine opposition, c'est celle dont le chef est Karl Vossler, l'auteur de *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft*, et qui s'inspire des doctrines esthétiques de Croce»⁵⁸.

traduction française de 1904 (Croce 1904), mais, sur la couverture, une annotation au crayon indique qu'il est le fruit d'un achat de juin 1907.

⁵³ Bally 1909.

⁵⁴ Si Croce n'est pas traité dans ce texte, on en retrouve trace dans les notes pour le cours de stylistique de Bally professé en 1914-1915 et remanié en 1923 et 1927, selon la description des archives. Dans ce manuscrit, quand Bally commence à parler des valeurs esthétiques, il introduit des passages sur Croce et note les références à son propre *Traité de stylistique française* (TSF) et *Le langage et la vie*: «Un mot des théories de Croce. Une école moderne a voulu ramener toutes les opérations de la langue à des motifs esthétiques[.] Croce: L'esthétique comme science de l'expérience et linguistique générale. Il y a dans l'emploi du mot esthétique un malentendu évident. Mais pour moi je me suis appliqué à montrer que le but pratique, finaliste du langage de la vie s'oppose violemment [*lecture incertaine*] à cette doctrine. Cf. TSF187 sgg. Langage et vie p. 48 sgg. // Le langage est moyen d'expression et d'action. C'est pour les besoins de l'action qu'il crée des expressions qui ont un caractère de beauté. // Si un sujet emploie ces expressions pour produire un effet de beauté, c'est par transformation des moyens en but, et cette transformation suppose toujours qu'on n'est plus dans les conditions de la vie réelle» (BGE Ms.fr. 5062, f. 19-20).

⁵⁵ Vossler 1904.

⁵⁶ Voir Chidichimo, en préparation.

⁵⁷ Bally 1910: 194.

⁵⁸ Secheyay 1927: 240.

La stylistique est la ligne qui rend possible à Bally de croiser le romaniste Leo Spitzer. Ce dernier a systématiquement envoyé ses nouvelles publications à Bally, comme on peut le voir dans les recueils d'opuscules de Bally. Les articles envoyés par Spitzer entre 1914 et 1940⁵⁹ sont au moins au nombre de 28. Ces opuscules sont tous dédicacés et Bally les a lus. Parmi ces dédicaces, on retrouve des indications de l'estime de Spitzer pour Bally: «À l'illustre rénovateur de la stylistique son humble admirateur L. Spitzer»⁶⁰. En 1929, Spitzer a intégré Bally parmi les auteurs de l'anthologie *Meisterwerke der romanischen Sprachwissenschaft*⁶¹. Le lien avec Spitzer, au-delà de Saussure et de la linguistique et du fait que ce dernier sera au courant des recherches de Bally⁶², montre que Bally était un chercheur reconnu dans la discipline par ses pairs en maintenant à la fois une proximité avec les linguistes genevois et en conservant son autonomie.

Le rapport entre Bally et Spitzer ira au-delà d'une relation concernant la recherche. En 1933, la violence et l'absurdité propres aux êtres humains empêchèrent Spitzer de travailler en raison des lois raciales nazies. Spitzer demande alors à Bally de l'aider à trouver un travail et un lieu où vivre si «mon activité vous semble digne»:

«Cologne le 13 mai 1933

Mon cher Collègue,

Je viens d'être mis en congé. Voyez-vous une possibilité d'enseignement scientifique pour moi dans votre pays? Dites-moi [*sic*], s'il vous plaît, si mon activité vous semble digne de secours.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments les plus respectueux

Leo Spitzer»⁶³.

Bally a noté sur la lettre: «répondu 7 juin 1933. Via Gauchat etc. Action à Zurich, Lausanne et Paris». Spitzer se réfugiera finalement en Turquie et ensuite aux États-Unis. Secheyne, qui avait choisi la voie de l'engagement public,

⁵⁹ Voir Chidichimo, en préparation.

⁶⁰ Voir Chidichimo, en préparation; Spitzer 1914.

⁶¹ Spitzer (Hrsg.), 1929-1930.

⁶² Voir plus loin.

⁶³ Spitzer à Bally (13 mai 1933), BGE Ms.fr. 5004, f. 261; voir Chidichimo, en préparation.

n'hésita également pas à prendre des positions humanistes dans les colonnes du journal *L'Essor*, dont il fut le directeur entre 1933 et 1943, période où être humaniste signifiait critiquer les pouvoirs politiques et religieux. Bally essaya d'aider plusieurs collègues en difficulté à cause des événements de l'époque. La liste compte au moins Spitzer, justement, Émile Benveniste⁶⁴, Giuliano Bonfante, Serge Karcevski, Petar Guberina (1913-2005)⁶⁵, qui bénéficieront d'une façon ou d'une autre du soutien de Bally. Il essaie également de soutenir ses collègues saussuriens. Frei s'adresse à lui pour trouver un travail en Europe après des années passées entre la Chine, le Japon et Hong Kong⁶⁶. C'est aussi ce que fera Karcevski pour rentrer à Genève après ses pérégrinations en Europe⁶⁷.

3. La diffusion des manuscrits saussuriens avant 1913

Bally se trouve être pour la première fois, dès son retour de Paris à Genève en 1905, le suppléant de Saussure⁶⁸ qui était alors en congé. Durant cette période, Saussure a l'occasion de commencer ses recherches sur les anagrammes, pour lesquelles tant Meillet que Bally seront ses référents⁶⁹. En plus, Bally aidera concrètement Saussure dans ses recherches⁷⁰.

Déjà durant son séjour à Paris, Bally avait contribué à la création d'une image et d'une narration à propos de Saussure. John Joseph a montré que la période 1878-1903 voit l'émergence d'un récit public sur la figure de Saussure: «[...] the

⁶⁴ Voir Chidichimo 2015a; 2017; à paraître.

⁶⁵ Chidichimo, en préparation.

⁶⁶ Voir BGE Ms.fr. 5002, f. 72-102 pour les échanges avec Frei, en particulier f. 86-87, du 9 janvier 1937 pour la lettre de recommandation et la discussion sur la carrière de Frei: «[...] je sais très bien, en effet, que les autorités de Genève, au lieu de s'occuper du développement de l'Université, s'intéressent davantage au Jardin Zoologique, aux fleurs qu'on jette dans le Rhône, et à tant d'autres choses... de première utilité». La discussion continuera encore le 16 juin 1938 (f. 91), quand Frei tient, depuis Hong Kong, Bally au courant de ses efforts: «Des États-Unis, M. Spitzer m'a répondu que les chances là-bas se font de plus en plus rares à mesure que les immigrations se multiplient. Chaque jour il reçoit de compatriotes autrichiens chassés de leur sol natal des lettres qui lui déchirent le cœur. Enfin, il me demande pour quelle raison je ne rentrerais pas en Suisse» (voir plus loin). Frei rentrera enfin en Suisse et prendra ensuite en charge les enseignements de Bally en tant que professeur extraordinaire et ensuite aussi ceux de Secheyne (voir aussi BGE Ms.fr. 5018/f3, vendredi 8 novembre 1940, les notes de Bally à la première leçon de Frei à Genève, *Le miracle indo-européen*; voir Amacker 1980). Voir aussi BGE Ms.fr. 5004 f. 526-527, 15 septembre 1927, pour les échanges entre Bally et l'Office fédéral du travail, demande de renseignements à propos de Frei en tant que traducteur.

⁶⁷ Voir la correspondance avec Karcevski et aussi au moins BGE Ms.fr. 5149/1 (Chidichimo 2016b).

⁶⁸ Bally sera à nouveau le suppléant de Saussure en 1912.

⁶⁹ Voir Amacker, Bouquet 1989.

⁷⁰ Voir les diverses lettres à ce propos in Amacker 1994 et aussi Testenoire 2010.

legend was developing that his lack of publication was proof of a conception of language so powerful that it had to be left to others to realise. If anything, this made writing all the harder for Saussure. Besides his own perfectionism, he now had the legendary ideals imposed on him by others to fall short of»⁷¹. Bally collabore à la création de cette aura d'attente en montrant avoir une relation étroite avec Saussure et connaître ses travaux en cours. Et il en parlait avec les collègues qui attendaient de nouvelles publications du même niveau que le *Mémoire*. À ce moment, Bally commence déjà à faire le travail d'appropriation de l'héritage de Saussure et il occupe l'espace communicatif pour la diffusion des théories saussuriennes, étant donné que Saussure lui-même, au-delà des échanges avec ses collègues les plus proches et quelques amis, gardait le silence. Le linguiste Alfred Juvet (1878-1978) n'hésite en fait pas à considérer Bally comme celui qui connaît le mieux les nouvelles, d'être «dans le secret»⁷² du travail de recherche de Saussure: «Une question avant de terminer. Vous qui êtes un peu dans le secret, ne pourriez-vous me dire si de Saussure publiera bientôt quelques-uns des grands ouvrages qu'il avait, je crois[,] en préparation [?] Quand je vois quelle vénération on a pour lui ici, et comme sont accueillies les moindres bribes qui portent son nom, il me semble extrêmement regrettable qu'il se soit pour ainsi dire retiré sous la tente!»⁷³.

Bally commence également durant cette période à travailler sur la diffusion des textes et des manuscrits de Saussure, avant même le décès de ce dernier⁷⁴. Dans le Fonds Redard conservé aux Archives littéraires suisses [ALS] à Berne et non encore catalogué, on trouve la correspondance entre Bally et Niedermann. Dans cette correspondance, on retrouve à plusieurs reprises des références aux notes des cours de Saussure. Bally envoyait à Niedermann les notes qu'il avait prises aux cours de Saussure, comme dans l'échange ci-après du 11 octobre 1904, où il est question des notes de dialectologie grecque et du dialecte homérique. Mais à ce moment-là, Bally est déjà conscient, et il le fait savoir à Niedermann, de la difficulté de la restitution de la pensée de Saussure dans le contexte de la prise de notes d'une leçon orale, ce qui fait donc que les textes envoyés auraient

⁷¹ Joseph 2012: 472.

⁷² Il est intéressant de noter le lexique utilisé. Juvet utilise le terme *secret*, mais aussi le terme *vénération*, anticipant ainsi la vague de suggestions interprétatives qui envahira l'historiographie saussurienne.

⁷³ Juvet à Bally (décembre 1905), BGE Ms.fr. 5002 f. 404.

⁷⁴ Avant le décès de Saussure, seules des notes de cours furent diffusées, parce que Saussure gardait le reste sous silence et évitait de diffuser des manuscrits au-delà du cercle restreint de quelques privilégiés.

pu s'éloigner d'une transcription mot à mot des paroles proférées par le professeur dans la salle de cours et, en plus, ils n'étaient pas contrôlés et relus par le professeur lui-même:

«Je vous fais parvenir par le même courrier huit cahiers contenant les notes prises par moi aux cours de M. de Saussure sur le dialecte homérique et la dialectologie grecque. L'un et l'autre ont été interrompus par le terme de l'année scolaire et n'ont pas été achevés. Sauf au commencement du premier cours les notes ont été consignées en écriture ordinaire; mais, sans parler de ma main un peu nerveuse, vous aurez à lutter contre une rédaction souvent décousue. Espérons que vous arriverez à retrouver M. de Saussure à travers tant de difficultés»⁷⁵.

Mais les notes des cours de Saussure étaient non seulement l'objet d'intérêt de ses contemporains et encore plus de son réseau le plus proche. Le reste de son activité de conférencier suscitait également l'attention des collègues. Dans un échange entre les deux protagonistes datant du 6 février 1905, il est question du renvoi des notes par Niedermann, mais Bally se réfère aussi à une conférence de Saussure à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève:

«D'abord je vous accuse réception de votre paquet contenant le cours de dialectologie grecque, et suis bien content qu'ils vous ont été de quelque utilité. À ce propos je regrette de ne pas pouvoir vous renseigner directement sur la communication faite par M. de Saussure à la Société d'Histoire, n'en ayant pas eu connaissance avant la séance. Il est peu probable que M. de Saussure la fasse imprimer, mais je tâcherai d'avoir à ce sujet des renseignements précis que je vous enverrai»⁷⁶.

Et les envois de documents continueront encore dans les années suivantes: «Je vous renvoie ci-joint les cours de F. de Saussure que j'ai étudiés durant cet hiver avec autant d'admiration que de profit»⁷⁷.

Ces traces documentaires montrent encore combien le public académique estimait le travail de Saussure et attendait ses publications, mais elles indiquent en plus que la diffusion des manuscrits de Saussure et l'échange de ce type de documents saussuriens pour la circulation des informations avaient déjà commencé avant même le décès de Saussure.

⁷⁵ Bally à Niedermann (11 octobre 1904), Fonds Georges Redard, ALS.

⁷⁶ Bally à Niedermann (6 février 1905), Fonds Georges Redard, ALS.

⁷⁷ Niedermann à Bally (27 mars 1908), BGE Ms.fr. 5003, f. 303-306. La discussion sur les notes des cours de Saussure continuera encore en juin 1908 (BGE Ms.fr. 5003, f. 310).

En 1907, Saussure fête ses 50 ans et en 1908 les 30 ans de la parution du *Mémoire*, Niedermann et Meillet pensent à lui rendre un hommage. Bally, associé à cette entreprise, sera actif dans la production des *Mélanges Saussure*, publiés en 1908, et dans l'organisation de cette manifestation. Cette célébration sera une nouvelle occasion de faire résonner le nom de Saussure et de nourrir le mythe de sa recherche, mais aussi de l'insérer dans une perspective de postérité et de poursuivre la construction de son image et de son héritage. Chaque hommage à une carrière, en fait, risque toujours d'être la répétition générale en vue des funérailles: «Ce que vous me dites des élèves de M. de Saussure m'a beaucoup intéressé: je ne les aurais pas supposés aussi nombreux. Pour nous, il ne s'agit naturellement pas de grouper tous ceux qui ont suivi plus ou moins accidentellement ses cours, mais seulement ceux qui, par leurs publications, se sont documentés comme ses élèves dans le sens restreint du mot»⁷⁸. On voit à nouveau la création d'une attente pour l'ouvrage saussurien, comme en témoigne Léopold Gautier depuis Göttingen: «On est impatient à Göttingen de voir les *Mélanges*. En êtes-vous satisfait? Les signatures du télégramme qui vous a probablement été lu mardi à Beau séjour étaient réunis à dîner lundi chez Wackernagel. J'étais fier, en tant que Genevois, d'entendre comment des gens compétents s'exprimaient sur le compte de M. de S.»⁷⁹.

Les discours caractérisés par le mystère et les incertitudes autour de la figure de Saussure, qui semblaient l'entourer, s'affirment très tôt et se maintiendront comme une constante des études saussuriennes. Déjà à l'occasion de la publication du *Recueil des publications scientifiques* de Saussure, on peut en fait lire que l'image publique d'un Saussure qui n'écrivait pas, qui ne publiait pas, était déjà présente. C'est aujourd'hui encore un refrain continu et bien trop facile et immédiat: «Je vous félicite de cette splendide réédition de ses publications, que je ne croyais pas si nombreuses, à force d'avoir entendu dire qu'il avait trop peu publié»⁸⁰.

En 1909, il est temps pour Bally de revenir à ses idées sur la stylistique et de les systématiser en publiant les deux volumes (un pour la théorie et l'autre pour les exercices) de son *Traité de stylistique française*, qu'il va dédier à Ferdinand de Saussure, en affirmant encore une fois de cette manière le lien avec ce dernier.

⁷⁸ Niedermann à Bally (1907), BGE Ms.fr. 5003, f. 292-293.

⁷⁹ Léopold Gautier à Bally, BGE Ms.fr. 5002, f. 140, 19 juillet 1908.

⁸⁰ BGE M.fr. 5002, f. 133: Louis Gauchat à Bally, 7 mars 1922.

Et là aussi, comme il l'avait fait à l'occasion de la publication du volume *Précis de stylistique* de 1905, il demande à Saussure son avis sur le texte avant la publication⁸¹.

En même temps, les divers engagements d'enseignement et de recherche de Bally sont de plus en plus nombreux, comme on peut le lire dans la description qu'il en fait dans cette lettre de 1911 en réponse à Charles Glauser qui lui proposait de se charger d'un chapitre d'une grammaire du français à l'usage des professeurs des écoles commerciales:

«[...] j'ai au gymnase un enseignement de grec absorbant, dans les deux classes supérieures; mon cours de stylistique au Séminaire me donne énormément à faire, et mes étudiants viennent de me demander une nouvelle conférence d'exercices pratiques; je fais un cours de stylistique grecque pour les candidats à la licence; de janvier à juin, cours sur les moyens d'expression aux stagiaires de l'école primaire; ajoutez que dans mes rares moments de loisirs, je travaille au Dictionnaire idéologique de la langue française et à un Manuel pratique des moyens d'expressions (avec exercices pratiques), que je dois faire les comptes rendus sur la stylistique pour le Jahresbericht de Vollmoeller⁸², que j'ai deux ou trois mémoires spéciaux sur le chantier... j'ai peur, à vous dire vrai, que ma pauvre tête n'éclate, ou que je ne devienne la proie de neurasthénie»⁸³.

Bally, avec deux volumes derrière lui et plus de quinze ans d'enseignement à l'université, aspire alors à ce moment à une chaire de stylistique en 1911-1912, mais cela n'arrivera pas pour diverses raisons liées aussi à des problèmes politiques à Genève⁸⁴. En cette même année 1912 à Genève, les psychologues Théodore Flournoy (1854-1920) et Édouard Claparède fondent l'Institut Rousseau. Cette date nous projette dans un autre aspect de la figure de Bally, qui montre qu'il fut un linguiste genevois entre deux siècles et qu'il avait affaire avec un tissu social et scientifique unique. Bally et Sechehaye, en fait, seront proches de l'Institut Rousseau en donnant des conférences aux cours de vacances, et, à partir des années 1920, de Jean Piaget qui cite Bally dans ses publications de la première période genevoise au début des années 1920 et échange avec lui⁸⁵. Bally

⁸¹ Bally 1909; Amacker 1994: 123; BGE Ms.fr. 5009, f. 99, 4 juin 1908.

⁸² Voir Bally 1910. – *A.Ch.*

⁸³ Bally à Glauser (27 décembre 1911), BGE Ms.fr. 5002 f. 183v.

⁸⁴ Voir Amacker 1992; Joseph 2012.

⁸⁵ Dans les documents de Bally, on retrouve des liens et des références à Jean Piaget. Dans la correspondance (BGE Ms.fr. 5003, f. 417, 1926), Piaget remercie Bally pour un volume, *Le langage et la vie* (Bally 1926), qui en fait se trouve avec d'autres publications de Bally sur les rayons de la bibliothèque de Piaget aux Archives Jean Piaget, et lui demande d'aller passer des journées à Neuchâtel.

connaissait aussi Sabine Spielrein, déjà en contact avec Sigmund Freud et Carl Gustav Jung, et à Genève à partir de la fin de 1920⁸⁶, comme on peut le lire dans la correspondance avec Apollinaria Solovieff (1894-1975?)⁸⁷. Bally fut également membre de la Société française de psychologie à partir de 1924⁸⁸ et sera membre de la Société de sociologie de Genève et de l'Institut international de sociologie en rencontrant Guillaume-Léonce Duprat (1872-1956), élève d'Émile Durkheim (1858-1917)⁸⁹, et en publiant l'article «La contrainte sociale dans le langage»⁹⁰ dans la *Revue internationale de sociologie*.

4. 1913, l'héritage saussurien

En 1913, Saussure décède de manière inattendue et Bally est alors nommé à la chaire de linguistique générale. Bally et Sechehaye commencent à travailler sur les notes des étudiants des cours de linguistique générale et ils aboutiront à la publication du *CLG* en 1916⁹¹. Les documents analysés jusqu'ici indiquent que le milieu de la recherche, tant à Paris qu'à Genève et ailleurs, était prêt à accueillir un volume de linguistique générale de Saussure. En travaillant sur le *CLG*, mais aussi avant, avec la diffusion des idées saussuriennes et des notes des cours de Saussure⁹², Bally et Sechehaye n'ont pas simplement édité des notes des étudiants de linguistique générale, mais ont fondé l'archive Saussure⁹³. Lors du décès de

Parmi les notes du cours de 1927, *Le langage et la vie sociale. Sémiologie générale* (cours 1927, repris en 1934; BGE Ms.fr. 5045), déjà dans l'index (f. 3), il y a des références à Piaget, mais aussi dans la suite du manuscrit: au f. 18, il est question du texte de Piaget *La représentation du monde chez l'enfant* (Piaget 1926), f. 116ss et aux f. 268-272. D'autres traces du lien entre les deux, lettres et autres documents, se trouvent aux Archives Jean Piaget. J'espère un jour terminer le travail entamé sur la relation entre ces deux chercheurs.

⁸⁶ Voir Richebächer 2009; Cifali 1986.

⁸⁷ «J'avais donné votre adresse à Madame Spielrein, docteur en médecine spécialisée dans les questions de psychanalyse et qui après avoir habité à Genève est partie pour Moscou il y a quelques mois; si par hasard vous faites sa connaissance, transmettez-lui, je vous prie, mes bonnes salutations» (Bally à Solovieff, 14 janvier 1924, BGE Ms.fr. 5004, f. 215).

⁸⁸ Une lettre signée par Marcel Mauss (BGE Ms.fr. BGE 5004, f. 213) annonce que Bally a été élu membre associé étranger.

⁸⁹ BGE Ms.fr. 5149/1, f. 32, rencontre du 12 octobre 1927.

⁹⁰ Bally 1927.

⁹¹ Voir Sofia 2015 qui a montré la dynamique de la production de l'édition du texte.

⁹² Voir plus haut.

⁹³ Je renvoie à mon travail précédent (Chidichimo 2015b) pour les détails de la création de l'archive de Saussure et dont je reprends certains passages ici. En suivant la description de Jacques Derrida (Derrida 1995), j'ai considéré la structure de l'archive faite de texte-loi, d'interprètes, d'un lieu. Pour le lieu, je considère Genève, pour le texte-loi, les notes des étudiants des cours de linguistique générale et les manuscrits de Saussure – le *CLG* lui-même – et pour les interprètes, justement Bally et Sechehaye. Dans

Saussure et en l'absence d'un texte de linguistique générale publié de sa main, ou d'un texte résumant sa pensée sur les aspects généraux des sciences du langage⁹⁴, et en même temps dans le cadre de l'attente de nouvelles publications saussuriennes, les éditeurs ont publié le *CLG* en partant des témoignages des élèves. Si Saussure avait publié le texte ou si un texte final avait été retrouvé dans l'immédiat, il n'y aurait alors pas eu besoin d'ouvrir ce chapitre d'archive ou de le faire de cette manière⁹⁵. Il n'est pas question de réclamer un Saussure authentique contre un Saussure inauthentique⁹⁶, mais le *CLG* et les notes manuscrites de Saussure doivent être lus dans divers contextes, tant d'un point de vue textuel et historique, que du point de vue de la création de l'archive et encore plus du point de vue de la production textuelle des documents et des histoires du texte et des histoires du manuscrit qui s'ensuivirent.

Si le *CLG* présentait les éditeurs comme les interprètes principaux de la doctrine saussurienne, l'ouvrage s'impose aussi grâce au travail de sollicitation auprès d'autres chercheurs. Il faut attribuer à Bally et Sechehaye, en fait, le mérite de la diffusion et de la communication scientifique du *CLG*⁹⁷. Ils tentent de le

cette perspective, leur travail a été fondamental parce que: «Le premier archiviste institue l'archive comme elle doit être, c'est-à-dire non seulement en exhibant le document, mais en l'établissant. Il le lit, l'interprète, le classe» (*ibid.*: 89). La fonction de cette fondation pointe vers l'avenir, pour créer le lieu où inscrire les textes suivants. Le *CLG* n'a pas été construit pour garder une trace du passé, mais au contraire pour projeter tant Bally et Sechehaye que Saussure vers le futur. L'archive accueille les futurs textes qui s'inscrivent dans la trace saussurienne, qui sont marqués par l'impression saussurienne (Derrida parle d'impression freudienne). Les mêmes instincts néo-saussuriens sont marqués par l'archive Saussure et s'inscrivent paradoxalement dans la trace creusée par le *CLG* et par le premier mouvement d'archives inauguré par Bally et Sechehaye. Et cette appartenance devient encore plus évidente dans l'élan oppositif, distinctif (les manuscrits contre le *CLG*) et partiel d'un vrai Saussure contre un faux Saussure. Sans l'établissement de l'archive Saussure, on n'aurait pas cette possibilité: «Autant et plus qu'une chose du passé, avant elle, l'archive devrait mettre en cause la venue de l'avenir» (*ibid.*: 56).

⁹⁴ La possibilité des éditeurs partait de cette double absence qui correspond à la structure de l'archive: l'absence de l'auteur, Saussure, et l'incomplétude des documents à disposition. La première pose l'auteur, hors possibilité de déstabiliser le texte. La deuxième absence crée le terrain pour les hypothèses interprétatives, voire reconstructives et, donc, pour la réactivation de la trace laissée (voir Chidichimo 2015b).

⁹⁵ En effet, l'histoire raconte qu'il y avait des notes et des projets de textes de Saussure, mais ils seront retrouvés 80 ans plus tard, par exemple *De l'essence double du langage*. Mais cette même *Essence double* n'est pas un texte final et les pages qui la composaient étaient éparpillées et utilisées par Saussure dans d'autres contextes (voir Chidichimo 2011; 2018).

⁹⁶ Cette distinction utilisée avec des nuances et des différences s'avère trop simple, comme le fait de penser les manuscrits de Saussure en termes de fragments dont il sera difficile de retrouver le sens (voir Toutain 2016; Puech 2005; 2006).

⁹⁷ La communication scientifique est un autre argument pour comprendre la fortune du *CLG*. Bally était un homme de communication, chez qui la conscience d'archive se mariait à une gestion de son rôle académique. Le réseau et la renommée de Bally se développent donc grâce aussi au *CLG* et à la gestion de l'héritage saussurien, mais aussi pour des raisons qui sont propres aux capacités communicatives de

faire recenser et demandent explicitement l'attention des collègues et des revues⁹⁸. Des comptes rendus ont été sollicités et proposés par les éditeurs eux-mêmes qui ne se contentèrent pas seulement d'envoyer l'ouvrage aux spécialistes et de l'accompagner de lettres⁹⁹, mais aussi de fournir des points de vue personnels sur l'ouvrage, comme le fait Secheyhay¹⁰⁰. Ce travail s'ajoute à la réception immédiate des élèves de Saussure, comme Meillet par exemple qui en fait le compte rendu en 1917, et, en général, du réseau scientifique de Saussure, dont la renommée était répandue au moins entre les linguistes qui attendaient ses publications. Parallèlement, durant les années suivantes, Bally et Secheyhay se sont occupés des traductions du texte et suivent de près la communication autour de l'ouvrage de Saussure. Dans la correspondance, on retrouve tout le travail de communication et de relation fait pour la diffusion des idées saussuriennes et pour solliciter des traductions du *CLG*, dont la première sera celle en japonais par Hideo Kobayashi (1902-1983), grâce aussi à la présence de Frei au Japon¹⁰¹. Les éditeurs s'assurent de la bonne réussite des entreprises entamées et gèrent les échecs à cet égard, comme dans le cas de la première traduction russe dont on retrouve la trace dans la correspondance entre Bally, Karcevski, Aleksandr Romm (1898-1943) et Apollinaria Solovieff¹⁰².

Bally lui-même et à sa conscience de l'importance de la réputation dans le milieu académique et dans son entourage le plus proche. Il garde des contacts, il demande à, voire prétend, être cité, et dit que son travail est reconnu, il s'occupe de la diffusion de ses propres publications et des traductions (voir par exemple les échanges avec Riedlinger [BGE Ms.fr. 5004, f. 8, 20 avril 1926] à propos du livre *Le langage et la vie* [Bally 1926], et l'annonce de sa publication que fait Riedlinger dans la *Revue de Genève*). L'attention à la communication n'est pas un phénomène nouveau pour le Bally du *CLG*. Il avait utilisé les journaux pour faire pression sur les institutions pour essayer d'obtenir une chaire et, en même temps, il commença dans cette période fondamentale une série de conférences pour le grand public suivies par la presse. Ensuite Bally lui-même n'hésitera pas à intervenir publiquement comme en témoignent les articles dans les journaux genevois.

⁹⁸ Également en 1922, lors de la publication du *Recueil*, les échanges avec Léopold Gautier (BGE Ms.fr. 5002, f. 140-154, en particulier 147-153) témoignent des démarches pour trouver des comptes rendus pour le *Recueil*, édité justement par Bally et Gautier, dans des revues et des journaux et avec le soutien de plusieurs linguistes.

⁹⁹ Correspondance avec Otto Jespersen (1860-1943) (BGE Ms.fr. 5002 f. 356) à propos du compte rendu du *CLG* demandé par Bally à Jespersen. Jespersen affirme que normalement il refuse de faire des comptes rendus mais qu'étant donné qu'il s'agit de Saussure, alors il fera une exception. Jespersen recevra le *CLG* au mois d'octobre 1916 (Jespersen à Bally, f. 358, 11 octobre 1916). Mais voir aussi BGE Ms.fr. 5009, f. 186-187, 4 mai 1918, où Bally demande un compte rendu au *Bollettino di filologia classica* en signalant demander le compte rendu à Holger Pedersen (1867-1953).

¹⁰⁰ Voir Secheyhay 1917. À propos de la «lutte pour une juste compréhension de Saussure», voir la correspondance entre Bally et Jules Ronjat in Fryba-Reber, Chambon 1995-1996: 16.

¹⁰¹ Voir BGE Ms.fr. 5002, f. 433-435 pour les échanges avec Kobayashi.

¹⁰² Voir Chidichimo, Sofia 2017. La surveillance continuera aussi avec les héritiers de Bally et Secheyhay, comme on peut le voir par exemple en ce qui concerne la traduction en italien du *CLG* faite

Dans les années suivant la publication du *CLG*, les éditeurs n'hésitent pas à défendre et à préciser la vision de la pensée de Saussure. Tout le travail de définition et d'ajout, avec le surplus de leurs propres positionnements théoriques, n'a fait que pousser plus loin les études saussuriennes, grâce aux possibilités offertes par l'absence du texte, par le travail d'édition sur le *CLG* et, enfin, par l'absence de l'auteur lui-même.

Tout ce travail fait partie de la construction de la perspective qui prendra forme dans les années suivantes avec la deuxième génération de linguistes saussuriens, d'une volonté de s'affirmer en tant qu'école, comme Frei et Karcevski. C'est justement ce dernier qui eut l'idée en 1940 de lancer des rencontres entre linguistes à Genève qui aboutiront à la création de la Société genevoise de linguistique et ensuite de la revue saussurienne *Cahiers Ferdinand de Saussure (CFS)*¹⁰³.

Dans ce cadre complexe, il s'avère, donc, que le *CLG* a donné l'impulsion au développement du réseau relationnel des Genevois, mais pour que le *CLG* et Saussure aient cette renommée et pour que les études saussuriennes soient créées, il fallut Bally et Secheyne. Et il fallut ensuite Serge Karcevski.

5. Charles Bally professeur de Serge Karcevski¹⁰⁴

Karcevski, qui devait jouer un rôle dans la diffusion des études saussuriennes, n'a suivi qu'un cours de Saussure, celui de sanskrit, à l'Université de Genève, lors de l'année académique 1911-1912, même si on a erronément considéré qu'il avait suivi les enseignements saussuriens dès 1905, en partant de ce que laissait

par Tullio De Mauro en 1967 pour la maison d'édition Laterza, mais pensée par d'autres maisons d'éditions comme Feltrinelli et Einaudi. Dans le Fonds Bally se trouve tout un dossier à propos de la publication, l'édition et la traduction du *CLG* (BGE Ms.fr. 5011, f. 157-420) qui compte bien 280 feuilles, où l'on retrouve la proposition de publication par la maison d'édition Feltrinelli. Mais c'est le philologue Gianfranco Contini (1912-1990) qui, déjà entre 1953 et 1954, proposa à Einaudi une collection visant à traduire les classiques du structuralisme en pensant tout d'abord à Saussure et aux linguistes du Cercle de Prague (voir Giglioli, Scarpa 2012: 883; Chidichimo, à paraître).

¹⁰³ À l'occasion de la publication du premier numéro des *CFS*, Niedermann écrit à Bally (BGE Ms.fr. 5003, f. 327, 27 août 1942): «Merci encore de l'aimable envoi de votre contribution au premier fascicule des *Cahiers Ferdinand de Saussure*. Vous avez fait franchir le pas décisif au problème si infiniment délicat et complexe, mais aussi combien passionnant de la mélodie du langage et de ses rapports avec la syntaxe. Et quel régal que la clarté lumineuse avec laquelle vous excellez à nous faire saisir les nuances les plus fuyantes. Voilà un exemple dont devraient s'inspirer les membres du ci-devant Cercle linguistique de Prague et leurs adeptes – je pense, en particulier à M. Brøndal – qui ne cessent de rebuter le lecteur par les obscurités de leur terminologie abstruse» (Fonds Redard, ALS).

¹⁰⁴ Plusieurs passages de ce chapitre se trouvent dans les articles Chidichimo 2016a; 2016b.

entendre une affirmation de De Mauro¹⁰⁵: «La prima notizia delle idee saussuriane fu portata da S. Karcevskij che à Ginevra aveva seguito i corsi di Saussure à partire dal 1905 [...]»¹⁰⁶. Des cours suivis, Karcevski a laissé des notes dont la présence était annoncée déjà par Godel – «S. Karcevskij, qui suivit le cours au semestre d'hiver 1911-1912, m'a laissé plus de 40 pages de ces exercices, tous de la main de Saussure»¹⁰⁷ – et qui viennent d'être retrouvées récemment parmi les documents de Godel aux Archives patrimoniales de l'Université de Genève¹⁰⁸. En plus de ces notes de cours, la seule trace existante entre Saussure et Karcevski est une lettre formelle que Saussure, bibliothécaire, adresse à Karcevski pour lui demander de retourner un volume qu'il avait emprunté¹⁰⁹.

Pour comprendre dans le détail le lien entre Saussure et Karcevski, et les sources de la connaissance de la théorie saussurienne par ce dernier et le rôle joué par Bally dans ce cadre, il est alors intéressant de regarder les livrets d'étudiants de Karcevski durant sa fréquentation de l'Université de Genève entre le semestre d'été 1908 et le semestre d'été 1914. Karcevski, qui venait d'arriver à Genève, tout comme Bally et Sechehaye, n'a pas suivi les cours de linguistique générale de Saussure, mais suivait plutôt ses aspirations littéraires. Après le cours de sanskrit de 1911-1912, Karcevski ne s'inscrivit pas au cours de linguistique générale de Saussure de l'année académique 1912-1913, cours donné par Sechehaye à cause de la maladie de Saussure. Néanmoins, il suivait les cours de littérature française, auxquels s'ajoutent des cours sur les auteurs latins. C'est seulement lors du semestre d'été 1913 qu'il commença à suivre les cours de stylistique de Bally dont il fut aussi l'étudiant en linguistique générale durant l'année académique 1913-1914, pendant laquelle Bally prit la relève de la chaire de Saussure. C'est à ce moment-là que Karcevski commence à s'orienter vers les sciences du langage, comme on le voit dans les textes écrits par Karcevski annotés par Bally¹¹⁰, où l'on remarque le changement dans la production textuelle étant donné qu'avant les cours avec Bally nous n'avons pas trace de textes de

¹⁰⁵ Voir Chidichimo 2016a.

¹⁰⁶ Saussure 1967 [2001: 338].

¹⁰⁷ Godel 1957: 26, n. 13.

¹⁰⁸ Voir Chidichimo, en préparation. Ces derniers documents seront présentés prochainement dans une publication concernant cette nouvelle partie du Fonds Robert Godel aux Archives patrimoniales de l'Université de Genève. Ce qu'on peut déjà dire ici, c'est que les pages saussuriennes sont justement les exercices de sanskrit tracés par la main de Saussure.

¹⁰⁹ Voir Chidichimo 2016c.

¹¹⁰ Voir Chidichimo 2016a; 2016b.

linguistique. Il semble donc que la rencontre avec Bally ait joué un rôle important dans le développement de l'intérêt de Karcevski pour les sciences du langage et, en particulier, pour devenir un des acteurs fondamentaux de la diffusion des études saussuriennes.

6. Des documents à propos de Charles Bally et Vilém Mathesius

Karcevski restera lié à Bally durant les années suivantes et les échanges avec lui depuis Moscou, Strasbourg ou Prague ajoutent d'autres détails sur la réception des textes tant de Saussure que de Bally même par ses contemporains et sur l'importance jouée par ce dernier, comme on peut le lire dans ce passage d'une lettre que Karcevski a envoyée à Bally, où il raconte la soirée du 14 octobre 1925 chez Vilém Mathesius:

«J'ai passé dernièrement une soirée chez M. V. Mathesius, il m'a lu son nouvel article sur les tendances nouvelles dans la linguistique qu'il va publier bientôt (en tchèque) dans "Časopis pro Moderni Filologii" [*sic*]. C'est un article très utile comme une vue d'ensemble. Votre nom y revient très souvent. M. Mathesius m'a dit qu'un de ses élèves vous a visité cet été. Il faut absolument, cher Maître, que vous veniez un jour à Prague faire des conférences. Les philologues d'ici sont très routiniers, il faut les réveiller un peu. Si vous le permettiez j'en parlerais ici et je crois qu'on pourrait facilement réaliser ce projet»¹¹¹.

Dans les archives genevoises, il n'y a pas de traces de la correspondance entre Bally et Mathesius¹¹², mais on trouve la trace d'un étudiant de Mathesius qui

¹¹¹ Karcevski à Bally (20 octobre 1925), BGE Ms.fr. 5002, f. 416v.

¹¹² T. Hoskovec m'a signalé la correspondance, à partir de 1930, entre Bally et Mathesius présente dans les archives du Cercle linguistique de Prague (voir Havráňková, Petkevič 2014: 516-522) et le passage dans lequel Mathesius (1936 [1966: 141-142]) rappelle sa rencontre avec Bally et Secheyay au Premier Congrès international des linguistes à La Haye: «Apart from Jakobson, Trubeckoj, Karcevski and myself, the only linguists to reply to this question [Quelles sont les méthodes les mieux appropriées à un exposé complet et pratique de la grammaire d'une langue quelconque?] were the two representatives of the Geneva school, Ch. Bally and A. Secheyay, and Professor Hestermann of Hamburg. As the views of the Prague Linguistic Circle had much in common with those of the representatives of the Geneva school, it occurred to me that it might be profitable to merge our theses into a joint program of new linguistics and present it collectively to the Congress. For this reason we organized in one of The Hague's cafés an evening meeting with the two Geneva scholars and with Professor Meyer-Lübke, who was to preside on the following day at the Congress session in which the theses presented to the fourth question were to be discussed. We reached a quick agreement and the result of our negotiation was that instead of presenting the individual theses separately, as they can be read in the little volume of the Propositions distributed to the members of the Congress (pp. 36-66) and in the Proceedings of the Congress (Actes du Premier Congrès international de linguistes, Leiden, no date, pp. 33-64), a joint

aurait rendu visite à Bally durant l'été 1925. Il s'agit de Jiří Vránek, qui se trouvait à Genève et suivait des cours de Bally en tant qu'auditeur:

«I followed a couple of your very interesting lectures in the University during this term, being inscribed as an “auditeur”. My professor of English, Dr. Vilém Mathesius in Prague, is highly interested in your researches, especially what concerns your new conceptions of linguistics problems and their application to the social life. I have got a letter of him lately, where he asks me (not knowing you personally) whether I can supply him with a complete list of your books and articles, published in different reviews»¹¹³.

Dans la bibliothèque scientifique de Bally, il y a des articles de Mathesius datant de 1927, 1929, 1931, 1933 et 1936¹¹⁴. Si nous regardons la date de cette lettre et de la présence de Vránek à Genève et la comparons avec les dates des opuscules de Mathesius présents dans les recueils de Bally et l'affirmation de Vránek qui rapporte le fait que Mathesius lui a écrit, car il ne connaissait pas directement Bally, nous pouvons voir que c'est la présence de cet acteur mineur, Vránek, qui a établi le premier lien entre les deux, avant même Karcevski dont la correspondance avec Bally depuis Prague commence en 1924, mais dans laquelle nous ne trouvons pas de trace de l'établissement du lien entre Bally et Mathesius; quant aux références à l'étude des publications de Bally par Mathesius, elles datent d'octobre 1925. Vránek doit donc être la personne qui a rendu concrètement possible le contact entre Bally et Mathesius et qui a probablement aussi eu l'occasion de fournir à Mathesius des publications de Bally. Et c'est seulement ensuite que Mathesius commença à envoyer ses publications à Bally¹¹⁵.

program of linguistic analysis was worded and signed by representatives both of the Prague Circle (Jakobson, Mathesius, Trubeckoj) and of the Geneva school (Bally, Sechehaye). This joint formulation was presented to the plenary session of the Congress on April 12 and approved by it without any opposition. For the Prague Linguistic Circle this fact was significant in more than one respect. It became clear to us even more than before that in the international context we were by no means isolated with our theoretical views, and we became convinced that these views had grown so ripe that we could present them to our foreign colleagues; besides, we won friends and allies abroad».

¹¹³ Vránek à Bally (7 juillet 1925), BGE Ms.fr. 5004, f. 428.

¹¹⁴ Voir Chidichimo, en préparation.

¹¹⁵ Voir *ibid.* Dans les archives genevoises, il y a plusieurs documents à propos des linguistes du Cercle de Prague, voir en particulier Chidichimo 2016b pour les documents Karcevski aux Archives patrimoniales de l'Université de Genève. Mon intention était de reconstruire les premiers contacts entre Bally et Mathesius.

7. Charles Bally, acteur de l'histoire des sciences du langage

Les documents et les traces de reconstructions présentés ici ne sont qu'une partie des sources tirées des archives qui apportent des indications si l'on veut avoir une image plus complexe du lien de Bally avec Saussure, qui part de liens quotidiens, micro, et s'ouvre vers une perspective plus ample. Bally a joué un rôle fondamental pour le développement des études saussuriennes et son lien avec Karcevski a contribué au développement de l'importance de Saussure dans l'histoire des sciences du langage. En partant des archives, on essaie de montrer des filiations et des ramifications historiques, dans la perspective multiforme et stratifiée du réseau et du milieu intellectuel et social de Bally, de son rôle dans l'histoire des sciences humaines en tant que linguiste, en tant que créateur des études saussuriennes et éditeur du *CLG* avec toutes les conséquences et les responsabilités que ce rôle et ce travail ont comportées et, enfin, en tant qu'acteur historique. Passer à travers les documents d'archives et compulser les manuscrits des auteurs offrent la possibilité d'avoir un accès privilégié à la vie, jour après jour, qui a produit les textes: «17 avril [1896] – Faut-il lire pour la science ou pour la vie? – Un livre doit entrer dans les chairs, et vivifier la substance de notre être. S'il reste à la surface, il est mauvais, ou nous ne savons pas lire»¹¹⁶.

¹¹⁶ Charles Bally, 1896, BGE Ms.fr. 5018/a3, f. 1.

Bibliographie

- AMACKER, René (1980). IN MEMORIAM Henri Frei (1899-1980), *Cahiers Ferdinand de Saussure* 34, 17-44.
- _____, (1992). Le combat de Bally, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 46, 57-71.
- _____, (1994). Correspondance Bally-Saussure, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 48, 91-134.
- AMACKER, René & BOUQUET, Simon (1989). Correspondance Bally-Meillet (1906-1932), *Cahiers Ferdinand de Saussure* 43, 95-127.
- ARSENJEVIĆ, Milorad (1998-1999). Manuscrit inédit de Ferdinand de Saussure à propos des noms de Genthod, Écogia, Carouge et Jura [1903, Ms.Fr. 3956/4], *Cahiers Ferdinand de Saussure* 51, 275-287.
- BALLY, Charles (1894). La Plaka (croquis athéniens), *Le Journal de Genève*, 12.08.1894, 3.
- _____, (1901). Ἀκρᾶσία, *Mémoire de la Société de linguistique de Paris* 12/1, 60-66.
- _____, (1905). *Précis de stylistique*. Genève: Eggiman.
- _____, (1909). *Traité de stylistique française*. Genève: Georg & C^{ie}.
- _____, (1910). La stylistique française de 1905 à 1909, *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie* 11, 189-196.
- _____, (1926). *Le langage et la vie*. Paris: Payot.
- _____, (1927). La contrainte sociale dans le langage, *Revue internationale de sociologie* 35/5-6, 209-229.
- CHIDICHIMO, Alessandro (2010). Les premières leçons de Saussure à Genève, 1891: textes, témoins, manuscrits, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 62, 257-276.
- _____, (2011). *Il manoscritto saussuriano de De l'essence double du langage*, tesi di dottorato, Università della Calabria.
- _____, (2015a). Amis de la poésie: correspondance inédite entre Benveniste et Starobinski, *Bulletin du Cercle d'études internationales Jean Starobinski* 8, 18-20.
- _____, (2015b). Conscience d'archive et temporalité: Ferdinand de Saussure et l'École de linguistique de Genève. In: BERT J.F. & RATCLIFF M. (éds), *Frontières d'archives: recherches, mémoires, savoirs, Actes du colloque Archives des savoirs, Genève, 19-21 juin 2014* (pp. 117-129). Paris: Éditions des archives contemporaines.
- _____, (2016a). Karcevski étudiant à l'Université de Genève (1908-1914), *Acta Structuralica* I, 67-75.
- _____, (2016b). Le Fonds Serge Karcevski à Genève, *Acta Structuralica* I, 27-62.
- _____, (2016c). Une lettre inédite de Ferdinand de Saussure à Karcevski, 24

- mars 1912, *Acta Structuralica* I, 63-65.
- _____, (2017). Benveniste réfugié en Suisse: une lettre inédite (BGE Ms.fr. 1999), *Acta Structuralica* II/1, 1-10.
- _____, (2018). *De l'essence double du langage e le Notes en vue d'un livre de linguistique générale* di Saussure: un'ipotesi di ricostruzione, *Acta Structuralica* 3/1, 1-29 (<http://doi.org/10.19079/actas.2018.1.1>; site consulté le 27.05.2021).
- _____, (à paraître). Émile Benveniste à la guerre: 1939-1945. In: BISCONTI V. & MATHIEU C. (éds), *Entre vie et théorie. La biographie des linguistes dans l'histoire des sciences du langage*. Limoges: Lambert-Lucas.
- _____, (en préparation). *Les recueils d'opuscules de Charles Bally*.
- CHIDICHIMO, Alessandro & GAMBARARA, Daniele (2009). Ferdinand de Saussure. Trois chapitres de *L'essence double du langage*, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 61, 113-129.
- CHIDICHIMO, Alessandro & SOFIA, Estanislao (2017). À propos des traductions, la diffusion et la réception du *Cours de linguistique générale* en Russie (1916-1927). In: CHEPIGA V. & SOFIA E. (éds), *La correspondance entre linguistes. Un espace de travail* (pp. 155-178). Louvain-la-Neuve: Academia – L'Harmattan.
- CIFALI, Mireille (1985). Documents pour une histoire de la psychanalyse, *Le Bloc-notes de la psychanalyse* 5, 133-144.
- _____, (1986). Charles Bally et les psychanalystes, *Le Bloc-notes de la psychanalyse* 6, 131-153.
- CONSTANTIN, Émile (2005). Linguistique générale, Cours de M. le Professeur de Saussure, 1910-1911, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 58, 83-289.
- CROCE, Benedetto (1904). *Esthétique comme science de l'expression et linguistique générale*. Paris: V. Giard & Brière.
- CUREA, Anamaria (2015). *Entre expression et expressivité: l'école linguistique de Genève de 1900 à 1940. Charles Bally, Albert Sechehaye, Henri Frei*. Lyon: ENS Éditions.
- DÉCIMO, Marc (1993). De quelques candidatures et affinités électives de 1904 à 1908, à travers un fragment de correspondance: le fonds Michel Bréal (Lettres d'O. Jespersen, A. Barth, V. Henry, G. Maspéro, A. Meillet, F. de Saussure et Ch. Bally), *Cahiers Ferdinand de Saussure* 47, 37-60.
- DERRIDA, Jacques (1995). *Mal d'archives*. Paris: Galilée.
- FRYBA-REBER, Anne-Marguerite & CHAMBON, Jean-Pierre (1995-1996). Lettres et fragments inédits de Jules Ronjat adressés à Charles Bally (1912-1918), *Cahiers Ferdinand de Saussure* 49, 9-63.
- GIGLIOLI, Daniele & SCARPA, Domenico (2012). Strutturalismo e semiotica in Italia (1930-1970), *Atlante della letteratura italiana* III, 882-891.
- GODEL, Robert (1957). *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale*. Genève: Droz.

- HAVRÁNKOVÁ, Marie & PETKEVIČ, Vladimír (2014). *Pražská škola v korespondenci. Dopisy z let 1924-1989* [L'École de Prague à la lumière de la correspondance. Lettres des années 1924-1989]. Praha: Academia.
- HELLMANN, Wilhelm (Hrsg.) (1988). *Charles Bally, Unveröffentlichte Schriften / Comptes rendus et essais inédits*. Bonn: Romanistischer Verlag.
- JOSEPH, John (2012). *Saussure*. Oxford – New York: Oxford University Press.
- LA PEÑA, Luis de & GONZÁLEZ, Marcos J. (2017). Du *Cours de linguistique générale* au saussurisme d'aujourd'hui. Entretien avec François Rastier, *Texto!* XXII/1 (http://www.revue-texto.net/docannexe/file/3869/entretien_rastier_saussure.pdf; site consulté le 24.08.2021).
- MARCHESE, Maria Pia (2007). Saussure: note di biografia e teoria linguistica in carte inedite del 1893 (Arch. De Saussure 377/8 e 13), *Cahiers Ferdinand de Saussure* 60, 217-235.
- MATHESIUS, Vilém (1936 [1966]). Ten years of the Prague Linguistic Circle. In: VACHEK J. *The Linguistic School of Prague: An Introduction to its Theory and Practice* (pp. 137-151). Bloomington – London: Indiana University Press, 1966.
- MURANO, Francesca (2013). *Il corso di «Étymologie grecque et latine» (1911-1912) di Ferdinand de Saussure negli appunti di Louis Brüttsch*. Alessandria: Edizioni dell'Orso.
- PESINI, Luca (2010). Fragments inédits de la collaboration Saussure-Bally (BGE Ms.fr. 5134), *Cahiers Ferdinand de Saussure* 63, 81-94.
- PIAGET, Jean (1926). *La représentation du monde chez l'enfant*. Paris: Alcan.
- PUECH, Christian (2005). L'émergence de la notion de «discours» en France et les destins du saussurisme, *Langages* 159, 93-110.
- _____, (2006). Pour une histoire de la linguistique dans l'histoire de la linguistique?, *Histoire Épistémologie Langage* XXVIII/1, 9-24.
- _____, (2013). Les structuralismes linguistiques: problèmes d'historiographie comparée, *Les dossiers d'HEL* 3 (supplément électronique à la revue *Histoire Épistémologie Langage*) (<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3/num3.htm>; site consulté le 12.05.2021).
- _____, (éd.) (2015). «Faire école» en linguistique au XX^e siècle: l'école de Genève (*Histoire Épistémologie Langage* XXXVII/2).
- RASTIER, François (2015). *Saussure au futur*. Paris: Les Belles Lettres.
- _____, (éd.) (2016). *De l'essence double du langage et le renouveau du saussurisme*. Limoges: Lambert-Lucas.
- REDARD, Georges (1982a). Bibliographie chronologique des publications de Charles Bally, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 36, 25-41.
- _____, (1982b). Charles Bally disciple de Ferdinand de Saussure, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 36, 3-23.

- _____, (2012). Bio-bibliographie d'Émile Benveniste. In: BENVENISTE É. *Dernières leçons. Collège de France 1968-69*, éd. par I. Fenoglio & J.-C. Coquet (pp. 149-174). Paris: Gallimard.
- REICHLER-BÉGUELIN, Marie-José (1980). Le consonantisme grec et latin selon F. de Saussure: le cours de phonétique professé en 1909-1910, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 34, 17-97.
- RICHEBÄCHER, Sabine (2009). Sabina Spielrein. Un penseur moderne, *Le Coq-Héron* 2 [197], 19-31.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1916 [1922]). *Cours de linguistique générale*. Lausanne: Payot, 1922. [CLG]
- _____, (1920). Le nom de la ville d'Oron à l'époque romaine, *Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde / Indicateur d'antiquités suisses*, 286-298.
- _____, (1922). *Recueil des publications scientifiques*, éd. par Ch. Bally & L. Gautier. Genève: Slatkine.
- _____, (1967 [2001]). *Corso di linguistica generale*, introd. e trad. di T. De Mauro. Roma – Bari: Laterza, 2001.
- _____, (1982). *Les légendes germaniques*, éd. par M. Marinetti. Este: Editrice Zielo.
- _____, (1993). *Deuxième cours de linguistique générale*, éd. par E. Komatsu. Oxford: Pergamon Press.
- _____, (1995). *Phonétique: Il manoscritto di Harvard*, *Houghton Library BMS Fr 266(8)*, ed. di M.P. Marchese. Firenze: Unipress.
- _____, (1996). *Premier cours de linguistique générale*, éd. par E. Komatsu. Oxford: Pergamon Press.
- _____, (2002a). *Écrits de linguistique générale*, éd. par S. Bouquet & R. Engler. Paris: Gallimard.
- _____, (2002b). *Théorie des sonantes: il manoscritto di Ginevra*, *BPU Ms. fr. 3955/1*, ed. di M.P. Marchese. Padova: Unipress.
- _____, (2011). *Sciences du langage*, éd. par R. Amacker. Genève: Droz.
- _____, (2013). *Anagrammes homériques*, éd. par P.-Y. Testenoire. Limoges: Lambert-Lucas.
- SECHEHAYE, Albert Ch. (1913 [1915]). Allocution de M. Albert Secheyaye Suppléant du professeur F. de Saussure, à ses élèves. In: SAUSSURE M. de (éd.), *Ferdinand de Saussure (1857-1913)* (pp. 59-67). Genève: Kundig, 1915.
- _____, (1917). Les problèmes de la langue à la lumière d'une théorie nouvelle, *Revue philosophique* 84, 1-30.
- _____, (1926). *Essai sur la structure logique de la phrase*. Paris: Champion.
- _____, (1927). L'école genevoise de linguistique générale, *Indogermanische Forschungen* 44, 217-241.
- _____, (2010). Cours de phonétique du grec et du latin 1891-1892 professé par Monsieur Ferdinand de Saussure (éd. par A. Chidichimo), *Cahiers Ferdinand de Saussure* 62, 277-285.

- SENARCLENS, Jean de (2008). Horace Micheli. In: *Dictionnaire Historique de la Suisse* (<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F3877.php>; site consulté le 5.06.2008).
- SOFIA, Estanislao (2012). Quelques problèmes philologiques posés par l'œuvre de Ferdinand de Saussure, *Langages* 185, 35-50.
- _____, (2015). *La collation Secheyay*. Leuven: Orbis supplementa.
- SPITZER, Leo (1914). [Compte rendu d'E. Gamillscheg *Studien zur Vorgeschichte einer romanischen Tempuslehre*], *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* CXXXI, 466-478.
- _____, (Hrsg.) (1929-1930). *Meisterwerke der romanischen Sprachwissenschaft*. München: M. Hueber.
- STAROBINSKI, Jean (1971). *Les mots sous les mots*. Paris: Gallimard.
- TESTENOIRE, Pierre-Yves (2010). Une étape inédite de la réflexion anagrammatique: le brouillon d'une lettre de Ferdinand de Saussure à Charles Bally daté du 30 juillet 1906, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 62, 239-250.
- _____, (2013). *Ferdinand de Saussure à la recherche des anagrammes*. Limoges: Lambert-Lucas.
- TOUTAIN, Anne-Gaëlle (2016). Le *Cours de linguistique générale* et l'histoire du saussurisme, *Entornos* 29/2, 185-208.
- VENDRYES, Joseph (1904). *Traité d'accentuation grecque*. Paris: Klincksieck.
- VINCENT, François (2021). *Ferdinand de Saussure: le premier cours de linguistique générale*. Paris – Bruxelles: Éditions Champs-Élysée-Deauville.
- VOSSLER, Karl (1904). *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft*. Heidelberg: Carl Winter.

L'INTERFÉRENCE D'URIEL WEINREICH ET LE BILINGUISME LITTÉRAIRE

Margarita MAKAROVA
Université de Lausanne
margarita.makarova@unil.ch

Résumé

*En 1953, Uriel Weinreich publie son fameux ouvrage *Languages in Contact: Findings and Problems*. Cet article vise à 1) reconstruire le dialogue entre Weinreich et plusieurs linguistes soviétiques, dont Lev Ščerba avant tout et 2) répondre à la question de savoir comment des chercheurs russes (Ksenija Baleevskix, Il'ja Grigor'ev, Fatima Kazbekova), après avoir consulté l'étude de Weinreich et les articles de quelques linguistes soviétiques, appliquent le concept d'interférence linguistique aux textes littéraires d'auteurs bilingues.*

Mots-clés: Uriel Weinreich, interférence, bilinguisme (littéraire), linguistique russe et soviétique

1. Contact de langues

Le phénomène du bilinguisme¹ a d'abord été étudié sous le prisme des contacts de langues. La notion de «contacts de langues» représente l'objet d'étude de la linguistique de contacts et se définit comme «une interaction de deux ou plusieurs langues influençant des niveaux différents de la structure d'une d'entre elles»².

Dans les années 1950, parmi les linguistes qui s'intéressaient aux contacts de langues il y avait, entre autres, E. Haugen, sociolinguiste américain, et H. Vogt, linguiste norvégien spécialiste du géorgien³. Mais l'ouvrage le plus connu en linguistique de contacts encore aujourd'hui est *Languages in Contact: Findings and Problems* (1953) d'Uriel Weinreich (1926-1967), linguiste structuraliste américain⁴. Tous les chercheurs travaillant sur le bilinguisme citent cette œuvre

¹ Dans le cadre de cette recherche, par le terme *bilinguisme* nous entendrons l'«utilisation alternée de deux langues» [*the practice of alternately using two languages*] (Weinreich 1953 [1970: 1]).

² Mixal'čenko (éd.), 2006: 278.

³ Haugen 1953; Vogt 1954.

⁴ Uriel Weinreich est le fils de Max Weinreich (1894-1969), spécialiste de yiddish, né dans l'Empire russe. À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, ils émigrent tous les deux aux États-Unis. Uriel Weinreich devient professeur de yiddish et de linguistique à l'Université de Columbia, peu après la soutenance de sa thèse, à l'âge de 26 ans (https://yivoencyclopedia.org/article.aspx/Weinreich_Max#author, site consulté le 25 janvier 2021).

et nombreux sont les chercheurs qui considèrent l'ouvrage comme un «classique»⁵. Il est basé sur la thèse de doctorat que Weinreich a soutenue en 1951 sous la direction d'André Martinet à l'Université de Columbia⁶. Les travaux d'U. Weinreich et d'E. Haugen ont servi de fondement à la théorie des contacts de langues, autrement dit à la linguistique de contacts⁷.

Le livre de Weinreich, complet et détaillé (et qui n'a pas été traduit en français à ma connaissance), a évidemment influencé la recherche ultérieure sur le bilinguisme, tant en Russie que dans d'autres pays. Il englobe principalement l'interaction des langues dans la société et en partie chez l'individu. C'est un travail interdisciplinaire qui s'appuie sur des études extralinguistiques (réunissant plusieurs domaines contigus des sciences humaines), indispensables pour mieux comprendre les contacts de langues.

2. *Langues en contact* d'Uriel Weinreich

Pour Weinreich, la langue est un système dont les éléments sont liés de sorte que la perte de l'un d'entre eux entraîne la perte d'un autre⁸. Le bilinguisme est vu dans son livre non seulement à travers une perspective structuraliste tenant compte de la dichotomie saussurienne *langue/parole*, mais aussi sociolinguistique, puisque son but est de «montrer l'utilité d'une telle double approche en explorant de multiples facteurs, à la fois structurels et socioculturels, dont peuvent dépendre les effets du contact de langues»⁹.

L'ouvrage est préfacé par A. Martinet. Il comprend cinq chapitres mais je ne m'intéresserai qu'au deuxième où Weinreich parle de l'interférence linguistique collective¹⁰. Avant d'étudier l'interférence, l'auteur propose d'examiner les

⁵ Voici quelques exemples: Bagana, Xapilina 2010: 5; Stolz 2008: 115; Penhallurick 2003 [2010: 48]. L'ouvrage de Weinreich est également cité par K. Baleevskix (2002), I. Grigor'ev (2005) et F. Kazbekova (2012).

⁶ La thèse même s'intitule *Research Problems in Bilingualism, with Special Reference to Switzerland*. Elle a été publiée presque sans changements en 2011 sous le titre *Languages in Contact: French, German, and Romansh in Twentieth-century Switzerland* (Weinreich 1951 [2011]).

⁷ Goebel, Nelde, Stary, Wölck (Hrsg.), 1996 [2008: 3].

⁸ Vajnrax 1979: 12.

⁹ «Show the promise of such a twin approach by exploring the great variety of factors, both structural and socio-cultural, on which the effects of language contact may depend» (Weinreich 1953 [1970: 112]).

¹⁰ *Ibid.*: 7-70. L'interférence linguistique est définie par Weinreich comme une insertion d'éléments étrangers dans des domaines strictement organisés de la langue: «The term interference implies the rearrangement of patterns that result from the introduction of foreign elements into the more highly

similitudes et les différences des langues en interaction afin d'établir d'hypothétiques occurrences de l'interférence¹¹. Telle est l'une des étapes de la méthode d'I. Grigor'ev, auteur d'une thèse sur l'interférence syntaxique chez V. Nabokov: en comparant l'ordre des mots en anglais et en russe, le chercheur émet l'hypothèse d'une interférence à ce niveau-là dans les textes de Nabokov en anglais¹². D'après Weinreich, l'interférence se manifeste 1) quand le locuteur transfère ou emprunte des éléments d'une autre langue dans sa langue maternelle, en s'appuyant sur sa connaissance de la norme; 2) quand le locuteur identifie des éléments de langues différentes [*interlingual identification*]. En guise d'exemple du dernier type d'interférence, l'ordre des mots «sujet + prédicat + complément» en russe et en anglais peut sembler identique dans certains cas. Il est pourtant différent, car un tel ordre des mots a une valeur stylistique en russe mais dénotative en anglais. Weinreich s'interroge sur comment deux systèmes de langue différents interagissent dans l'esprit d'un bilingue lors d'une telle identification interlinguistique. C'est pourquoi il distingue trois types de bilingues: les coordonnés, les amalgamés et les subordonnés¹³. Weinreich différencie entre l'interférence dans la parole (les énoncés des bilingues) et l'interférence dans la langue qui se fige dans le système et devient habituelle pour les locuteurs. Ensuite, Weinreich analyse les interférences phonique, grammaticale et lexicale, bien que les frontières entre elles soient floues¹⁴. Je m'intéresserai aux interférences grammaticale et lexicale.

Voici plusieurs types d'interférence grammaticale décrits par Weinreich¹⁵:

1) transfert de morphèmes de la langue-source A vers la langue-cible B:

- transfert d'un morphème fortement lié [*highly bound*]¹⁶, par exemple un transfert de désinences d'une langue dans une autre langue (les terminaisons des verbes à la 1^{ère} / 2^{ème} personne du singulier du bulgare

structured domains of language, such as the bulk of the phonemic system, a large part of the morphology and syntax, and some areas of the vocabulary (kinship, color, weather, etc.)» (*ibid.*: 1).

¹¹ *Ibid.*: 2.

¹² Grigor'ev 2005.

¹³ Weinreich 1953 [1970: 9-10].

¹⁴ *Ibid.*: 29.

¹⁵ *Ibid.*: 29-46.

¹⁶ Un morphème lié n'existe qu'en combinaison avec d'autres morphèmes, tandis qu'un morphème libre est indépendant et représente un mot. Par exemple, la racine du mot *karman* ('poche' en russe) est un morphème libre et représente un mot entier, tandis que la «racine» *v* du mot *vynut'* ('sortir, prendre' en russe) est un morphème lié (Kazak 2012: 10) (nous ne discutons pas ici de la justesse de cette analyse morphologique, en nous concentrant uniquement sur les définitions des termes).

dans un dialecte du roumain) ou un changement d'article dans une langue sous l'influence d'une autre langue (changements de l'article féminin indéfini dans le romanche influencés par le suisse-allemand);

- coexistence d'un morphème fortement lié et d'un morphème relativement libre dans le but d'augmenter l'expressivité, par exemple l'ajout redondant d'un superlatif dans un comparatif déjà existant;
- transfert de morphèmes non intégrés, tels que des interjections et des phrases composées d'un mot, peut s'effectuer presque librement (recours par les migrants des États-Unis aux interjections anglaises dans leurs langues premières);

2) transfert de relations grammaticales de la langue A vers la langue B: dans l'ordre des mots, les modulations prosodiques, l'accord et la subordination («dépendance»):

- transfert de relations entre deux langues qui mène à un changement de sens (la phrase *diese Frau liebt der Mann* 'l'homme aime cette femme', copiée en anglais comme *this woman loves the man*, aura un sens opposé: 'cette femme aime l'homme');
- transfert de relations avec une perte de sens (*yesterday came he* en anglais par analogie avec *gestern kam er* en allemand);
- «interférence théorique», soit une interférence sans changements de sens considérables (K. Baleevskix et I. Grigor'ev, entre autres, parlent de ce type d'interférence¹⁷);

3) transfert des fonctions et des usages des morphèmes de la langue A (ou B) dans la langue B (ou A): le modèle avec une structure plus explicite, soit ayant des morphèmes libres dans son paradigme, sert de base (identification du présent en anglais à celui de l'allemand par des locuteurs germanophones des États-Unis);

4) disparition de catégories grammaticales (suppression des différences entre le datif et l'accusatif chez les locuteurs germanophones du Texas).

Voici plusieurs types d'interférence lexicale, toujours d'après Weinreich¹⁸:

1) interférence lexicale dans les mots simples:

¹⁷ Voir «interférence positive» (Baleevskix 2002: 20) ou «*facilitacija*» (Grigor'ev 2005: 55).

¹⁸ Weinreich 1953 [1970: 47-56].

- transfert de phonèmes d'une langue vers une autre (*vazzumara* en italien dérivé de l'anglais *what's the matter?*);
- extension de l'usage d'un mot d'une langue selon le modèle d'une autre langue;
- interférence lexicale faible: le signifié ne change pas et le signifiant change par analogie avec un mot apparenté (cognat) (transformation de *Europa* en espagnol en *Uropa* chez les habitants de Tampa en Floride);

2) interférence lexicale dans les mots composés et dans les phrases:

- adaptation des éléments d'un mot composé d'une langue aux modèles de dérivation ou de syntaxe d'une autre langue (transfert de *conscientious objectors* de l'anglais vers l'espagnol de Floride comme *objetores concientes*);
- reproduction à l'aide d'une extension sémantique (calque):
 - emprunts-traductions (*dry goods* a donné *marchandises sèches* dans le français de Louisiane);
 - emprunts-explications (le mot allemand *Vaterland* 'patrie' dérive du latin *patria* 'patrie, terre des pères');
 - emprunts-crétions (création de mots comme *Geschwister* [allemand], *sibling* [anglais] dans d'autres langues);
- transfert d'un nombre d'éléments et reproduction d'un autre, par exemple la formation de verbes dans une langue à partir de la racine d'un mot d'une autre langue (*home plato* en espagnol de Tampa dérivé de *home plate* en anglais).

Le bilinguisme, d'après Weinreich, peut être appréhendé non seulement comme un phénomène social et collectif, mais aussi individuel¹⁹. À l'exception de quelques lignes dans la première partie, il ne parle pourtant pas en détail de la possibilité d'étudier les textes littéraires d'auteurs bilingues rédigés dans leur deuxième langue: «Un autre aspect du mélange des langues qui pourrait être étudié est le folklore bilingue et la production littéraire de bilingues»²⁰.

¹⁹ *Ibid.*: 83.

²⁰ «Another aspect of speech mixture that may eventually be utilized is that of bilingual folklore and the literary production of bilinguals» (*ibid.*: 12).

En Russie, entre la fin du XIX^{ème} siècle et le milieu des années 1970, de nombreuses études au sujet des contacts de langues ont été publiées. Dans l'édition russe de 1979 du livre de Weinreich, il existe une liste de 300 ouvrages parus en URSS et s'inscrivant dans ce champs de recherche²¹.

3. Références d'U. Weinreich aux linguistes russes et son dialogue avec L. Ščerba

Weinreich mentionne beaucoup de chercheurs russes et soviétiques: N. Trubeckoj²², E. Polivanov et V. Bogorodickij²³, R. Avanesov²⁴, R. Jakobson²⁵, L. Jakubinskij²⁶, L. Ščerba²⁷, etc. Dans son livre, il s'est fondé sur des travaux des phonologues de Prague des années 1920-1930. Trubeckoj a écrit sur l'interférence des sons²⁸ et Jakobson, entre autres, sur l'affinité phonologique des langues²⁹. E. Polivanov, V. Bogorodickij, A. Seliščev, A. Georgievskij ont recouru à l'analyse phonématique dans le domaine des contacts de langues. Weinreich cite Avanesov et Jakubinskij, notamment pour tirer des exemples des dialectes russes³⁰. Je me concentrerai sur le dialogue qui s'instaure entre Ščerba et Weinreich à propos des trois types de bilingues.

Lev Ščerba, linguiste, fondateur de l'École phonologique de Leningrad et académicien, s'intéressait, d'une part, à la phonologie et poursuivait les recherches de Jan Niecisław Ignacy Baudouin de Courtenay³¹, en particulier sur le mélange des langues³². D'autre part, Ščerba travaillait sur la phonétique du

²¹ Vajnrajx 1979: 246-261.

²² Weinreich 1953 [1970: 14, 24]. En 1928, Trubeckoj a proposé la première définition de *Sprachbund* 'union de langues', d'après la note de bas de page de la p. 112 (*ibid.*: 112). L'École de Prague travaillait déjà sur l'affinité phonologique de langues génétiquement différentes. Cela a contribué aux recherches de Weinreich sur l'interférence phonique.

²³ *Ibid.*: 14.

²⁴ *Ibid.*: 27.

²⁵ *Ibid.*: 19, 20, 25.

²⁶ *Ibid.*: 55, 57-59.

²⁷ *Ibid.*: 21.

²⁸ Trubeckoj 1928.

²⁹ Jakobson 1949 [2012].

³⁰ Avanesov 1949. Quant à Jakubinskij, Weinreich indique l'article «Sur la parole dialectologique» [*O dialektologičeskoj reči*] (Weinreich 1953 [1970: 132]), alors qu'il s'agit de l'article «Sur la parole dialogique» [*O dialogičeskoj reči*] (Jakubinskij 1923).

³¹ Boduèn de Courtenay 1901. C'est un article basé sur la leçon d'introduction du cours de Baudouin de Courtenay sur la grammaire comparative des langues slaves et des langues indo-européennes en général sous le prisme de la linguistique comparative et historique.

³² Ščerba 1974: 5-23. En russe, *smešenie/skreščivanie jazykov*, en allemand, *Sprachmischung*.

français et du russe, sur leur comparaison, ainsi que sur la phonétique expérimentale, la lexicologie, etc. Weinreich s'est servi de quelques exemples et résultats de l'étude de Ščerba sur le sorabe de la région de Lusace et sur le bilinguisme³³.

Pour distinguer les trois types de bilingues (coordonnés, amalgamés, subordonnés), Weinreich se réfère explicitement aux notions de Ščerba «bilinguisme pur» et «bilinguisme mixte» proposées dans ses articles «Sur la notion de mélange des langues» [*O ponjatii smešenija jazykov*] (1926), «Sur la question du bilinguisme» [*K voprosu o dvujazyčii*] (1930³⁴), «Nouveaux problèmes de linguistique» [*Očerednye problemy jazykovedenija*] paru en 1945³⁵ après sa mort³⁶.

Un des articles de Ščerba les plus connus et les plus largement cités par les chercheurs russophones qui travaillent sur le bilinguisme est «Sur la notion de mélange des langues»³⁷. I. Grigor'ev remarque que Weinreich reprend la définition du bilinguisme de Ščerba et indique 1974 comme année de publication de l'article de celui-ci³⁸. Cela est contradictoire car, premièrement, le livre de Weinreich a paru en 1953 et, deuxièmement, Ščerba est mort en 1944. En effet, l'article de Ščerba a été rédigé et édité en français en 1926 dans le *Recueil japhétique*, traduit par la suite vers le russe par «I.A. Ščerba» et publié dans un recueil de ses œuvres en 1974³⁹. Weinreich a consulté la version française car elle est indiquée dans sa bibliographie⁴⁰.

Dans cet article, Ščerba affirme que deux langues existent chez le bilingue 1) soit en formant deux systèmes isolés, 2) soit en créant un système commun⁴¹. Dans le premier cas, les bilingues ne sont pas capables de traduire d'une langue à l'autre, contrairement au deuxième cas. De même que dans son article «Nouveaux

³³ Par exemple, Weinreich 1953 [1970: 10, 74, etc.].

³⁴ Sa traduction de l'ouzbek (langue originale de l'article de 1930) vers le russe est incluse dans le livre Ščerba 1974.

³⁵ Ščerba 1945. Je recourrai au texte inclus dans le livre Ščerba 1974.

³⁶ Panfilov 1972: 107, Kazbekova 2012: 21.

³⁷ Ščerba 1926.

³⁸ Grigor'ev 2005: 15.

³⁹ Ščerba 1974: 419. Je ne suis pas parvenue à comprendre qui est «I.A. Ščerba». S'agit-il d'une faute de frappe? S'agit-il d'Ivan Aleksandrovič (= Jan Nieciśław Ignacy) Baudouin de Courtenay?

⁴⁰ Weinreich 1953 [1970: 139].

⁴¹ Ščerba 1926: 10-12.

problèmes de linguistique» plus tardif, Ščerba se réfère plutôt aux bilingues «artificiels», car il examine diverses méthodes d'apprentissage de langues⁴².

D'après Ščerba, on parle de bilinguisme quand deux systèmes coexistent mais sont isolés l'un de l'autre⁴³. Suite à une interaction des systèmes, un processus d'emprunt a lieu, soit la coexistence de deux langues différentes, qui s'oppose à un mélange des systèmes, à la création d'une nouvelle langue⁴⁴. Quand deux langues forment pour le bilingue un seul système, émerge alors une nouvelle langue que Ščerba appelle «langue mixte à deux termes»⁴⁵. Le terme d'une langue est remplacé par le terme d'une autre langue, sans que le locuteur ne s'en aperçoive. Ščerba l'a constaté lorsqu'il observait l'interférence de mots allemands dans le sorabe dans le cadre de sa thèse. Weinreich étudie justement de telles substitutions en se basant sur d'autres langues⁴⁶. Il parle des interférences phonique, grammaticale et lexicale.

Dans la psycholinguistique des années 1970, l'on différencie entre des systèmes de langue coordonnés [*coordinate language system*] et des systèmes de langue mixtes [*compound language system*]⁴⁷. Le système de langue dit «mixte» se caractérise par deux signifiants correspondant à un signifié. Par exemple, les mots anglais *horse* et allemand *Pferd* 'cheval' renvoient au même concept⁴⁸. Les bilingues ayant un système mixte recourent à deux langues dans une situation de communication (par exemple, à l'école) et avec un groupe de personnes (avec leurs parents)⁴⁹. Dans le système de langue dit «coordonné», un signifiant s'associe avec un signifié⁵⁰. Les bilingues dans ce cas choisissent une de leurs langues maîtrisées en fonction de la situation et de l'interlocuteur⁵¹.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*: 17-18.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*: 12.

⁴⁶ À part le romanche et le suisse-allemand, qui étaient au centre de sa thèse, dans son ouvrage de 1953, Weinreich fournit des exemples de contacts entre une multitude d'autres langues: russe, allemand, yiddish, espagnol, anglais, français, italien, bulgare, roumain, finnois, polonais, tadjik, ouzbek, grec, portugais, etc.

⁴⁷ Panfilov 1972: 111. En parlant de la psycholinguistique des années 1970, V. Panfilov se réfère à l'étude *Psycholinguistics: A Survey of Theory and Research Problems* de 1965, publiée pour la première fois en 1954 (Osgood, Sebeok *et al.* [eds.], 1954).

⁴⁸ *Ibid.*: 139-140.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*: 140.

⁵¹ *Ibid.*

Chez Weinreich, l'on retrouve une même classification: outre les bilingues subordonnés [*subordinative bilinguals*], il distingue des bilingues mixtes [*compound bilinguals*] et des bilingues coordonnés [*coordinative bilinguals*] qui ont, respectivement, deux signifiants associés à un signifié et chaque signifiant renvoyant à un seul signifié⁵². F. Kazbekova considère que la dichotomie «système de langue coordonné/mixte» correspond à celle de Ščerba «bilinguisme pur/mixte»⁵³. En effet, dans ses articles de 1926 et 1945, Ščerba parle de l'apprentissage des langues, tandis que dans celui de 1930, sa classification renvoie à celle de la psycholinguistique où la différence entre les systèmes de langue dépend de la situation de communication et des interlocuteurs.

Dans son article de 1926, Ščerba n'a pas encore proposé les termes de «bilinguisme pur» et «bilinguisme mixte». Il le fera en 1930⁵⁴. Puis le chercheur les élaborera un peu plus en détail dans l'article publié en 1945⁵⁵. Les notions de *coordinate bilingualism* et *compound bilingualism* apparaissent pour la première fois⁵⁶ chez les psycholinguistes américains S. Ervin and Ch. Osgood⁵⁷. Leur article a pourtant paru en 1954, après l'ouvrage de Weinreich et l'étude de Ščerba. Le linguiste soviétique V. Rozencvejk, auteur d'ouvrages sur le bilinguisme, remarque, de plus, que le but principal d'Ervin et Osgood consistait à prouver l'hypothèse de Ščerba sur les deux types de bilinguisme par le biais d'expériences psycholinguistiques⁵⁸.

Weinreich souligne l'importance du regard linguistique sur le bilinguisme, de même que Ščerba⁵⁹. Dans son article de 1930, rédigé d'abord en ouzbek et publié ensuite en russe en 1974⁶⁰, Ščerba s'intéresse au lien entre les types de bilinguisme «pur» et «mixte» et différents groupes sociaux. Si les deux langues sont utilisées par l'individu bilingue séparément dans des groupes sociaux différents, c'est-à-dire que chaque langue correspond à un groupe particulier, il s'agit de bilinguisme «pur»⁶¹. Si les deux langues sont employées avec des

⁵² Weinreich 1953 [1970: 9-10].

⁵³ Kazbekova 2012: 20.

⁵⁴ Ščerba 1974: 314-315.

⁵⁵ *Ibid.*: 40-41.

⁵⁶ Diller 1970.

⁵⁷ Ervin, Osgood 1954.

⁵⁸ Rozencvejk (éd.), 1972: 13.

⁵⁹ Weinreich 1953 [1970: 4, 83].

⁶⁰ Voir les notes du recueil *Le système linguistique et l'activité langagière* [*Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'*] (Ščerba 1974: 423).

⁶¹ *Ibid.*: 314.

interlocuteurs appartenant tantôt à un groupe, tantôt à un autre, il est question de bilinguisme «mixte»⁶². Weinreich se réfère à ces deux types de bilinguisme, formulés par Ščerba⁶³. Dans son article «Sur la question du bilinguisme», Ščerba non seulement élabore les termes de bilinguisme «pur» et «mixte», mais aussi explique son idée de la «langue mixte à deux termes», telle qu'élaborée dans son article de 1926. Ščerba a en tête, à mon avis, la notion de *code-switching* (qui n'a pas encore été proposée en tant que telle), car il dit que les gens «alternent constamment les langues, en passant d'une langue à l'autre sans se rendre compte de quelle langue ils emploient dans quelle situation»⁶⁴.

Dans son article «Nouveaux problèmes de linguistique»⁶⁵, le chercheur affirme que dans le bilinguisme «pur», il n'y a pas de lien entre les langues, tandis que, dans le bilinguisme «mixte», on apprend une langue en s'appuyant sur une autre. Il parle plutôt de «bilinguisme artificiel» [*iskusstvennyj bilingvizm*], c'est-à-dire celui élaboré par le locuteur lors de l'apprentissage d'une langue étrangère à l'âge adulte.

Il est à noter que Ščerba ne distingue pas entre la diglossie et le bilinguisme dans ses recherches⁶⁶. Une confusion terminologique semblable a lieu dans les recherches russophones ultérieures, me semble-t-il, à cause de la traduction du terme de diglossie vers le russe par un synonyme de bilinguisme [*dvujazyčie*]⁶⁷.

⁶² *Ibid.*

⁶³ Weinreich 1953 [1970: 10].

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ Ščerba 1945; 1974: 39-59.

⁶⁶ On parle de diglossie quand deux variétés d'une même langue sont utilisées par les locuteurs en fonction des situations de communication (Ferguson 1959: 325). Par exemple, l'italien standard est employé à la télévision, dans les journaux, alors que ses dialectes sont parlés au sein de la famille. De nos jours, la distinction entre une variété standard «haute» et une variété régionale «basse» d'une même langue (*ibid.*: 327) est, d'ailleurs, beaucoup plus floue et contestable qu'à l'époque de Ferguson.

⁶⁷ Dans sa thèse, A. Dubinina parle de diglossie à propos de la Russie du XIX^{ème} siècle, quand le français et le russe étaient utilisés, respectivement, dans la communication formelle et informelle, tandis que sa collègue V. Blinokvatova, au contraire, ayant consacré sa thèse, tout comme Dubinina, à la correspondance de la noblesse russe, nomme la coexistence du français et du russe dans la Russie du XIX^{ème} siècle par le terme de bilinguisme car, selon elle, les deux langues avaient le même statut (Dubinina 2005; Blinokvatova 2005).

4. Le recueil de 1972 *Problèmes du bilinguisme et du plurilinguisme* [*Problemy dvujazyčija i mnogojazyčija*]

Weinreich connaissait et citait les travaux de Ščerba ainsi que ceux d'autres linguistes des années 1910-1940. En Union soviétique, l'intérêt pour les recherches sur les contacts de langues a explosé vers les années 1970. L'apparition d'un grand nombre d'études sur les contacts et interactions de langues s'explique, à mon avis, par la traduction en russe de l'article de Weinreich «Unilingualism and multilingualism» (1961)⁶⁸. Il a paru dans le sixième numéro de la revue soviétique *Nouveautés de la linguistique* (1972) sous le titre «Monolinguisme et plurilinguisme» [*Odnodzazyčie i mnogojazyčie*]⁶⁹, soit deux ans plus tôt que le livre *Le système linguistique et l'activité langagière* [*Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'*] (1974) comprenant des articles de Ščerba, dont certains étaient publiés en russe pour la première fois⁷⁰. Le travail *Languages in Contact* de Weinreich a été traduit en russe par le linguiste ukrainien, auteur d'études sur les contacts de langues et le bilinguisme, Y. Žluktenko, et publié en 1979 à Kiev⁷¹.

En 1972, P. Azimov, président de l'Académie des sciences de la République soviétique du Turkménistan, a dirigé la publication du recueil *Problèmes du bilinguisme et du plurilinguisme* [*Problemy dvujazyčija i mnogojazyčija*] qui rassemblait des articles de chercheurs soviétiques⁷². Je m'intéresserai, d'une part, aux articles qui mobilisent et retravaillent les idées de Weinreich et, d'autre part, j'examinerai ceux qui sont repris par les chercheurs contemporains russes K. Baleevskix⁷³, I. Grigor'ev⁷⁴ et F. Kazbekova⁷⁵. Je ne tiendrai compte que des textes ayant trait à l'interférence dans le but d'analyser comment les études sur l'interférence dans les domaines non littéraires ont amené les chercheurs russes à avoir recours à cette notion en parlant dans leurs recherches des textes littéraires.

Parmi de multiples références russophones, j'ai choisi le recueil *Problèmes du bilinguisme et du plurilinguisme* car il est, d'abord, largement cité dans les

⁶⁸ Voir les informations sur cette publication chez Rozencvejk (éd.), 1972: 513.

⁶⁹ Vajnrajx 1972.

⁷⁰ «Sur la notion de mélange des langues» (1926) et «Sur la question du bilinguisme» (1930), in Ščerba 1974: 60-74, 313-318.

⁷¹ Vajnrajx 1979.

⁷² Azimov (éd.), 1972.

⁷³ Baleevskix 2002.

⁷⁴ Grigor'ev 2005.

⁷⁵ Kazbekova 2012.

recherches de K. Baleevskix, I. Grigor'ev et F. Kazbekova et, ensuite, publié la même année que la traduction russe de l'article «Unilingualism and multilingualism». La date commune de publication laisse supposer que les études sur les contacts de langues étaient alors populaires et qu'il y avait un dialogue entre elles.

4.1 La réception de *Langues en contact* d'U. Weinreich dans le recueil *Problèmes du bilinguisme et du plurilinguisme*

L'article de L. Barannikova «Essence de l'interférence et particularités de son apparition» [*Suščnost' interferencii i specifika ee pojavlenija*] est consacré au problème de la distinction entre l'emprunt et l'interférence. L'emprunt se caractérise par l'intrusion d'un élément étranger d'un système dans un autre, par exemple une substitution de sons, un rétrécissement d'acception et un transfert de marques grammaticales de mots⁷⁶. L'interférence entraîne un changement de structure de la langue-cible et des éléments de cette structure sous l'influence d'une autre langue⁷⁷. Suite à une telle interaction, de nouveaux rapports entre les éléments peuvent se former dans la langue-cible⁷⁸. La différence principale entre l'emprunt et l'interférence consiste en ce que l'emprunt touche au lexique, le système «le moins organisé», tandis que l'interférence concerne, au contraire, les niveaux «les plus organisés», notamment la syntaxe, la morphologie et la phonétique⁷⁹. Pour tirer cette conclusion, L. Barannikova cite Weinreich qui, lui, soit traçait une frontière nette entre l'emprunt et l'interférence⁸⁰, soit considérait l'emprunt comme une composante de l'interférence: «Parce que le locuteur ou le descripteur (ou les deux) savent d'habitude à quelle langue appartient un énoncé dans sa totalité, les éléments qui n'appartiennent pas à cette langue peuvent être

⁷⁶ Barannikova 1972: 89-90.

⁷⁷ *Ibid.*: 88.

⁷⁸ *Ibid.*: 90.

⁷⁹ *Ibid.*: 92; Weinreich 1953 [1970: 1].

⁸⁰ L'emprunt est un «ajout à un inventaire [linguistique]» [*addition(s) to an inventory*] (Weinreich 1953 [1970: 1]), contrairement à l'interférence qui conduit à des changements dans les niveaux les plus structurés de la langue (*ibid.*). Weinreich parle en détail de l'intégration des emprunts et des raisons des emprunts lexicaux (*ibid.*: 53-61).

distingués comme “empruntés” ou TRANSFÉRÉS. C’est une manifestation de l’interférence linguistique)»⁸¹.

Bien que l’interférence ait lieu dans les niveaux les plus structurés de la langue, L. Barannikova trouve pourtant des exemples d’emprunts et d’interférences au niveau lexical: les mots *kreking* ‘craquage’ et *puding* ‘pudding’ sont empruntés de l’anglais, tandis que le mot tadjik *nomzad* ‘fiancé’ combiné avec d’autres mots (*nomzadi fanxoi filologij*) reçoit une nouvelle acception (le titre de docteur ès lettres, *kandidat filologičeskix nauk* en russe)⁸². Un des exemples de l’interférence lexicale de Weinreich sur le transfert de phonèmes d’une langue vers une autre est le mot italo-américain *vazzumara*, dérivé de *what’s the matter?* ‘qu’est-ce qu’il y a?’⁸³. Il s’agit néanmoins d’une interférence à la fois lexicale et phonique, me semble-t-il. Certains auteurs de thèses trouvent également des occurrences d’interférences lexicales⁸⁴.

Dans son article «Relations entre les catégories de langue et de pensée dans le bilinguisme» [*Vzaimootnošenie kategorij jazyka i myšlenija pri dvujazyčii*], V. Panfilov parle du rapprochement de langues en interaction, y compris de langues possédant de considérables différences structurelles. En d’autres termes, il y est question de l’interférence comme résultat de contacts de langues. La pensée du bilingue sert d’intermédiaire dans une telle interaction entre les langues. Dans la dichotomie «langue – pensée», c’est la pensée qui prédomine, selon Panfilov⁸⁵. Le chercheur cite Weinreich 1) pour expliquer le processus de rapprochement des langues en interaction chez le bilingue et 2) pour en tirer des exemples de la grammaire⁸⁶. En s’appuyant sur la notion de «langue mixte à deux termes» (Ščerba) et celle de «système à deux termes d’une même langue» (A. Loewe), Weinreich dit que les bilingues peuvent percevoir deux signes comme un seul signe composé d’un signifié et de deux signifiants⁸⁷. Cette affirmation doit, à mon sens, être prouvée par des expériences psycholinguistiques, si c’est possible. En ce qui concerne le rapprochement de langues en interaction, Weinreich considère que, lors de l’interférence

⁸¹ «Because it is usually known, to either the speaker or the describer or both, to which language an utterance as a whole belongs, the non-belonging elements can be separated as “borrowed” or TRANSFERRED. This is one manifestation of linguistic interference» (*ibid.*: 7).

⁸² Barannikova 1972: 90, 93.

⁸³ Weinreich 1953 [1970: 47].

⁸⁴ Baleevskix 2002: 151-152; Kazbekova 2012: 89-90, 93, 99.

⁸⁵ Panfilov 1972: 103.

⁸⁶ *Ibid.*: 107, 109.

⁸⁷ Weinreich, cité d’après Panfilov 1972: 107.

grammaticale, une langue sert de modèle pour une autre langue et que certaines catégories grammaticales disparaissent à cause d'une simplification [*banalization*]. Cela veut dire qu'une langue acquiert des traits analytiques sous l'emprise d'une autre langue, dont la structure est analytique, par exemple de l'anglais dans le bilinguisme irlandais-anglais⁸⁸.

Panfilov rejette la pertinence de l'hypothèse Sapir-Whorf dans le bilinguisme car, «du point de vue de cette hypothèse, le fait d'être bilingue, surtout bilingue pur, sous-entend deux types de pensée totalement différents chez un seul individu bilingue et montre que l'hypothèse du relativisme linguistique est inappropriée»⁸⁹.

Contrairement à V. Panfilov, K. Baleevskix et I. Grigor'ev la soutiennent et l'appliquent au bilinguisme littéraire⁹⁰.

Ainsi, Panfilov croit qu'une langue à deux termes conduit à la formation de deux systèmes composés auxquels correspond un type de pensée (pour Panfilov, la pensée définit la langue). Il n'est pas d'accord avec l'hypothèse du relativisme linguistique, car, pour lui, l'existence de deux systèmes de langue séparés (coordonnés), auxquels correspondent deux types de pensée, est impossible. L'interférence a lieu quand un bilingue connaît mieux une de ses deux langues; dans ce cas, les connaissances les plus riches d'une des deux langues sont utilisées pour l'autre par le biais de «mécanismes psychophysiologiques»⁹¹. Il est difficile d'observer à coup sûr, selon moi, quel rôle jouent ces mécanismes dans le processus d'interférence. Weinreich remarque qu'il vaudrait mieux appréhender l'interférence d'une façon interdisciplinaire⁹², ce qui n'a pas été fait par Panfilov.

Passons, à présent, aux références des auteurs de recherches russes des années 2002, 2005 et 2012 au recueil *Problèmes du bilinguisme et du plurilinguisme*.

⁸⁸ *Ibid.*: 109.

⁸⁹ «[...] s točki zrenija gipotezy Sepira – Uorfa, sam fakt dvujazyčija, osobenno togo tipa, kogda imeet mesto čistij bilingvizm, predpolagaet naličie dvux nesvodimyx drug k drugu tipov myšlenija u odnogo i togo že čeloveka (bilingva), čto samo po sebe obnaruživaet nesostojatel'nost' ètoj gipotezy» (Panfilov 1972: 110).

⁹⁰ Ils considèrent que les auteurs bilingues ont deux manières différentes de penser et que cela les aide dans l'écriture: Baleevskix 2002: 71-73; Grigor'ev 2005: 33-42.

⁹¹ Panfilov 1972: 111.

⁹² Weinreich 1953 [1970: 4].

4.2 Références au recueil *Problèmes du bilinguisme et du plurilinguisme* dans la recherche contemporaine russe

4.2.1 Notions de «substrat», «superstrat» et «adstrat» dans les recherches sur l'interférence dans le bilinguisme littéraire

Les recherches de K. Baleevskix, I. Grigor'ev et F. Kazbekova concernent l'interférence dans les textes littéraires d'Andreï Makine, Vladimir Nabokov et Gaïto Gazdanov, respectivement.

Dans la partie théorique de son travail, consacrée aux problèmes généraux du bilinguisme, K. Baleevskix a recours aux articles de M. Mixajlov «Bilinguisme et influence des langues les unes sur les autres» [*Dvujazyčie i vzaimovlijanie jazykov*] et de Ju. Dešeriev et I. Protčenko «Principaux aspects des recherches sur le bilinguisme et le plurilinguisme» [*Osnovnye aspekty issledovanija dvujazyčija i mnogojazyčija*] pour analyser la notion d'interférence. La chercheuse mentionne également l'article de Barannikova «Essence de l'interférence et particularités de son apparition» [*Suščnost' interferencii i specifika ee projavlenija*] qui présente une typologie de l'interférence.

A. Martinet prône la nécessité de préciser les notions de «substrat», «superstrat» et «adstrat» dans la préface de *Langues en contact*⁹³. Weinreich mentionne le terme de «substrat» en parlant de la rivalité des langues lors d'une colonisation et en citant H. Schuchardt qui affirmait qu'il y avait toujours des traces de la première langue dans une nouvelle langue imposée par les vainqueurs⁹⁴.

K. Baleevskix reprend, d'un côté, l'idée de Mixajlov selon laquelle, au niveau de la langue, l'interaction de langues mène à l'apparition de «substrat», «superstrat» et «adstrat», tandis qu'au niveau de la parole elle entraîne l'interférence⁹⁵. La chercheuse cite, de l'autre côté, L. Barannikova en disant qu'«un substrat est une des occurrences de l'interférence»⁹⁶. L. Barannikova considère, effectivement, que l'interférence renvoie à la fois à la parole et à la langue mais caractérise le substrat comme «la manifestation la plus saillante de

⁹³ A. Martinet, cité d'après Weinreich 1953 [1970: ix].

⁹⁴ H. Schuchardt, cité d'après *ibid.*: 109.

⁹⁵ Baleevskix 2002: 21; Mixajlov 1972: 198.

⁹⁶ Baleevskix 2002: 24; Barannikova 1972: 94.

l'interférence», en faisant allusion au contexte socio-historique⁹⁷. Les propos de L. Barannikova et ceux de M. Mixajlov divergent.

K. Baleevskix note que Dešeriev et Protčenko parlaient de l'«interférence de substrat» et de l'«interférence d'adstrat», dont la première est due aux particularités structurelles et typologiques de la langue et la deuxième, avant tout, aux emprunts et aux calques⁹⁸. Dans leur article, Dešeriev et Protčenko parlent de l'«interférence de substrat» [*interferencija substratnogo xaraktera*] quand les éléments structurels d'une langue influent sur ceux d'une autre langue⁹⁹. Par exemple, l'absence de genre en géorgien influence le discours des locuteurs géorgiens lorsqu'ils parlent russe. L'«interférence d'adstrat» [*interferencija adstratnogo xaraktera*] est une influence d'éléments structurels de la deuxième langue sur la première (ce qui renvoie à la thèse de F. Kazbekova de 2012 sur la prose de G. Gazdanov).

L'objectif de K. Baleevskix consiste à prouver l'interférence de la langue russe, langue maternelle d'A. Makine, dans son expression littéraire en français. Il n'est pas précis de parler de substrat, superstrat et adstrat, selon moi, car ils sont liés à la langue, non à la parole. Par exemple, la langue normande qui s'est dissoute dans l'anglais y a laissé des traces (superstrat)¹⁰⁰. L'œuvre d'A. Makine représente la parole littéraire et non une langue. À en juger par les exemples, les réflexions des linguistes soviétiques ont trait au discours oral. K. Baleevskix emploie néanmoins les termes de substrat, adstrat, superstrat relativement aux textes littéraires¹⁰¹. Le transfert de notions d'un domaine à l'autre conduit à une confusion terminologique et cela vaut pour les termes propres au bilinguisme non littéraire et au bilinguisme littéraire dans les recherches contemporaines russes. M. Šaxnovič, auteure de la première thèse sur le bilinguisme soutenue en Russie, emploie le terme de substrat relativement au style de la prose rédigée en français d'Elsa Triolet. Elle relève du «substrat russe»¹⁰². Non seulement la structure et les résultats de l'analyse de K. Baleevskix, mais aussi l'expression «substrat russe» à l'égard de l'œuvre romanesque d'A. Makine¹⁰³, font écho à la thèse de Šaxnovič.

⁹⁷ Barannikova 1972: 94.

⁹⁸ Baleevskix 2002: 21.

⁹⁹ Dešeriev, Protčenko 1972: 29.

¹⁰⁰ Mixajlov 1972: 198.

¹⁰¹ Par exemple, Baleevskix 2002: 22, 61, 107, 168.

¹⁰² Šaxnovič 1970: 36.

¹⁰³ Baleevskix 2002: 5.

Une question reste pourtant ouverte: est-ce que les dialogues des textes littéraires sont considérés comme du discours oral¹⁰⁴? Quoi qu'il en soit, Martinet croyait incorrect de constater des substrats, superstrats et adstrats dans les langues en contact¹⁰⁵.

Baleevskix cite Mixajlov en disant que l'interférence entraîne une dérogation de la norme linguistique¹⁰⁶. Nombreux sont les chercheurs qui ont écrit sur la norme dans le bilinguisme, sujet que je laisserai de côté dans cet article.

4.2.2 Rapport entre la langue et la pensée dans l'interférence syntaxique

Dans sa recherche, I. Grigor'ev cite l'article de V. Panfilov. I. Grigor'ev se réfère au travail de Panfilov, car ils ont tous les deux écrit sur l'interférence syntaxique. Panfilov remarque que la syntaxe est le système le plus soumis à l'interférence lors de l'interaction de langues¹⁰⁷. Cette idée est déjà présente dans la définition de l'interférence donnée par Weinreich¹⁰⁸: l'interférence touche aux niveaux les plus organisés de la langue, soit à la phonétique, la morphologie et la syntaxe. I. Grigor'ev en tire la conclusion suivante: la structure grammaticale de la langue est étroitement liée à la pensée des locuteurs. Pour appuyer ses propos, I. Grigor'ev fait appel à W. von Humboldt, sans indiquer de travaux concrets du chercheur. Il est difficile, à mon avis, de témoigner du rapport entre la langue et la pensée dans le bilinguisme, d'autant plus dans le bilinguisme littéraire. En parlant de Nabokov, Grigor'ev met pourtant l'accent sur l'existence d'une «forte dominance du russe dans sa conscience linguistique»¹⁰⁹. Le chercheur trace ainsi un lien entre la langue russe et la pensée de Nabokov. En tant que linguiste et auteur d'une thèse dans le domaine de la théorie linguistique, Grigor'ev possède-t-il les connaissances psycholinguistiques suffisantes pour l'affirmer? Il faut, malgré tout, mettre en évidence ses exemples d'interférence de l'ordre des mots russe dans la syntaxe anglaise de Nabokov qui peuvent être intéressants.

Bien qu'elle énumère une liste considérable d'articles tirés du recueil *Problèmes du bilinguisme et du plurilinguisme* dans sa bibliographie,

¹⁰⁴ Dans sa thèse, M. Lisnik choisit pour objet les dialogues de personnages littéraires afin d'analyser la «compression» de la parole, propre au discours oral. Par exemple, l'abréviation «d'acc» 'd'accord' représente une occurrence de compression (Lisnik 2005: 74-90).

¹⁰⁵ Martine 1972: 82-83.

¹⁰⁶ Baleevskix 2002: 19; Mixajlov 1972: 199.

¹⁰⁷ Panfilov 1972: 108.

¹⁰⁸ Weinreich 1953 [1970: 1].

¹⁰⁹ Grigor'ev 2005: 88.

F. Kazbekova ne cite que V. Panfilov dans le deuxième chapitre de sa thèse, consacré à l'interférence syntaxique¹¹⁰. La chercheuse mentionne cet article pour les mêmes raisons qu'I. Grigor'ev: dire que la syntaxe est le niveau le plus soumis à l'interférence et qu'elle est liée à la pensée. La chercheuse parle de l'ordre des mots inhabituel dans les textes littéraires en langue russe de Gazdanov, ce qui représente pour elle un impact de l'ordre de mots de la langue française. Par exemple, l'ordre des mots dans plusieurs phrases russes est identique à celui des propositions subordonnées relatives introduites par le pronom *dont* en français¹¹¹. Je considère les exemples de F. Kazbekova comme intéressants, car c'est la langue acquise plus tard qui influence la langue première et des occurrences de cette interférence «à l'envers» se manifestent ensuite dans des textes littéraires.

Ayant observé les références de K. Baleevskix, I. Grigor'ev et F. Kazbekova aux auteurs du recueil *Problèmes du bilinguisme et du plurilinguisme* (M. Mixajlov, Ju. Dešeriev et I. Protčenko, L. Barannikova, V. Panfilov) au sujet de l'interférence, je tire les conclusions suivantes:

– les notions de «substrat», «superstrat» et «adstrat», mentionnées par Weinreich, sont appliquées à l'œuvre d'A. Makine par K. Baleevskix, bien qu'elles renvoient non à l'interférence dans la parole, mais à l'emprunt dans la langue. Elles semblent, de surcroît, avoir une valeur métaphorique. C'est Šaxnovič, d'une part, mais aussi L. Barannikova, Ju. Dešeriev et I. Protčenko, d'autre part, qui ont influencé K. Baleevskix;

– il est possible, selon I. Grigor'ev et F. Kazbekova inspirés par W. von Humboldt, U. Weinreich et V. Panfilov, de parler de l'impact de la pensée sur la syntaxe et vice versa. Il faudrait étudier cela de plus près à l'aide de recherches psycholinguistiques, entre autres;

– la différence entre le calque et l'interférence n'est pas toujours perçue tant par U. Weinreich que par les auteurs de thèses (F. Kazbekova). Bien qu'elle cite l'article de Barannikova sur les distinctions entre l'emprunt et l'interférence, F. Kazbekova les confond dans sa thèse, de même que Weinreich;

– justifier le rapport d'influence entre la pensée et la syntaxe devient d'autant plus compliqué, lorsqu'il s'agit du bilinguisme littéraire et que les auteurs bilingues deviennent l'objet d'étude;

¹¹⁰ Kazbekova 2012: 57; Panfilov 1972: 108.

¹¹¹ Kazbekova 2012: 58-59.

– parmi tous les niveaux de langue, la syntaxe est la plus soumise à l'interférence, pour reprendre les propos d'U. Weinreich et ensuite de V. Panfilov, I. Grigor'ev, F. Kazbekova.

5. Conclusion

Le dialogue entre Weinreich et des linguistes soviétiques est manifeste. Par exemple, pour classer les bilingues en trois catégories (amalgamés, subordonnés et coordonnés), Weinreich s'est référé aux travaux de Ščerba et à ses concepts de bilinguisme pur et de bilinguisme mixte. L. Barannikova et V. Panfilov ont cité *Langues en contact* de Weinreich (1953) en parlant de la disparité entre l'emprunt et l'interférence ainsi que du lien entre la langue et la pensée chez les bilingues.

Bien que ni l'ouvrage *Langues en contact* ni le recueil *Problèmes du bilinguisme et du plurilinguisme* (1972) n'aient traité du bilinguisme littéraire, les chercheurs contemporains russes y ont recours dans leurs travaux sur le bilinguisme littéraire. K. Baleevskix (2002) considère que la notion de «substrat» ressemble à celle d'interférence sans prendre en compte la différence entre la langue et la parole. Elle rend compte du «substrat russe» dans les romans en français d'A. Makine. I. Grigor'ev (2005) croit que «la conscience russe» de Nabokov se voit dans le fait que ses textes littéraires en anglais reflètent des interférences syntaxiques de la langue russe. F. Kazbekova (2012), comme I. Grigor'ev, parle de l'interférence syntaxique du français dans les textes littéraires russes de G. Gazdanov. Certaines conclusions de chercheurs représentent un résultat de leur réception de Weinreich à travers des travaux de linguistes soviétiques.

J'ai démontré que les thèses de 2002, 2005 et 2012 sur le bilinguisme littéraire et l'interférence dans les textes d'auteurs bilingues ont été partiellement menées dans le domaine des contacts de langues. Les chercheurs indiquent pourtant la théorie linguistique (K. Baleevskix, I. Grigor'ev) et la linguistique historique, typologique et comparée (F. Kazbekova) en tant que leurs principaux domaines de recherches.

J'aurais pu m'adresser à d'autres études de la fin des années 1960 et du début des années 1970, citées par les auteurs des thèses: E. Vereščagin, *Caractéristique*

psychologique et méthodique du bilinguisme (1969)¹¹²; le sixième numéro de la série *Nouveautés de la linguistique* (1972)¹¹³; V. Rozencvejk, *Les contacts de langues: problématique linguistique* (1972)¹¹⁴; A. Karlinskij, «Typologie de l'interférence dans la parole» (1972)¹¹⁵; le recueil *Le système linguistique et l'activité langagière* qui rassemblait les études de Ščerba (1974) et auquel je me suis déjà référée¹¹⁶; Ju. Žluktenko, *Aspects linguistiques du bilinguisme* (1974)¹¹⁷. Il faudrait les consulter par la suite pour compléter le présent article.

¹¹² Vereščagin 1969 [2014].

¹¹³ Rozencvejk (éd.), 1972.

¹¹⁴ Rozencvejk 1972.

¹¹⁵ Karlinskij 1972.

¹¹⁶ Ščerba 1974.

¹¹⁷ Žluktenko 1974.

Bibliographie

- AVANESOV, Ruben Ivanovič (1949). *Očerki ruskoj dialektologii* [Essais de dialectologie russe]. Moskva: Učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo ministerstva prosvěščenija RSFSR.
- AZIMOV, Pigam Azimovič (éd.) (1972). *Problemy dvujazyčija i mnogojazyčija* [Problèmes du bilinguisme et du plurilinguisme]. Moskva: Nauka.
- BAGANA, Žerom [BAGHANA, Jérôme] & XAPILINA, Elena Vladimirovna (2010). *Kontaktnaja lingvistika. Vzaimodejstvie jazykov i bilingvizm* [Linguistique de contacts. Interaction de langues et bilinguisme]. Moskva: Flinta – Nauka.
- BALEEVSKIX, Ksenija Viktorovna (2002). *Jazyk kak èksplikacija kul'turnogo opyta pisatelja-bilingva (A. Makina)* [La langue comme explication de l'expérience culturelle d'un écrivain bilingue (A. Makine)], thèse de candidat, Université pédagogique de Yaroslav.
- BARANNIKOVA, Lidija Ivanovna (1972). Suščnost' interferencii i specifika ee projavlenija [Essence de l'interférence et particularités de son apparition]. In: AZIMOV (éd.), 1972 (pp. 88-98).
- BLINOXVATOVA, Varvara Mixajlovna (2005). *Rusko-francuzskij bilingvizm rossijskogo dvorjanstva pervoj poloviny XIX veka (na materiale pisem)* [Le bilinguisme russo-français de la noblesse russe de la première moitié du XIX^{ème} siècle (à partir des correspondances)], thèse de candidat, Université d'État de Stavropol.
- BODUÈN DE KURTENÈ, Ivan Aleksandrovič [BAUDOUIN DE COURTENAY, Jan Nieciślaw Ignacy] (1901). O smešannom xaraktere vsech jazykov [Sur le caractère mixte de toutes les langues], *Žurnal Ministerstva narodnogo prosvěščenija* CCCXXXVII, 12-24.
- DEŠERIEV, Junus Dešerievič & PROTČENKO, Ivan Fedorovič (1972). Osnovnye aspekty issledovanija dvujazyčija i mnogojazyčija [Principaux aspects des recherches sur le bilinguisme et le plurilinguisme]. In: AZIMOV (éd.), 1972 (pp. 26-42).
- DILLER, Karl C. (1970). «Compound» and «coordinate» bilingualism: a conceptual artifact, *Word* 26/2, 254-261 (<https://doi.org/10.1080/00437956.1970.11435596>; site consulté le 30 juin 2020).
- DUBININA, Anna Mixajlovna (2005). *Rusko-francuzskij èpistoljarij pervoj poloviny XIX veka: frazeologija i inojazyčnye vkraplenija* [Le genre épistolaire russo-français de la première moitié du XIX^{ème} siècle: phraséologie et insertions de mots d'autres langues], thèse de candidat, Université d'État de Briansk.
- ERVIN, Susan M. & OSGOOD, Charles E. (1954). Second language learning and bilingualism, *Journal of Abnormal & Social Psychology* 58, 139-149.

- FERGUSON, Charles Albert (1959). Diglossia, *Word* 15/2, 325-340 (<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/00437956.1959.11659702>; site consulté le 2 février 2021).
- GOEBL, Hans & NELDE, Peter H. & STARÝ, Zdeněk & WÖLCK, Wolfgang (Hrsg.) (1996 [2008]). *Kontaktlinguistik / Contact Linguistics / Linguistique de contact: Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung / An International Handbook of Contemporary Research / Manuel international des recherches contemporaines*. Berlin – Boston: De Gruyter Mouton, 2008.
- GRIGOR'EV, Il'ja Nikolaevič (2005). *Literaturnyj bilingvizm V. Nabokova: sintaksičeskaja interferencija v anglojazyčnyx proizvedenijax pisatelja* [Le bilinguisme littéraire de V. Nabokov: interférence syntaxique dans l'œuvre anglophone de l'écrivain], thèse de candidat, Université technique d'État de Perm.
- HAUGEN, Einar (1953). *The Norwegian Language in America I-II*. Philadelphia, Pennsylvania: University of Pennsylvania Press.
- JAKOBSON, Roman [JAKOBSON, Roman Osipovič] (1949 [2012]). Sur la théorie des affinités phonologiques entre les langues. In: JAKOBSON R. *Selected Writings I [Phonological Studies]* (pp. 234-246). Berlin – Boston: De Gruyter Mouton, 2012.
- JAKUBINSKIJ, Lev Petrovič (1923). O dialogičeskoj reči [Sur la parole dialogique], *Russkaja reč* 1, 96-194.
- KARLINSKIJ, Avram Efremovič (1972). Tipologija rečevoj interferencii [Typologie de l'interférence dans la parole], *Zarubežnoe jazykoznanie i literatura* 2, 9-16.
- KAZAK, Marija Jur'evna (2012). *Morfemika i slovoobrazovanie sovremennogo russkogo jazyka. Teorija: učebnoe posobie* [Étude des morphèmes et formation des mots dans la langue russe contemporaine. Théorie: manuel]. Belgorod: Izdatel'skij dom Belgorod.
- KAZBEKOVA, Fatima Zaur'ovna (2012). *Osobennosti russko-francuzskix interferencij v proizvedenijax Gajto Gazdanova* [Particularités des interférences russo-françaises dans l'œuvre de Gaïto Gazdanov], thèse de candidat, Université d'État d'Ossétie du Nord.
- LISNIK, Marina Vladimirovna (2005). *Lingvističeskie priznaki rečevoj kompressii v situacii iskusstvennogo bilingvizma (russko-francuzskij jazykovoj kontakt)* [Indices linguistiques de la compression de la parole en situation de bilinguisme artificiel (contact linguistique russo-français)], thèse de candidat, Université pédagogique d'État de Yaroslav.
- MARTINE, Andre [MARTINET, André] (1972). Rasprostranenie jazyka i strukturnaja lingvistika [Diffusion de la langue et linguistique structurale]. In: ROZENCVEJG (éd.), 1972 (pp. 81-93).
- MIXAJLOV, Matvej Mixajlovič (1972). Dvujazyčie i vzaimovlijanie jazykov [Bilinguisme et influence des langues les unes sur les autres]. In: AZIMOV (éd.), 1972 (pp. 197-203).

- MIXAL'ČENKO, Vida Juozovna (éd.) (2006). *Slovar' sociolingvističeskix terminov* [Dictionnaire des termes sociolinguistiques]. Moskva: Institut jazykoznanija RAN.
- OSGOOD, Charles E. & SEBEEK, Thomas A. *et al.* (eds.) (1954). Psycholinguistics: A survey of theory and research problems, *The Journal of Abnormal and Social Psychology* 49/4-2, iii-ix/1-203 (<https://doi.org/10.1037/h0063655>; site consulté le 2 février 2021)¹¹⁸.
- PANFILOV, Vladimir Zinov'evič (1972). Vzaimootnošenie kategorij jazyka i myšlenija pri dvujazyčii [Relations entre les catégories de langue et de pensée dans le bilinguisme]. In: AZIMOV (éd.), 1972 (pp. 103-119).
- PENHALLURICK, Rob (2003 [2010]). *Studying the English Language*. London: Red Globe Press, 2010.
- ROZENCVEJG, Viktor Jul'evič (1972). *Jazykovye kontakty: lingvističeskaja problematika* [Les contacts de langues: problématique linguistique]. Leningrad: Nauka.
- _____, (éd.) (1972). *Novoe v lingvistike* [Nouveautés de la linguistique] VI: Jazykovye kontakty [Contacts de langues]. Moskva: Izdatel'stvo Progress.
- STOLZ, Thomas (2008). Total reduplication vs. echo-word formation. In: SIEMUND P. & KINTANA N. (eds.), *Language Contact and Contact Languages* (pp. 107-132). Amsterdam – Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- ŠAXNOVIČ, Margarita Naumovna (1970). *Problema jazykovogo stilja avtorabilingvista (v svjazi s nekotorymi tendencijami sovremennogo francuzskogo jazyka)* [Le problème du style d'un auteur bilingue en lien avec quelques tendances du français contemporain], thèse de candidat, Université pédagogique d'État de Kalinine.
- ŠČERBA, Lev Vladimirovič (1926). Sur la notion de mélange des langues. In: *Jafetičeskij sbornik / Recueil Japhétique IV: Problemy* (pp. 1-19). Leningrad: Jafetičeskij institut Akademii nauk SSSR.
- _____, (1945). Očerednye problemy jazykovedenija [Nouveaux problèmes de linguistique], *Izvestija Akademii nauk SSSR* IV/5, 173-186.
- _____, (1974). *Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'* [Le système linguistique et l'activité langagière]. Leningrad: Nauka.
- TRUBECKOJ, Nikolaj Sergeevič (1928). [Proposal 16]. In: *First International Congress of Linguists, Actes* (pp. 54-56). Leiden: A.W. Sijthoff.
- VAJNRAJX, Uriel' [WEINREICH, Uriel] (1972). Odnójazyčie i mnogójazyčie [Monolinguisme et plurilinguisme]. In: ROZENCVEJG (éd.), 1972 (pp. 25-60).
- _____, (1979). *Jazykovye kontakty: Sostojanie i problemy issledovanija* [Contacts de langues: état et problèmes de la recherche], trad. par Ju. Žluktenko. Kiev: Izdatel'stvo pri Kievskom universitete izdatel'skogo ob'edinenija «Vyšča škola».

¹¹⁸ Cet ouvrage collectif compte environ 200 pages et représente plutôt un livre qu'un article.

- VEREŠČAGIN, Evgenij Mixajlovič (1969 [2014]). *Psixologičeskaja i metodičeskaja xarakteristika dvujazyčija (bilingvizma)* [Caractéristique psychologique et méthodique du bilinguisme]. Moskva – Berlin: Direkt-Media, 2014.
- VOGT, Hans (1954). Language contacts, *Word* 10/2-3, 365-374 (<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/00437956.1954.11659533>; site consulté le 30.06.2020).
- WEINREICH, Uriel (1951 [2011]). *Languages in Contact: French, German and Romansh in Twentieth-century Switzerland*. Amsterdam – Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 2011.
- _____, (1953 [1970]). *Languages in Contact: Findings and Problems*. The Hague – Paris: Mouton, 1970.
- ŽLUKTENKO, Jurij Aleksevič (1974). *Lingvističeskie aspekty dvujazyčija* [Aspects linguistiques du bilinguisme]. Kiev: Izdatel'stvo pri Kievskom universitete «Vyšča škola».

ANTOINE MEILLET S'ENTRETIENT AVEC LA REVUE *ESPERANTO*

Sébastien MORET

Université de Lausanne

sebastien.moret@unil.ch

Résumé

Au début de l'année 1921, Antoine Meillet est en Suisse romande, où il donne des conférences au bord du Léman, à Genève et Lausanne. Durant ce séjour, Meillet rencontra aussi l'espérantiste suisse Edmond Privat, alors directeur de la revue Esperanto, qui était l'organe officiel de l'Universala Esperanto-Asocio. Cet entretien autour de l'espéranto et des langues artificielles donna lieu à quelques notes, revues par Meillet lui-même, qui furent publiées en espéranto dans la revue. C'est ce petit texte qui n'a jamais été répertorié dans la liste bibliographique de Meillet que je propose de présenter ici.

Mots-clés: Antoine Meillet, Edmond Privat, espéranto, texte de Meillet non catalogué, revue Esperanto

1. Introduction

Au mois de février 1921, Antoine Meillet (1866-1936) est en Suisse romande. La presse de la région rend compte de conférences données sur les bords du Léman. Ainsi, le mercredi 9 février, le *Journal de Genève* annonce que, le lendemain, Meillet parlera au Palais de l'Athénée sur «Les langues de civilisation»¹. Quelques jours plus tard, la *Tribune de Lausanne* relate en détail dans son numéro du 14 février² la conférence³ que Meillet – un «linguiste transcendant» selon les mots d'accueil du recteur d'alors, le latiniste Franck Olivier (1869-1964) – donna le 11 février à l'université de la ville – dans une salle Tissot «pour une fois trop petite» – sur «La langue d'Homère».

¹ P. 5 (https://www.letempsarchives.ch/page/JDG_1921_02_09/5/article/5594723/antoine%20meillet; site consulté le 29 juillet 2020).

² P. 4 (<https://SCRIPTORIUM.BCU-LAUSANNE.CH/zoom/58730/view?page=4&p=separate&search=Antoine%20Meillet&hlid=2942491454&tool=search&view=0,0,3378,1715>; site consulté le 29 juillet 2020).

³ Le journal indique que Meillet avait présenté sa conférence comme une «causerie sur un sujet vaste, tout plein de petits mystères et de petites difficultés».

Lors de son séjour à Genève, Meillet eut aussi l'occasion de rencontrer la revue *Esperanto*, comme cette dernière l'indique dans un article non signé intitulé «Les linguistes et l'espéranto» [*Lingvistoj kaj Esperanto*]⁴ et publié dans son numéro de mars 1921. Il y est ainsi question d'une «conversation» qui aurait eu lieu entre Meillet «que nous avons eu le plaisir d'accueillir à Genève il n'y a pas longtemps»⁵ et le ou les auteur(s) de l'article non signé. Toujours selon cet article anonyme, cette rencontre donna lieu à des «notes» que Meillet «revit et corrigea de sa propre main» en vue de leur publication dans la revue *Esperanto*. C'est ce texte, intitulé «Propos du prof. Meillet» [*Deklaroj de prof. Meillet*] (Figure 1) et qui n'avait jamais été répertorié⁶, que je propose de présenter ici.

La revue *Esperanto* avait été fondée en 1905 par l'espérantiste français Paul Berthelot (1881-1910), qui la transmit deux ans plus tard au Suisse Hector Hodler (1887-1920), qui en devint le directeur et le rédacteur jusqu'à sa mort en 1920⁷. Peu avant celle-ci, Hodler fit don de la revue à l'*Universala Esperanto-Asocio*, basée alors à Genève, qui avait été fondée en 1908 et qui en fit son «*oficiala organo*»⁸. En 1921, c'est l'espérantiste suisse Edmond Privat (1889-1962)⁹ qui est le directeur de la revue, et des documents d'archives montrent que c'est lui qui rencontra Meillet lors de son séjour à Genève.

Ces documents, ce sont des lettres de Meillet à Privat conservées dans les archives de ce dernier¹⁰. En date du 31 janvier 1921, Meillet écrit: «C'est, je crois, le 10 février (jeudi) que je dois parler aux étudiants de Genève. // En principe,

⁴ *Lingvistoj kaj Esperanto* 1921.

⁵ *Ibid.*: 42.

⁶ Il existe trois répertoires de l'œuvre de Meillet: Benveniste 1937; Swiggers 2006; Loicq 2006, les deux derniers tentant de compléter la liste de Benveniste. Le texte de Meillet présenté ici n'est répertorié par aucun de ces auteurs.

⁷ Hector Hodler était le fils du célèbre peintre suisse Ferdinand Hodler (1853-1918), pour lequel il posa pendant plusieurs années. On a fêté en 2020 le centième anniversaire de la mort d'Hector et des ouvrages sont parus pour rappeler son investissement pour l'espéranto, mais aussi pour la paix et les améliorations sociales. Voir, par exemple, Englert (dir.), 2020.

⁸ *Esperanto* 1933-1934. La revue *Esperanto* existe toujours en 2021 et est toujours la revue officielle de UEA (<https://revuoesperanto.org/>; site consulté le 19 janvier 2021).

⁹ Après avoir soutenu, en 1918, une thèse de doctorat ès lettres portant sur la question polonaise, Privat sera journaliste, interprète et activiste pacifiste, avant d'être nommé en 1945 professeur de langue et de littérature anglo-saxonnes à l'Université de Neuchâtel.

¹⁰ Le fonds Edmond Privat est conservé à la Bibliothèque de la ville de La Chaux-de-Fonds, en Suisse (<https://biblio.chaux-de-fonds.ch/bvcf/patrimoine/archives-fonds-speciaux/archives-personnelles/Pages/edmond-privat.aspx>; site consulté le 5 janvier 2021); son catalogue est disponible en ligne (<https://floraweb.ne.ch/flora/ark:/37964/001123533>; site consulté le 5 janvier 2021). Je tiens à remercier la Bibliothèque de la ville de La Chaux-de-Fonds et sa directrice Madame Sylvie Béguelin pour l'accès facilité à ces documents et pour l'autorisation de les utiliser dans le présent article.

j'accepte volontiers votre aimable invitation»¹¹, laissant ainsi entendre une demande précédente de Privat de le rencontrer¹². La rencontre entre les deux hommes semble avoir eu lieu le 10 février, puisqu'en date du 8, Meillet informe Privat: «Entendu pour après-demain jeudi»¹³. Ces documents d'archives confirment aussi que Meillet a bel et bien revu et corrigé le texte qui est ressorti de la rencontre; le 18 février, il écrit à Privat: «Voici, corrigé, le résumé de notre entretien. J'ai précisé de mon mieux certains détails»¹⁴.

2. Le texte

Les propos de Meillet qui ont fait suite à l'entretien évoqué précédemment sont publiés par la revue en espéranto. Mais il semble évident, au vu de la correspondance en français entre Meillet et Privat, que l'entretien s'est déroulé en français. Meillet s'est bien sûr intéressé à l'espéranto, il le lisait peut-être, mais rien n'indique qu'il était capable de le parler ou de le comprendre à l'oral. En 1908 il écrivait: «Je ne connais pas moi-même assez l'espéranto pour avoir à ce sujet une opinion autorisée»¹⁵. Les choses étaient peut-être différentes plus de dix ans plus tard, mais le plus probable est que Meillet a revu et corrigé un texte en français qui a été ensuite traduit pour être publié dans *Esperanto*. Si, dans sa lettre déjà évoquée à Privat du 18 février 1921, Meillet indique lui retourner avec ses corrections le résumé de l'entretien, le texte lui-même n'est pas conservé dans les archives Privat. Par conséquent, la traduction française que je donne après le texte en espéranto n'est qu'une variante possible des notes prises lors de l'entretien et revues par Meillet. Je donne d'abord le texte en espéranto, suivra la traduction française accompagnée de quelques notes et commentaires.

¹¹ Lettre de Meillet à Privat du 31 janvier 1921, Bibliothèque de la ville de La Chaux-de-Fonds, Fonds Edmond Privat (VCH-BVFSF EP), document EP/102/1872/5.

¹² Un œil jeté dans l'inventaire (Bouquet 1987; Swiggers 1991) du Fonds Antoine Meillet hébergé désormais par le Collège de France laisse voir que les lettres de Privat à Meillet ne semblent pas avoir été conservées.

¹³ Lettre de Meillet à Privat du 8 février 1921, Bibliothèque de la ville de La Chaux-de-Fonds, Fonds Edmond Privat (VCH-BVFSF EP), document EP/102/1872/3.

¹⁴ Lettre de Meillet à Privat du 18 février 1921, Bibliothèque de la ville de La Chaux-de-Fonds, Fonds Edmond Privat (VCH-BVFSF EP), document EP/102/1872/6.

¹⁵ Meillet 1908: 243.

Le texte en espéranto:

«Deklaroj de prof. Meillet

Mi jam diris, li deklaris al ni, mian profundan konvinkon, ke internacia lingvo estas ne nur necesega, sed ebla. La Kongresoj kaj la gazetaro de Esperanto en plej diversaj landoj estas evidenta pruvo de tio.

Nek Esperanto, nek ties derivitoj Ido kaj Esperantido estas perfektaj. La bazo trovita de D-ro Zamenhof estas la bona: li eltiris la mezon el la lingvoj eŭropaj, sed Esperanto gajnus, laŭ mia persona opinio, formetante kelkajn senutilajn sonojn kiel ekzemple *h* kaj forlasante la substantivan finiĝon – kiel ĝi jam ofte faras en poezio – kaj ankaŭ l’akuzativan.

La literoj supersignitaj povas eble ĝeni la propagandon kaj la nunan tipografion, sed la kombinoj *ch* kaj *sh* estas malpli taŭgaj por fonetika ortografio.

Prave la Esperantistoj daŭrigas sian propagandon kun unueco. Estas pli bone, ke ili ne faru ŝanĝojn nun. Evitante provizore ĉiun ŝtoniĝon oni atendu, ke spertula komisiono estu elektita de la Ligo de Nacioj por studi la demandon atentante ankaŭ la dezirojn de la Ĉinoj kaj de l’Japanoj. Ĝis tiam estus preferinde eviti malagrablajn polemikojn kaj diskuti science la teoriajn demandojn en revuo senpartia de studado, kie ĉiu skribus en la formo preferata. Tio kompreneble valoras nur se ne venas gravaj decidoj de homaj aroj favore al Esperanto antaŭ ol ĉiuj lingvoj kaj projektoj estos ekzamenitaj de iu supera aŭtoritato»¹⁶.

Ma traduction en français:

«Propos du prof. Meillet

J’ai déjà dit¹⁷, nous a-t-il déclaré, ma profonde conviction qu’une langue internationale est non seulement très nécessaire, mais [aussi] possible. Les Congrès et la presse de l’espéranto dans les pays les plus divers en sont une preuve évidente.

¹⁶ Lingvistoj kaj Esperanto 1921: 43.

¹⁷ L’expression la plus complète des idées de Meillet concernant l’espéranto et les langues artificielles se trouve dans le chapitre «Essais de langues artificielles» de son ouvrage de 1918 sur *Les langues dans l’Europe nouvelle* (Meillet 1918: 318-330); ce chapitre a été republié avec quelques changements et mises à jour dans la seconde édition (Meillet 1928: 276-285). Sur les idées de Meillet telles qu’exprimées dans cet ouvrage, voir Moret 2019. Meillet exprima aussi ses idées sur le sujet dans ses comptes rendus d’ouvrages sur l’espéranto ou les langues artificielles parus notamment dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*. – S.M.

Ni l'espéranto, ni ses dérivés *ido*¹⁸ et *esperantido*¹⁹ ne sont parfaits. La base trouvée par le Dr Zamenhof est la bonne: il a pris la moyenne des langues européennes, mais l'espéranto gagnerait, selon mon opinion personnelle, en rejetant quelques sons inutiles comme par exemple le *h*²⁰, et en abandonnant la désinence du substantif²¹ – comme il le fait déjà souvent en poésie – et aussi celle de l'accusatif²².

¹⁸ Quand l'espéranto est lancé en 1887, il acquiert rapidement des adeptes, mais provoque aussi un certain nombre de discussions et de critiques quant à sa forme et aux choix linguistiques de son auteur, L.L. Zamenhof (1859-1917). Est notamment et essentiellement reproché à ce dernier le fait d'avoir doté sa langue d'un accusatif (voir ci-dessous la note 22) et de lettres à signe diacritique. C'est dans ce contexte que fut proposé le projet nommé *ido* ('fils, rejeton' en espéranto) qui se voulait une sorte d'espéranto réformé. L'*ido* n'a plus d'accusatif (il faut cependant signaler que la terminaison accusative {-n} est malgré tout recommandée dans les situations où la distinction entre le sujet et l'objet n'est pas évidente), ni de lettres à signe diacritique (face à l'espéranto *ĉ* [tʃ] et *ŝ* [ʃ], l'*ido* a, respectivement, *ch* et *sh*). De plus, l'*ido* proposait un système de dérivation plus «logique» (un de ses promoteurs fut, ne l'oublions pas, le logicien Louis Couturat [1868-1914]): «L'*ido* divise les lexèmes en deux catégories, verbaux et non-verbaux, et le passage d'une partie du discours à l'autre [...] ne peut se faire par simple substitution du morphème final, mais à l'aide de suffixes (-*al*, -*oz*, -*ag*, etc.)» (Duc Goninaz 2019: 69). – S.M.

¹⁹ C'est aussi dans ce contexte de réformes qu'il faut situer la langue *esperantido* élaborée par René de Saussure (1868-1943), le frère de Ferdinand (1857-1913). Sous le pseudonyme d'Antido, il fait paraître en 1919 une brochure qui commence ainsi: «Au point de vue de la structure, l'Espéranto [*sic*] est sans rival parmi les langues artificielles, mais dans la pratique il présente certains inconvénients pour l'écriture et la prononciation, en particulier pour les peuples occidentaux [sur ces difficultés de prononciation, voir Koutny 2019: 116]. Le but de cette brochure est de faire disparaître ces inconvénients au moyen d'une simple transposition[,] en n'introduisant dans la langue de Zamenhof que les modifications strictement nécessaires et suffisantes pour atteindre ce but» (Antido 1919: 5). Sur cette langue, voir aussi Duličenko 1990: 211-212. – S.M.

²⁰ Il s'agit de la consonne fricative glottale sourde [h]. En tant que francophone, Meillet pouvait être enclin à penser que le *h* aspiré n'était pas utile. – S.M.

²¹ Tous les substantifs de l'espéranto se terminent par le morphème {-o}. Avec cette remarque concernant un des choix morphologiques de Zamenhof, Meillet participe d'une certaine manière au débat qui existait parmi les théoriciens des langues artificielles, entre les tenants d'une approche naturaliste et les tenants d'une approche schématique ou autonomiste (Tauli 1968: 168). Que fallait-il privilégier en construisant une langue artificielle à vocation internationale? Une régularité extrême (comme en espéranto), avec des terminaisons identiques pour les différentes parties du discours et des paradigmes uniques et réguliers, ou des formes peut-être irrégulières, mais reconnues et maîtrisées internationalement? Ce débat, qui intéressait aussi bien la forme que devaient prendre les mots que la grammaire et les paradigmes, donna naissance à des langues artificielles «naturalistes», comme l'occidental (1922) d'Edgar de Wahl (1867-1948). Pour ces deux tendances, il s'agissait de promouvoir la solution qui, disait-on, rendrait la langue ainsi construite la plus simple et la plus accessible possible au plus grand nombre. Sur l'école naturaliste en interlinguistique, on consultera Carlevaro 1971. – S.M.

²² L'accusatif de l'espéranto se marque au moyen du morphème unique {-n}. Sa fonction est triple: 1) il indique le complément d'objet direct; 2) le lieu vers lequel on se dirige et 3) il peut servir à remplacer n'importe quel syntagme prépositionnel dans le cas où on ne saurait pas quelle préposition employer. La question de savoir si une langue à vocation internationale devait posséder ou non un accusatif fut largement débattue (voir, par exemple, Waringhien 1959:130-164 et la note 18 ci-dessus). – S.M.

Les lettres à signe diacritique²³ peuvent peut-être gêner la propagande et la typographie actuelle, mais les combinaisons *ch* et *sh*²⁴ sont moins appropriées pour une orthographe phonétique.

Les espérantistes ont raison de poursuivre leur propagande dans un esprit d'unité [*kun unueco*]. Il est préférable qu'ils ne fassent [plus] de changements maintenant. Tout en évitant provisoirement toute pétrification [de la langue], il faut attendre qu'une commission d'experts soit élue par la Ligue des Nations²⁵ pour étudier la question en tenant compte aussi des désirs des Chinois et des Japonais²⁶. En attendant [*Ĝis tiam*] il serait préférable d'éviter les polémiques désagréables et de discuter de façon scientifique des questions théoriques dans une revue impartiale d'étude, dans laquelle chacun écrirait dans la forme qu'il préfère. Cela ne sera utile, bien sûr, que tant que des groupes d'hommes ne prendront pas de décisions importantes en faveur de l'espéranto avant que toutes les langues et tous les projets ne soient examinés par une autorité supérieure»²⁷.

Cette «très intéressante déclaration»²⁸ de Meillet fut commentée dans l'article qui la contenait, article probablement écrit, comme on l'a vu, par Privat. Il

²³ Ce sont ĉ [tʃ], ĝ [dʒ], ĥ [x], ĵ [ʒ], ŝ [ʃ] et ŭ [w]. – S.M.

²⁴ Meillet fait ici référence aux deux digrammes de l'ido, respectivement [tj] et [f]. Voir ci-dessus la note 18. – S.M.

²⁵ Dès sa création en 1920, la Société des Nations dut gérer des initiatives qui demandaient de choisir officiellement l'espéranto comme langue internationale ou d'en recommander l'enseignement dans toutes les écoles. En 1921, au moment de la rencontre entre Meillet et Privat, rien n'avait encore abouti. L'année suivante, en 1922, un rapport fouillé du Secrétariat général de la SdN présenta très positivement la question de l'espéranto. Même si ce rapport fut approuvé par l'Assemblée générale, l'affaire finit par capoter, notamment suite au veto de la France qui voyait d'un mauvais œil la place du français (alors langue internationale de la diplomatie) être menacée par l'espéranto. Sur l'espéranto à la Société des Nations, voir Forster 1982: 171-177 et Garvía 2015: 161-163. – S.M.

²⁶ Une des questions qui intéressaient les adeptes et les théoriciens des langues artificielles internationales concernait l'accessibilité de ces langues pour les peuples ne parlant pas des langues indo-européennes, dont s'inspiraient largement (surtout pour le lexique) la plupart des langues auxiliaires de l'époque. Il fallait, d'une certaine manière, trouver une voie qui permette aux peuples non européens de se sentir aussi concernés par ces projets de langue internationale. On rappellera ici, à ce propos, que Johann Martin Schleyer (1831-1912), le créateur du volapük (1879), avait décidé que les radicaux de sa langue seraient presque entièrement dépourvus de la lettre *r*, «en considération», nous disent Louis Couturat (1868-1914) et Léopold Leau (1868-1943) dans leur *Histoire de la langue universelle*, «des Chinois, ainsi que des vieillards et des enfants» (Couturat, Leau 1903: 135). – S.M.

²⁷ Face aux très nombreux projets de langue internationale qui existaient à l'époque, l'idée était répandue qu'il fallait les analyser scientifiquement et impartialement, afin de déterminer lequel était le plus adapté pour devenir la langue internationale auxiliaire de tous. C'est avec cet objectif que fut créée au début du XX^{ème} siècle la Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale (voir à ce sujet Couturat, Leau 1907). En 1931, Otto Jespersen (1860-1943) assignera aussi à la nouvelle science interlinguistique cette même mission (Jespersen 1931). Une fois la meilleure langue désignée, il serait revenu à une instance internationale de la proposer voire de l'imposer comme langue auxiliaire à l'échelle mondiale. – S.M.

²⁸ *Lingvistoj kaj Esperanto* 1921: 43.

s'agissait, dans le contexte de rivalité forte de ces années-là avec la langue ido, de s'inspirer de ces propos pour mettre en avant la valeur de l'espéranto et la validité du chemin suivi par le mouvement espérantiste.

3. Conclusion

Meillet s'est régulièrement exprimé sur la problématique des langues artificielles à vocation internationale, sur l'espéranto, sur l'ido aussi²⁹. Ce petit texte publié dans la revue *Esperanto* n'est donc pas surprenant. Il faut par contre relever la forme de l'entretien et le contact direct que Meillet accepta d'avoir avec le mouvement espérantiste. Et ici on peut rappeler ces souvenirs de Privat, selon lesquels Ferdinand de Saussure demanda à son mathématicien de frère René d'assister pour lui au Congrès universel d'espéranto de 1906 qui se tenait à Genève, craignant pour sa réputation si on apprenait qu'il avait pris part à une rencontre espérantiste³⁰.

Concernant le contenu, le texte présenté ici reprend certaines des idées développées ailleurs par Meillet³¹. Néanmoins, des avis nouveaux ressortent, ceux qui concernent la forme d'une langue internationale: si Meillet ne semble pas pouvoir trancher entre les lettres à signe diacritique de l'espéranto et les digrammes de l'ido, il semble par contre considérer avec une certaine perplexité le schématisme de l'espéranto, du moins en ce qui concerne la désinence unique pour tous les substantifs.

Meillet s'intéressait à la question des langues artificielles internationales et développa sur le sujet toute une série d'idées et de réflexions. Si son ouvrage sur *Les langues dans l'Europe nouvelle* comporte l'exposé le plus détaillé, d'autres textes existent, comme celui présenté ici, qui permettent de compléter sa vision du problème. Sous ce rapport, ses comptes rendus (parus, notamment, dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* ou la *Revue critique d'histoire et de littérature*) et sa correspondance mériteraient d'être analysés, afin de mettre au jour le plus précisément possible la conception théorique que Meillet se faisait des langues artificielles à vocation internationale.

²⁹ Voir Moret 2019.

³⁰ Alcalde 2016: 23.

³¹ Meillet 1918: 318-330; 1928: 276-285.

Bibliographie

- ALCALDE, Javier (2016). The other Saussure, *Babel* 16 (August 2016), 22-24.
- ANTIDO [SAUSSURE, René de] (1919). *Fundamento de la lingvo «Esperantido», nova formo de la lingvo internacia «Esperanto»* [Fondement de la langue «Esperantido», nouvelle forme de la langue internationale «Espéranto»]. Bern: [Büchler & Ko.].
- BENVENISTE, Émile (1937). Bibliographie des travaux d'Antoine Meillet, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 38, 43-68.
- BOUQUET, Simon (1987). Les archives d'Antoine Meillet au Collège de France. Présentation et catalogue provisoire, *Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage* 8/1, 113-140.
- CARLEVARO, Tazio (1971). *The Naturalistic School in Interlinguistics (LB-Papier 20)*. Braunschweig: Vieweg.
- COUTURAT, Louis et LEAU, Léopold (1903). *Histoire de la langue universelle*. Paris: Librairie Hachette et C^{ie}.
- _____, (1907). *Délégation pour l'adoption d'une Langue auxiliaire internationale. Compte rendu des travaux du Comité (15-24 octobre 1907)*. Coulommiers: Imprimerie Paul Brodard.
- DUC GONINAZ, Michel (2019). Le classement des lexèmes en espéranto: histoire et situation actuelle. In: MORET S. (éd.), *Interlinguistique et espérantologie (Cahiers de l'ILSL 61)*, 67-74.
- DULIČENKO, Aleksandr Dmitrievič (1990). *Meždunarodnye vspomogatel'nye jazyki* [Les langues auxiliaires internationales]. Tallinn: Valgus.
- ENGLERT, Marine (dir.) (2020). *Hector Hodler. Une posture pacifique / Pacisma sinteno*. Genève: Éditions Notari.
- ESPERANTO (1933-1934). Esperanto. In: KÖKÉNY L. & BLEIER V. (éds), *Enciklopedio de Esperanto I: A – Ĵ* (pp. 125-126). Budapest: Literatura mondo.
- FORSTER, Peter G. (1982). *The Esperanto Movement*. The Hague et al.: Mouton Publishers.
- GARVÍA, Roberto (2015). *Esperanto and its Rivals. The Struggle for an International Language*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- JESPERSEN, Otto (1931). A new science: Interlinguistics, *Psyche* 43 (January 1931), 57-67.
- KOUTNY, Ilona (2019). Caractérisation typologique de l'espéranto comme langue naturelle. In: MORET S. (éd.), *Interlinguistique et espérantologie (Cahiers de l'ILSL 61)*, 111-137.
- LINGVISTOJ KAJ ESPERANTO (1921). Lingvistoj kaj Esperanto [Les linguistes et l'espéranto], *Esperanto* 247/3, 42(2)-43(3).
- LOICQ, Jean (2006). *Mémorial Antoine Meillet publié à l'occasion du centenaire de sa nomination au Collège de France (1906-2006) (Studia indo-europaea. Revue de mythologie et de linguistique comparée III)*, 5-169.

- MEILLET, Antoine (1908). [Compte rendu de:] K. Brugmann u. A. Leskien, *Zur Kritik des künstlichen Weltsprachen*. Strasbourg (chez Trüber), 1907, in-8°, 38 p., *Revue critique d'histoire et de littérature* 13 (2 avril 1908), 241-244.
- _____, (1918). *Les langues dans l'Europe nouvelle*. Paris: Payot.
- _____, (1928). *Les langues dans l'Europe nouvelle*, 2^{ème} éd., avec un appendice de L. Tesnière sur la statistique des langues de l'Europe. Paris: Payot.
- MORET, Sébastien (2019). Autour des *Langues dans l'Europe nouvelle*. Une réception de Meillet par les adeptes des langues artificielles, *Histoire Épistémologie Langage* 41/2, 157-176.
- SWIGGERS, Pierre (1991). Les archives Meillet au Collège de France: additions et corrections à l'inventaire, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 86, 367-370.
- _____, (2006). La bibliographie des travaux d'Antoine Meillet: additions et corrections. In: BERGOUNIOUX G. & DE LAMBERTERIE CH. (éds), *Meillet aujourd'hui* (pp. 339-354). Leuven – Paris: Peeters.
- TAULI, Valter (1968). *Introduction to a Theory of Language Planning*. Uppsala: Uppsala universitet.
- WARINGHIEN, Gaston (1959). *Lingvo kaj vivo* [Langue et vie]. La Laguna: J. Régulo.

Deklaroj de Prof. Meillet

„Mi jam diris, li deklaris al ni, mian profundan konvinkon, ke internacia lingvo estas ne nur necesega, sed ebla. La Kongresoj kaj la gazetaro de Esperanto en plej diversaj landoj estas evidenta pruvo de tio.

Nek Esperanto, nek ties derivitoj Ido kaj Esperantido estas perfektaj. La bazo trovita de D-ro Zamenhof estas la bona: li ektiris la mezon el la lingvoj eŭropaj, sed Esperanto gajnus, laŭ mia persona opinio, formetante kelkajn senutilajn sonojn kiel ekzemple *h* kaj forlasante la substantivan finiĝon — kiel ĝi jam ofte faras en poezio — kaj ankaŭ l'akuzativan.

La literoj supersignitaj povas eble ĝeni la propagandon kaj la nunan tipografion, sed la kombinoj *ch* kaj *sh* estas malpli taŭgaj por fonetika ortografio.

Prave la Esperantistoj daŭrigas sian propagandon kun unueco. Estas pli bone, ke ili ne faru ŝanĝojn nun. Evitante provizore ĉiun ŝtoniĝon oni atendu, ke spertula komisiono estu elektita de la Ligo de Nacioj por studi la demandon atentante ankaŭ la dezirojn de la Ĉinoj kaj de l'Japanoj. Ĝis tiam estus preferinde eviti malagrablajn polemikojn kaj diskuti science la teoriajn demandojn en revuo senpartia de studado, kie ĉiu skribus en la formo preferata. Tio kompreneble valoras nur se ne venas gravaj decidoj de homaj aroj favore al Esperanto antaŭ ol ĉiuj lingvoj kaj projektoj estos ekzamenitaj de iu supera aŭtoritato.“

Figure 1. Le texte de Meillet dans la revue *Esperanto* 247/3, p. 43 (3)
(sur le site de la Bibliothèque nationale autrichienne: <https://anno.onb.ac.at/cgi-content/anno-plus?aid=e0f&datum=1921&page=46&size=45>; site consulté le 07.06.2021).

LES COLONIES ITALOPHONES DE CRIMÉE. LE REGARD D'UN LINGUISTE SOVIÉTIQUE

Elena SIMONATO
Université de Lausanne
elena.simonato@unil.ch

Résumé

L'article propose un panorama des études de Vladimir Šišmarev (1874-1957), l'un des plus célèbres linguistes-romanistes de l'Union soviétique, consacrées aux communautés italophones de Crimée. La région qu'il explora dans les années 1920-1930 comportait des colonies fondées par des italophones venant aussi bien d'Apulie que du Tessin avant la Seconde Guerre mondiale. À l'aide des méthodes de la linguistique de terrain, le linguiste soviétique a capturé les langues uniques de ces communautés qu'il considérait être des «îlots linguistiques» au milieu d'un territoire essentiellement russophone. Ses observations, dont certaines sont conservées dans les archives, sont des témoignages uniques d'une situation dialectologique et sociolinguistique révolue. Quelques années après ces expéditions dialectologiques, les italophones de ces régions furent emprisonnés et exilés.

Mots-clés: dialectologie de terrain en URSS, linguistique soviétique, îlots linguistiques, communautés italophones, géolinguistique soviétique

1. Introduction

La présente étude analyse le regard porté sur les communautés italophones de Crimée par le linguiste V.F. Šišmarev (1874-1957), l'un des acteurs majeurs de la linguistique romane en Union soviétique. La relecture critique de ses carnets et de ses articles permet de mieux appréhender la situation sociolinguistique des communautés italophones dans les années 1920-1930, soit avant la déportation massive dont elles ont été victimes.

1.1 Les voies de l'émigration italienne de Crimée

Šišmarev visite dans les années 1930 les colonies italiennes qui se sont formées dans les années 1860-1870 aux environs de Kertch. Après Odessa, Kertch était alors la deuxième ville la plus peuplée du sud de la Russie. Des colonies italiennes avaient été fondées à l'époque dans de nombreuses villes de l'Empire

russe à Feodossia, Nikolaïev, Novorossiysk, Marioupol, Taganrog, Berdiansk, Bakou, Batoumi, Vladikavkaz et d'autres ports des mers Noire et d'Azov.

Dans les années 1840-1860, la communauté italienne de Kertch et de sa région ne cesse de grandir. En 1848 est institué un nouveau diocèse catholique: Kherson. C'est à l'initiative du consul Antonio Garibaldi que commence à Kertch la construction de l'église catholique romaine de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. L'étape suivante du «développement» italien de la Crimée est associée avec la fin de la guerre de Crimée de 1853-1856. Cet événement provoque une reprise des activités commerciales des marchands génois dans ce territoire. En outre, après la guerre, la péninsule a de nouveau besoin de colons, ce qui entraîne un nouveau «recrutement» de colons en Italie. L'idée de l'émigration connaît un franc succès auprès des paysans de l'Italie du Sud. C'est ainsi que la Crimée accueille plusieurs centaines de familles en provenance des Pouilles (Bari, Trani, Bisceglie, Bitonto, Molfetta)¹. On compte parmi les représentants de cette vague migratoire principalement des marins et des agriculteurs (viticulteurs). En plus de la vinification, les Italiens de Kertch sont alors connus dans toute la Russie pour une sorte particulière de tomate, qu'ils sont les seuls à cultiver.

Au début des années 1860, la communauté de Crimée diminue et une partie des Italiens retournent dans leur patrie. Au début du XX^{ème} siècle, un nouveau consulat italien est institué à Kertch, et durant dix ans (jusqu'en 1915) le consulat est administré par celui de France. Malgré le fait qu'il n'existe que fort peu de documentation relative à cette époque, on sait de manière certaine que, à la veille de la Première Guerre mondiale, il existe à Kertch une école primaire, une bibliothèque, une salle de conférences et un club.

Les événements révolutionnaires de 1917 provoquent deux flux opposés d'émigration italienne. Une partie des Italiens quitte la péninsule de Crimée: certains d'entre eux rejoignent le centre de la Russie, le Nord ou encore l'Est, d'autres tentent d'atteindre l'Italie. D'après les statistiques, environ 3000 Italiens ont quitté la péninsule vers 1921². D'autre part, une partie constituée de révolutionnaires italiens et d'émigrés politiques, anarchistes, socialistes, communistes, au contraire emménagent dans des villes telles qu'Odessa,

¹ Pour plus d'éléments sur l'histoire des colonies italiennes dans cette région, voir Samarina 2017.

² *Ibid.*

Sébastopol, Batoumi, Marioupol, où ils sont accueillis avec des meetings et des fanfares. Ce sont eux qui ont noué des contacts avec les Italiens résidant en Crimée depuis des générations. On sait que les autorités soviétiques ont tenté d'utiliser ces liens afin de mener une propagande socialiste et antifasciste. Cette adhésion au camp antifasciste n'a toutefois pas permis à ces Italiens d'échapper aux répressions politiques.

En 1924, les Italiens de Crimée se voient offrir la possibilité de devenir citoyens soviétiques. Alors que les paysans n'y voyaient pas d'avantages particuliers, les marins y étaient obligés afin de ne pas perdre leur emploi. Or, si le propriétaire d'une embarcation devenait citoyen soviétique, son embarcation était expropriée et devenait propriété de l'État soviétique. D'après le recensement de 1921, la province [*uezd*] de Kertch comptait 2% d'Italiens. Selon les informations de l'ambassade d'Italie, à Kertch résidaient 650 Italiens et 65 à Taganrog. En 1929, il y avait à Kertch 774 Italiens, citoyens d'Italie et binationaux³.

2. Les expéditions dialectologiques de Šišmarev

L'œuvre la plus significative de Šišmarev s'intitule *Les colonies romanophones du sud de la Russie* [*Romanskije poselenija na Juge Rossii*], qui a été éditée par ses élèves M. Borodina (1918-1994) et N. Suxačev (1942-) en 1975, à titre posthume. Un chapitre de cet ouvrage concerne les colonies italophones, dont une petite colonie tessinoise. Šišmarev s'arrête surtout sur deux colonies italiennes, dont les habitants étaient venus de Trani et de Bisceglie. Si la monographie en soi prête une attention particulière aux faits d'ordres historique, ethnographique et culturologique, les articles (y compris les versions manuscrites jamais publiées) consacrés au dialecte de Trani constituent une étude à caractère essentiellement linguistique.

La partie «Les Italiens» du livre *Les colonies romanophones du sud de la Russie* est consacrée à l'histoire des colonies italophones en Crimée et dans le Caucase et décrit entre autres des ressortissants tessinois. Šišmarev mentionne deux colonies tessinoises, dont la colonie appelée Verbljudogorskaja, qui se situait à 12 km de la ville de Yessentouki. La colonie avait été fondée en 1896⁴.

³ Urjadova 2015.

⁴ Šišmarev 1975: 169.

Plusieurs versions du manuscrit susmentionné conservées dans les archives de Šišmarev dans le fond à son nom auprès des Archives de l'Académie des sciences de Russie à Saint-Pétersbourg, ainsi que les notes prises par ce linguiste lors de ses expéditions dialectologiques, et, enfin, quelques brouillons, en italien et en russe, d'articles non publiés, permettent à l'historien de la linguistique de plonger dans une communauté linguistique dont on ne trouve presque plus de traces de nos jours, après la déportation massive des italophones.

Du point de vue théorique, c'est l'article «Un dialecte italien méridional de Crimée» [*Odin iz južnoital'janskix govorov v Krymu*], rédigé en 1929, qui attire notre attention⁵. Celui-ci reprend les résultats de l'étude du dialecte des Italiens en provenance de Trani (dans les Pouilles) ayant émigré dans les années 1860. C'est sur l'exemple de cet article que la méthode de Šišmarev ressort le mieux⁶.

2.1 La méthodologie

Šišmarev adopte la méthode dite de linguistique de terrain, qui consiste à recueillir le matériau directement auprès des informateurs. De plus, le travail contient des observations et des conclusions qui représentent un grand intérêt pour la méthode des «îlots linguistiques», soit des parlars se trouvant dans un entourage linguistique étranger et en situation de contact constant avec celui-ci. C'est ainsi que, d'après ce linguiste, le dialecte de Trani parlé près de Kertch, détaché de sa patrie, qui s'est retrouvé en contact avec le russe et qui subit l'influence de ce dernier, constitue un exemple d'îlot linguistique⁷. Šišmarev se fixe comme but de fournir une description du dialecte de Trani tel qu'il est parlé à Kertch et de dégager les spécificités dues à sa situation particulière. On ajoutera, pour souligner l'importance capitale de cette étude pour la linguistique romane en général, que les dialectes de Trani et de Bisceglie n'avaient pas été inclus dans l'Atlas linguistique de Jaberg et Jud⁸.

Les matériaux et les brouillons préalables à cette recherche sont conservés dans les archives de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg. Les archives comportent le début d'un manuscrit portant un titre légèrement différent – «Le

⁵ Šišmarev 1940.

⁶ D'après Borodina, Mal'kevič (éds), 1965: 19.

⁷ Šišmarev 1940: 316.

⁸ Il s'agit du *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, voir dans notre bibliographie Jaberg, Jud 1928-1940. Voir à ce sujet Kasatkin, Akimova 1965: 150.

dialecte de Trani à Kertch» [*Dialekt Trani v Kerči*] – et qui contient des renseignements plus détaillés au sujet de l'histoire de la province de Trani.

On apprend ainsi que Šišmarev a entamé son étude en 1928, quand il a visité une famille d'émigrés. La famille en question, décrivait-il, est composée du père, un agriculteur de septante ans environ, né à Trani, qui a emménagé à Kertch à l'âge de 12-13 ans et n'est rentré au pays qu'une seule fois pour y effectuer son service militaire. Il y a aussi la mère, âgée de 50 ans environ, née à Kertch, et leurs trois enfants âgés de 22 à 30 ans, pour qui le russe est devenu leur langue première. Les parents parlent eux aussi le russe, et la femme maîtrise cette langue mieux que le mari. La femme est presque analphabète, note Šišmarev. Les enfants ne savent ni parler ni lire en italien, mais lisent et écrivent assez correctement en russe. Le père parle un peu l'italien standard, alors que la mère et les enfants ne connaissent que leur dialecte d'origine⁹. Cette famille est assez typique de la communauté des émigrés de Trani. Šišmarev affirme avoir corroboré cette thèse avec les exemples d'autres familles.

2.2 Le point de vue de la sociolinguistique

L'ouvrage *Les colonies romanophones...* témoigne de l'intérêt porté par Šišmarev au problème des contacts entre différents peuples et qui sont reflétés dans la langue, la littérature et le folklore. Il étudiait par-dessus tout les emprunts du russe vers l'italien. Ci-dessous une citation de l'ouvrage qui en témoigne:

«Le groupe tranois [d'émigrés. – E.S.] constitue un petit îlot se trouvant dans un entourage étranger d'une part, et touchant au parler voisin et qui lui est apparenté. Il en découle une série de changements que subit la parole des Tranois sous l'influence de leurs voisins et la formation au sein de celle-ci de plusieurs types de parler reflétant divers degrés de proximité avec la langue russe qui demeure, dans ce milieu plurilingue de Kertch, le moyen principal de communication entre les éléments qui le constituent»¹⁰.

Avant de passer aux caractéristiques linguistiques du parler tranois, Šišmarev formule quelques observations d'ordre sociolinguistique. Il commence par distinguer trois types de parler tranois selon leur proximité par rapport au russe¹¹. La première génération, celle des personnes du troisième âge, parle le dialecte

⁹ Šišmarev 1929: 1.

¹⁰ Šišmarev, cité d'après Borodina, Mal'kevič (éds), 1965: 316.

¹¹ Šišmarev 1940: 316.

couramment, maîtrise partiellement l'italien standard et maîtrise mal le russe. La génération du milieu, qui constitue la majorité des émigrés interviewés, parle le russe mieux que les premiers et possède une bonne maîtrise de son dialecte. Enfin, la jeune génération parle très bien le russe mais maîtrise mal son dialecte. Tous, mais essentiellement la génération du milieu et les plus jeunes, ne savent lire qu'en russe. «On constate que, dans l'espace de trois générations, se déroule devant nos yeux une perte quasi-totale de la langue maternelle dans les conditions du bilinguisme»¹².

Une des spécificités de la démarche adoptée par ce linguiste consiste justement à tenir compte des trois groupes d'informateurs dans ses analyses linguistiques. Cette démarche lui permet de suivre les changements subis par le parler tranois au fil des générations.

2.3 Analyses linguistiques

La majorité des observations que comporte l'article concerne les systèmes phonétique, morphologique, syntaxique et lexical du parler des émigrés. Parmi eux, ce sont les changements phonétiques, du latin au dialecte local, qui occupent une place de choix, ils occupent 40 pages sur les 51. Il s'agit notamment des voyelles accentuées, diphtongues, voyelles inaccentuées, etc. Šišmarev insiste particulièrement sur les différences entre les prononciations des trois groupes d'informateurs. Sa conclusion générale consiste à affirmer que les individus appartenant au troisième groupe manifestent dans leur parler un processus de rapprochement vers la langue russe.

Dans le domaine syntaxique, Šišmarev distingue une particularité hors du commun du parler italien des émigrés interviewés, qui consiste à ne pas contenir de passé simple. À la place, il note l'emploi diffus des formes composées comme *ho visto*. Il explique cette modification dans le système du verbe par l'influence du russe qui, contrairement à l'italien, ne possède qu'une seule forme du passé et qui aurait poussé les Italiens à n'utiliser plus qu'une seule forme du passé en italien. Il constate avec étonnement l'absence de futur dans ce parler, lorsqu'il écrit: «Le futur est absolument inconnu à Kertch; j'en ai entendu un une seule

¹² *Ibid.*

fois, c'était la forme de la 3^{ème} personne singulier *sarra* à valeur dubitative. D'ordinaire, le futur est remplacé par le présent de l'indicatif»¹³.

Le chapitre concernant le lexique est fort instructif dans la mesure où il répertorie les emprunts au russe présents dans le parler tranois. La rapidité et le nombre des emprunts témoignent de l'intensité des échanges avec les voisins russes, ainsi que de l'impact de la société soviétique: «Les différents types de relations qui se sont nouées entre les colons italiens et leurs voisins russes ont commencé à les rapprocher progressivement et se sont soldés par un contact étroit entre eux, ce qui a laissé une empreinte sur le lexique des émigrés»¹⁴.

Šišmarev soumet tous les emprunts en question à une classification sémantique. Il distingue deux types d'emprunts. Parmi les premiers, il cite les lexèmes comme *rub* 'rouble', *žit* 'orge', *vodkə* 'eau-de-vie', *dvawr* 'cour', *badzar* 'marché', *ukrop* 'aneth', *gadzet* 'journal', *graby* 'râteau', *sarağğə* 'grange', *sussedkə* 'voisine', *trubà/ä* 'cheminée' ou encore *kalba/kalbəsə* 'salami'¹⁵.

La seconde couche, plus vaste, regroupe les termes entrés dans le lexique des Tranois après la révolution de 1917, qu'il appelle soviétismes. Parmi eux, il cite *sel'sovet* 'soviet du village', *sovkoz* 'sovkhoze', *kompardiy* 'Parti communiste', *profsoyuz* 'syndicat', *udarnik* 'ouvrier stakhanoviste', *trattorist* 'conducteur de tracteur', *kooperativə* 'coopérative', et ainsi de suite¹⁶. Ces éléments ne sont pas nécessaires en tant que tels, mais, étant très répandus, sont facilement mémorisés et assimilés par le parler tranois. Cela conduit à créer une quantité de doublets, qui finit par éliminer les lexèmes présents dans le parler d'origine¹⁷.

On se serait attendu à des observations au sujet de l'influence subie par le parler tranois sous l'impact du parler de la communauté voisine, celle des colons originaires de Bisceglie, plus nombreux. Et pourtant, l'article de Šišmarev n'en dit pas grand-chose. Au contraire, il note que «cet impact est resté limité puisque, bizarrement, les deux groupes vivaient de façon assez séparée»¹⁸.

La partie finale du manuscrit, celle qui devait regrouper les résultats de la recherche de Šišmarev sur le parler tranois, reste à ce jour introuvable. Cependant, les premiers alinéas de l'article analysé ci-dessus laissent entrevoir le type de

¹³ Šišmarev 1929: 40/151 (la page du manuscrit porte deux numéros. – E.S.).

¹⁴ Šišmarev 1940: 364.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*: 365.

¹⁸ *Ibid.*: 315.

conclusions auxquelles elle aurait dû conduire. D'après ses commentateurs, A. Kasatkin et M. Akimova, l'extrait suivant peut être considéré comme la conclusion globale:

«Dans les conditions de l'entourage étranger, et ensuite de celles du bilinguisme, le contact entre son propre parler et l'idiome étranger se manifeste avant tout dans le lexique. Le lexique, avant toutes les autres sphères, acquiert toutes sortes de néologismes, autant du premier que du second type, puisqu'on ne saurait s'opposer à leur invasion. La diffusion des emprunts du second type démontre une communication durative avec l'idiome étranger et laisse déceler les signes du bilinguisme. La lutte se manifeste le plus durement dans le domaine de la syntaxe. On observe des russismes autant dans le groupe I que dans le groupe II, et d'autant plus dans le groupe III. Toutefois, la langue russe des individus appartenant au troisième groupe, bilingue mais à prédominance russe, n'est pas totalement libre d'italianismes. L'impact du russe se fait ressentir dans tous les domaines de la langue des Tranois. Il suffit de citer l'ordre des mots, la position récurrente de l'adjectif qualificatif devant le substantif là où on se serait attendu au contraire. On remarque de nombreuses différences par rapport à l'italien dans l'emploi des articles défini et indéfini. La phonétique reste le domaine le plus stable, sans être uniforme. Il n'est pas difficile de nous en rendre compte en confrontant le consonantisme des trois groupes cités. Le vocalisme présente un tableau des plus complexes»¹⁹.

Ainsi, Šišmarev distingue dans le domaine des voyelles deux couches, l'ancienne et la nouvelle, qui ne suivent pas la même destinée. Selon la catégorie à laquelle appartient la voyelle en question, elle est plus ou moins résistante. Écoutons Šišmarev: «Il va sans dire que ces conclusions doivent être vérifiées à partir d'un matériau plus vaste. Si nos intuitions se vérifient, l'étude des "îlots linguistiques" sera d'une grande aide pour les études d'ordre chronologique dans le domaine de la phonétique. Nous obtiendrons alors un nouveau critère qui permettra de résoudre une série de difficultés et éliminera plus d'un doute»²⁰.

3. Conclusion

L'étude entreprise et réalisée par V.F. Šišmarev, qui se fonde sur l'analyse de faits linguistiques uniques en leur genre, ainsi que ses conclusions, constituent un apport important à la dialectologie des colonies tout comme à la méthodologie de

¹⁹ Šišmarev, cité par Kasatkin, Akimova 1965: 150.

²⁰ Šišmarev 1929: 2.

l'étude des aires linguistiques de la côte nord de la mer Noire et de la Crimée. Ces recherches offrent la possibilité de réaliser une étude comparée dans le domaine des situations linguistiques dans les colonies romanophones du Sud de la Russie, ainsi que dans celui des colonies suisses. D'après ce linguiste, il ne s'agissait que de quelques-unes des conclusions auxquelles ses analyses l'avaient conduit, alors qu'il écrit dans ses manuscrits qu'il s'apprête à entamer une recherche spécifiquement consacrée aux îlots linguistiques²¹. On trouve ainsi, parmi ses observations, des alinéas curieux consacrés aux Slovènes de la région de Kertch, qui constituent pour ainsi dire, un îlot linguistique au sein d'un autre îlot, celui des Italiens.

²¹ *Ibid.*

Bibliographie

- BORODINA, Melitina Aleksandrovna & MAL'KEVIČ, Boris A. (éds) (1965). *Rukopisnoe nasledie V.F. Šišmareva v Arxive Akademii nauk SSSR. Opisanie i publikacii* [L'héritage manuscrit de V.F. Šišmarev dans les archives de l'Académie des sciences de l'URSS. Description et publications]. Moskva – Leningrad: Nauka.
- JABERG, Karl & JUD, Jakob (1928-1940). *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*. Zofingen: Ringier.
- KASATKIN, Aleksandr Aleksandrovič & AKIMOVA, Marija P. (1965). Primečanija k razdelu «Materialy o južnoital'janskix govorax v Krymu (dialekt Bišel'e)» [Remarques sur le chapitre «Matériaux sur les dialectes italiens méridionaux de Crimée (le dialecte de Bisceglie)»]. In: BORODINA & MAL'KEVIČ 1965 (pp. 145-153).
- SAMARINA, Marina Sergeevna (2017). La diaspora italienne de Crimée et de la côte nord de la mer Noire: état actuel. In: SIMONATO E. & IVANOVA I. & GIOLITTO M. (éds), *Les communautés suisses de Crimée et de la mer Noire. Langues et traditions (Cahiers de l'ILSL 51)*, 85-94.
- ŠIŠMAREV, Vladimir Fedorovič (1929). *Il dialetto tranese a Kerc*, manuscrit. Archives de l'Académie des sciences de Russie, Filiale de Saint-Pétersbourg, fonds 896, inventaire 1, document 338 «Materialy o južnoital'janskix govorax v Krymu» [Matériaux sur les dialectes italiens méridionaux de Crimée].
- _____, (1940). Odin iz južnoital'janskix govorov v Krymu [Un dialecte italien méridional de Crimée], *Učenyje zapiski LGU* 58, 315-366.
- _____, (1975). *Romanskije poselenija na Juge Rossii* [Les colonies romanophones du sud de la Russie], éd. par M.A. Borodina & B.A. Mal'kevič & N.L. Suxačev. Leningrad: Nauka.
- URJADOVA, Anna Vladimirovna, (2015). Krymskie ital'jancy [Les Italiens de Crimée], *Neprikosnovennyj zapis* 103 (https://www.nlobooks.ru/magazines/neprikosnovennyj_zapas/103_nz_5_2015/article/11667/; site consulté le 13.08.2021).

ABSTRACTS / RÉSUMÉS

Cette section recueille, selon l'ordre alphabétique des auteurs, les résumés en anglais des articles en français et les résumés en français des articles en anglais.

Vladimir ALPATOV: *The place of Jan Baudouin de Courtenay in the history of language sciences*

The ideas of Jan Baudouin de Courtenay are analysed in the article in light of the evolution of language sciences in general. Particular attention is paid to his vision of linguistics and its sub-branches, the notion of the evolution of languages and the distinction between “static” and “dynamic” linguistics. The text also considers the concepts of phoneme and morpheme that are found in the works of this linguist, who can be considered today as one of the “founders” of the linguistics of the XXth century.

Keywords: Jan Baudouin de Courtenay, “static” linguistics and “dynamic” linguistics, phoneme, morpheme, genealogical tree of languages

Sylvie ARCHAIMBAULT: *Building linguistics as a multidisciplinary discipline*

At the turn of the XIXth and XXth centuries, the shift from philology to linguistics, a new discipline in terms of both its objectives and its methods, was already well underway. In this process of disciplinary and scientific development, linguistics was immediately conceived as a multidisciplinary science, the only one capable of dealing with the complexity of human language. Several great linguists of the time insisted on the fact that linguistics relies to various sciences at once and that it should be able to integrate them all. We rely on two articles by Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929), published in 1904 in the famous Brokgauz & Efron encyclopaedia, to take the measure of a multidisciplinary injunction, which is still relevant today.

Keywords: philology, linguistics, multidisciplinary, complexity, Jan Baudouin de Courtenay

Alessandro CHIDICHIMO: *Charles Bally and Ferdinand de Saussure: collaboration, identity and circulation of Saussurean studies*

Charles Bally (1865-1947) and Albert Sechehaye (1870-1946) are linked to Ferdinand de Saussure (1857-1913) by their editorial work on the notes of the students of Saussure's general linguistics courses from 1907 to 1911 for the publication of the *Cours de linguistique générale* [CLG]. Because of the great impact of the CLG, little attention has been given to the scientific trajectories of these two authors. I focus on Charles Bally through his studies of stylistics and linguistics. I analyse both his relationship with Saussure, through the use of archival documents, and his work in disseminating Saussurean thought and his contribution to the origins of structuralism. Finally, I describe several aspects of Charles Bally's life, professional relations and research before and after the publication of the CLG, as well as of his involvement in the creation of Saussurean studies and of the Geneva school of linguistics.

Keywords: Charles Bally, Ferdinand de Saussure, history of linguistics, archives, manuscripts

Roger COMTET: *The history of the science of language and didactics of languages*

This paper presents a didactic orientation. It first deals with a short account of the history of linguistics in general analyzing in particular its study by historians over the course of the last two centuries. The text then goes on to demonstrate, by focusing on the case of phonology in some French grammars of Russian published in the XXth century, how such an historicist approach is revealing of some of the main tendencies as well as unusual aspects of linguistic thought.

Keywords: history of the science of language, phonology, French grammars of Russian, Lucien Tesnière, André Mazon

Margarita MAKAROVA: *Uriel Weinreich's interference and literary bilingualism*

In 1953 Uriel Weinreich published his famous book *Languages in Contact: Findings and Problems*. This paper aims 1) to reconstruct the dialogue between Weinreich and several Soviet linguists (notably Lev Ščerba) and 2) to provide an answer to the question, how did Russian researchers (Ksenija Baleevskix, Il'ja Grigor'ev, Fatima Kazbekova), after having read both Weinreich and articles of some Soviet linguists, apply the concept of linguistic interference to literary texts of bilingual authors?

Keywords: Uriel Weinreich, interference, (literary) bilingualism, Russian and Soviet linguistics

Sébastien MORET: *Antoine Meillet converses with the journal Esperanto*

In early 1921 Antoine Meillet was giving lectures in the French-speaking part of Switzerland – in Geneva and Lausanne. During his stay in Geneva, Meillet also met Edmond Privat who was the director of the journal *Esperanto*, the official organ of the *Universala Esperanto-Asocio*. This meeting led to some notes reviewed by Meillet himself and that were published in the journal. This text, not listed in Meillet's bibliography, is presented, translated, and contextualized in the present contribution.

Keywords: Antoine Meillet, Edmond Privat, Esperanto, Meillet's unlisted text, journal *Esperanto*

Winfried NÖTH: *La linguistique et la sémiotique dans le cadre des sciences en général*

L'article examine la place de la sémiotique et de la linguistique ainsi que de leurs précurseurs historiques dans le cadre des sciences en général. Les premières classifications des sciences considérées incluent celles d'Aristote, des scolastiques, de Francis Bacon et de John Locke. Cet article met l'accent sur les systèmes du XIX^{ème} siècle. Après un rapide coup d'œil sur les systèmes d'André-Marie Ampère et de Roswell Park, l'article se concentrera sur les classifications de la linguistique et de la sémiotique au sein des systèmes d'Adrien Naville, de Ferdinand de Saussure et de Charles S. Peirce. Un bref tour d'horizon des vues du

XX^{ème} siècle sur la place de la linguistique par rapport à la sémiotique et un regard sur la sémiotique parmi les sciences du XXI^{ème} siècle concluront l'étude.

Mots-clés: classification des sciences, linguistique, sémiotique, Ferdinand de Saussure, Charles S. Peirce

Herman PARRET: *Anton Marty and Edmund Husserl: The debate between psychology and logic on language*

This paper develops the thesis of the “axiom of parallelism” in the logical and psychological approaches of language in Edmund Husserl’s and Anton Marty’s philosophies of language at the turn of the XXth century. Husserl’s idea of a “pure logical grammar” has been severely criticised by Marty, who defends the construction of a “general grammar” according to which meaning is not viewed as an ideal entity but rather ideality is contained by consciousness and its intentionality is projected by a subjectivity valorising meaning psychically. Therefore, the two perspectives constructed by Marty are the descriptive and the genetic ones. The communicative function of language is also to be taken into account from a teleological point of view. The “logically not implanted synsemantem” is considered in the “general grammar” conceived by Marty as a central mechanism put at work by the speaking subject.

Keywords: pure logical grammar, general grammar, communicative function of language, logically non implanted synsemantem, teleological vision of language

Elena SIMONATO: *The Italian-speaking colonies of Crimea. The point of view of a Soviet linguist*

This article provides an overview of the studies of Vladimir Šišmarev (1874-1957), one of the major players in Romance linguistics in the Soviet Union, devoted to the Italian-speaking communities of Crimea. In the 1930s, he explored a region home to colonies founded by Italian speakers from Apulia and Ticino before the Second World War. Using the linguistic fieldwork method, the Soviet linguist captured the unique languages of these communities, which he considered to be “language islands” within the predominantly Russian-speaking territory. His observations, some of which are kept in the archives, are unique testimonies to a

bygone dialectological and sociolinguistic situation; a few years after his dialectological expeditions, the Italian speakers were imprisoned and exiled.

Keywords: Soviet field dialectology, Soviet linguistics, language islands, Italian-speaking communities, Soviet geolinguistics

Anne-Gaëlle TOUTAIN: *What is a linguistic problem?*

This article examines the problem of the logically pre-Saussurian character of a chronologically post-Saussurian linguistics: structuralism. In this way, we try to show the radical difference between problematics separating the etiological Saussurean theory of language from its structuralist re-elaboration. The latter appears, by recurrence, to be “analytical”, and thus empirical. We then set out to highlight the issues at stake in the Saussurean concepts of system and value, namely the break with the common representation of language as an entity and the theorisation of the sound/meaning relationship constitutive of the sign and of language. Finally, we close the text by proposing an explanation of this concealment of the Saussurean break through structuralism and a large part of later linguistics.

Keywords: system, value, structure, idiom, epistemological obstacle

Ekaterina VELMEZOVA & Kalevi KULL: *Franco Moretti sur la sémiotique et la mobilité académique*

L’entretien suivant, mené avec Franco Moretti en 2019 et 2020, commence par se concentrer sur ses expériences de travail dans divers environnements académiques (Italie, États-Unis, Suisse), abordant plus largement les différences culturelles dans les approches académiques. Dans la deuxième partie, nous posons quelques questions concernant les approches quantitatives en sciences humaines, ainsi que les rapports de F. Moretti à la sémiotique.

Mots-clés: Franco Moretti, environnements académiques locaux, sémiotique quantitative, *distant reading*, «tradition académique»

Daria ZALESSKAYA: *The presentation of Russian in ASSiMiL textbooks between 1948 and 1991*

ASSiMiL is a method of teaching of foreign languages as well as a publishing company founded in 1929 by Alphonse Chérel. The method offers an auto-didactical approach to learning foreign languages. ASSiMiL began publishing textbooks for studying Russian in 1948. This article is devoted to the analysis of Russian language textbooks published by ASSiMiL between 1948 and 1991, which must contribute to an understanding of the principal trends in the presentation of Russian and Russia/the USSR respectively. A part of our article explores the link between the ASSiMiL's textbooks and the "spirit of the times".

Keywords: ASSiMiL, language, Russian, teaching, didactics